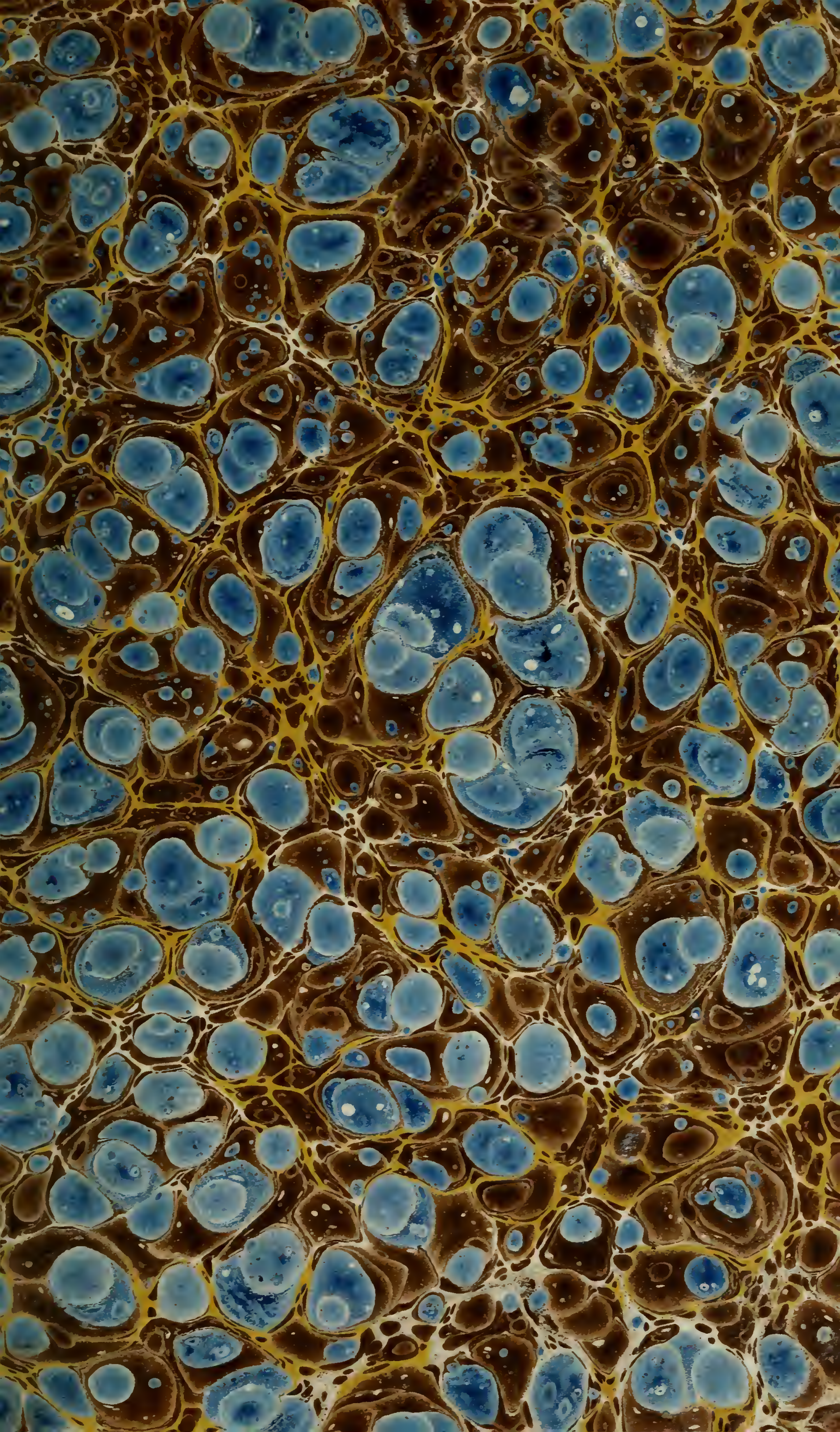
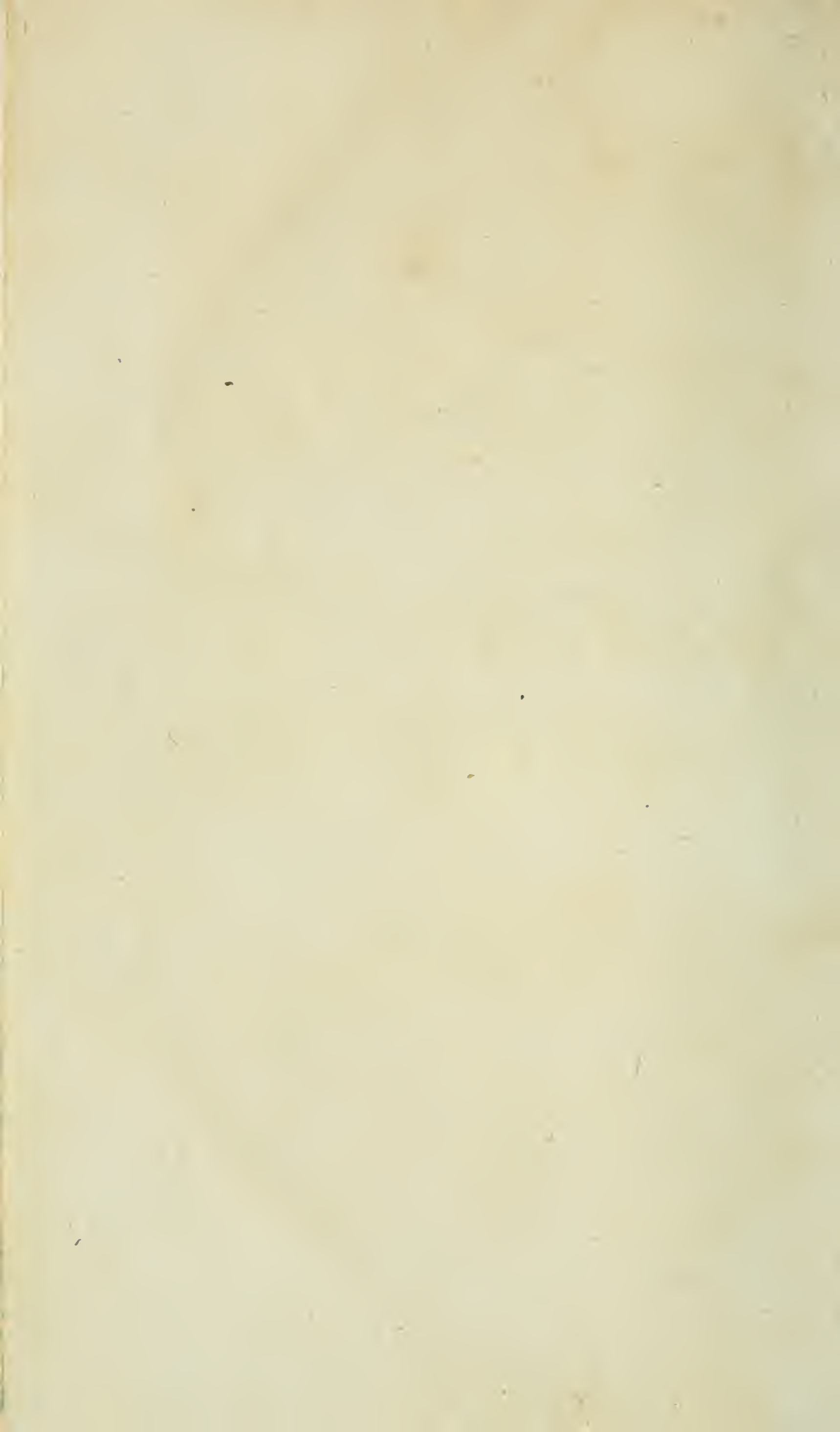








REVUE

BRITANNIQUE.



REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ECRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Neuvième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
ET CHEZ DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1834.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

Littérature.

DU THÉATRE EN EUROPE

ET DU DRAME MODERNE.

Il n'y a, selon nous, qu'une époque de la vie des peuples qui soit favorable au drame. C'est celle où l'ame nationale commence à secouer ses langes, à prendre de la force, à se développer, à grandir, à connaître ses destinées. Quand les sociétés souffrent des besoins physiques, leur vie est trop matérielle encore, pour qu'elles s'amusent à contempler l'humanité refletée dans les scènes mobiles du théâtre : exister est pour elles un problème sérieux; elles ne sauraient se jouer d'elles-mêmes, et saisir ce miroir qu'on appelle le drame. L'âge héroïque, l'âge de lutte, de fondation, d'établissement, de stabilisation, est en proie à trop d'orages, subit trop de vicissitudes; il peut avoir son Homère, il n'aura jamais son Shakspeare. Le théâtre est un jeu, mais un jeu qui annonce à la fois un certain raffinement de civilisation, et

une certaine jeunesse de pensée. Il n'est donné qu'à ces colonies bizarres qui reçoivent leur civilisation toute faite, et qui ne sont après tout que le rayonnement de leur métropole, d'avoir des théâtres avant d'avoir des aqueducs et des maisons.

Tout le moyen âge est occupé par le développement du catholicisme, par ses luttes, par ses guerres, par ses conquêtes en Orient et en Occident, par sa fusion avec le génie guerrier, fusion qui a produit la chevalerie. A peine le catholicisme est-il solidement assis sur son trône, on voit le théâtre moderne s'ouvrir; les mystères se jouent. C'est le premier germe du drame moderne; germe incomplet, parce que les orages politiques l'environnent, et que, tout autour de cette religion dominante et absolue, il reste encore des monarchies incertaines, des seigneurs ambitieux, des municipalités belligérantes, des vassaux qui demandent l'émancipation, des industries qui s'accroissent et cherchent à réaliser leurs espérances.

Chez tous les peuples de l'Europe, à peine l'état social fut-il devenu stable, soit par la domination du catholicisme comme en Espagne, soit par les conquêtes du commerce comme en Angleterre, soit par l'indépendance nouvelle du trône français sous Richelieu, il y eut un drame national pour chacun de ces peuples; drame qui s'imprégna ici de fanatisme chrétien, là de souvenirs classiques, plus loin de cette liberté d'observation et de cette franchise de peintures qui semblent devoir être le partage spécial d'un peuple maritime auquel les franchises municipales ont toujours été chères.

Voyez l'Angleterre avant Élisabeth, la France avant Richelieu, ou l'Espagne avant Charles-Quint! vous ne trouvez pas cinquante ans de repos dans la vie de ces contrées. Ce ne sont que luttes continuelles entre l'aristo-

cratie suzeraine et le trône, entre le trône et le clergé, entre les communes et toutes les supériorités sociales qui les écrasent. L'hymne, expression des sentimens exaltés, l'épopée chevaleresque, les ouvrages d'érudition, les écrits satiriques peuvent bien naître à de telles époques; mais elles n'ont pas encore de drame. Il faut plus de loisir à la fois et de sociabilité pour qu'on aille s'asseoir dans une grande salle, et y admirer le jeu des passions et la variété des caractères humains. Lorsque les peuples sont mûrs pour le drame, voyez avec quelle joie ils s'enivrent de cette jouissance nouvelle, avec quelle curieuse naïveté ils assistent à cette représentation de leurs vices et de leurs passions.

En Espagne, le drame, dès son berçeau, compte des auteurs par centaines, et des œuvres par milliers; il s'empare de toutes les aventures galantes, de tous les coups d'épée chevaleresques; de toutes les rencontres d'amour et de hasard, qui ont quelque puissance sur l'imagination populaire. En un demi-siècle on épuise cette mine féconde, et je défie qu'on invente une seule intrigue d'amour, de jalousie, un seul roman de passion et d'aventure dont le modèle ne se retrouve pas dans l'immense bibliothèque des drames espagnols. Tout cela est marqué d'une empreinte vraiment castillane : le souvenir de la domination des Arabes s'y laisse clairement entrevoir; la superstition catholique y domine encore davantage; la profondeur et la bizarrerie du caractère s'y font admirer. Ce que d'autres nations prendraient pour des crimes, y est honoré comme vertu. Un mari outragé, dont la femme enlevée s'est réfugiée dans le palais de son séducteur, se livre à l'étude de la peinture, acquiert du talent comme portraitiste, prend un nom supposé, pénètre jusqu'au nouveau domicile de sa femme infidèle : enfin, grâce à un ha-

bile déguisement (et les poètes espagnols ne ménagent ni les invraisemblances, ni les déguisemens de toute espèce), il s'introduit chez l'homme qui l'a déshonoré, est chargé de faire le portrait de sa propre femme, et au moment où il va commencer l'esquisse, il s'arme d'un pistolet au lieu du crayon et la tue. C'est la catastrophe et le dénouement de cette pièce si admirée, si célèbre, et qui a pour titre : *le Peintre de son déshonneur.*

Un autre mari (car le déshonneur des maris joue un grand rôle sur la scène espagnole) fait un long voyage pour se venger : une fois arrivé sur les lieux habités par les deux coupables dont l'un est vice-roi, il poignarde la femme, met le feu à la maison du vice-roi, et au moment où ce dernier se sauve sur une chaloupe avec sa famille, il prétend vouloir le secourir dans ce danger, fait chavirer la barque et le noie. Tel est le sujet du drame intitulé : *Se Taire et se Venger!*

La *Dévotion de la Croix* est encore plus caractéristique, s'il est possible. Il s'agit d'un frère et d'une sœur nés de l'inceste, et que la souillure originelle de leur berceau poursuit pendant leur vie entière. Nés au pied d'une croix, ils portent tous deux un symbole caractéristique de cette naissance, que l'auteur donne pour miraculeuse, et après avoir commis tous les crimes imaginables, ils entrent au paradis, grâce à la vertu de cette croix. La barbarie fanatique qui respire dans la conception de ces œuvres est rachetée, il faut le dire, par la beauté lyrique des détails, par la variété presque infinie des situations, par l'harmonie d'une versification toute musicale.

Mais ces idées qui nous semblent barbares, et qui répondaient au sentiment national de l'Espagne, une fois exploitées dans plusieurs milliers de drames, cette source d'intérêt se trouva épuisée; cependant la nationalité, mal-

gré des modifications, resta la même. Que devint alors le théâtre? il essaya de sortir du cercle de la nationalité ; il se fit grec et romain en dépit des souvenirs espagnols ; il devint scholastique ; ce fut une affaire d'études et de sciences. A peine resta-t-il, comme trace du vrai théâtre castillan, la petite comédie populaire, le vaudeville du pays, le Saynète. Peu à peu, la curiosité dramatique s'était émoussée ; le théâtre n'était plus qu'un amusement de bon goût et de bon ton, une habitude enracinée, un moyen de passer le tems. Tous les efforts des académiciens ne parvenaient pas à le relever. Si l'on croit que cette décadence du drame tient à la décadence politique et industrielle de l'Espagne, on aura tort. Jetez les yeux sur la France, l'Angleterre et l'Italie ; le même mouvement s'y fait sentir. Vous voyez le drame suivre partout une marche parallèle. Avec l'adolescence des nations, lorsqu'elles ont encore de l'ingénuité, et lorsqu'elles se dépouillent de la barbarie, le drame naît, se déploie, donne ses fruits, et languit bientôt après. Il ne lui faut pas plus d'un siècle pour s'épuiser.

L'ère des théâtres embrasse à peu près un demi-siècle en Espagne et un demi-siècle en Angleterre. Chez nous, il ne date que du règne d'Élisabeth. Il expire avec Charles I[er]. Alors il a dit son dernier mot. C'est en vain qu'on élève de magnifiques temples à Thalie et à Melpomène, que Drury-Lane et Covent-Garden semblent attester la gloire du théâtre anglais. Dans le cours de deux siècles, le drame ne peut citer qu'un homme de génie, Shéridan. Encore fait-il de la satire plutôt que du drame, et ses admirateurs les plus passionnés ne peuvent citer de lui qu'une seule pièce, *School for Scandal* : pièce qui n'attaque qu'un seul vice, l'hypocrisie philosophique et vertueuse. Remontez jusqu'à l'époque de Beaumont et de

Fletcher, vous ne trouvez après eux que déclamations absurdes, obscénités scandaleuses, mauvaises parodies. Dans tout l'espace qui nous sépare du commencement du dix-septième siècle, il n'y a pas même l'ombre du génie dramatique. Chez *Dryden*, chez *Samuel Jonhson*, chez *Aarzon Hill*, chez *Thompson*, chez *Glover*, tout est également emphatique, ridicule, dénué d'invention : ils n'ont pas compris un seul caractère, analysé une seule passion : Beaumont et Fletcher, Shirley, les derniers auteurs dramatiques qui méritent ce nom, se font du moins remarquer par la fécondité des ressources et la netteté de pinceau avec laquelle ils esquissent leurs personnages. Remontez encore : vous trouvez Shakspeare, Ben-Jonhson et tous leurs acolytes, les véritables rois du drame anglais. Avant eux et après eux, ce n'est que ténèbres, affectation, recherches puériles, pédantisme sans génie, barbarie sans imagination.

En France, le théâtre a dû vaciller long-tems entre les diverses imitations étrangères qui semblaient dominer tour à tour le génie national. Jodelle, émule de Ronsard, poussa la tragédie dans la route de Sénèque le tragique. Hardy essaya l'imitation italienne. Corneille, tout en se soumettant à l'influence de Lucain, fit pénétrer dans ses drames quelque chose de cette sève espagnole, qui leur donne un caractère si énergique. Enfin Racine, étudiant les modèles grecs, sut combiner avec une grâce et un art infinis les élémens du drame hellénique et les idées de la civilisation française sous Louis XIV. Mais ici, comme en Angleterre et en Espagne, la vraie prospérité du drame se renferma dans un espace très-borné. Nous n'acceptons le drame voltairien que comme une belle étude poétique, destinée à servir le mouvement insurrectionnel et philosophique à la tête duquel Voltaire s'était placé.

Qui ne voit que le drame proprement dit se trouve restreint dans les plus étroites limites, condamné à se mouvoir dans une sphère bornée, dans un tems donné! Alors même qu'il a pour berceau les croyances religieuses, comme en Espagne et dans la Grèce ancienne, il ne produit qu'une certaine quantité de chefs-d'œuvre. Sa fécondité est limitée; il ne tarde pas à dégénérer. Alors, au lieu de s'adresser à l'intelligence, il flatte les passions populaires, il s'adresse aux sens, il leur promet ou leur donne des jouissances. Il excite la volupté; il pique la curiosité. Au drame véritable, à la représentation de l'homme dans ses variétés de caractère et de position, succèdent les combats du cirque, les concerts, les danses, les obscénités, les parades. C'est alors que les animaux savans envahissent la scène; alors que les directeurs de théâtre transforment leurs domaines en harems. Quand le plaisir des sens devient le seul but que le drame semble vouloir atteindre, alors le drame est perdu : sa carrière est achevée. En vain des milliers de tragédies, de comédies et d'opéras occuperaient-elles tour à tour les planches de ces théâtres; en vain les écrivains doués de talent essaieraient-ils de communiquer au cadavre de la muse je ne sais quelle énergie galvanique. Il y a beaucoup de théâtres alors; il n'y a plus de drame.

Le drame existait au contraire, il vivait de sa vie la plus forte et la plus glorieuse, à l'époque où Caldéron, dans une salle étroite, illuminée de quelques cierges comme une chapelle de village, faisait représenter des chefs-d'œuvre; à l'époque où Shakspeare, dans le petit *rond de bois* du *Globe*, livrait à la curiosité des spectateurs *Othello* et *Macbeth*; à l'époque où un triple rang de seigneurs français, encombrant la scène, encourageaient les efforts d'un Agamemnon ridiculement vêtu à l'Espagnole, et d'une Iphigénie en paniers. Il y avait dans ces époques une cu-

riosité vive pour l'art dramatique, un besoin de théâtre, une admiration vraie pour les chefs-d'œuvre. On allait au spectacle pour prendre intérêt au spectacle, non pour contempler des décorations comme aujourd'hui, ou pour applaudir aux sentences philosophiques de M. de Voltaire comme en 1777, ou pour siffler le *Caton* d'Addison, comme en 1750. Avec peu de frais et de prétentions, les théâtres prospéraient, les directeurs s'enrichissaient; on voyait éclore des chefs-d'œuvre. Aujourd'hui les théâtres font banqueroute, les directeurs prennent la fuite ou ne s'enrichissent qu'aux dépens de l'art et des mœurs; et les chefs-d'œuvre annoncés par les journaux et les affiches se font encore attendre.

Cependant, bien long-tems après que le drame a perdu ses élémens de vitalité, l'habitude du théâtre se maintient et fait la loi. Elle est enracinée chez les peuples; c'est chose si commode pour l'oisiveté; c'est un lieu de rendez-vous si facile à la fois et si honnête; c'est une manière si agréable de passer le tems, que de se laisser charmer et séduire par des spectacles variés, que jamais nation accoutumée à ce délassement ne l'a quitté d'elle-même. La Grande-Bretagne, dont la religion semi-puritaine et les mœurs régies par une décence extérieure très-sévère condamnaient le théâtre, ne s'est pas défaite du théâtre. D'ailleurs les nombreux intérêts qu'il avait créés le soutenaient. Auteurs, directeurs, acteurs, décorateurs, avaient besoin du théâtre; que faire alors? Varier les amusemens du public; ajouter à la splendeur des décorations; en augmenter la bizarrerie; multiplier les chants, les danses, les changemens de scène; blaser le public à force de stimuler sa curiosité.

Il faut dire aussi que le gouvernement représentatif a bien peu servi l'intérêt des théâtres en Angleterre et en France. Depuis l'accession de Guillaume III, le drame,

au lieu de prospérer, a dégénéré. Une foule licencieuse a rempli les salles de spectacle pour y chercher, non des jouissances intellectuelles, mais des occasions de débauche. Des essaims de femmes perdues ont circulé dans les salons de Drury-Lane et de Covent-Garden. Le père de famille n'a plus osé conduire sa femme, sa fille ni sa sœur dans ces lieux de réprobation que la lie des deux sexes fréquentait. Sous Charles II, le goût pour les amusemens dramatiques était si général et si vif que presque tous les seigneurs avaient un théâtre particulier. Depuis un siècle et demi le seul théâtre qui excite l'intérêt, c'est le Parlement : là, on est à la fois acteur et spectateur, on se console au bruit des applaudissemens de son parti, des sifflets du parti contraire. On a pour *feux* de bonnes sinécures, et l'on peut espérer, comme représentations à bénéfice, quelques portefeuilles dans l'avenir.

En France, le gouvernement représentatif n'a guère été plus favorable aux intérêts de la scène. Sous Bonaparte, quand le despotisme militaire pesait sur le pays, les théâtres étaient florissans. Un nouveau rôle créé par Talma était un événement majeur. On parlait de la tragédie nouvelle et de la bataille d'Austerlitz avec un intérêt presque aussi vif, presque aussi profond. A peine Louis XVIII eut-il donné l'essor au gouvernement représentatif, les spectacles qui avaient été une affaire importante devinrent un amusement accessoire. A mesure que le public se refroidissait, les directeurs redoublaient de soins et d'activité pour l'attirer. Madame de Staël, dans un de ses caprices allemands, avait fondé la ridicule subdivision des écoles *classique* et *romantique*. On ne s'embarrassa pas trop du sens de ces paroles que l'on prit pour *signes* de ralliement. « Si je » faisais un théâtre romantique, s'écria un directeur,

» ce serait peut-être une bonne spéculation ! » Alors naquit le théâtre romantique en France.

Rien n'indique plus l'épuisement et la stérilité que cette manie commune aux époques blasées de faire de la nouveauté avec de l'imitation, et de prétendre aux honneurs de l'originalité, lorsqu'on ne sait après tout que copier et traduire. Pour régénérer la scène française, les auteurs et les directeurs de ces derniers tems n'eurent garde de consulter les mœurs modernes, les idées de la France, le tems actuel; ils trouvèrent plus commode de copier à peu près les scènes de Shakspeare, d'emprunter quelques lambeaux à Schiller, quelques idées à Gœthe. Ils s'affranchirent de ce respect des unités qui avait été pour leurs pères une véritable idolâtrie. L'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, surtout l'Angleterre dramatiques, voilà leurs moyens de rénovation. Pendant que l'imitation frivole du drame étranger, sans véritable compréhension de son génie et de sa pensée, inondait les spectacles de Paris, l'Angleterre importait tous les vaudevilles de M. Scribe, tous les mélodrames à succès de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu, et les deux pays ne vivaient que de cet échange. Au moins y avait-il un mérite réel dans ces esquisses fines et piquantes que nous empruntions au théâtre de M. Scribe : mais quel mérite peut-on trouver dans une parodie maladroite des horreurs de notre vieux théâtre ou des bizarreries de Shakspeare? Le public, attiré par un certain air de nouveauté, a bien pu remplir la salle pendant les premières représentations de l'*Othello* de M. de Vigny, et de *la Tour de Nesle* de M. Dumas ; mais les directeurs ont appris à leurs dépens que ces ouvrages sans force intrinsèque, sans valeur réelle, ne résistent pas à l'épreuve de quinze représentations successives. Il semble d'ailleurs

que la France se soit condamnée elle-même à une longue imitation de tous les genres étrangers ; elle est italienne sous Henri III, espagnole sous Marie de Médicis ; Voltaire lui prête une couleur anglaise ; aujourd'hui elle a quelque tendance à devenir allemande. Rarement cette imitation a dépassé l'imitation de la forme ; en vain M. de Voltaire, il y a près de cent ans, prétendit-il au mérite d'avoir révélé l'Angleterre à ses compatriotes. Cette prétendue découverte était bien superficielle : comme chef de parti, il estimait Hobbes, Locke et nos libres penseurs ; et s'emparait volontiers de leur autorité philosophique.

Il est un peu plus avancé que Morery qui, dans son Dictionnaire colossal, consacre dix lignes à Shakspeare, ne parle pas même de Dryden, et n'estime Milton que comme l'adversaire de Saumaise, non comme l'auteur du *Paradis Perdu*. Voltaire, plus hardi, s'il n'a pas pénétré dans les profondeurs cachées de cette littérature si féconde, en a du moins mesuré la surface et énuméré les richesses. Il a engagé ses compatriotes à passer cette grande muraille chinoise qui nous entourait. Milton l'embarrassait, il ne comprenait pas du tout Shakspeare ; mais il avait des éloges bien sentis pour l'ingénieuse satire de Pope, pour la grâce attique d'Addison, pour la vigoureuse versification de Dryden. Homme du monde et homme d'esprit, il sympathisait souvent avec Butler, avec Swift, avec Waller : il n'allait pas plus loin.

On trouve chez Voltaire beaucoup de dénigrement contre Shakspeare et plusieurs passages favorables à ce poète. Tantôt il le traite de *Turlupin* et de *Gilles de la foire*, tantôt il croit ne pouvoir mieux faire que d'imiter *Othello* en créant *Orosmane*, de copier le *Jules-César* du grand homme et de traduire le monologue d'*Hamlet*. On a eu de la peine à expliquer ces contradictions ; elles n'ont

rien qui doive surprendre. Au commencement de sa carrière, séduit par tout ce qui était anglais, il a considéré Shakspeare comme une espèce d'esprit fort. La pompe, le mouvement, la vivacité dramatique de cet écrivain correspondaient avec l'impulsion qu'il voulait donner à la scène française qu'il accusait de pruderie et de monotonie. C'était dans un but d'intérêt personnel qu'il proposait l'auteur anglais pour modèle à ses compatriotes; mais plus tard, quand il voulut étudier de plus près l'objet de son enthousiasme étourdi, il fut très-étonné de ne pas le comprendre; son exaltation se transforma en haine et en dégoût. Il poursuivit de ses épigrammes le géant qu'il avait adoré. Tout prouve que Voltaire n'a pas saisi le vrai sens et la portée de Shakspeare : pour donner à ses concitoyens une idée du talent dramatique de ce grand homme, quel est le morceau qu'il choisit? Est-ce celui qui dépeint la jalouse agonie d'Othello, le réveil de Léar, les insinuations du roi Jean, demandant un meurtre à son satellite Hubert? Non, tous ces chefs-d'œuvre d'observation, de philosophie et de pensée, Voltaire les a laissés de côté. Il a choisi un monologue sceptique, une espèce de lieu-commun que nous n'admirons guère, quoique tous nos livres élémentaires l'aient copié, et que sa popularité soit grande. Qu'y a-t-il en effet de si remarquable dans ce monologue d'Hamlet qui doute de l'immortalité de l'ame et de l'existence d'une autre vie, au moment même où le fantôme paternel vient de quitter la tombe pour lui demander vengeance! Je serais tenté de croire qu'Hamlet ne pense pas un mot de ce qu'il dit, mais que, comme il sait que Polonius est là qui l'écoute, il s'amuse aux dépens de ce pauvre homme de cour. Quant aux vers de Voltaire, ils peuvent avoir beaucoup de mérite en français, mais c'est assurément la plus ex-

traordinaire des traductions : à moins d'une étude approfondie, on n'y découvre pas une seule trace de l'original.

Quoi qu'il en soit, c'est à Voltaire que se rapporte cette mauvaise imitation du drame anglais, qui a envahi les théâtres de France depuis l'an de grâce 1755 jusqu'en 1834. L'ombre ridicule de Sémiramis n'est que la parodie du fantôme d'Hamlet; *Zaïre* et *Othello* se ressemblent d'une manière frappante, et *la Mort de César* n'est qu'une étude faite d'après *Jules-César* de Shakspeare. Quelle que soit notre estime pour Voltaire satirique, historien et homme d'esprit, nous pensons que son *Jules-César* est bien inférieur à celui de son modèle. Prenons pour exemple le discours d'Antoine près du cadavre de César assassiné. Son but est d'animer les Romains à la vengeance contre Brutus et Cassius; il sait que son auditoire partage les sentimens des meurtriers et approuve leur conduite. L'*Antoine* de Shakspeare se garde bien d'insulter au sentiment et au préjugé de ses concitoyens. « Je viens » ici, dit-il, non pour louer César, mais pour ensevelir ses » restes. » Il n'outrage ni Brutus, ni Cassius, idoles populaires. C'est par degrés, c'est par insinuation qu'il leur rappelle les hautes qualités de César, la faveur dont ils l'ont environné autrefois, les bienfaits dont il les a comblés. Rien de plus adroit, rien de mieux senti, rien de plus profondément creusé dans l'observation du cœur humain que la manière dont Marc-Antoine ramène peu à peu à lui les cœurs aliénés des citoyens. « Mes amis, mes bons camarades, leur dit-il, apaisez-vous, ne vous révoltez pas, que mes paroles ne vous irritent point : ceux qui ont commis cet acte sont honorables, oh ! très-honorables ! Quels griefs particuliers avaient-ils contre César ? hélas ! je n'en sais rien ; ce sont des gens sages, des

hommes d'honneur; ils ont, je n'en doute pas, de bonnes raisons à vous donner. »

C'est ainsi qu'avec une apparente modération et par un trait profond de génie, Marc-Antoine écarte la question véritable, et porte toute l'attention de ceux qui l'écoutent sur la vengeance personnelle qui a dû guider la main des assassins de César. Ce ne sont plus les vengeurs de la patrie opprimée, ce sont des meurtriers armés par leurs passions et leurs intérêts. Peu à peu, après les avoir présentés sous ce point de vue, après avoir effacé les idées de patriotisme et de dévouement qui les rendaient vénérables, Marc-Antoine rappelle sans affectation les qualités populaires du dictateur assassiné. Ce manteau sanglant, c'est le manteau du général, du triomphateur, du Romain. Il fait le tableau le plus séduisant pour les guerriers, celui qui leur rappelle le mieux leurs victoires et leurs succès; celui qui frappe de l'émotion la plus vive leurs ames altières et conquérantes. Il leur montre César dans son camp distribuant les ordres et les récompenses, César qui vient de les mener à la victoire. Ce n'est plus le tyran, c'est leur capitaine assassiné qu'il offre à leur imagination. Le voilà étendu sur la terre, baignant le marbre de son sang, frappé sans pouvoir se défendre, voilant sa noble tête et pardonant à ses assassins. A ces idées, devant ces images, tous les souvenirs d'un attachement ancien, profond et dévoué se réveillent dans le sein des soldats. C'est alors qu'ils écoutent Marc-Antoine avec intérêt, qu'ils se repentent d'avoir applaudi au meurtre, d'avoir repoussé Marc-Antoine de la tribune, d'avoir maudit la mémoire de César. Entrainé par la magie de l'orateur, ils sont prêts à trainer aux gémonies ceux que tout-à-l'heure ils élevaient aux nues. Grâce au talent merveilleux de

Shakspeare, le public, témoin de ce flux et de ce reflux des sentimens populaires, loin de s'en étonner les partage; il ne blâme même pas cette tourbe volage, tant il s'explique aisément et facilement les impressions contradictoires qu'elle éprouve. Voyons un peu comment s'y est pris l'imitateur français dont les rhéteurs ont si souvent et si hautement vanté le talent pathétique. Son Marc-Antoine est d'une maladresse et d'une gaucherie achevées; il excite chez ses auditeurs des passions et des idées tout-à-fait contraires à celles qu'il devrait faire naître. Les expressions dures dont il se sert ne peuvent que provoquer le mécontentement et la colère de gens déjà peu disposés en sa faveur; il veut (que l'on nous passe la trivialité d'une expression grossière, mais pleine de sens) prendre des mouches avec du vinaigre. A ce peuple qui regarde le meurtre de César comme un acte d'héroïsme, il parle de Brutus et de Cassius comme de meurtriers infâmes. Il accumule tout ce qui peut leur déplaire, tout ce qui peut les aliéner. Il leur dit que Brutus, pour frapper César, a foulé aux pieds les liens du sang, comme s'il ignorait que ce prétendu reproche est un éloge, et qu'aux yeux de ce peuple, fouler aux pieds les liens du sang pour frapper un despote, c'était la plus haute vertu. Voilà pourtant ce que Voltaire, l'homme d'esprit, le grand poète, a fait de son Marc-Antoine. C'est ainsi que le chef d'école du dix-huitième siècle a imité le barbare du seizième. Il se trouve que le *sauvage ivre* (c'est ainsi que Voltaire nommait Shakspeare) a deviné la nature humaine et que Voltaire l'a méconnue. Il se trouve que le *Gilles de la foire* est plein de délicatesses et de nuances, que le chambellan du roi de Prusse n'a même pas su reproduire et copier. Supposez que le discours de Shakspeare soit prononcé devant une assemblée furieuse, tout porte à croire qu'elle s'apaisera, qu'elle partagera les sentimens

de l'orateur; faites au contraire répéter devant elle l'allocution de Voltaire, elle massacrera l'orateur sur les degrés de la tribune; est-ce la peine de faire de si beaux hexamètres pour les appliquer si mal? Le fait est que Voltaire avait une grande puissance d'irritation, de passion, de colère mêlée à de très-nobles sentimens, à un beau talent poétique, mais peu de connaissance du cœur humain, tandis que Shakspeare était un génie éminemment observateur et froid, dont la grandeur spéciale consistait à tout reproduire, à tout comprendre.

L'imitation de notre théâtre sur la scène française trouva bientôt faveur, et après Voltaire, ce fut Ducis qui se chargea d'émonder, de polir et de civiliser, à l'usage des Parisiens, ce que l'on appelait alors *les monstruosités britanniques*. Ducis comprenait un peu moins que Voltaire l'œuvre qu'il entreprenait. Dans Shakspeare il ne voulut prendre que ce qui ne valait pas grand'chose: l'intrigue, la charpente des pièces et le mouvement général des passions. Quant à l'étude des caractères, il n'y pense pas. Il n'ose jeter la conception mâle de Shakspeare dans une espèce de moule grec, qui contraste bizarrement avec le caractère gothique et le génie du moyen âge. Ainsi dans *Macbeth*, il a soin de ne pas nous laisser entrevoir les fameuses sorcières, leurs tristes rondes du sabat, leurs conjurations magiques; il fait de tout cela un beau récit dans le genre du récit de Théramène. Oubliant l'effet moral, la pensée intime de Shakspeare, il n'a pour but que de construire un mélodrame frappant. L'effet matériel de la scène, et le retentissement de ses propres vers, sont ce qui l'inquiète avant tout. Shakspeare ne veut que montrer l'effet des remords sur une ame humaine, sur une ame de femme. Ducis, plus savant et plus habile à ce qu'il imagine, fait de la scène de somnambulisme un moyen d'amener la catastrophe.

Il s'avise d'une invention que le mélodrame revendique : en croyant tuer le roi, lady Macbeth tue son propre fils. Cette puérilité recherchée, cet escamotage de victimes a été fort applaudi en France pendant quelque vingt ans, et personne n'a douté que ce ne fût là une création de Shakspeare.

Chose plus étonnante ! Ducis, au lieu d'effacer les horreurs que l'on impute à notre écrivain national, a enchéri sur elles. C'est ainsi qu'il fait tuer un fils par sa mère, ce à quoi Shakspeare n'a pas pensé ; et qu'il nous montre dans Jean-Sans-Terre Arthur à qui l'on vient de crever les yeux avec un fer rouge. Voyez un peu quelle idée ces imitations nous donnent des scènes shakspeariennes, et combien les critiques français avaient raison de considérer Ducis comme le Sosie, comme le véritable représentant de l'auteur anglais ? *Hamlet*, *Roméo*, *Macbeth*, ne sont nullement reproduits par Ducis. Son *Hamlet* n'est pas ce rêveur, cet Allemand, ce métaphysicien, ce jeune homme suspendu entre le ciel et la terre ; son *Roméo* est un mauvais imbroglio espagnol. Son *Macbeth* est vide et vague. Il a de l'énergie dans la versification ; mais sa poésie, qui ne manque pas d'éclat, sonne creux ; c'est une poésie à laquelle on peut appliquer le mot de l'apôtre : *Elle est semblable à la cymbale sonore.*

Voilà comment on prétendait renouveler le théâtre de la France ; cette route a été fidèlement suivie. Nous verrons bientôt MM. Dumas, Hugo et de Vigny comprendre et imiter le drame anglais sous un autre rapport, mais à peu près aussi bien que Ducis : n'y voir qu'une école de meurtre, de fureur et de terreur ; ne pas se contenter, ainsi que Ducis, du matériel des décorations et des effets de scène, mais y joindre le luxe des incestes, des violences et

des meurtres, et prétendre ensuite à la gloire et au titre de réformateurs.

D'abord l'école allemande, parodiée par Mercier le dramaturge, quelques pièces de Kotzebue toutes remplies de sentimens faux, toutes baignées de larmes hystériques, ont occupé la scène française. Pendant qu'Arnaud, Jouy, et quelques autres, soutenaient l'honneur du drame, tel que Sénèque-le-Tragique et les pédans l'ont fait, le peuple courait aux mélodrames; *Misantropie et Repentir* faisait fureur. C'est une de ces pièces qu'on peut regarder comme signes et symptômes d'une époque. Tous les liens moraux étaient relâchés; toutes les croyances étaient détruites. On s'avisa d'établir une espèce de culte du sentiment qui avait pour idoles principales les jeunes filles assez malheureuses pour devenir mères, et les femmes tendres qui trompent leurs maris. Un journaliste français, Geoffroy, a remarqué que toutes les pièces, sous l'Empire, avaient pour sujet principal une de ces deux situations. *Misantropie et Repentir*, avec son parlage de vertu et son immoralité réelle, convenait on ne peut mieux à de tels auditeurs. Que de larmes bourgeoises cette pièce fit couler! En vain le goût et les mœurs protestèrent contre cette apothéose de l'adultère sentimental. Toute l'Europe accepta le drame de Kotzebue; toute l'Europe admira Mme Meynau et son bonhomme de mari, à qui l'on amène ses deux enfans qu'il embrasse, et qui oublie tout-à-coup sa misantropie, sa colère et son honneur offensé. Les femmes et ceux qui flattent les femmes trouvèrent commode cette réhabilitation d'une vertu à laquelle il ne faut que quelques sanglots et quelques phrases de roman pour retrouver toute sa pureté.

Cependant les critiques protestaient contre l'invasion

germanique favorisée par Mme de Staël et Benjamin Constant. Les classiques tenaient bon. Totalement dénués d'originalité et de génie, ils avaient recours à de petits et de puérils moyens. Ils s'adressaient aux passions politiques de leur auditoire ; ils semaient d'allusions forcées leurs pièces grecques et latines. Germanicus, c'était Bonaparte ; Tibère, c'était Louis XVIII. La chevelure de Napoléon a même, si je ne me trompe, joué un rôle dans quelqu'une de ces pièces, et Talma était tout glorieux d'avoir importé sur la scène et appliqué à Sylla le dictateur la coupe de cheveux de l'empereur français. Je le demande, n'est-ce pas là la dernière pauvreté, la dernière décadence du drame ?

Ce fut alors que quelques jeunes gens qui ne manquaient pas de talent et qui avaient soif de succès et de renommée, s'avisèrent de revenir à l'imitation du drame étranger, et dirigèrent contre le classique toute la violence de leurs attaques et de leurs parodies. La raison était de leur côté ; mais pour remporter une victoire complète, il eût fallu non seulement démolir le drame décrépit de leurs vieux antagonistes, mais créer une nouvelle scène durable, solide, digne de servir de modèle à son tour. Il eût fallu non pas copier servilement les défauts des théâtres étrangers, mais donner à la France un théâtre rajeuni.

Malheureusement une tâche si étourdiment entreprise offrait d'énormes difficultés. Je ne sais même si avec le génie le plus profond et le plus complet on serait parvenu à toucher le but que l'on indiquait avec tant d'orgueil. Un peuple blasé n'avait ni assez de fraîcheur d'imagination, ni assez de patience pour goûter le drame tel que Shakspeare l'avait fait. Il lui fallait, avant tout, l'émotion violente, les spectacles étonnans, de quoi réveiller sa curiosité assoupie, de quoi stimuler sa langueur. Voilà les bases sur lesquelles

les nouveaux auteurs dramatiques élevèrent leur édifice : pour le fond, l'imitation de l'étranger ; pour la forme, l'imitation du mélodrame à grand spectacle.

Nous autres Anglais, si nous étions chargés de porter un jugement dans la querelle du romantisme et du classicisme français, nous désignerions l'un sous le nom de *pédantisme* et l'autre sous le nom d'*extravagance*. Les uns répudient le génie, les autres répudient le bon sens. Les uns, qui sont les catholiques romains de la littérature, s'attachent encore avec une superstition ridicule aux unités d'Aristote et aux préceptes de Le Batteux ; les autres seraient désolés qu'on eût le sens commun. Hors du délire, de l'irréligion et de l'immoralité, ils n'entrevoient rien qui leur plaise. Comme le théâtre qu'ils appellent romantique a fleuri dans des époques de civilisation incomplète, ils s'attachent à copier, non ce qu'il a de sublime et de naturel, mais ce qu'il a d'irrégulier, d'absurde et d'entaché de la rouille du tems. Ainsi, à côté de formalistes absurdes, se trouvent des écrivains qui regardent la déraison comme leur unique muse. Pour les romantiques, plus de décence, plus de vraisemblance ; pour les classiques, une copie servile des anciens. Ici, des puritains absurdes dans leur exagération rigide ; là des libertins effrénés qui ne se plaisent que dans l'orgie.

On était si las des plates traductions de Sénèque et d'Euripide que les romantiques, en se lançant dans la carrière nouvelle des drames anglais et allemands, étaient certains d'écraser leurs faibles adversaires. En effet, le public parisien sortit avec délices de l'ornière dans laquelle on l'avait plongé depuis si long-tems. Cinq années auparavant, on lui avait dit, il avait cru que Shakspeare était un mauvais bouffon, une espèce de boucher ivre. Aujourd'hui entraîné par la révolution romantique, il se met à applaudir des pièces plus scandaleuses et plus sanglantes, non

seulement que les drames de Shakspeare, mais que ceux de Massinger et de Marlowe. Les productions fashionables de la scène française sont aujourd'hui si étonnantes par leur immoralité, par l'absurdité des conceptions, par l'impudeur de leurs détails, qu'un jour les historiens les consulteront pour y trouver le symptôme et la preuve de cet état morbide de la France telle que l'ont faite cinquante années de révolutions. Il y a quelquefois de la poésie, souvent de la puissance de détails, souvent aussi du mouvement et de la verve dans les nouveaux drames français. Mais, à mesure que leurs auteurs s'avancent dans la carrière, on voit qu'ils cherchent à se surpasser eux-mêmes en bizarreries et en extravagances. Une progression facile à observer donne à *Marion Delorme* une teinte de folie qui n'appartient pas à *Hernani*; à *la Tour de Nesle* un caractère d'atrocité qui manque à *Henri III*. *Christine* est moins affreuse que *Térésa* : *Angèle*, qui relève de couche presque sur la scène, brave des convenances que l'auteur avait respectées dans ses ouvrages précédens. C'est ainsi que les buveurs d'opium commencent par une faible dose qui leur procure une espèce d'ivresse agréable ; mais bientôt cette dose est insuffisante, ils se nourrissent exclusivement de ce breuvage empoisonné qui les exalte, qui devient nécessaire à leur existence, qui les conduit à la décrépitude, à la débilité, à l'idiotisme, à la fureur.

Telle est la route que suivent non seulement M. Dumas et M. Hugo, mais tous ceux qui, en France, se mettent à la tête d'un nouveau système littéraire ou politique. En France, on a brisé la liberté contre la licence. En France, on a exagéré toutes les conséquences de toutes les doctrines, sauf à se rejeter plus tard violemment dans les doctrines opposées. Quand on a fait de l'anarchie, on dit que la liberté n'est pas bonne ; quand on a moissonné des popula-

tions par la guerre, et que l'on a porté le fer et le feu dans toutes les contrées de l'Europe, on dit que la gloire militaire est un vain mot. Quand on a laissé la monarchie sans contre-poids se transformer en despotisme, on dit que la monarchie est mauvaise. Par une oscillation constante et ridicule, on passe d'un excès à un excès, d'une réaction à une réaction.

Nous ne releverons pas toutes les invraisemblances, toutes les fautes de costume, toutes les absurdités du nouveau drame français. Un recueil estimé (1) qui s'est occupé du même sujet que nous traitons, a fait une énumération statistique assez plaisante : les dix drames les plus célèbres et les plus vantés de cette nouvelle école renferment huit femmes adultères, cinq prostituées de différentes classes, six victimes de la séduction, et deux malheureuses jeunes filles, dont les couches se font presque sous les yeux du spectateur; de plus, cinq amans qui s'introduisent la nuit chez leurs maîtresses : ces dernières viennent de se déshabiller sur la scène. Si nous continuons cet intéressant catalogue, nous trouverons quatre mères amoureuses de leur propre fils; trois d'entre elles qui consomment l'inceste; onze amans ou maîtresses qui assassinent l'objet de leur amour; six héros bâtards qui déclament contre la société et la légitimité de la naissance. Il n'a fallu, pour créer toutes ces merveilles, que deux cerveaux d'auteurs à la mode : ceux de M. V. Hugo et de M. Dumas. Avouons que cette gamme est un peu monotone, et que ces messieurs auraient dû un peu varier leurs moyens. Ce n'est pas ainsi que Shakspeare, leur idole, procède dans ses drames; il ne se contente pas, lui, de rédiger tant bien que mal une gazette des tribunaux, et

(1) Le *Quarterly Review*.

les crimes qu'il introduit dans ses œuvres n'en forment pas l'essence ni le fond nécessaire, mais seulement l'accessoire. Ce qu'il approfondit le plus, et ce que ses prétendus imitateurs oublient toujours, c'est l'étude des caractères et des passions.

Hernani, premier ouvrage de M. Victor Hugo, ne manque pas d'une certaine émotion lyrique, d'un certain intérêt, et même d'une éloquence souvent animée. Le caractère général de la pièce est espagnol et héroïque; le vieillard amoureux a de la grandeur; c'est, selon nous, une très-belle création; quant au plan, il nous est impossible de lui accorder aucune estime. Cet homme qui se vend lui-même, le son de ce cor presque magique, appartiennent à la féerie, à la ballade, peut-être à l'opéra, mais non à la tragédie réelle. Tout en professant pour Shakspeare une vénération idolâtre, les modernes sont loin de se modeler sur ce grand homme; ils ne nuancent aucun de leurs caractères, ils les posent comme le statuaire pose son marbre; et souvent le mouvement, la vie, la couleur, la mobilité, leur manquent. Ce sont des caractères tout d'une pièce, et malheureusement M. Hugo n'est pas très-fécond: car les mêmes hommes et les mêmes femmes se représentent dans tous ses drames. M. Hugo a le sentiment de la grandeur: son esprit sympathise surtout avec l'éclat, la force, l'énergie, l'extraordinaire. Dans un passage d'une de ses préfaces que la *Revue trimestrielle* a critiqué avec raison, sans l'analyser avec assez de soin, il considère le *grand* et le *naïf* comme deux qualités entièrement opposées, c'est une erreur; l'homme supérieur n'est jamais plus grand que lorsqu'il est simple. Les plus nobles témoignages de talent que Corneille et Shakspeare aient jamais donnés, ce sont des paroles dénuées de toute prétention; le *qu'il mourût!* de Corneille: la phrase d'Ar-

thur : *ô Hubert, ne crève pas mes pauvres yeux!* l'exclamation de lady Macbeth : *donnez-moi le poignard!* Qu'y a-t-il de *colossal* dans toutes ces phrases ? elles sont simplement vraies, et n'en sont que plus sublimes.

Tout homme qui a étudié Shakspeare, n'ignore pas que son principal mérite n'est point d'avoir exprimé la passion avec plus de violence et d'éclat que ses prédécesseurs, mais d'avoir scruté avec une profondeur inconnue jusqu'à lui une immense variété de personnages divers, de situations, d'intelligences, d'ames et de nuances humaines. Pour nous, Sir John Falstaff, Sir Toby, Dogberry, Rosalinde, Béatrix, créations toutes naïves, sont bien plus admirables que Richard III, et même qu'Othello. M. Victor Hugo paraît croire que le crime a toujours de la grandeur, et que plus il est atroce, plus il est grand. Pour joindre la naïveté au crime, il l'environne de circonstances et de détails vulgaires : qu'en résulte-t-il ? un drame tout-à-fait semblable à la cour d'assises, drame dont les héros sont de grands coquins bien vulgaires qui donnent de violens coups de poignard en se disant des injures dignes des halles. C'est une Marie Tudor qui, en face de toute sa cour, accable des outrages les plus grossiers l'homme dans les bras duquel elle reposait le matin même; c'est une Lucrèce Borgia qui compte ses amans passés par le nombre de cercueils qu'elle a fait préparer d'avance; c'est un François Ier qui s'enivre dans les mauvais lieux, et qui en emprunte le langage. Cette tragédie peut-elle être utile à quelque chose? Les journaux ne reproduisent-ils pas tous les jours les débats des tribunaux, qui dépassent encore en intérêt et en originalité les créations de la nouvelle école française ?

Nous exceptons de l'anathème général *Hernani* et *Henri III*, les premiers drames de MM. Victor Hugo et

Dumas. Là, il y avait preuve de talent, et les auteurs ne s'étaient pas livrés encore à leur exagération forcenée. *Marion Delorme* fut le premier pas de M. Hugo vers cette exagération et cette décadence. On y trouve cependant un portrait admirable de Louis XIII, dont la caricature est trop marquée sans doute, mais qui prouve de la pénétration. Le rôle de Didier qui ressemble à un Allemand métaphysicien de nos jours, jeté on ne sait pourquoi au commencement du dix-septième siècle, est un anachronisme frappant, et contrarie tous les documens de l'époque qui représentent la belle Marion entourée de cavaliers brillans, de financiers qui lui donnaient des diamans et de la vaisselle plate, mais non de soupirans mystiques et de céladons amoureux comme le pauvre Didier.

Il n'y a que le premier pas qui coûte; en fait de bizarrerie et de folie, les pas des romantiques furent des pas de géant. *Le Roi s'amuse* l'emporte en absurdité sur la pièce précédente. Il y a là une fille du fou du roi qui est étouffée dans un sac sans cérémonie, et que son père emporte sur le dos. Marion Delorme est morte en tombant sur le pavé. Triboulet, le héros de la seconde pièce que nous venons de citer, meurt aussi en tombant sur le pavé. Les catastrophes de M. Hugo ne sont guère variées. Lucrèce Borgia dépasse tout ce que l'on peut imaginer en fait de sanglantes folies et de fureurs. Ces Borgia étaient, s'il faut ajouter foi à l'histoire, une redoutable famille : mais aucune des horreurs inventées et perpétuées par la tradition n'approche de celles que M. Victor Hugo leur impute. Les plus sagaces des historiens ont révoqué en doute la réalité de ces incestes et de ces coups de poignard que le vulgaire invente si généreusement. Roscoe et M. de Sismondi prétendent que Lucrèce Borgia vécut heureuse

et paisible avec Alphonse d'Est, son mari ; que la cour de Ferrare l'environna d'honneurs et d'estime. Ils invoquent en témoignage les paroles de Bembo, son protégé, qui fait d'elle un portrait flatteur. Quoi qu'il en soit, est-ce bien la peine d'inventer des crimes, et de souiller des caractères historiques, pour produire un peu plus d'effet sur la scène ?

Marie Tudor donne à l'histoire des démentis plus audacieux encore : si un auteur dramatique intitulait *Néron* une pièce où ce tyran serait représenté comme un héros et comme un martyr, il ne tenterait pas un paradoxe dramatique plus violent ni plus bizarre.

Il y avait un beau sujet de drame dans le caractère et le nom de Marie Tudor : sa position politique, son caractère personnel, sa dévotion aveugle, son atrocité consciencieuse ; l'aspect dramatique des personnages qui l'environnaient, l'ambition cachée de Philippe, l'innocence angélique de Jeanne Gray, la prudente jeunesse d'Élisabeth, la furie des persécuteurs, le courage des martyrs, tous ces groupes tels que les donne l'histoire, forment une tragédie intéressante. M. Hugo a mieux aimé tout renverser, prendre le contre-pied de toutes les traditions reçues, et créer une fiction ridicule. La sévère Marie Tudor est devenue non seulement une coquette, mais une femme dévergondée, qui, à la vue de tout le monde, vit avec un aventurier italien ; qui est jalouse de lui ; qui l'accable d'injures grossières lorsqu'elle sait qu'il aime une autre femme ; qui ne cherche qu'à se venger, et qui, pour rendre cette vengeance plus frappante, fait entrer le bourreau dans son propre cabinet, lui parle avec une familiarité charmante, et lui fait présent (ce sont ses expressions) de la tête de Fabiani, son amant. Il faut avouer que toutes ces choses sont nouvelles pour nous. M. Hugo fait une nou-

velle histoire d'Angleterre, crée de nouveaux personnages, et jusqu'à des mœurs et des lois, qui n'ont jamais eu de réalité. M. Dumas, son rival, traite avec tout aussi peu de cérémonie la vérité des faits et celle du costume. Lequel de ces deux antagonistes a imité l'autre? nous l'ignorons. Quoique le style de l'un soit plus épique, et celui de l'autre plus dramatique dans la véritable acception du mot, il y a entre leurs chefs-d'œuvre des analogies frappantes; Christine et Marie Tudor se ressemblent par l'intrigue et les caractères.

Tout cela est d'autant plus fâcheux, selon nous, que sur le front de M. Victor Hugo brille le sceau du talent, nous allions dire du *génie*. C'est un esprit puissant, un poète lyrique du premier ordre, une ame artiste, une pensée haute et vaste. Il a voulu faire du drame pour un siècle qui ne peut avoir de drame : cette erreur grave l'a perdu.

Les deux Melpomènes de M. Dumas et de M. Hugo diffèrent en un point : l'une, celle de l'auteur des *Orientales*, est espagnole, lyrique, sublime et passant brusquement du trivial à l'emphatique; celle de M. Dumas est une Melpomène bourgeoise, fille bâtarde de Lachaussée et de Diderot. Il se charge d'arranger les horreurs d'Atrée et de Thyeste à l'usage des propriétaires et des employés de Paris moderne. Tous les incestes, tous les adultères, tous les coups de poignard dont il est prodigue, ne sortent pas du boudoir et de la salle à manger. Sa mythologie à lui, c'est la *Gazette des Tribunaux*. En général, tous ses amans sont forcenés et leur moyen de séduction c'est le viol. Il a emprunté à Gœthe et à Schiller cette révolte violente contre la société, qui se personnifie dans presque toutes ses pièces par un bâtard, emporté, fougueux et misantrope. Que ce personnage soit le fils du bourreau

comme dans *Richard Darlington*, ou un enfant trouvé comme dans *Antony*, ou un aventurier sans principes comme dans *Angèle*; c'est toujours un être exceptionnel, intolérant, qui n'a pour se faire aimer que des qualités répulsives et devant lequel toutes les femmes tombent à genoux. Ce monsieur a coutume d'entrer par la fenêtre au lieu d'entrer par la porte. Tantôt il brise une persienne pour pénétrer dans la chambre à coucher de l'héroïne (*Antony*); tantôt il jette sa femme par la fenêtre quand elle l'embarrasse (*Darlington*), tantôt il se procure une fausse clef pour s'introduire dans l'alcove d'une jeune fille innocente (*Angèle*). C'est un personnage non seulement grossier et inconvenant, mais tout-à-fait en dehors de la civilisation moderne, et surtout de la civilisation élégante de Paris. L'Adèle d'*Antony* est simplement adultère et assassinée par son amant. Dans *Térésa* il y a double adultère, inceste et assassinat. Nous ne nous arrêterons pas à essayer l'analyse de *la Tour de Nesle* et d'*Angèle* : l'une et l'autre sont conçues dans les mêmes données, et la situation la plus intéressante d'*Angèle* se rattache si intimement à la médecine des sages-femmes, que nous craindrions d'effaroucher les oreilles délicates. C'est encore par une scène d'accouchement que commence *Richard Darlington*, drame bien singulier pour un Anglais. Que d'anachronismes et de mensonges contre le costume l'auteur a su accumuler dans cette pièce! Il se trouve, par exemple, que le roi a un cabinet particulier d'où il domine toute la Chambre des Communes qui n'en est séparée que par un rideau. Il se trouve encore que le fils du bourreau devient ministre d'état. Un certain rôle de Tomson, intrigant subalterne, est surtout curieux à observer : il passe une espèce de traité ou de pacte avec son maître, d'après lequel, si ce dernier reste homme privé, il sera son valet de cham-

bre ; si Richard devient propriétaire, Tomson sera l'intendant ; si Richard devient membre du Parlement, Tomson sera secrétaire ; si Richard devient ministre d'état, Tomson sera sous-secrétaire d'état ; et enfin, si Richard devient roi, Tomson sera ministre. Voilà les mœurs anglaises bien peintes, en vérité ?

Ce n'est pas que dans cette masse ridicule on ne trouve du mouvement, de la chaleur, quelquefois de l'adresse dans l'exécution et des situations pathétiques ou frappantes : mais la tendance générale est d'une extrême immoralité, et les auteurs, oubliant le but élevé de la poésie, n'ont voulu que produire de l'effet par les situations. C'est l'ancien imbroglio italien appliqué à la tragédie. La terreur et la pitié résultent, non pas du développement habile des caractères, mais de la complication des événemens. Lorsque Beaumarchais eut fait représenter le *Mariage de Figaro* et le *Barbier de Séville*, deux modèles d'imbroglio comique, il essaya une pièce d'intrigue tragique, la *Mère Coupable*. Cette pièce est en effet la mère, et mère très-coupable, de tous les drames modernes. Encore Beaumarchais se distinguait-il par une certaine verve pathétique singulièrement entraînante. L'affectation s'allie à la grossièreté dans les drames modernes. Ce qu'on n'a pas remarqué, c'est la stérilité d'invention qui le caractérise ; partout les mêmes types et les mêmes situations ; toujours des hommes furieux contre l'état social, toujours la même succession monotone de déclamations et de crimes ; pour motifs, la bâtardise, la séduction, le viol, l'adultère et l'inceste ; pour moyens, le poison, le poignard, le pistolet, la prostitution : nouveautés bien peu nouvelles, fureurs usées, libertés serviles.

Et c'est ainsi que les Français, en secouant le joug de leurs écrivains-modèles, ont cru imiter les chefs-d'œuvre

étrangers et renouveler leur théâtre. Tous les soirs, un des peuples les plus civilisés de la terre assiste à ces spectacles monstrueux. Ce sont des écrivains en crédit qui se chargent de satisfaire cette soif maladive, ce besoin d'excitation violente; et qui le croirait? ils y trouvent de la gloire et de l'argent.

Tel est le drame de la France. Ses derniers mouvemens, ce sont les mouvemens convulsifs d'un cadavre que l'on galvanise. Il offre le spectacle d'un épouvantable phénomène, une sorte de culte orgiaque voué au crime et à la fureur. Mais croit-on que les autres théâtres de l'Europe soient dans une situation plus florissante? Hélas! non; le tems du drame est passé dans toute l'Europe. Le mélodrame et l'opéra ont seuls conservé quelques traces de l'ancienne influence du drame. A Londres, on n'a plus de curiosité que pour l'éclat des décorations et les fioritures si bien payées des rossignols italiens. En vain quelques hommes de lettres et quelques savans ont-ils essayé de raviver le drame, en le plongeant dans la source antique du langage tel qu'on le parlait sous Elisabeth. Régénérer une littérature par l'archaïsme, c'est un très-mauvais système. Il est résulté de cette imitation des auteurs contemporains de Shakspeare quelques pastiches curieux, par Milman, Joanna Baillie, Lamb et Coleridge : mais aucun de ces essais n'a joui de la faveur enthousiaste du public. Il a réservé son approbation, ses applaudissemens et ses schellings aux magiques perspectives dues au pinceau de Stanley, et aux merveilleux tours de force de cet arlequin sublime qui, tous les ans, à Noël, vient étonner la foule de ses escamotages et de ses métamorphoses. Barry Cornvall a fait de l'idylle en vers tragiques; Sheridan Knowles a esquissé quelques situations pathétiques; mais qu'est-ce que ces faibles tentatives, si vous les comparez aux grandes

et nobles conceptions de l'art ancien. Nos poètes ont donné dans deux travers : l'affectation du vieux langage et le sentimentalisme. Ils ont prêté à leurs acteurs des paroles surannées et des exclamations larmoyantes; du moins ont-ils échappé à cette frénésie dévorante qui s'est emparée du théâtre en France, et dont les effets sur la société, le gouvernement et les mœurs auront plus de portée qu'on ne l'imagine.

(*Theatrical Magazine.*)

Économie Politique.

DES RAPPORTS COMMERCIAUX

ENTRE

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE (1).

Il n'est pas au monde deux pays, que leur voisinage, leur étendue, leur population, leur richesse et l'heureuse diversité de leurs produits naturels ou industriels aient mieux disposés que la France et l'Angleterre pour jouir des bienfaits d'une alliance commerciale. Sans les obstacles dont leurs gouvernemens respectifs ont si long-tems entravé ces rapports, ils nous offriraient aujourd'hui plus d'avantages que ceux qui existent entre l'Angleterre et l'Irlande, et dont l'importance s'élève de 16 à 18,000,000 liv. st. La France a sur tous les pays une supériorité incontestable pour ses vins, ses eaux-de-vie, ses soieries et en général pour tous les objets de luxe et de goût; mais les houilles, les fers, les cotonnades lui coûteraient moitié moins si elle les tirait

(1) Note du Tr. Aujourd'hui qu'on s'occupe sérieusement en France de la réforme de nos lois de douanes, nous pensons que cet article ne passera pas inaperçu; car l'auteur y démontre jusqu'à la dernière évidence le préjudice que causent à notre commerce et à notre industrie toutes ces prétendues lois protectrices qui, au fond, ne donnent aux branches protégées que des stimulans factices aux dépens des autres industries. Cet article est attribué au savant Mac-Culloch dont le nom est depuis long-tems familier aux lecteurs de la *Revue Britannique*.

de l'Angleterre. Les houilles et les fers surtout, élémens indispensables pour les progrès industriels, y concourraient efficacement au perfectionnement des machines qu'elle emploie dans ses manufactures et à celui de ses voies de communication intérieure.

Malheureusement la fatale influence d'un système anti-social et de fausses théories sur les sources de la richesse publique, réduit le commerce entre l'Angleterre et la France au dixième de ses proportions naturelles, et l'a fait passer presque tout entier dans les mains des smogleurs. Sans rechercher minutieusement lequel des deux pays a le plus contribué à maintenir un état de choses si contraire à leur intérêt, qu'il nous suffise de déclarer qu'ils sont l'un et l'autre également blâmables. L'école libérale anglaise poursuit de ses anathèmes le vieux système de Colbert. Si quelques actes de ce ministre révélaient un génie étroit et despotique, il en est d'autres qui annonçaient des vues généreuses et élevées ; et ils sont en général moins répréhensibles que les mesures adoptées par le Parlement britannique à la même époque. Sous Guillaume III le Parlement poussa l'aveuglement jusqu'à proclamer que le commerce avec la France était un mal. Sous la reine Anne il refusa de ratifier les négociations commerciales ouvertes par le ministre Harley. Depuis 1673 jusqu'à 1831 notre éloignement pour toute espèce d'échanges avec nos voisins s'est nettement manifesté, car pendant cette période une surcharge de 33 et demi p. o/o a été maintenue sur les vins de ce pays. Le système restrictif de la France à notre égard doit donc nous causer plus de regrets que de surprise. Nous espérons toutefois qu'elle s'en départira, aujourd'hui que nous lui en avons donné l'exemple par des mesures fondées sur des principes plus généreux, plus bienveillans que ceux qui ont égaré trop long-tems notre politique.

Les états officiels constatent que la valeur effective ou déclarée des divers produits du sol ou de l'industrie britannique exportés pour ce pays en 1832, n'est que de 674,791 liv. sterl. (16,869,775 fr.), somme inférieure à celle de nos exportations en Turquie, et qui forme à peine les 2/7es de celle que nous versons en Italie. Sans avoir sous les yeux la valeur déclarée de nos importations, nous savons qu'elle est trois fois plus élevée que celle des exportations. Cette différence provient de ce que les soies brutes et les organsins d'Italie, dont nous recevons pour six ou 700,000 liv. st. par an, nous arrivent par la France et grossissent d'autant le chiffre de ses exportations; elle vient surtout des facilités que la contrebande trouve sur les côtes de ce pays. L'équilibre du change entre les deux nations prouve cependant qu'en général les comptes de leurs exportations et de leurs importations respectives se balancent; et en effet il est rare que notre numéraire pénètre chez nos voisins, *et vice versâ*.

Nous accueillerons donc avec reconnaissance toutes les mesures tendant à modifier le régime de prohibitions et de droits oppressifs qui ont réduit le commerce entre la France et l'Angleterre à de si mesquines proportions; et sous ce rapport nous n'avons que des éloges à donner à la commission qui a été chargée de préparer ces grands résultats. Elle avait mission de rechercher quelle influence les droits restrictifs exerçaient dans chaque pays sur les importations qu'elles frappaient, et de montrer comment et à quel degré il fallait les modifier à l'avantage de la masse des consommateurs, en lésant le moins possible les intérêts privés qu'ils favorisaient. Le gouvernement français donna les mains aux plans tracés à la commission; il accueillit avec intérêt MM. Villiers et Bowring, ses délégués; il les mit en rapport avec une commission française formée

d'hommes de mérite et de talent, et leur communiqua tous les documens officiels qu'ils pouvaient désirer.

Chacune de ces commissions a dû remettre un rapport spécial à son gouvernement. Nous n'avons sous les yeux que le beau travail de la commission britannique. Riche de détails curieux et instructifs, rédigé dans un esprit libéral et éclairé, il traite toutes les questions qui se rattachent au commerce de l'Angleterre avec la France, y compris celle relative aux moyens d'arrêter le fléau de la contrebande. Nous y puiserons les principaux documens qui servent de base aux observations qu'on va lire.

Les entraves les plus funestes que le gouvernement français ait mises à nos relations commerciales résultent des droits qu'il a imposés sur les fers et sur les cotons tissés et filés. Ces deux industries doivent leur essor en France au système continental de Napoléon, et 1814 eût vu le terme de leur prospérité, si elles eussent été abandonnées à elles-mêmes. Les Bourbons auraient dû se borner à les préserver d'une catastrophe imminente par une réduction sagement graduée des droits protecteurs. Loin de là, ils frappèrent nos fers et nos tissus d'une exclusion plus rigoureuse que ne l'avait fait Napoléon lui-même. L'empereur voulait par ses prohibitions abattre une puissance ennemie, mais il était trop éclairé pour supposer qu'elles fussent sérieusement utiles à la prospérité de ses états. Quant aux ministres de la restauration, leur idée fixe était qu'ils ne pouvaient faire prospérer l'industrie nationale qu'en fermant l'accès du territoire à tous les produits qu'il était possible de créer en France, n'importe à quel prix; en conséquence ils frappèrent les fers étrangers d'un droit équivalent à une prohibition, et prohibèrent formellement nos tissus de coton et les produits de nos filatures.

Tout le monde à peu près reconnaît aujourd'hui les dé-

plorables effets de la législation sur les fers. Il résulte d'un rapport publié en 1832 par la commission française chargée de l'enquête sur les fers, que, faute de houille ou de moyens économiques pour le transport de ce combustible, le prix du fer indigène, dans l'état actuel de l'art, revient au double de celui d'Angleterre. C'est là pourtant un article essentiel aux progrès industriels d'une nation. Si les Anglais ou les Suédois peuvent fournir à la France pour 100 fr. une quantité illimitée de machines indispensables à ses usines, tandis que celle-ci ne pourrait les établir qu'au prix de 200 fr., on conviendra qu'il serait absurde de les exclure, et d'assurer ainsi de grands avantages à quelques maîtres de forges, en blessant cruellement toutes les industries auxquelles ces machines profiteraient. Or, quelle différence y a-t-il entre exclure une machine éminemment utile et se priver des matériaux dont l'excellente qualité constitue son principal mérite?

L'extrait suivant du rapport de cette Commission prouve le tort qu'un système si absurde cause à l'agriculture.

« On a calculé que la prohibition des fers étrangers impose tous les ans à la classe agricole un sacrifice de 30 à 50,000,000 fr., au profit des maîtres de forges. Le sol labourable de la France est de 22,818,000 hectares environ. Chaque attelage ou charrue peut labourer 15 hectares au plus dans les terres les plus légères. Le nombre des charrues employées est donc de 1,500,000 au moins. M. de Larochefoucauld estime que chaque charrue use tous les ans près de 50 kil. de fer ouvré d'une valeur de 45 fr. à raison de 90 fr. par 100 kil., ce qui fait une consommation totale de 75,000,000 kil. ou de 67,500,000 f. Or, il est incontestable que le fer étranger coûterait moitié moins que celui des forges indigènes. L'agriculture française perd donc tous les ans, pour ses charrues seule-

ment, 33,750,000 fr. Sur les autres instrumens de culture la perte n'est pas au-dessous de 5,000,000 fr. Mais comme la qualité du fer de France est inférieure d'un cinquième à celle du fer étranger, le sacrifice total fait par les cultivateurs français aux maîtres de forges est d'au moins 46,500,000 fr. »

C'est, il faut l'avouer, payer bien cher la protection d'une industrie qui n'emploie guère plus de 150,000 ouvriers. Cette protection est bien plus ruineuse encore pour nos manufactures. La qualité du sol, la douceur du climat, la nature des produits végétaux peuvent balancer, pour l'agriculture, le désavantage provenant de l'infériorité des instrumens ou de l'inhabileté du cultivateur ; mais ces compensations n'existent pas dans l'industrie manufacturière. Un pays qui a des machines plus coûteuses ou plus mauvaises que les autres, doit infailliblement rester en arrière dans les voies de la concurrence. Dès lors est-il rien de plus inconséquent que la conduite du gouvernement français qui, tout en travaillant à frais immenses à féconder de nouvelles branches d'industrie manufacturière, s'oppose à l'introduction des instrumens les plus essentiels à ces industries? Dans l'intérêt des filateurs et des fabricans de coton, il prohibe les cotons filés et tissés à l'étranger ; mais par suite de l'interdit dont il frappe les fers de l'extérieur, une mécanique coûte à Rouen trois fois plus qu'à Manchester. Voilà certes deux prohibitions qui se contredisent réciproquement. Il serait aisé de prouver par une foule d'autres exemples l'inconséquence d'un système qui jette la discorde et la guerre entre les monopoles qu'il semble protéger ; nous dirons seulement qu'ils sont tous basés sur de faux principes, et que s'ils se maintiennent, ce n'est pas au moyen des capitaux qu'ils accumulent, des

travaux qu'ils fécondent, mais à l'aide de mesures ruineuses pour la masse de la nation.

Si nous étions les ennemis de la France, nos vœux les plus hostiles seraient de la voir persévérer dans un système qui finira par rendre sa concurrence aussi peu redoutable pour nous que celle des Lapons. Rien ne nous prouve que la main-d'œuvre soit moins chère chez nos voisins qu'en Angleterre : qu'importe ; y serait-elle à moitié meilleur marché, cette circonstance ne balancerait pas le haut prix de leurs fers et l'imperfection de leurs machines.

Mais ce ne sont pas seulement les manufacturiers, ce sont aussi les maîtres de forges qui ont à se plaindre des droits exorbitans qui pèsent sur les fers étrangers. Ils affirment, et nous en sommes convaincus, qu'à l'époque où la taxe était plus modérée et l'importation plus considérable, il gagnaient plus qu'aujourd'hui. En voici la raison. En France, les mines de fer, inégalement réparties sur la surface du sol, sont situées en général dans le voisinage des forêts ; les forges y sont chauffées au bois. Par suite de l'importance que le système prohibitif a donnée à leurs travaux, le prix du combustible qu'elles emploient a doublé depuis la paix, et les dépenses des maîtres de forges a absorbé le montant de la hausse factice imprimée à leurs produits. Malheureusement pour le pays, ils ne sont pas les seuls qui aient souffert du renchérissement du bois. Ce combustible est l'unique moyen de chauffage pour les neuf dixièmes de la France. Le monopole du fer, en doublant le prix de cet objet de première nécessité, impose donc à la masse du peuple un sacrifice considérable, dont il est difficile de fixer le chiffre. L'industrie du fer est, en Angleterre, beaucoup plus importante qu'en France ; mais si, pour la faire sortir de l'état de langueur

où nous l'avons vue récemment, un homme d'état s'était avisé de proposer aux Communes des mesures qui auraient eu pour effet de doubler le prix de la houille, la sagesse collective du pays n'aurait pas trouvé d'épithètes assez fortes pour flétrir une telle motion.

Rien de plus amusant que la morgue emphatique avec laquelle des dogmes, repoussés par tout ce qu'il y a d'éclairé, viennent se pavaner à la tribune française comme d'incontestables axiomes. Récemment, par exemple, nous avons lu dans le rapport de la commission de la loi des sucres à la Chambre des Députés cette curieuse maxime : *La nation la plus riche est toujours celle qui exporte le plus et qui importe le moins*, d'où il faudrait conclure, comme l'observent fort bien MM. Villiers et Bowring, qu'un peuple qui enverrait au dehors tous ses produits et n'en rapporterait aucun en retour serait au faite de la prospérité. L'absurdité de cette conclusion devrait prouver aux chambres et au ministère que le principe fondamental, en cette matière, est celui de la réciprocité des échanges et de la balance des profits, c'est-à-dire de la liberté des exportations et des importations. Un pays qui fermerait son marché aux produits étrangers éleverait un mur d'airain entre son commerce et celui des autres pays. L'exportation chez tous les peuples a pour mesure nécessaire l'importation des marchandises qui leur sont expédiées en échange. Restreindre l'une, c'est réduire l'autre : admettre le contraire, c'est supposer l'impossible; c'est vouloir ce qui est manifestement absurde : qu'un marchand livre sa denrée sans se mettre en peine de rien recevoir en retour.

Un malaise semblable à celui qui a frappé de mort les tarifs américains ne tardera pas à débarrasser la France de son système de droits protecteurs. On sait que le com-

merce de la partie sud des États-Unis ne vit que de l'exportation de ses produits agricoles. Ses planteurs, ses négocians se sont bientôt convaincus que chaque nouvel obstacle mis aux importations dans les États-Unis réagissait sur les exportations, et compromettait la vente de leurs cotons, de leurs tabacs, etc., etc. De là l'opposition générale qui a éclaté dans les états méridionaux contre les tarifs protecteurs de l'industrie manufacturière des états du Nord, et les modifications que la sagesse de la législature s'occupe sérieusement d'y introduire.

En France, les circonstances sont absolument les mêmes. La détresse y est extrême dans le midi, et surtout dans les départemens vignicoles. Si l'étranger réduit de jour en jour la demande de leurs vins et eaux-de-vie, de leurs soieries, etc., etc., ce n'est point parce qu'il s'est dégoûté de ces produits, ou que la qualité en a dégénéré; c'est parce que le système prohibitif du gouvernement français n'en permet plus l'échange au dehors, ou ce qui revient au même, prive l'étranger des moyens de les payer. On ne saurait imaginer à quel point ce système a nui à l'industrie vignicole qui fait vivre plus de trois millions d'habitans. On en jugera par le tableau ci-dessous des exportations des vins de la Gironde en 1829, 1830 et 1831.

1829	43,832,064 litres.
1830	28,551,864
1831	24,409,604 (1)

En 1832 et 1833 le mal n'a fait qu'empirer. L'exportation des eaux-de-vie a décliné dans les mêmes proportions

(1) NOTE DU TR. Ce ne sont pas seulement les vins de la Gironde qui s'expédient par Bordeaux, ce sont aussi ceux de la Dordogne, du Gers, du Lot-et-Garonne, de la Garonne et du Lot, les derniers surtout qui

et le nombre de navires étrangers qui entraient dans la rade de Bordeaux a été réduit de plus de moitié.

L'encombrement du marché et la baisse extrême des prix qu'a entraîné la cessation de la demande, a produit une détresse et une irritation effrayantes. Le bien, nous l'espérons, naîtra de l'excès du mal. Le système prohibitif est trop funeste à l'immense majorité de la population pour que l'opinion publique hésite à déchirer le voile dont on cherche à couvrir ses tristes résultats, et se contente de vains palliatifs. Chacun voit clairement la source du mal qui l'oppresse, et le prive des fruits de son industrie. Plusieurs fois ce système a été dénoncé dans les pétitions et les mémoires des propriétaires de vignes, et des négocians de Bordeaux, de Lyon, de Nantes, du Hâvre, etc. Tous les pétitionnaires s'accordent à imputer la stagnation du commerce et la langueur de l'industrie à la politique du cabinet français, à ses efforts obstinés pour contrarier l'ordre de la nature en forçant l'intérieur à la production d'articles que les peuples voisins y verseraient à

perdent leur nom dans le mélange qu'on en fait avec les vins ordinaires de Bordeaux destinés à l'étranger, afin de leur donner plus de corps. Aussi le marasme de l'industrie bordelaise réagit-il principalement sur le bassin du Lot, dont les vins noirs restent sans débouchés, et dont les vins vieux et les vins ordinaires de table encombrent également les caves des propriétaires. Impossible d'arracher les 7/8[e] des vignes du Lot pour y substituer une autre culture, à laquelle se refuse le sol pierreux des montagnes, où on est parvenu à les faire prospérer à force de travail et de soin. Que faire de ce genre de propriété, si notre fatal système de douanes, trompant les vœux de la nature qui semble avoir créé les vins chauds du Midi pour les peuples du Nord, et les prodiges de l'industrie septentrionale pour tous les peuples, mais plus particulièrement peut-être pour ceux du Midi, continue de frapper la prospérité de la France méridionale au profit de quelques maîtres de forges et gros propriétaires de forêts?

moitié prix, tandis que les produits naturels ou industriels en échange desquels nos voisins obtiendraient tous ceux dont ils auraient besoin à leur tour, encombrent leurs magasins, faute de débouchés.

L'extrait suivant du mémoire présenté il y a deux mois par les négocians de Bordeaux à la Chambre des Députés, mérite sous ce rapport d'être recommandé à l'attention du lecteur :

« Chaque pays, par sa topographie, son climat, l'intelligence de ses habitans, possède des avantages qui lui sont propres; mais ces conditions même de sa personnalité, le mettent dans une situation moins favorable à l'égard des ressources territoriales et des aptitudes naturelles qui sont les attributs d'un autre pays. Dans une pareille position, établir des prohibitions, c'est empêcher un besoin d'échange réciproquement senti par les peuples. Personne ne s'aviserait certainement de demander que des barrières séparassent nos provinces entre elles. On sait trop bien que, sous l'ancienne monarchie, c'est aux priviléges, aux prérogatives de certains états, aux droits de ferme et de passage qui tenaient isolé chacune de ses parties, que la France dut la lenteur de ses progrès en industrie et en commerce.

» Si cette circulation libre dans l'intérieur concourt au bien-être national, n'est-il pas déraisonnable de l'arrêter à la frontière, quand elle peut aller au-delà? Les différences qui existent entre les produits du pays qui se touchent sont bien plus tranchées entre ceux des nations éloignées. Le caractère, les mœurs, le degré de civilisation des hommes à grande distance les uns des autres, donnent lieu à des richesses et à des besoins qui contrastent fortement entre eux. Dans cette situation respective des peuples, nécessaires les uns aux autres, il est un principe d'association que, pour le bonheur de l'humanité, il serait utile de féconder. Mais

non, les prohibitions le tuent; car elles ne se maintiennent que par l'erreur de l'esprit public, qu'elles habituent à prendre le mot *étranger* comme synonyme du mot *ennemi*, et à se tenir dans une continuelle méfiance de ce qui n'est pas national.

» Si nous examinons dans leur généralité les conséquences de ce fatal système, ne faudrait-il pas lui attribuer la pauvreté de notre commerce intérieur, les immenses lacunes de culture que présente notre sol, cet allanguissement dans les rapports qui sera long-tems encore une cause d'impossibilité matérielle pour l'application générale à notre pays des voies artificielles? ne serait-ce pas à lui aussi que nous devrions imputer l'absence parmi nous de l'esprit d'association, la répugnance des grands capitalistes pour les entreprises publiques, leur éloignement pour les placemens de fonds, soit dans les manufactures, soit dans les simples affaires commerciales? n'est-ce pas l'esprit exclusif de notre législation qui les encourage à être exclusifs eux-mêmes, et à réserver leurs richesses et leur crédit, soit pour le jeu de la bourse ou les placemens privilégiés, tels qu'achats de forêts, fabriques de sucre de betterave, usines à hauts fourneaux?

» N'est-ce pas à la même cause qu'il faut s'en prendre, si la France, dans son unité de territoire, offre des disparates choquantes, et qui peuvent finir par nuire au sentiment national? Là, quelques départemens prospèrent, parce que leurs terres renferment les élémens d'une fabrication protégée! ici d'autres souffrent et se plaignent, parce que ce qui fait la fortune de leurs voisins n'est obtenu qu'avec le sacrifice de leurs spiritueux et de leurs vins, qu'ils sont obligés de garder long-tems dans leurs celliers! Au centre du pays, des populations végètent, parce que leur position les condamne à l'agriculture, sans

moyens de transports économiques, sans matières premières à bas prix, sans un développement progressif de consommation, et dans un état de pléthore qui l'étouffe! Aussi des villes sont encombrées d'habitans, et d'autres sont désertes; les unes sont poussées à une civilisation hâtive, les autres sont attardées dans l'ignorance et l'engourdissement. »

Des faits, des argumens aussi précis sont irréfutables: défendus par la masse de la population et par la majorité des hommes éclairés, ils méritent de fixer sérieusement l'attention du cabinet français. Il a paru le comprendre en proposant quelques légères modifications à sa législation des douanes; mais jamais avorton plus ridicule n'a été exposé au microscope d'une législature expirante. Il serait difficile de dire ce qui est le plus futile, ou de la mesure proposée, ou de l'exposé de ses motifs. Nous serions tentés de croire que le ministère a voulu amuser le public, et avoir l'air de faire quelque chose, pour ne rien faire en réalité. Dans ce cas, il a perdu son tems; car il n'a donné satisfaction à aucune classe. Les réclamations de toutes les grandes villes de commerce lui ont prouvé que son projet de loi ne soulage aucune souffrance, ne fait droit à aucun grief : qu'importe dès lors qu'il soit adopté, rejeté ou ajourné?

Les sophismes des apôtres du système prohibitif en France sont vraiment curieux. Le ministre du commerce, dans son discours, prononcé en février 1833, devant la réunion des délégués de l'agriculture, du commerce et des manufactures, prétend que le but du gouvernement est de concilier la liberté réclamée par le commerce avec la protection que demande l'industrie manufacturière; autant valait dire qu'il se proposait de marier le bon sens avec la folie. Tel est pourtant le fond sur lequel il a brodé son dernier

exposé des motifs; et, enivré du mérite de son œuvre, il proclame ses hérésies les seuls vrais principes de toute législation commerciale. Nous répondrons à M. Thiers que ses plantations de betteraves, ses forges, et en général toute branche d'industrie qui a besoin de protection, est un mal pour le pays; et que tous les efforts du gouvernement français doivent tendre à supprimer cette protection, en blessant le moins possible les intérêts qui en profitent. Le ministère et les chambres doivent donc s'occuper de la réforme immédiate ou graduelle du système restrictif, sous peine de voir le commerce français et les nombreuses industries qui l'alimentent succomber dans les convulsions d'une douloureuse agonie. Espérons que la pacifique insistance de l'opinion publique ne tardera pas à dissiper les obstacles que l'égoïsme, le charlatanisme ou la peur opposent à cette réforme, et que la France verra bientôt sa législation commerciale à la hauteur du texte libéral de sa constitution, et du génie, trop long-tems méconnu, de ses habitans.

Grâce au système prohibitif, la France est devenue sous le rapport de la contrebande la triste rivale de l'Espagne. L'introduction frauduleuse des marchandises prohibées étant plus aisée par terre que par mer, elle s'y pratique principalement par les frontières du nord et de l'est, ce qui ne l'empêche pas de jeter sur ses côtes une grande quantité de marchandises prohibées ou surtaxées. Elle a ses contrats d'assurance; les risques y sont régulièrement tarifés; et de riches compagnies se chargent, moyennant une prime dont le taux est en général assez modique, de verser sur tel ou tel point de la France des tissus ou des fils de coton, du point d'Angleterre, de la quincaillerie, etc. Dans Paris et dans les villes fermées, dont l'octroi surveille sévèrement l'accès et où il exerce rigoureusement

son droit de visite, les frais d'introduction par contrebande et la prime d'assurance sont bien plus considérables que dans les villes ouvertes ; mais pour Paris, ils varient de 25 à 35 p. °/₀ de la valeur, quand il s'agit de marchandises d'un petit volume.

L'extrait suivant du rapport que le directeur général des douanes adressa, le 30 juillet 1831, à M. le ministre des finances, offre des documens très-curieux sur la contrebande faite au moyen des chiens. « L'usage de ces animaux, dit le rapport, est devenu général depuis 1825, époque où l'on cessa d'y employer des chevaux. Ce manége commença du côté de Valenciennes ; il gagna les frontières du nord jusqu'à Dunkerque et Charleville, s'étendit jusqu'à Thionville et Strasbourg, et enfin, en 1828, jusqu'à Besançon.

» On introduisit ainsi, en 1823, 100,000 kilog. de marchandises; en 1825, 187,315 kilog., et en 1826, 2,100,000 kilog. On a calculé que les chiens portent, terme moyen, 2 kilog. 1/2 par voyage ; mais quelquefois ils en portent jusqu'à 10 et 12. Ce calcul est fondé sur la quantité de marchandise dont se trouvaient chargés des chiens tués par les douaniers, et sur la circonstance qu'on en détruit sur quelques lignes un dixième, et sur d'autres un vingtième ; mais ces données sont nécessairement très-vagues. Quelques officiers des douanes estiment qu'on en tue tout au plus 1/75ᵉ, lors même que l'éveil a été donné sur leur prochaine apparition.

» La fraude s'exerce principalement sur les tabacs et les denrées coloniales, les tissus et les fils de coton. On a pris des chiens qui portaient pour 600, 800 et 1,200 fr. de marchandises ; quelquefois aussi on s'en sert pour introduire des publications hostiles au gouvernement.

» Ce sont en général des chiens de grosse espèce qu'on

dresse à ces coupables manœuvres. On les transporte dans des ballots au-delà de la frontière; là on les laisse sans nourriture pendant quelques heures, puis on les charge des objets prohibés qu'on roule autour de leur corps et qu'on enveloppe avec soin d'une peau de chien postiche; et, le soir, après les avoir bien battus, on leur rend la liberté. Aiguillonnés par la faim, ils courent presque toujours à travers champ vers le logis de leurs maîtres situé à deux ou trois lieues de la frontière, et où ils sont sûrs d'être bien accueillis. »

On a fait jusqu'ici de vains efforts pour détruire ce genre de fraude; mais ce n'est pas le seul qui soit employé, car il ne peut servir à l'introduction sur une grande échelle des marchandises d'un gros volume et d'un prix modéré. Quoi qu'il en soit, M. le directeur général des douanes déclare que la contrebande a pris une extention vraiment effrayante; et l'expression n'est pas trop forte, si l'on considère que tous les ans elle fournit à la France pour 10,000,000 francs de fil anglais, et en outre une prodigieuse quantité de tissus de coton et d'autres articles prohibés.

Il est donc évident que M. Thiers avec *ses vrais principes* travaille, non dans l'intérêt des manufactures et du commerce régulier et légal, mais dans celui des contrebandiers et des *smogleurs*. Nous objectera-t-on qu'ils infestent aussi bien les côtes de la Grande-Bretagne que les frontières de France? Nous répondrons que du moins la contrebande ne s'exerce chez nous que sur un très-petit nombre d'articles, dont les principaux sont le tabac et l'eau-de-vie, et que son existence n'y est point identifiée avec tout un système de législation commerciale. Le gallon d'eau-de-vie qui, dans les ports de France, varie de 3 à 5 sh. (3 fr. 70 c. à 5 fr. 10 c.), a été chargé par M. Van-

sittard d'un droit énorme de 22 sh. 6 d. (28 fr. environ). MM. Villiers et Bowring signalent fort bien dans leur rapport les effets de cette taxe monstrueuse, et les données authentiques qu'ils avaient sous les yeux les ont amenés à conclure que l'importation frauduleuse des articles français, si odieusement surtaxés, sauf le tabac, prive le trésor britannique d'une somme de droits s'élevant à 800,000 l. st., dans laquelle les droits sur l'eau-de-vie sont compris pour plus de 500,000 l. st. (12,500,000 fr.). La mesure qui frappe ce dernier article a d'autres effets plus funestes encore; à la place de liqueurs dont l'abus est dangereux sans doute, mais dont le sobre usage n'aurait rien de contraire à la santé publique, et dont il serait très-utile à l'état qu'un tarif modéré permît la libre introduction, une industrie meurtrière encombre le marché de liqueurs falsifiées, corrosifs pernicieux qui, sans profit pour le trésor, portent également atteinte à la santé, aux mœurs et au caractère du peuple. Ce n'est pas tout : comme on ne renonce pas à voir dans ces droits exorbitans une source de revenu, il faut à grands frais organiser et tenir sur pied un corps formidable de douaniers. Il est certain que l'importation clandestine des spiritueux et du tabac du continent fait perdre à l'état 1,500,000 liv. st. par an, et que les droits oppressifs qui grèvent ces articles imposent au service des douanes un surcroît de dépense de 500,000 liv. st.

Nous ne cesserons de le répéter, rien de plus illusoire que la prétention d'accroître le revenu public par des taxes excessives; c'est au contraire le moyen le plus sûr de l'appauvrir. La réduction des droits sur le café de 1 sh. 6 d. à 6 d. par livre a triplé le produit de cet article; la réduction de 5 sh. 6 d. à 2 sh. 6 d. par gallon a augmenté sensiblement celui des esprits fabriqués à l'intérieur, et, en 1786,

M. Pitt produisit le même résultat en baissant de 50 p. °/₀ le tarif de l'eau-de-vie, du genièvre, etc. Évidemment, une réduction à 8 ou 10 sh. par gallon sur ces liquides, aurait aujourd'hui les mêmes effets. Nous en dirons autant de la diminution des droits sur les tabacs. Ces sages mesures feraient ce que n'ont pu faire jusqu'ici les garde-côtes, les croisières, et tout le ruineux attirail du service préventif. Elles détruiraient la contrebande et permettraient de licencier une partie de l'armée chargée de lui livrer bataille.

Il ne conviendrait pas, nous dit-on, de diminuer les droits sur l'eau-de-vie française, avant de s'être assuré que la France nous fera une concession équivalente en faveur d'un produit anglais. Et que nous importe l'obstination de nos voisins? Dès qu'il est démontré que nous avons intérêt à réduire la taxe sur l'eau-de-vie, nous devons le faire sans nous inquéter s'ils suivront notre exemple. Tant pis pour eux s'ils ne nous imitent pas. Plus nous importerons de leurs produits en Angleterre, plus nous exporterons des nôtres en France. Quoi que fasse son gouvernement, la réduction des droits sur ses eaux-de-vie arrêtera la contrebande sur nos côtes, et lui donnera une nouvelle vigueur de l'autre côté du détroit. Il n'importe par quelle voie arrivent aux consommateurs français les produits que nous y verserons en retour des leurs : de manière ou d'autre il faut que cet échange s'opère, et c'est l'essentiel. S'ils consultent leurs intérêts, en provoquant la modification du système prohibitif, ils amèneront nos produits sur leurs marchés par les canaux naturels de l'importation libre. Quoi qu'ils fassent, il n'est pas en leur pouvoir de les écarter.

La réduction des droits sur les vins de France et la suppression de la prohibition de ses soieries, de sa ganterie, etc., loin de nuire à nos intérêts, nous a été très-profitable.

Ainsi l'importance de notre manufacture de soie a plus que doublé depuis que nous avons baissé la taxe sur les soieries françaises, et en 1832 nous en avons livré à nos voisins pour plus de 75,000 liv. st. La diminution des droits sur l'eau-de-vie leur prouvera que nous sommes franchement déterminés à persister dans la route nouvelle où nous sommes engagés, et les encouragera à persévérer dans leurs efforts pour y entraîner leur gouvernement. Le commerce n'est pas exclusif dans la répartition de ses bienfaits; et c'est un bonheur pour l'humanité qu'il ne puisse enrichir un peuple sans profiter à la nation qui contracte avec lui.

Nous ne nous flattons pas, nous ne devons même pas désirer que la France traite avec nous, comme elle l'a fait en 1786, sur la base d'une réduction réciproque de droits. Un peuple ne doit stipuler avec ses voisins que d'après la conscience qu'il a de ses véritables intérêts. Si donc la France estime qu'il lui est plus utile de sacrifier les grands et permanens intérêts du pays, celui des propriétaires de vignes, des fabricans de soieries, de la masse de ses commerçans et de ses consommateurs, à une poignée de maîtres de forges; qu'il vaut mieux pour elle faire du sucre de betteraves, filer et tisser du coton, que de tirer du dehors ces produits à moitié prix; qu'il est d'une saine administration d'encourager la contrebande plutôt qu'un commerce honnête et régulier; à la bonne heure! qu'elle persiste dans le système actuel qui la régit. Mais une telle supposition est un outrage pour une nation aussi éclairée; et c'est avec confiance que notre gouvernement la laissera libre de modifier sa législation commerciale suivant ce qu'elle jugera le plus utile à sa prospérité.

(*Edinburgh Review.*)

Auto-Biografie.

LES DÉBUTS D'UN POÈTE (1).

Personne ne se plaint plus amèrement de son sort, que les hommes médiocres ; que de peines ils ont éprouvées, disent-ils ! que d'amis perfides ! que de soins consacrés à leur fortune ! que de veilles perdues ! Ce travers est aujourd'hui commun. Il n'y a pas de petit artiste sans talent, pas de poète ayant inséré deux ou trois sonnets dans un Almanach des muses, ou dans un *Annual*, qui ne se considèrent comme les victimes du destin. Il est si doux pour l'amour-propre d'être victime ! Ce piédestal nous grandit admirablement. Dans une préface récente j'ai vu un monsieur, qui a fait deux ou trois mélodrames pour Astley, raconter avec une amertume pleine d'éloquence les injustices du sort. A peine sorti du collége, il avait trouvé une bonne sinécure dans un ministère ; vous le croyez heureux ? oh ! pas du tout : cette place était évidemment au-dessous de son mérite. Copier des lettres, classer des documens ! fi donc ! quelle horreur ! quelle humiliante dépendance ! Ensuite le public voulut bien accueillir un mélodrame de ce débutant, faire tomber dans sa bourse un millier de guinées, et récompenser ainsi

(1) Note du Tr. Cette esquisse est extraite des Mémoires et du Journal de Crabbe que vient de publier son fils. Déjà, dans notre première série nous avons consacré plusieurs articles à l'appréciation du beau talent poétique de Crabbe. Ces fragmens achèveront de faire connaître cet homme remarquable.

un drame d'écuyer, dont la beauté et l'habileté des chevaux faisaient tout le mérite. De malhonnêtes critiques observèrent que la récompense n'était pas tout-à-fait proportionnée au talent de l'auteur! Oh ! ceci fut une seconde injustice plus cruelle et plus impardonnable que la première, et l'auteur de la préface versait des larmes de rage.

Les hommes de génie vous ressemblent peu, mes amis! Leurs souffrances à eux sont réelles, et l'on pleurerait si on avait l'histoire exacte du prix de sang et de douleur que leur ont coûté leurs talens, leur gloire, et surtout les soins misérables de la vie positive!

Quelle lutte! que d'angoisses! Ils ont presque tous la timidité souffrante pour apanage; et comme les symptômes qui les caractérisent, sont précisément, aux yeux du vulgaire, les signes distinctifs de la niaiserie et de la nullité; comme ils n'ont pas ordinairement le parler haut, la confiance insolente, le charlatanisme actif, le nez au vent, la flatterie facile, souple et intrigante, personne ne reconnait sur leur front la marque de leur vocation spéciale. Leurs œuvres seules la révèlent, et avant de les produire, Dieu sait à combien de déboires l'envie et la méchanceté vulgaires les forcent de se résigner.

Je n'ai pas besoin de rappeler à ce sujet quelles ont été les souffrances morales de Jean-Jacques, de Shakspeare, de lord Byron, à leur entrée dans la vie. Les passages des Confessions où Jean-Jacques Rousseau a mis à nu ses douleurs d'adolescent; ceux des Mémoires d'Alfieri et de Franklin, où ces hommes si différens entre eux font l'histoire de leurs premières sensations, de leur lutte acharnée, longue, cruelle contre le malheur des circonstances et celui du caractère, sont peut-être ce qu'ils ont jamais écrit de plus frappant et de plus pathétique. Quelles admirables pages n'aurions-nous pas, si Shakspeare, au lieu

de consigner dans des sonnets pétrarchistes le souvenir de ses chagrins intimes, les eût naïvement racontés! L'anatomie de l'ame humaine, souffrante et associée à un grand génie, n'a-t-elle pas quelque chose de sublime?

La littérature anglaise, si riche en documens biographiques et psychologiques, vient de faire une importante conquête de ce genre. Le fils du célèbre Crabbe a publié récemment les journaux et les lettres de son père; l'histoire intellectuelle a peu de documens plus intéressans.

La biographie de Crabbe n'est pas complète dans le livre publié par son fils. Il n'y a là rien de très-arrêté, rien de très-net; mais rassemblons ces débris et ces documens. Nous composerons l'œuvre que le fils de Crabbe n'a pas achevée; nous trouverons dans ces premiers efforts du jeune homme de talent, dans sa résignation courageuse, dans sa souffrance morale et sa force d'ame, un spectacle vraiment touchant, dont les détails ont un intérêt extraordinaire pour quiconque a l'ame sensible et l'esprit élevé.

Imaginez une petite hutte basse, située sur une plage déserte et stérile, dans un des villages les plus ignorés de l'Angleterre, Aldborough. Là est né Crabbe; cet homme qui devait peindre de couleurs admirables la misère, la solitude, le travail patient, la fatigue, la persévérance, et aussi les beaux aspects de la mer, ses horizons lointains et colorés, ses rives toujours intéressantes, alors même qu'elles sont solitaires et tristes, sa monotonie pleine de grandeur; cet homme est né dans une cabane de pêcheur. Son père, un peu plus instruit que la population sauvage qui l'environnait, avait été maître d'école, puis clerc de paroisse; il avait fini par obtenir une petite place de collecteur des droits sur le sel. Il espérait que Georges Crabbe son fils arriverait aussi à cette situation impor-

tante, et que la perception des droits sur le sel serait la récompense de son âge mûr. Voilà quelle était toute son ambition.

Cependant Georges grandit; son père, dont la vie s'est passée au milieu des contrebandiers, des marins et des voleurs, s'avise de prendre un parti politique; sa violence naturelle s'exalte; ses mœurs jusqu'alors modestes, faciles, honnêtes, changent par l'abus des liqueurs fortes et la familiarité de taverne, qui s'établit entre lui et quelques hommes de sa trempe. L'intérieur de la hutte devient le théâtre de ces drames violens, bizarres, inconnus, que Georges Crabbe reproduira plus tard avec tant d'énergie. La mort d'une jeune sœur, les orages domestiques dont l'enfant est témoin, jettent dans son ame le premier rayon de cette chaleur pathétique qui fera sa gloire.

Le *collecteur des droits sur le sel* s'était abonné à une publication périodique de l'époque, intitulée le *Magasin Philosophique*. Quant il faisait relier ce magasin dont les déclamations et les principes whigs lui offraient un grand attrait, il avait soin de détacher les dernières pages, qui sous le titre de *Poet's Corner*, Coin du poète, contenaient quelques idylles, sonnets, élégies, ballades et autres menues poésies, à la mode dans ce tems-là. Ce Coin du poète, mis au rebut et dédaigné par le père, était ramassé, recueilli soigneusement, et étudié par le fils, qui apprenait par cœur ces chefs-d'œuvre. Telle fut l'éducation poétique d'un homme qui devait marcher de pair avec Wordsworth et Campbell.

Bientôt nous le retrouvons apprenti d'un pauvre apothicaire; quand l'apothicaire n'avait plus besoin de ses services, son père l'employait à entasser des tonneaux et des pots de beurre sur le quai de Sloughden. « Quelquefois le dimanche il s'échappait, il allait errer sur le bord de la

mer, dont il écoutait le bruit, et à laquelle il vouait ses pensées murmurantes et capricieuses comme les flots. Un groupe se formait-il sur la grève; il y courait, il écoutait les femmes des matelots, qui, tout en larmes, racontaient la tempête et les dangers courus par leurs maris. Il aurait pu vous redire les circonstances de chaque naufrage, vous décrire tous les navires qui étaient venus se briser là. C'était plaisir pour lui de partager ces émotions et d'y assister; plaisir de sentir son cœur battre et frémir de terreur; il recherchait ces terreurs, elles lui étaient chères, il en était avide, quelle que fût leur cause. Puis, fatigué de ce plaisir étrange, il s'en allait seul errer sur des plages que personne n'avait foulées; il jouissait de cette solitude, il lui demandait d'autres émotions, il était heureux surtout quand il avait perdu sa route, que toutes les habitations humaines avaient disparu à ses yeux, que les crêtes à pic des rocs, la mousse rude et rare des coteaux lui cachait toutes les chaumières voisines, qu'il pouvait s'asseoir, sans crainte d'être troublé, à sa place favorite; prêter l'oreille aux bruissemens du reflux, aux cris du courlis, aux battemens d'ailes de la mouette; et quand son imagination était lasse, quand son activité n'avait plus d'aliment, il retournait à la maison fatigué de ses propres pensées; heureux enfant que sa mère accueillait et pressait avec délices sur son cœur! »

Entre ce jeune garçon apothicaire, et Jean-Jacques Rousseau fils d'un horloger, recueilli par Mme de Warens, ne découvrez-vous pas une étrange ressemblance psychologique?

Il fallait toujours cependant empiler des fromages et broyer les drogues de l'apothicaire. On l'employait aussi aux travaux de la ferme; il changea de maître, et de-

vint apprenti à Wickham-Brook, petit village près de Bury et Edmond. La description de son arrivée dans sa résidence nouvelle est digne des *Confessions* de Jean-Jacques. Au fond d'un petit verger, et au milieu des arbres en fleurs, la maison de l'apothicaire, un peu éloignée du hameau, faisait un effet délicieux. Lui, pauvre adolescent à la veste trop étroite et au pantalon trop court, portant perruque comme en portaient alors les enfans dont on coupait la chevelure pour en favoriser la croissance, s'avançait d'un air niais vers la demeure de son maître. Son admiration pour les beautés du paysage datait de sa première enfance, et lui donnait une physionomie d'ébahissement la plus singulière du monde. Deux jeunes filles dont l'aînée pouvait avoir dix-neuf ans, brune aux yeux bleus, qui s'appuyait sur sa sœur, blonde d'environ quatorze ans, se trouvaient ensemble sur le pas de la porte, ombragée d'un berceau de chèvrefeuille. A l'aspect de ce jocrisse à la perruque mal posée, à la démarche languissante, elles partirent toute deux d'un grand éclat de rire, et se mirent à fuir comme des folles en criant : « l'apprenti ! l'apprenti !... » Je n'ai jamais pu effacer, dit Crabbe, l'impression de douleur et d'humiliation que ces pauvres jeunes filles m'ont laissée. Cette anecdote est surtout piquante pour ceux qui se souviennent d'avoir vu Crabbe dans sa vieillesse, si digne, si noble, si simple, l'air de l'ancienne cour, le modèle du bon ton sans prétention, et de la grâce mêlée à la noblesse.

Le garçon apothicaire dont on méprisait fort la niaiserie, se faisait aimer pourtant ; une circonstance le fit respecter. Le hasard amena dans le village un escamoteur, qui par sa dextérité et ses tours merveilleux épouvantait les villageois, et passait à leurs yeux pour un grand sorcier. A la

dernière de ses expériences, comme il s'apprêtait à changer une bille noire en une bille rouge, il prononça ce vers latin, sans doute pour ajouter encore à la vénération de son auditoire :

Quique olim albus erat nunc est contrarius albo.

« Vous n'entendez pas cela, vous autres, continua-t-il, d'un ton de savant?

— Pardon, s'écria le jeune Crabbe, je comprends que vous ne savez pas le latin, et que vous ne répéteriez pas ces mots comme un perroquet si vous saviez qu'*albus* veut dire *blanc* et non *rouge.* »

L'estime que cette réplique inspira pour un homme qui en savait plus long qu'un escamoteur fut peut-être le premier pas de Crabbe vers la gloire.

Il avait vingt ans et son apprentissage durait encore, lorsqu'il connut miss Sarah Elmy, nièce d'un riche *yeoman* de Parham, aimable et belle jeune fille qui paya de retour son affection par l'affection la plus sincère, et qui, après douze années de troubles, d'inquiétudes, de misères et d'attachement, devint sa femme. L'influence de ce sentiment unique décida de toute la vie du jeune homme. Il lui donna la force de lutter contre l'adversité, il purifia son ame naturellement passionnée, lui donna un but fixe et digne de lui, et lui inspira ses premiers vers, c'est-à-dire tout ce qui l'a distingué de ses contemporains, tout ce qui consacre son nom.

Son premier essai poétique, intitulé *l'Ivresse*, fut imprimé, mais passa inaperçu. Cette tentative, assurément, n'était pas de nature à l'encourager. Il partit pour Londres avec quelques schellings, fruits de ses économies, et s'établit chez de pauvres petits merciers de Whitechapel, anciens habitans d'Aldborough. Pendant huit mois, il tra-

vailla beaucoup, étudia la chirurgie, vécut de peu, et ne parvint à rien, hélas, tant il était gauche et timide! Il aimait la botanique et comme on le voyait toujours revenir avec des paquets de fleurs et d'herbes sous le bras, les voisins ne manquaient pas de dire que les médecines du docteur Crabbe ne lui coûtaient pas fort cher, puisqu'il les trouvait toutes faites dans les fossés des environs de Londres. Ici commence une lutte contre la misère, lutte d'un intérêt poignant et qui donna au jeune Crabbe l'occasion de développer le caractère le plus noble et le plus ferme. « Je ne me décourage pas, dit-il dans son journal, j'ai conquis ce qu'on n'achète point, un cœur ami et qui m'est dévoué. » Miss Sarah était trop prudente pour l'épouser au moment où sa famille blâmait son attachement et où Crabbe, sans état, se trouvait si loin de pouvoir soutenir une famille; d'ailleurs il était fier autant que pauvre, il voyait que son succès dans la profession de chirurgien qu'il avait embrassée était au moins fort équivoque, et il ne voulait point associer la femme qu'il aimait aux angoisses de la longue lutte qu'il allait avoir à soutenir. En vain il essaya de retourner dans son pays et de tenter la fortune en ouvrant boutique d'apothicaire et d'herboristerie. Il ne fit qu'y contracter quelques dettes, et même l'argent nécessaire pour retourner à Londres lui manquait.

Dans une lettre naïve, il exposa sa position à M. Dudley-North, alors ministre, et lui demanda 5 liv. st. qui lui furent accordées. Il s'embarqua sur un petit sloop qui descendait la Tamise, partagea la nourriture du matelot, et débarqua enfin à Londres en face de la tour, ayant pour toute fortune trois louis, un paquet de linge et d'habits, et une trousse de chirurgien. C'était en janvier 1780; il ne se passe pas de jours que l'on ne voie débarquer à Londres quelque aventurier aussi dénué que Crabbe, ayant

les mêmes espérances, mais non le même génie. Hélas! combien de ces espérances sont trompées! combien de ces jeunes gens sont forcés de retourner dans leur village natal ou de se mêler à ce grand torrent de vices et de corruption dont la capitale renouvelle sans cesse les vagues destinées à enfanter d'autres corruptions.

Les pauvres ne trouvent ordinairement pour appui que des pauvres. Le jeune homme descendit chez une Mme Burcham, qui avait été élevée avec miss Sarah Elmy, et qui à ce titre était déjà chère au cœur du jeune aventurier. Mme Burcham s'était mariée, et faisait un petit commerce qui suffisait à peine au maintien de sa famille. La délicatesse de Crabbe ne voulut pas prélever sur ces pauvres gens la dîme d'hospitalité qui lui était offerte, il se contenta de dîner avec eux tous les samedis. « Oh! que leur gigot de mouton du samedi, dit une de ses lettres, me paraissait délicat et magnifique! je vivais de pain la plupart du tems. Un M. Vickery, perruquier, m'avait loué une petite chambre que je tremblais d'être incapable de payer. J'espérais devenir auteur, et pour devenir auteur, il me semblait qu'une perruque était indispensable. J'achetai une perruque. Mais ma bourse se trouvait horriblement écornée. Un assez mauvais poème que je présentai au libraire Payne de Pall-Mall, fut accepté par lui, et accueilli favorablement par les critiques. Hélas! au moment même où j'espérais toucher quelque argent, mon homme fit banqueroute. Je ne dépensais pas un penny, si ce n'est pour l'achat des alimens les plus nécessaires, et l'indigence, la faim, le dénuement le plus complet, se trouvaient là, en face de moi, dans toute leur laideur. »

Le malheureux jeune homme continuait ainsi, *espérant contre l'espérance*, comme dit saint Paul, soutenu par des pensées religieuses, écrivant à miss Elmy, cher-

chant partout de l'occupation et n'en trouvant pas ; tantôt s'adressant à un maître d'école, qui le faisait revenir vingt fois et qui finissait par lui manquer de parole, tantôt espérant une position de professeur. Tour à tour, lord Northshelbourne et tous ceux qui passaient pour les Mécènes de la poésie et les protecteurs de la jeunesse littéraire reçurent les tristes épîtres de Crabbe qui leur demandait humblement le moyen de s'utiliser, du travail et du pain. Toutes ses lettres furent jetées au rebut. Que leur importait en effet qu'un pauvre jeune homme, fils d'un douanier, amoureux de la fille d'un paysan, fût venu de sa province chercher dans la capitale des ressources et l'espoir de la fortune. Pas un grand seigneur ne daigna lui répondre, et il rapporte dans son journal avec quel serrement de cœur il prêtait l'oreille au double coup de marteau qui annonçait l'arrivée du facteur de la poste. Toujours pour lui nouvelle déception. Ce messager de douleur distribuait des lettres à tous les voisins, il n'y en avait pas pour le pauvre jeune homme isolé qui mourait de faim dans sa petite chambre.

« Nous étions à Londres, dit-il dans un fragment de ses Mémoires, quatre pauvres mendians, assez fiers, assez instruits, et qui tous sommes devenus des personnages : Dalby, Reuben Burrow et Bonnycastle. Dalby et Bonnycastle se sont rendus célèbres comme mathématiciens et ingénieurs. Reuben Burrow est mort très-riche à Madras où il occupait un des premiers emplois du gouvernement. Ces quatre jeunes gens faisaient des promenades ensemble et souvent n'avaient pas un seul schelling à dépenser à eux quatre. Combien de fois, très-fatigués d'avoir marché longtems, nous nous arrêtions devant une auberge dont l'enseigne nous annonçait de la bonne bière et des rafraîchissemens de toute espèce, hélas ! que nous ne pouvions goûter.

Souvent nous nous séparions, les uns pour méditer un problème de mathématique ou d'algèbre, les autres pour relire quelques fragmens d'Horace ou de Tibulle. Je possède encore un petit Horace de ce tems-là, et il me rappelle vivement ces années de pauvreté et de souffrance, mais aussi d'espoir et de courage; ces années qui donnent tant de force et de vigueur à l'ame quand on a le courage de résister au sort et de ne pas se laisser abattre par lui. Un jour que je n'avais pas diné, je laissai mes amis retourner à Londres, et me sentant fatigué, je m'étendis sur une botte de foin dont le parfum m'enivrait pendant que mon auteur favori charmait ma pensée. C'était une belle soirée de juin. Le lendemain matin me retrouva encore à la même place : j'avais passé sur la meule de foin une des plus délicieuses nuits de ma vie. »

On trouve dans son journal d'autres *memoranda* également curieux et touchans.

« Hier, dit-il, j'ai fait douze milles dans l'espoir de trouver une place et j'ai été désappointé. C'est le moment d'être philosophe ou jamais. Cinq schellings et six pences, voilà tout ce qui me reste. »

Le *lendemain :* — Hélas! les cinq schellings sont bien diminués! Un malheureux *Dryden* complet s'est offert à ma vue, avec cette étiquette modeste : *cinq schellings.* Me voilà tenté; je délibère avec ma bourse, je me fâche contre mon peu de sagesse, je tourne et retourne longtems ces beaux volumes entre mes doigts; enfin pour me débarrasser d'une tentation dangereuse, j'offre à la marchande trois schellings; elle les accepte : me voici propriétaire du livre, et fort attrapé. En rentrant, nouvelle catastrophe; je n'ai qu'un habit et pour cheminée un poële de fonte : l'habit s'accroche au poële et se déchire horriblement. Comment sortir? comment solliciter? que

faire? me voilà forcé d'avoir recours à un subterfuge et de descendre, deux feuilles de papier à la main, pour prier ma propriétaire de me prêter une aiguille, destinée, selon mon assertion, à coudre mon cahier, mais dans le fait, à raccommoder mon pauvre habit. J'en vins à bout, non sans quelque peine : vous rirez, Sarah, quand vous lirez ces puériles circonstances; mais je vous assure que ces misères, quand elles vous arrivent, font bien plutôt jaillir les larmes qu'elles n'excitent la gaîté. »

Quelques jours après, il écrivait à Sarah : « O chère Sarah, vous voulez que je vous instruise de l'état de mes affaires? Il est bien triste, et pour songer encore à moi, pour m'aimer encore, il vous faudra bien du courage et de l'amour. Je n'entrevois aucune espérance, mes habits sont en gage, ma montre est vendue, je suis endetté, mon propriétaire refuse de me garder plus long-tems chez lui, je vais solliciter, et je reste pendant des journées entières dans l'antichambre, non pas d'un grand seigneur, mais d'un bourgeois insolent : là, l'estomac vide et tombant de fatigue, j'attends que l'on vienne durement m'annoncer que l'on n'a pas besoin de mes services. Je me recommande à Dieu et à vous, car les hommes sont durs et cruels pour moi. »

Ce fut dans cet excès de misère que Crabbe s'adressa au célèbre Burke et lui dépeignit naïvement sa situation. Cette lettre, remarquable par son éloquence et sa simplicité, est trop longue pour être rapportée. Crabbe y avait joint la première ébauche de son beau poème intitulé : *Le Village*. Comment son épître allait-elle être accueillie? Burke homme politique accordera-t-il un moment d'attention à ce pauvre aventurier sans pain et sans amis? La journée allait finir, lorsque Crabbe porta chez Burke ce paquet d'où toute sa destinée devait dépen-

dre. En sortant de Charles-Street où demeurait Burke, Crabbe devait passer, pour retourner chez lui, par le pont de Westminster. Agité de mille craintes, de mille pensées douloureuses, il passa la nuit entière à se promener sur le pont. Le lendemain matin, dès neuf heures, il se trouvait chez Burke : le grand homme, l'homme de génie, le premier orateur de son tems, eut pour le pauvre Crabbe plus d'égards que les bourgeois de Cheapside. Il fut aussitôt introduit, traité avec condescendance, avec bienveillance même, et cette maison où il était entré sans espoir, sans avenir, il en sortit plein de courage, de confiance, de sécurité même. Burke l'avait compris : il avait senti ce qu'il y avait de force, de pouvoir et d'originalité chez le jeune poète, qui, s'écartant de la route battue, avait osé peindre le village, non sous les couleurs de l'antique pastorale, mais dans sa réalité cruelle et instructive. Trois jours après, Crabbe était établi dans la maison de Burke; tous les amis du grand orateur, Reynolds, Johnson, Fox, s'intéressèrent à son nouveau protégé. Il était modeste sans être humble, simple sans être rustique, fier sans être orgueilleux. En peu de mois Burke le décida à prendre les ordres, il retourna dans son pays, épousa miss Sarah Elmy, et passa toute sa vie en sage et en philosophe.

Cependant toutes les traverses de sa vie ne firent point place à un calme subit : ceux qui l'avaient vu si pauvre et si résigné, se décidèrent difficilement à le voir plus instruit, plus riche, plus estimé, plus célèbre qu'eux. L'envie et l'intrigue, que l'on regarde comme filles des cours, existent aussi dans les villages; Crabbe eut beaucoup à souffrir, non seulement des tracasseries de ses voisins, mais des prétentions de la noblesse des environs. Nommé chapelain du duc de Rutland, il regretta plus d'une fois d'avoir accepté cette place que tant d'au-

tres auraient briguée ; sa fierté eut à subir plus d'une douloureuse épreuve, et alors même que le duc et la duchesse croyaient le combler de bienfaits et d'amitiés, il sentait avec une profonde amertume la dépendance dans laquelle il vivait. L'aristocratie du talent ne peut guère vivre à côté de l'aristocratie de la naissance : ces deux pouvoirs jaloux se heurtent continuellement et finissent par se haïr. Les opinions politiques de Crabbe étaient naturellement contraires à celles de la famille au sein de laquelle il vivait. Lorsqu'à la table du duc de Rutland on portait des toasts favorables aux torys, on avait soin de l'abreuver d'épigrammes, lui, démocrate et partisan des doctrines wighs. L'apparition de plusieurs poèmes admirables plaça Crabbe au rang qui lui était dû, et la cure de Muston qui lui fut accordée lui offrit un asile paisible. De Muston il passa enfin à Trowbridge qui rapportait un revenu un peu plus considérable et où il mourut en 1831.

La vie de cet homme dont la jeunesse avait été si malheureuse et si éprouvée fut un modèle de charité, de bienfaisance et de candeur. Il eut pour amis sincères les hommes les plus remarquables de son tems. Quant aux monumens de son génie, ce sont huit volumes d'esquisses populaires dont la vérité et l'intérêt dramatique seront difficilement surpassés. Poète du pauvre, il a dit tout ce que souffrent, tout ce qu'éprouvent d'amertumes et de plaisirs ces classes inférieures du sein desquelles il est sorti.

Ses qualités de poète sont tout-à-fait en harmonie avec cette pénible lutte qu'il a eue à soutenir, et que nous avons racontée. Chez lui, rien de charlatanique, rien qui vise à l'effet. Jamais personne n'a sympathisé plus tendrement, plus ardemment avec les vertus et les peines des classes inférieures, avec les affections sincères qui répandent tant

de charme sur leur humble vie, avec leurs vicissitudes de joie et de découragement, de travail et de repos. C'est le plus simple et peut-être le plus profond des poètes modernes. Il est moins lu que ses confrères, précisément à cause de cette simplicité même, de cette naïveté, de cette admirable et mâle vigueur. Mais comme tout ce qu'il a écrit est fondé sur la vérité, il vivra plus long-tems que beaucoup d'entre eux, et lorsque les pages harmonieuses, élégantes de Thomas Moore attireront seulement l'attention de quelques littérateurs et de quelques curieux, la renommée de Crabbe grandira, deviendra populaire et dépassera de bien loin d'autres gloires plus orgueilleuses et plus brillantes, mais qui reposent sur des bases moins solides.

(*Quarterly Review.*)

Esquisses Judiciaires.

N° II.

PRISON DE LA FLOTTE (1).

Dans la prison de Marshalsea, nous avons trouvé des ruines, des demi-fripons, des escrocs incomplets, quelque chose de bourgeois et d'humble, d'antique et de pittoresque. Montons d'un degré : entrons dans la prison plus aristocratique de la Flotte, *Fleet-Prison*. Elle a eu ses lords, ses généraux, voire même ses amiraux pour habitans. Elle constitue une ville dans la ville, une cité dans la cité. Assez près de la Banque, du palais du lord-maire, de la Bourse, et de tous ces édifices commerciaux qui occupent le centre de Londres, s'élève un grand mur, carré, noir, de quinze pieds de haut pour le moins, et dont les dernières briques sont garnies d'une frange de pointes aiguës qui servent de chevaux de frise. Cette muraille forme un carré qui enveloppe la prison de la Flotte; un espace de plus de dix toises sépare la muraille de l'édifice même, et c'est dans cet espace réservé que, pendant les beaux jours, les prisonniers, distribués par groupes, jouissent du soleil et de l'air.

Cinq étages auxquels il faut ajouter un étage souterrain que l'on intitule complaisamment *rez-de-chaussée*, servent de réceptacle aux malheureux que les tribunaux

(1) Voyez l'esquisse première dans le 14e Numéro de cette 3e série.

déversent dans Fleet-Prison ; chaque étage, divisé au centre par un passage ou galerie, contient trente-six ou quarante chambres d'égale largeur ; dans chacune, on parque deux prisonniers ; s'il y a presse et que les condamnés surabondent, on augmente le nombre des habitans de chaque chambre. Presque toujours, après les sessions, c'est ce qui arrive, et ce moment est cruel pour les habitans de Fleet-Prison. Un père qui amène ses enfans, un mari qui est suivi de sa femme et de son ménage, ne sont reçus que par compromis, et sous condition de payer une certaine somme aux autres prisonniers qui sont les suzerains du lieu. Si votre camarade de chambre vous déplaît, vous pouvez le renvoyer en payant sa place ; si vous avez une industrie à exercer et qu'il vous gêne, la même faculté vous est acquise : aussi les artistes, les gens de lettres, que le malheur des tems et la sévérité de leurs créanciers ont jetés dans Fleet-Street ne manquent-ils pas de se prévaloir de ces réglemens. Stewart, le peintre de portraits, et Hodges, célèbre graveur dans le genre mezzotinto, ont travaillé long-tems dans la prison de la Flotte, et quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre sont sortis de ce douloureux asile.

Tout autour de la prison, des maisons s'entassent et se pressent, dans lesquelles vous retrouvez encore la population de la prison ; une circonférence d'environ quinze pieds, à partir du mur de Fleet-Prison, est consacré à ce qu'on appelle les *rules* (règles) ; ce sont des limites que ne doivent pas franchir les *débiteurs* auxquels on a permis, moyennant une certaine somme d'argent, de demeurer à l'extérieur de la prison et d'y rester prisonniers sur parole. Là on jouit de l'air libre, on reçoit ses amis, on se livre à son industrie, on fait le commerce ; et fort souvent l'on se permet un petit voyage jusqu'à

Drury-Lane, Covent-Garden, ou même jusqu'à quelques villages voisins de Londres, sans que les gardiens, qui trouvent leur compte à cela et qui ne veulent pas diminuer leurs profits, s'avisent de vous dénoncer. Lord Kenyon, qui a passé une partie de sa vie dans les *règles*, assurait que leurs dernières limites s'étendaient jusqu'aux Indes-Orientales d'une part, et de l'autre jusqu'au Spitzberg. Il a usé largement, pendant le cours de sa vie, de cette liberté des règles, et lorsque ses créanciers le croyaient à l'ombre des murs de la Flotte, il se promenait paisiblement en Italie et en Espagne. Pendant les vacances, on se fait accompagner par un alguazil, et l'on va visiter ses amis. Un jour est consacré à cette excursion qui se paie une demi-guinée.

A peine Trueba avait-il mis le pied dans la prison de la Flotte, qu'il vit s'avancer vers lui dans un corridor un personnage singulier ; grande robe de chambre à ramages, verte et rouge ; pantoufles de toutes couleurs ; chapeau blanc à larges bords : il avait à la bouche une pipe d'ambre qui traînait jusqu'à terre. Trueba s'appuya sur la rampe pour contempler la démarche lente et solennelle de cet homme que vous eussiez pris pour un monarque ou tout au moins pour un ministre : c'était un négociant de l'Amérique du Sud que ses créanciers avaient fait arrêter. Dans ce moment même, une exhalaison culinaire, une fumée gastronomique, une agréable saveur qui, même dans les murs d'une prison, chatouille agréablement les papilles de l'odorat, montait en tourbillons, courait le long de la rampe de l'escalier, et parvenait jusqu'au nouvel habitant de la prison. Bientôt Trueba vit monter vers lui un petit homme noir qui chantait de toute sa force, et qui portait à la main un grand plat occupé par un magnifique gigot de mouton.

« Vous ici, s'écria Trueba ! vous, docteur Lindsay, chirurgien de Sa Majesté !

— Vous ici, reprit Lindsay, jeune voyageur. »

La connaissance était ancienne ; elle s'était faite à la cour du roi d'Espagne sous de plus favorables auspices. Le malheur et l'exil avait jeté Trueba dans ce repaire. La gastronomie et l'amour du vin y avaient précipité le docteur Lindsay.

« Nous allons dîner, mon cher, reprit-il ; nous sommes quatre, vous ferez le cinquième convive. A la pâleur de votre visage, à la contraction de vos traits, il me semble que vous n'avez pas encore su conquérir la philosophie de la prison. Venez ; on vit ici comme ailleurs. Les éclats de rire y sont plus francs ; la gaîté y est plus intime. Comprimée par les murs qui pèsent sur nous, elle pétille et s'élance comme ces liquides gazeux que rien ne peut contenir. Ici, ma foi, nous jouissons des vrais biens de la vie. Les excès nous sont difficiles ou impossibles. Nous n'avons plus de dettes à faire, et l'exiguité de nos revenus nous force à nous contenter de petite bière, de quelques huîtres par-ci par-là, et d'un gigot de mouton. Vous partagerez le nôtre, et vous apprendrez à rire sous les verrous, ce qui est, selon les philosophes, le point culminant de la sagesse. Vous liriez Boëce, *Des Consolations philosophiques*, que Boëce ne vous en apprendrait pas davantage. D'ailleurs je sais les anecdotes du lieu, je vous les apprendrai. Toutes les physionomies remarquables qui ont défilé ici, tous les personnages historiques que Fleet-Prison peut se vanter d'avoir possédés, je les connais. »

Trueba suivit avec plaisir son cicérone, dont l'appartement était situé ou plutôt perché sur le sommet du dernier de tous les escaliers de la prison. Il y trouva mistriss Lindsay, un ami commun, un jeune peintre de leurs

amis, et une gaîté bruyante qui le devint bien plus encore lorsque deux ou trois bouteilles de vin de Champagne lui eurent donné un nouvel élan. On apporta le dessert. Les convives se relayaient pour aller chercher les plats que le gardien préparait au rez-de-chaussée. L'excellent fromage de Chester était l'objet des éloges de tous les convives, lorsqu'une ombre se projetant tout-à-coup sur la chambre les plongea tous dans l'obscurité. On se lève, on court à la fenêtre garnie d'inutiles barreaux, d'où le panorama lointain de la ville de Londres s'offrait en perspective. Une masse ronde, opaque, un moment balancée par le vent, s'élève enfin, se perd dans les nues, et laisse apercevoir le ballon de l'aréonaute Garnerin, qui, emporté par un courant d'air, était venu rendre visite aux prisonniers, et qui, une demi-heure après, armé de son parachute, retomba dans un champ situé près de Londres, non sans avoir couru risque d'ajouter son nom au nom célèbre de Pilastre Durozier et de quelques autres aréonautes malheureux.

Interrompu un moment dans sa dissertation commencée, le docteur Lindsay, que la destinée et l'exemple de Phaéton intéressaient peu, fit l'histoire de sa vie, et ébaucha les annales des prisonniers célèbres :

« Au premier rang, dit-il, je dois placer Théodore, roi de Corse ; ce premier roi d'un jour, qui, bercé d'abord de si belles espérances, vit sa monarchie et son trône s'évanouir si rapidement. Aujourd'hui nous possédons d'autres personnages remarquables : le major Tissdall, par exemple, connu ici sous le nom du *gentilhomme,* et quelquefois aussi désigné par le sobriquet singulier de la *Veuve et l'Orphelin.* Manières élégantes, éducation brillante, naissance distinguée, amis bien en cour, le colonel Tissdall possédait tout ce qui peut concourir au bien-être

et à la fortune. Un de ses amis en mourant lui confia la tutelle de sa fille et de sa veuve, en même tems que la gestion d'une fortune considérable qu'il leur laissait. Tissdall joua sa fortune entière, la perdit, dépouilla la *Veuve et l'Orphelin*, et cité en justice pour ce fait par quelques amis de la famille, voici bientôt dix ans qu'il expie ainsi sa mauvaise action. Tenez, vous l'apercevez là bas : c'est cet homme grand et vêtu de noir, que vous prendriez pour un ministre d'état, ou tout au moins pour un juge. Je le regarde comme le plus grand joueur de l'Angleterre. Il profite de ce que nous appelons la *liberté des règles*, et moyennant une somme d'argent assez forte, il se promène dans Londres sans rien craindre. Cependant sa passion le ramène toujours ici : comme on joue très-gros jeu dans la prison, c'est sa retraite favorite. Beau joueur d'ailleurs, ne se fâchant jamais; il perdrait un million sans sourciller. Quant à l'apparence extérieure, lord Chesterfield aurait cherché en vain un type plus complet du bon ton. Il faut le voir battre et mêler ses cartes; il faut l'entendre raconter avec une nonchalance inimitable qu'il s'est ruiné pour avoir voulu payer une dette d'honneur. Ce qu'il appelle dette d'honneur, c'est la dette du jeu; quant à la somme que les orphelins réclament de lui, il ne s'en occupe même pas : ce n'est pas là une dette d'honneur.

« Un cercle brillant s'est établi depuis quelques années dans l'intérieur de la prison; il a pour centre et pour fondatrice la belle Mme Finleyne, irlandaise, autrefois mariée à un juge de Dublin. Long-tems elle brilla dans les cercles de cette ville. Enlevée par un jeune officier, elle quitta son mari et vint à Londres. Là tous les lords à la mode lui offrirent leurs hommages. On ne parlait que de la belle, de la séduisante, de l'admirable mistriss Finleyne.

Cependant, par un de ces caprices féminins qui n'étonnèrent personne, mistriss Finleyne, que son premier amant ennuyait, le quitta. De degrés en degrés, la pauvre Mme Finleyne finit par tomber à ce point d'abaissement moral, où l'escroquerie cesse de paraître honteuse, et passe tout simplement pour une espèce de ressource honnête et de subterfuge permis. Après avoir bien abusé le public, dupé les fournisseurs, et mis en usage toutes les ingénieuses inventions des Panurges modernes, Mme Finleyne et son jeune partner sont arrivés ici. Comment subsiste-t-elle, me demanderez-vous? Je vais vous l'apprendre. Vous souvient-il d'une pièce de Shéridan, dont l'un des principaux personnages, M. Puff, développe avec beaucoup d'art et de conscience les divers moyens qu'il exploite pour vivre? Élève de M. Puff, Mme Finleyne a compris l'influence d'un paragraphe de journal, et grâce à celui qu'elle reproduit artistement tous les huit jours, elle vit dans un luxe et une aisance qu'elle partage généreusement avec le complice de ses torts, et qui contraste singulièrement avec sa situation de prisonnière. Le *Morning-Post* a offert de tems à autre à votre admiration quelques lignes ainsi conçues :

« Si les regards de la pitié pouvaient plonger dans l'asile obscur de la souffrance, s'ils y voyaient une mère chrétienne à qui ses enfans demandent du pain, etc., etc. !!! » Vous, hommes du monde, vous aurez peut-être ri de cette charlatanerie. Eh bien ! ce qui fait le plus grand honneur à la nature humaine, c'est que toutes les semaines, régulièrement, ce même paragraphe produit un grand nombre de dupes. Il équivaut à une pension pour Mme Finleyne : c'est grâce à lui qu'elle tient maison de jeu dans la prison de la Flotte ; il faudra que je vous y introduise quelque jour ; vous y trouverez tout ce que notre royaume contient de dandys, de roués, d'hommes brillans et à la

mode; car nous avons de tout cela, voire même nos Lovelace et nos Brummell.

» Je citerai encore le colonel Brown, ex-officier des carabiniers, homme charmant, homme d'honneur, qui n'a jamais manqué ni à un rendez-vous d'amour, ni à un rendez-vous de sang, mais qui le plus tranquillement du monde vous dépouillera de votre fortune, grâce à quelques dés pipés, si vous avez le malheur de tomber entre ses mains. Notre chronique est immense, voyez-vous, et il ne tiendrait qu'à moi de me constituer le Plutarque de Fleet-Street. Jetez les yeux sur cet homme qui se promène en robe de chambre dans la cour; c'est un peintre dénué de talens, qui, à force de mauvais portraits et de grosses dettes, est devenu notre compatriote. Il traite le paysage, le portrait et l'histoire avec un égal succès; d'ailleurs, véritable artiste, généreux, hospitalier, désintéressé, affable, il ne lui manque que le génie. Autour de lui se groupe tout ce qu'il y a ici de philosophes de bonne humeur qui se moquent sans trop d'amertume, de la vie et des lois. Le poignet de sa main gauche qu'il a fallu amputer, a été remplacé par un poignet de fer, auquel se rapporte une anecdote assez plaisante pour que je la raconte.

» Un soir, en reconduisant des dames qu'il avait accompagnées au spectacle, un cocher de fiacre lui répondit avec insolence. Dans sa colère, l'artiste accabla le pauvre cocher d'une grêle de coups de poing; imaginez ce que devaient être des coups assénés par un poignet de fer. Le cocher resta étendu par terre et meurtri. L'artiste prit la fuite, mais deux mois après, le hasard voulut que sa victime le reconnût dans la rue, et le saisissant par le collet, le cocher qui avait gardé un amer souvenir de la soirée fatale, conduisit ou plutôt traîna son bourreau à la justice

de paix. Le juge était Sir Thomas Wyatt, toujours très-favorable aux intérêts populaires, le Minos de la police anglaise, implacable surtout quand il s'agissait d'un gentilhomme ou d'un artiste. Le prévenu comprit le danger de sa position, et détachant son poignet de fer, il le mit dans sa poche.

Le cocher plaidait éloquement la cause de ses épaules et de son dos outrageusement battus, et intéressait tous les auditeurs. Le juge, d'un ton austère, demanda à l'accusé ce qu'il avait à répondre.

« Moi s'écria-t-il, je ne sais ce que tout cela veut dire ; c'est sans doute une erreur de ce pauvre homme, mais jamais je n'ai eu l'honneur de l'assommer. »

L'air d'assurance avec laquelle ces paroles furent prononcées, ébranla la conviction des assistans, peut-être même celle de l'accusateur. L'artiste était là debout, la main droite dans le gousset, et la main gauche ou plutôt le moignon gauche caché sous son gilet.

« De quelle nature, demanda le juge, étaient les coups que vous vous plaignez d'avoir reçus ?

— Oh ! d'une nature terrible, monsieur, et ce que j'ai remarqué surtout, c'est que ce gentilhomme m'assommait de la main gauche, et que jamais la main d'un homme n'a ressemblé davantage à un marteau de forgeron.

— Montrez votre main gauche, dit le juge !

— Je n'ai pas de main gauche, s'écria l'accusé dans une attitude héroïque. »

Assurément l'alibi de la main était irréfragable, et le pauvre cocher resta accablé de confusion. Le juge fut sur le point d'adresser ses excuses personnelles à l'innocent accusé, que les avocats reconduisirent pour ainsi dire en triomphe. Quelques-uns d'entre eux lui conseillaient même

d'intenter contre son accusateur une action nouvelle en dommages et intérêts; mais l'artiste se montra magnanime; et d'un ton plein de noblesse, il déclara que c'était une erreur de ce malheureux, et qu'il fallait la lui pardonner. » O triomphe de la vertu!

Je pourrais vous parler aussi de Pernham le banquier, le joueur et le gastronome. Il se livre encore ici à ces trois penchans qui ont dominé sa vie. Il a sa caisse, il joue et il donne à diner; voici son histoire, vous y trouverez un singulier mélange de loyauté et de vice.

» Il était partner d'une des maisons de banque les plus riches de Londres; ses chevaux, ses maîtresses, son luxe, surpassaient le luxe des lords. Un soir dans un de ces *Enfers* de Londres qui éclipsent toutes les maisons de jeu de l'Europe, il perdit, d'un seul coup, l'énorme somme de 10,000 liv. st. (250,000 fr.). N'ayant pas cette somme sur lui, il souscrivit un billet payable le lendemain à sa caisse. Après avoir dormi là-dessus, il comprit quelle indélicatesse ce serait de prélever une telle somme pour son amusement personnel sur les fonds de la société. Il défendit de payer le billet à sa présentation, et comme le titre était valable, on l'emprisonna pour dette. Cette situation le prive de quelques jouissances, mais après tout, il ne s'estime pas très-malheureux. Il donne à diner tous les jours; tous les jours il donne à jouer, et je ne sais si au moment où la mort viendra réclamer le solde général des dettes de M. Pernham, elle ne le trouvera pas dans la prison de Fleet-Street. Les repas les plus splendides que l'on ait donnés à Londres depuis vingt ans, rivalisent à peine avec ceux que M. Pernham donne ici, et dont la prison pour dettes est le théâtre. La chambre qu'il occupe, magnifiquement meublée, touche à d'autres chambres occupées par des malheureux qui meurent de faim. Un pauvre

ouvrier tourneur dont tous les outils avaient été vendus par des créanciers inexorables, était assis auprès du cadavre de sa femme, à laquelle il n'avait pas pu fournir les derniers secours; au moment même où Pernham et ses amis, ivres de vin de Tokay et de vin de Champagne, hurlaient leurs chansons dignes des Bacchanales. Oh! si l'on eût ouvert à la fois les deux appartemens voisins, quel spectacle se serait offert! quel sujet de méditation pour le philosophe!

» Si Pernham est resté dans Fleet-Street par sentiment d'honneur, un autre banquier, Thomas Nyell, y reste, je crois, par sentiment d'intérêt personnel. C'est lui qui se charge de toutes les affaires d'argent de ses camarades. C'est le banquier général de la prison pour dettes, il prête sur gages, il convertit votre linge en or qu'il garde pour lui, et en monnaie de billon qu'il vous abandonne généreusement. Dans le sanctuaire même où la justice punit ses victimes, il trouve moyen de braver la justice, et de faire l'usure avec succès. Tout le monde pense qu'il pourrait payer la légère dette qui le retient sous les verrous, mais que sa détention n'est en définitive qu'une spéculation excellente.

» Quoique ce fait puisse vous sembler étrange, Thomas Nyell n'est pas le seul qui ait fait élection de domicile, de son plein gré et de son libre arbitre, dans ces tristes murailles. Nous avons encore le major Wolley, brave officier qui n'a jamais vu le feu, mais qui recrute admirablement bien. Il ne parle que le langage de l'argot, et s'est fait un système de campemens pour l'été dont vous admirerez l'ingénieuse économie. Quand il lui plaît de sortir de prison, il paie sa dette, s'etablit dans un hôtel garni, mène joyeuse vie, se fait habiller magnifiquement et meubler de même, jusqu'à ce que l'un de ses fournisseurs prenne le parti de

l'enfermer. Alors, tranquille sur ses moyens d'existence, il va passer trois ou quatre mois dans notre République où il vit aux dépens du roi. Tel est le cours ordinaire de son existence, qui alterne comme celle de Proserpine, entre les régions terrestres et les régions infernales. Il avait pour ami intime le comte de T..., portugais de naissance, et dont la dette fort considérable semblait lui laisser peu d'espérance. Sa situation était terrible, il était étranger, dénué de toute espèce de moyens et sans amis. La nécessité et le désespoir le servirent admirablement; la prison de la Flotte, comme nous l'avons dit, s'étend en parallélogramme, et ses deux ailes à leur extrémité touchent presque à la muraille environnante. L'appartement habité par le comte occupait le faîte de l'édifice, à l'extrémité nord, du côté de Ludgate-Hill. De sa fenêtre il apercevait en-deçà du mur, et un peu au-dessous de son propre niveau, la fenêtre d'une mansarde appartenant à l'hôtellerie de la *Belle Sauvage* qui s'ouvrait presque tous les soirs. C'était la chambre d'une servante d'auberge; le comte mesura l'espace qui séparait les deux fenêtres, espace d'environ quinze pieds, et sous prétexte de se faire une bibliothèque, pria les prisonniers ses confrères de lui procurer plusieurs planches de chêne solides, qu'il s'occupa pendant la nuit à clouer ensemble, et dont il fit une espèce de pont d'environ vingt pieds, qui lui servit à passer de la chambre de la prison dans celle de l'auberge. Il lui fallut autant d'audace que d'adresse pour exécuter son dessein, pour assujettir cette planche qui, posée à cent cinquante pieds du sol, le suspendait sur un abîme, pour se glisser sur le dos le long de la planche mobile et tremblante. Il réussit enfin, et l'on peut se figurer l'étonnement de la servante qui, en rentrant chez elle, aperçut

cette planche et cet homme qui glissait entre le ciel et la terre pour arriver à sa lucarne.

» Le lendemain on fit de vaines perquisitions, le comte était en lieu de sûreté. Cet homme était malheureux. La dame dont je vais vous parler, et que nous avons le bonheur de posséder encore ici, est une femme de talent, mais dénuée de principes, qui a publié ses mémoires, qui fait des poèmes, et qui peut-être un jour nous donnera un grand ouvrage sur la Morale et la Vertu.

Miss Élisa Rayton se donnait pour une riche héritière écossaise. Elle était née à Blackheath tout simplement; tapissiers, doreurs, tailleurs, couturières, se souviendront long-tems de l'admirable artifice, du langage emmiellé, de la grâce parfaite avec laquelle miss Rayton faisait passer de leurs magasins dans les appartemens qu'elle occupait tous les produits de leurs magasins. Elle avait loué à Blackheath une villa magnifique, qui fut le théâtre de sa splendeur et le tombeau de sa fortune. M. Oakley, le célèbre tapissier de Bond-Street, fut le premier séduit par son doux langage; il fit porter chez elle, à Blackheath, divans, pendules, bronzes, tapisseries, tout ce que le luxe moderne a de plus élégant. Elle acquitta quelques-uns des billets qu'elle avait souscrits, et le bon tapissier, charmé d'avoir trouvé une pratique aussi exacte dans ses paiemens, et aussi magnifique dans ses dépenses, fit partout l'éloge de miss Rayton; c'était là qu'elle l'attendait. Les fournisseurs voisins et amis du tapissier briguèrent à l'envi sa recommandation auprès d'une pratique aussi riche et aussi généreuse. Ils l'obtinrent aisément; miss Rayton ne se refusa rien; plus de 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.) d'objets précieux qu'elle revendait à perte, aussitôt qu'ils arrivaient chez elle, furent achetés à crédit, et pendant un an, elle

vécut aux dépens de ses dupes. C'était, disait-on, une héritière opulente qui allait bientôt atteindre sa majorité, et dès qu'on obtenait d'elle billets ou lettres de change, on n'avait absolument rien à craindre. Son père ne possédait-il pas de beaux domaines en Irlande, domaines non hypothéqués, et sur lesquels on pouvait avoir recours dans tous les cas; malheureusement ce nom, ces domaines, cette famille et cette fortune, miss Rayton les avait empruntés pour son usage particulier, sans que leurs véritables possesseurs lui eussent donné leur autorisation préalable.

Quand tous les bijoux furent vendus, que tous les meubles eurent disparu, que le propriétaire du château de Blackheath vit que ses loyers se faisaient beaucoup trop attendre et que sa maison se dégarnissait, toute cette splendeur s'évanouit comme un rêve. Les fournisseurs reconnurent que leur avidité les avait fait dupes, et que les prix énormes qu'ils avaient exigés de miss Rayton, et auxquels elle avait accédé si facilement, étaient des valeurs tout-à-fait illusoires. Ils ne purent se donner que la faible consolation d'envoyer miss Rayton à Fleet-Street où elle est encore, et où elle fait de la poésie. Quelques-uns de ses vers mélodieux que vous avez admirés dans les Magasins à la mode, appartiennent à cette muse emprisonnée pour escroquerie. Hélas! je l'ai vue faire griller des saucisses sur de vieilles pincettes, occupation aussi peu poétique que le crime vulgaire qui l'a jetée dans ce triste asile. Un fait qui vous dégoûtera peut-être des mémoires et biographies contemporaines dont on nous inonde, c'est que plusieurs de ces mémoires et de ces biographies ont été composées par miss Rayton, associée avec le petit usurier dont je vous ai parlé tout à l'heure. Plusieurs voyageurs

très-estimés, quelques capitaines de vaisseau, un ou deux acteurs ont eu pour interprètes la triste muse de la prison.

O littérature! est-ce là que tu es tombée! Quelquefois je suis entré dans l'atelier poétique de cette pauvre miss Rayton : en vérité le tableau méritait un peintre. On lui avait désigné pour domicile je ne sais quel repaire situé au-dessous d'un escalier. L'air y arrivait par un soupirail. Un poële dont la brique avait acquis, à force de vétusté, l'éclat de l'ébène, dégageait sa fumée par le moyen d'un tuyau qui obstruait la moitié du soupirail. Des fragmens de papiers étaient épars sur le parquet; satires, élégies, héroïdes, plans de romans, fragmens d'histoire, tout se trouvait là. Un escabeau chancelait sous le poids de maître Thomas Nyell, l'usurier, devenu secrétaire de notre muse. Un grabat et de la paille que l'on avait peine à découvrir dans un coin de l'appartement ou plutôt de la tannière, servait de couche à miss Rayton. Couverte d'un lambeau de schall, elle dictait ses mémoires confidentiels, sans doute l'histoire de ses amours, de ses splendeurs éteintes, de ses félicités évanouies. O pauvre muse! »

Ainsi le joyeux docteur associait à ses souvenirs le jeune Trueba, et faisait de lui, nouvel arrivant, un contemporain des plus anciens habitans de la prison.

« Quoi! demanda Trueba! il y a des femmes ici?

— Oh! vous ne les avez pas vues toutes! Et Mme Tierney, qui, sans être forcée de nous tenir compagnie, est venue habiter notre asile pour ne pas se séparer de l'ami de son cœur; Manon Lescaut nouvelle, infidèle, dissipée, spirituelle, avide, brillante, naïve dans le vice, aimant beaucoup son chevalier sans préjudice de ceux qu'elle lui donne pour rivaux, étourdie, inconséquente, aimable et dévergondée!

— Dites-moi donc un peu ce que vous savez de l'histoire de sa vie.

— Très-volontiers ! L'honorable mistriss Tierney n'a pas droit à porter ce nom. Fille d'une dame ruinée qui tenait pension bourgeoise, et qui recevait, entre autres pensionnaires, l'honorable Frédéric Tierney, alors âgé de dix-sept ans seulement, elle sut lui plaire et le séduire ; l'enfant, à peine échappé à son précepteur, prit une chaise de poste, conduisit son Hélène à Gretna-Green, et se crut marié. Mais la famille puissante à laquelle il tenait ne l'entendait pas ainsi ; en sa qualité de mineur, il n'avait pas le droit de contracter un engagement valable. On menaça la jeune miss d'un procès scandaleux ; on lui offrit l'appât d'une somme d'argent considérable. Soit que le procès l'ait effrayée ou que la séduction pécuniaire l'ait vaincue, elle consentit à une séparation à l'amiable, et le divorce légal fut prononcé. Actrice depuis cette époque, elle brilla sur les planches de Covent-Garden, et les badauds de Londres ouvrirent de grands yeux, quand ils apprirent que l'honorable mistriss Tierney allait jouer *la Femme à deux Maris*, et remplir le rôle de la soubrette dans les *Intrigues d'Antichambre*. Toutefois cet éclat passager, fils de la nouveauté, ne tarda pas à s'évanouir, et les mille douleurs de la vie nomade, la profonde humiliation réservée à la comédienne de province, furent le partage de celle qui avait espéré et presque obtenu une si brillante position dans le monde. Sa dernière ressource fut de ruiner un jeune étourdi qui, s'attachant aux débris de beauté et de réputation qu'elle pouvait faire valoir encore, contracta des dettes qu'il vint expier dans Fleet-Prison. Les amis et la famille de cet écervelé, au lieu de payer sa dette et de l'arracher à ce gouffre de perdition, crurent devoir le laisser faire pénitence. C'était vouloir transfor-

mer en malhonnète homme un étourdi, une pauvre dupe en fripon. L'honorable mistriss Tierney vint s'établir à Fleet-Street à côté de sa victime, qui d'ailleurs lui avait inspiré un attachement assez tendre ; et la ruine du jeune homme fut consommée. L'habitude de vivre au milieu de misérables le rabaissa dans sa propre estime ; il se vit retranché de la société des honnêtes gens et n'oublia rien de ce qui devait l'en isoler à jamais. Chose étrange, le caractère de mistriss Tierney semblait se relever à mesure que celui de Belwood se ravalait et se dégradait. Elle travailla pour lui ; elle passa, jeune encore, les nuits et les jours auprès de l'oreiller du malade, dont la débauche et le vin compromettaient la santé ; elle essaya de se relever à ses propres yeux par des sacrifices et du dévouement. Explique qui pourra ces bizarreries de l'humanité !

« Sans doute, interrompit Trueba, nous posséderons un jour les mémoires de cette dame. Quand on ne sait que faire ; quand on est bien mécontent de soi et des autres, on écrit ses mémoires ; c'est en vérité fort commode. Les Bellamys, les Baddeleys et les Billingston nous ont donné la liste incomplète de leurs faiblesses, de leurs folies, de leurs aspirations inutiles vers la vertu, de leurs aventureuses extravagances et de leur détresse profonde.

—La dernière habitante de Fleet-Street, dont il me reste à vous parler, n'a pas manqué de se soumettre à cette loi générale. Mistriss Wheeler, actrice jadis célèbre, long-tems amie intime du capitaine Trevanion, a donné ses mémoires. Elle n'a pas parlé de la vie qu'elle a menée ici ; c'est l'épisode le plus intéressant assurément de toutes ses annales. Quand le capitaine l'eut abandonnée et que la misère aux ongles d'airain l'eut forcée de prendre un refuge parmi nous, il se trouvait à Fleet-Street un Turc, véritable Turc, jadis pacha à trois queues, qu'un entêtement bizarre avait fixé

dans Fleet-Street, et qui, pour faire enrager un créancier récalcitrant, meubla magnifiquement un appartement de la prison et vécut ici dans le luxe, plutôt que de payer 3 l. st. de dettes. L'existence du seigneur Sambel était splendide et vraiment orientale. Il avait sa mosquée, ses maîtresses, son harem. Mon héroïne ne tarda pas à devenir la grande-prêtresse de ce temple sacré. Dépravée, spirituelle, extravagante, ce rôle lui convenait admirablement. Mais elle était ambitieuse : elle voulut devenir sultane, et ce fut très-sérieusement qu'elle pria un beau jour son sultan de l'épouser. Sambel qui, par sa richesse et par un mélange de bizarrerie caustique et de force de caractère, était devenu le roi de la prison, sur laquelle il répandait l'or à pleines mains, répondit solennellement qu'il y consentait, mais que mistriss Wheeler n'était pas musulmane, et que cette difficulté seule l'arrêtait.

Pour elle, l'Alcoran ou la Bible était même chose. La voilà devenue musulmane; ses genoux se plient avec la facilité d'une femme élevée dans les harems. Elle dit son *Namaz* : elle répète les versets de l'Alcoran que lui apprend son seigneur : elle porte les larges pantalons blancs de mousseline, passe la journée, accroupie sur une ottomane, et ne boit que du sorbet. Huit jours après, la grande cérémonie du mariage a lieu. C'était une pompeuse farce que je ne puis me rappeler sans rire. Sambel achète à grands frais des costumes orientaux, en revêt tous les prisonniers, ses confrères, qui veulent bien se laisser musulmaniser ainsi; il a ses ulémas, ses esclaves noirs (au moyen d'un masque, il est vrai). Cinq ou six pièces attenantes à la prison et qui forment d'assez beaux appartemens de plain-pied sont décorées avec magnificence. Le dernier Salon, devenu sanctuaire, se tranforme en mosquée, et la cérémonie nuptiale s'accomplit. J'y étais. Le

sultan et la sultane passèrent ainsi trois jours, véritables rois d'un petit empire. Mais tout-à-coup Sambel paie sa dette, et, sans prévenir la sultane, la laisse seule dans Fleet-Street, au milieu de ses esclaves qu'elle est incapable de payer, et de ses femmes de chambre qui réclament leurs arrérages. Ainsi se termine cette folie dont le souvenir durera long-tems dans la prison. Ariane abandonnée par Thésée, Didon délaissée par son pieux et perfide amant, n'ont pas fait retentir les échos de cris et d'imprécations plus terribles. »

C'est ainsi que Trueba s'instruisait de la chronique scandaleuse de la prison qu'il venait habiter. Son expérience personnelle lui fit connaître plusieurs autres habitans de la prison que le docteur ne lui avait pas nommés ou dont il ignorait les détails biographiques : entre autres, Sir Robert Turner, homme d'une grande famille, voleur par système, et l'escroc le plus docte que Londres ait possédé depuis long-tems.

Jamais l'art des fripons ne fut pratiquée sur une plus grande échelle : jamais les ramifications du vol ne furent plus compliquées et plus nombreuses. Voici le plan audacieux inventé et mis en œuvre par Sir Robert. Au moyen de quelques capitaux, il se créa banquier de son autorité privée, loua une grande maison dans le plus beau square de Londres, donna des fêtes et des diners, eut des correspondances et des commis-voyageurs, et entretint des relations secrètes, non seulement avec les filous de Londres, mais avec ceux de toutes les principales villes d'Angleterre. Des boutiques s'ouvrirent : les objets volés, voyageant d'une ville à l'autre se vendent publiquement sans que personne puisse soupçonner leur origine. Il y avait des boutiques de merciers, d'horlogers; des magasins de vieux habits et de vieilles ferrailles. Les profits étaient considé-

rables, et les effets volés se débitaient très-bien. Sir Robert frappa un coup plus audacieux encore. On lut dans la *Gazette de Londres* que Robert Turner venait d'être nommé baronnet par Sa Majesté. Rien de plus faux, rien de plus absurde; mais personne n'y fit attention. Le crédit de Sir Robert augmenta, et pendant une année, son étrange commerce marcha merveilleusement. Ses chariots couvraient toutes les routes, et ses agens subalternes prudens et discrets comme de véritables Anglais s'enrichissaient avec lui.

Ce ne fut pas assez pour Sir Robert de s'être créé baronnet. Lié avec des hommes marquans, il prétendit se faire introduire à la cour. Quand on présenta sa requête au roi, Sa Majesté demanda :

« Quel est ce Sir Robert ? Je ne connais pas de baronnet de ce nom-là. »

On remonta aux sources, et l'on reconnut la fraude. Le journal de la cour donna un démenti formel au numéro de la *Gazette de Londres* qui avait accordé si complaisamment à Sir Robert la couronne nobiliaire et le rang de chevalier.

Alors, adieu toutes les grandeurs, toutes les espérances, toute la fortune du pauvre baronnet. La police persuadée avec raison que s'il avait escroqué un titre, il pouvait bien escroquer mieux encore, se mit sur ses traces, et éventa la mine. Malheureusement il fut impossible de prouver les rapports qui se trouvaient entre lui et les boutiques de recel qui composaient son gouvernement. Il avait mis beaucoup de papiers en circulation : de confians amis avaient versé des fonds dans sa caisse. On retira les fonds; il fallut payer les lettres de change, et faute de pouvoir être condamné à la déportation comme escroc, Turner

alla expier les erreurs de son génie dans l'intérieur de Fleet-Street.

Trueba s'attacha particulièrement un jeune homme nommé Édouard Lingon, dont l'histoire est trop touchante, et offre une leçon trop forte et trop utile pour que nous ne la placions pas ici. Tous les faits qui la composent sont d'une exactitude parfaite. Hélas! le séjour d'Édouard dans une prison n'a réussi qu'à le dépraver; l'étourdi s'est changé en malhonnête homme, et les législateurs qui prétendent réformer le monde au moyen des cachots et des geôliers, devraient bien jeter les yeux sur cette foule d'exemples qui prouvent chaque année l'immoralité réelle des châtimens qu'ils infligent.

Édouard était un homme léger, bienveillant, aimable, dénué de caractère, mais réellement honnête et probe. Enseigne dans le régiment de ***, il avait passé quelques mois de garnison à Bristol. Sa physionomie était agréable, sa taille bien prise, et comme il faisait peu d'attention aux femmes, elles arrêtaient souvent leurs regards sur lui. La fille d'un des principaux négocians de Bristol, Hélène Waybridge remarqua le jeune enseigne, et cacha long-tems la passion secrète qu'il lui avait inspiré. Cette passion éclata en dépit d'elle-même, lorsqu'Édouard eut quitté la garnison : seule héritière d'une grande fortune, au sein d'une famille qui l'adorait, Hélène tomba sérieusement malade, et n'avoua qu'à son père la cause du mal qui menaçait sa vie. Ce fut chose curieuse que de voir une députation de gros négocians, tous amis ou parens de M. Waybridge, courant après le jeune enseigne et le suppliant de vouloir bien épouser une très-jolie personne et une quantité honnête de billets de banque. Édouard n'était pas assez cruel pour se re-

fuser à cette proposition. Il ne possédait au monde que son grade, beaucoup d'esprit, de grâce et d'imprudence.

En moins de cinq ans, les billets de banque étaient dépensés : la famille d'Édouard s'était accrue de plusieurs enfans ; le mari avait des maîtresses, la femme s'ennuyait, et il fallut avoir recours à la générosité du père. M. Waybridge dont les spéculations, commerciales n'avaient pas été heureuses, se montra fort irrité, et les secours qu'il accorda furent modiques. Édouard espéra relever sa fortune par le jeu, il se ruina complétement ; trois mois de captivité dans Fleet-Street démoralisèrent ce caractère faible et facile. Il y était entré, plein d'affection pour sa femme, de sentimens honnêtes et généreux, de bonnes résolutions pour l'avenir, et de méditations tristes sur le présent. Forcé d'abandonner tout son mobilier à ses créanciers, et de rendre sa femme à la famille de son beau-père, il sortit de prison, et retrouva dans Londres plusieurs compagnons d'infortune qu'il avait connus pendant sa quarantaine. Cette base d'honneur et de réputation sur laquelle s'appuie la vie morale s'était brisée sous ses pieds. Les mœurs de ses nouveaux associés devinrent les siennes. L'atmosphère de la prison avait flétri son ame ; bientôt il apprit à tirer de son industrie frauduleuse les ressources qui lui manquaient. Son nom figura plusieurs fois dans les procès correctionnels ; et de la prison pour dettes de Fleet-Street, il passa bientôt à la prison infamante du Banc-du-Roi.

Trois années après, Trueba rencontra sur le pont de Blackfriars la femme de ce malheureux jeune homme qu'il avait vu dans la prison.

« Ah ! lui dit-elle, monsieur, je suis bien malheureuse ; mon mari vit dans King's-Bench avec une femme de je ne sais quelle classe. Je crains bien que son exemple et ses

principes ne dépravent mon malheureux enfant. C'est ce petit enfant que je vais chercher : je voudrais l'arracher à cette tanière de vices et d'opprobre.

Trueba suivit cette pauvre femme ; à la porte de la prison, une scène déchirante eut lieu ; entre les deux portes extérieure et intérieure, se trouve une petite cour carrée où stationne ordinairement un geôlier, et que l'on nomme le Lobby. Dans cette cour, le premier objet qui frappa nos regards, ce fut un petit garçon couvert de fange, ayant un sac à charbon sur ses épaules, les yeux ternes, le visage morne, portant les stigmates de la misère et de la douleur, déjà vieux avant l'adolescence et tout flétri, comme si l'atmosphère d'une prison était mortelle aux grâces et à la fraicheur de l'enfance. La pauvre mère, qui, depuis que son mari s'était livré à des habitudes perverses, avait vécu paisible dans sa famille, mais qui s'était vue forcée de céder à la loi et de laisser son fils entre les mains de son mari, fut sur le point de tomber évanouie quand elle reconnut son enfant.

« Ah mon Dieu ! mon Dieu ! c'est lui ! c'est Charles ! et elle l'embrassait avec des étreintes convulsives. L'enfant ne la reconnaissait pas.

—Ah ! il ne sait pas qui je suis : il ne me reconnaît pas, mon Dieu ! disait-elle. »

L'enfant ouvrait de grands yeux étonnés :

« Mais non, madame, vous n'êtes pas ma mère ; maman est au lit, malade. »

Il voulait parler de la maîtresse d'Édouard qui passait pour sa propre mère dans la prison. Les porte-clefs eux-mêmes étaient attendris ; on conduisit la jeune femme dans la chambre de son mari. Quelle scène ! et comme le comique et le burlesque se confondaient affreusement avec le pathétique et le hideux ! La chambre était décarrelée, hu-

mide, malsaine : un ou deux débris de l'ancienne élégance d'Édouard juraient avec la misère horrible de l'ameublement. Sur un vieux tabouret de bois, il était assis, maigre, exténué, semblable à ce comte Ugolin dont Joshua Reynolds a donné le portrait. Il essaya de se lever et de saluer avec une sorte d'élégance, dont le contraste faisait mal et pitié. Des haillons le couvraient; sur un grabat, la malheureuse créature qui l'avait suivi dans sa prison, gémissait profondément. L'aisance qu'il mit à nous saluer, et l'air de bonne compagnie qu'il affectait, nous parurent déplorables. La jeune femme s'assit et fondant en larmes :

« Voilà, dit-elle, l'homme que j'ai tant aimé! »

Cette exclamation ramena Édouard au sentiment de sa misère; tout son corps trembla, il s'appuya contre la muraille; vous eussiez dit un condamné à mort qui vient d'entendre le bruit de la charrette fatale. Après quelques momens de silence :

— Vous êtes donc venu, s'écria-t-il amèrement pour être témoin de ma dégradation, vous dont l'opinion était d'un si haut prix pour moi? »

Aussitôt il fondit en larmes, ouvrit la porte du corridor, se précipita dans la chambre d'un prisonnier voisin, et s'y renferma. La honte l'avait vaincu. Cette étrange conduite fut en vain combattue par sa femme elle-même qui resta long-tems auprès de la porte, lui adressant des paroles consolantes. L'infortuné resta muet : elle fut forcée de s'en aller avec son fils presque sans l'avoir vu.

Le pilori et la déportation couronnèrent dignement cette existence pleine de fautes, mais dont les premiers pas avaient eu tant de succès, de bonheur et de pureté. Je ne doute pas que le commerce d'Édouard avec les habitans ordinaires de la prison n'ait puissamment concouru à le dépraver. L'enseignement mutuel des vices est

le résultat ordinaire de ce système absurde que les Américains seuls ont eu le courage et le bon sens d'anéantir. Les prisons, ces machines à faire du crime ont jeté dans la société plus de coupables qu'elles n'en ont reçu ; elles ont augmenté l'intensité des penchans criminels, chez les êtres déjà souillés. Homme d'honneur, si une étourderie ou une méprise de la loi vous jette là, vous sortez avili. Faible et impressible, vous sortez gâté. Dénué de principes, vous y trouvez un système bien arrêté, un parti pris, une espèce d'honneur et de courage porté dans la pratique de tout ce qui est mal : entièrement corrompu, vous vous perfectionnez dans la fraude, vous complétez votre instruction de faussaire ou d'assassin : vous étendez vos relations avec cette grande république secrète des malfaiteurs en guerre contre la société ; vous vous procurez mille ressources pour l'avenir, et des amis dans le besoin. O belle création de la justice humaine, et que tout cela est merveilleusement inventé !

L'Espagnol Trueba, qui avait entendu si souvent les Anglais railler amèrement les institutions de sa patrie, et faire valoir les douceurs du gouvernement représentatif, se demandait, après avoir visité Fleet-Street et Marshalsea, ces deux grandes manufactures d'escroquerie et de rapine, si l'Angleterre avait raison de vanter ses institutions séculaires.

(*Metropolitan.*)

Voyages.

DES INHUMATIONS

ET

DES LIEUX CONSACRÉS AUX SÉPULTURES

DANS L'INDE.

L'étranger nouvellement arrivé dans l'Inde ressent une impression pénible, lorsqu'il visite pour la première fois un cimetière chrétien; ce n'est point cette douce mélancolie qu'inspire en Angleterre la vue d'un champ de repos, mais bien un sentiment d'horreur et de dégoût. Dans les grandes villes anglo-hindoues, les terrains consacrés à recevoir les restes des malheureux morts loin de leur patrie sont bientôt comblés: une tombe ne se creuse qu'aux dépens d'une autre tombe; et les ossemens, arrachés à leur dernière demeure, blanchissent sur l'herbe et donnent à ces tristes lieux l'aspect d'un rebutant charnier. Les vautours peuplent les arbres des environs; les murs en ruines servent de retraite à des chauve-souris monstrueuses; les loups et les chacals viennent pendant la nuit rôder autour des sépultures, et déchirer les cadavres qu'ils peuvent dérober à la terre. Pour garantir les tombes de ces attaques, on a soin de les creuser à une grande profondeur, et de les couvrir d'abord de fortes planches, puis d'un revêtement en maçonnerie: mais jusqu'au moment où ces travaux sont terminés, on est obligé de laisser nuit et jour une garde sur les lieux.

Voici des scènes qui, quoique d'un autre genre, ne

laissent pas moins de tristesse dans l'ame; c'est l'aspect de la branche du Gange (appelée *Hougly*) sur laquelle se trouve Calcutta. On sait que ce fleuve sacré sert de dépôt mortuaire aux castes d'un ordre inférieur qui habitent ses rives. C'est au capitaine Dugald Carmichael que nous emprunterons ce tableau. « Lorqu'un Hindou est sur le point de mourir, dit-il, ses parens le portent au bord du fleuve, où ils l'étendent tout de son long, et sans doute pour accélérer sa fin, remplissent de limon sa bouche et ses narines. Aussitôt qu'il a expiré, son corps est jeté dans la rivière, où il descend et remonte avec la marée, jusqu'à ce qu'il ait été avalé par un alligator, ou que, jeté à terre, il devienne la proie des chacals et des vautours.

» Cette horrible coutume, fondée sur les principes de la religion des Hindous, rend le passage de la mer à Calcutta très dégoûtant pour les Européens, et détruit entièrement le plaisir qu'ils sont disposés à éprouver, lorsqu'après un ennuyeux voyage, ils découvrent les plaines riantes de ce pays. On ne peut jeter un coup-d'œil sur la rivière sans être repoussé par l'aspect de nombreux cadavres humains blanchis par le soleil, flottant par l'effet de la corruption, et dévorés par des oiseaux de proie qui se posent sur eux et flottent avec eux. Si l'on dirige ses regards sur les bords du fleuve, on le voit couvert de milans, de vautours, de hérons, de chiens de pariahs, entièrement occupés au même travail. Les ombres de la nuit voilent ce spectacle dégoûtant; mais à peine l'obscurité a-t-elle commencé que les hurlemens des loups et les cris des chacals frappent les oreilles, au moment qu'ils s'approchent pour prendre part à cet affreux repas. Un séjour de quelques mois dans le pays accoutume, il est vrai, les Européens à tous ces objets, et l'eau du Hougly est réputée par nos marins, comme la première après celle de la Tamise.»

Les cimetières des Européens dans l'Inde ne possèdent qu'un très-petit nombre de ces monumens qui chez nous déguisent l'aspect lugubre de ces lieux, en même tems qu'ils attirent l'attention du voyageur. Ce sont ordinairement des obélisques grossièrement construits; des colonnes sans goût et sans proportion ou des piédestaux qui supportent des urnes de toutes les formes. Quelques-uns, et ce sont les plus remarquables, ont été construits à l'instar des tombeaux musulmans. Dans ce cas le sarcophage est placé sur une plate-forme, au-dessus de laquelle s'élève un dôme soutenu par des colonnes.

Mais quand même ces mausolées seraient aussi vastes et aussi élégans que ceux qui leur servent de modèle, l'emplacement qu'ils occupent leur ôterait une partie de leurs avantages. Presque toujours ce sont des terrains plats, sans accidens, sans perspective, qui leur sont affectés. Les Musulmans choisissent au contraire, pour leurs champs de repos, les sites les plus rians et les mieux exposés. La plupart des montagnes qui les environnent sont en outre couronnées par des constructions tumulaires qu'on prendrait de loin pour des forteresses; et quoique, en général, les Hindous qui habitent les environs des villes soient pauvres, il est rare qu'ils négligent la tombe de leurs frères. Il se trouve toujours quelque main pieuse pour y jeter des fleurs, et en arracher les plantes vivaces qui, sans cela, en auraient bientôt envahi la surface.

Ce sentiment religieux, profondément empreint dans l'ame des Hindous, s'étend aussi aux morts de toutes les sectes, de toutes les croyances. Ils conservent précieusement la mémoire des Européens qui se sont distingués par leurs vertus, et plus d'une tombe chrétienne reçoit dans l'Inde les honneurs divins. L'Hindou, qui fuit avec horreur le contact des morts, s'incline avec respect devant les

restes d'un homme de bien, à quelque religion qu'il ait appartenu. Dans les environs d'Agra, s'élève la tombe d'un officier européen dont toute la vie fut consacrée à des actes de bienfaisance. Sa mémoire est vénérée par les habitans du pays, qui entretiennent une lampe en son honneur. A Bombay, il arrive souvent qu'un Cypaye en faction présente les armes à l'esprit des officiers-généraux anglais qui, durant leur vie, étaient devenus l'objet de l'affection de l'armée. Les Cypayes croient que l'ame de ces morts illustres revient, dans les nuits où la lune brille de tout son éclat, visiter encore les postes occupés par leurs anciens compagnons d'armes.

Il existe dans les environs de Rajmhal un monument moins remarquable par sa beauté que par l'intérêt qui s'y rattache. C'est un cénotaphe, d'architecture hindoue, que les habitans des montagnes ont élevé à la mémoire d'Auguste Cléveland, autrefois juge à Boglipour. Deux fakirs veillent continuellement pour y entretenir une lampe. Les pauvres Indiens qui furent l'objet des soins paternels de ce magistrat, ont conservé pour sa mémoire un respect qui approche de l'idolâtrie; et tous les ans une fête est célébrée autour de son tombeau. M. Cléveland est mort, il y a environ quarante ans, à Calcutta, où son corps repose dans le cimetière public. Les montagnards de Rajmhal n'ignorent point cette circonstance; mais ils n'en ont pas moins, pour la tombe de Boglipour, la même vénération que si elle renfermait réellement les restes de celui qu'ils ont aimé.

Lorsque cet homme vertueux arriva à Boglipour, les montagnes de ce district étaient habitées par une caste d'Hindous, en butte au mépris et à la haine des habitans de la plaine. Quoique appartenant au rite brahmanique, ils ne craignaient pas de se nourrir de viandes regardées

comme immondes par les autres castes; et cette souillure était pour eux un titre de proscription. M. Cléveland fut le premier qui conçut le projet de les arracher à cette condition humiliante, et de les réhabiliter dans l'esprit de leurs compatriotes. Les opposans entendirent sa voix, se soumirent à ses décisions; et les montagnards, confians en sa parole, purent apporter sans crainte les produits de leurs récoltes aux bazars qu'ils n'auraient visités autrefois qu'au péril de leur vie. Ces montagnards, si méprisés de leurs arrogans voisins, sont dévoués, fidèles et pleins de franchise. On en voit souvent au service des Européens, et l'on cite des exemples touchans de leur attachement pour leur maître. Un médecin au service de la Compagnie avait été envoyé dans les *Jungles*, pour soigner un officier anglais. Lorsqu'il arriva, l'officier était mort. Tous ses domestiques l'avaient abandonné, tous, excepté un pauvre montagnard qui resta près du cadavre pour en chasser les mouches, et ne quitta son poste que lorsque le corps eut reçu les derniers devoirs.

Dans un pays où les stations sont à plusieurs journées de marche les unes des autres, il n'est pas rare que des Européens trouvent la mort durant ces longs et pénibles voyages; et comme la chaleur excessive du climat détermine une décomposition rapide, il est impossible de transporter leur corps jusqu'à l'établissement le plus rapproché. On les ensevelit aussitôt sur les lieux mêmes où ils viennent d'expirer. Au milieu d'une solitude sauvage, ces monumens improvisés frappent les yeux du voyageur, et lui apprennent que, là où il se trouve, la mort a atteint un malheureux compatriote isolé comme lui, comme lui comptant peut-être sur le bonheur d'embrasser bientôt ses amis et sa famille.

Les étrangers qui voyagent sur le Gange vont ordinai-

rement visiter le palais ruiné de Rajmhal, dont les salles de marbre ne sont aujourd'hui habitées que par des lézards et des chauve-souris. En entrant dans la cour du palais, les premiers objets qui frappent les yeux sont deux tombes européennes. L'aspect de ces monumens chrétiens, élevés dans le palais des anciens maîtres du Bengale, a quelque chose de solennel : d'un côté le pouvoir irrésistible du temps, de l'autre l'instabilité des grandeurs humaines et le néant de nos espérances. Non loin du palais, sur une colline verdoyante, s'élève une colonne de marbre surmontée d'une urne funéraire. C'est là que mourut, dit-on, une jeune Anglaise enlevée par une de ces maladies subites si funestes aux Européens. Les rayons du soleil réfléchis par la surface polie des pierres qui composent ce monument, le signalent de loin à l'attention du voyageur.

Les funérailles des Européens que la mort a frappés loin de toute habitation, offrent souvent des épisodes déchirans et qui jettent sur ces cérémonies de bien sombres reflets. Un employé de la Compagnie, que ses devoirs avaient appelé dans un district éloigné, fut saisi d'une attaque de fièvre, et reprit le chemin de sa résidence. Il avait informé sa femme de son indisposition, et lui avait indiqué le jour de son arrivée. Mais s'étant arrêté dans un village en attendant que la chaleur eût diminué d'intensité, il apprit qu'un Européen venait de mourir dans un appartement à côté du sien. Connaissant le sort qui attendait la dépouille mortelle de son compatriote dans un lieu habité par des gens qui se croient souillés par le contact d'un cadavre, il résolut de lui procurer une sépulture décente. Il se leva donc, malgré la violence de la fièvre, suivit le corps jusqu'à la tombe, et ne rentra qu'après l'accomplissement de toutes les cérémonies religieuses.

Épuisé par ce triste devoir, il se remit dans son palanquin, et continua sa route. Mais le jour même il éprouva un redoublement de fièvre, et expira sur le grand chemin ; ses porteurs effrayés s'enfuirent dans les bois, car il n'y a qu'un vif sentiment d'affection qui puisse obliger un Hindou à rester auprès du cadavre d'une personne qui a appartenu à une autre secte.

Cependant la femme du malheureux voyageur s'était empressée d'aller à sa rencontre ; déjà elle distinguait les couleurs du palanquin de son mari, et brûlait du désir de presser contre son cœur l'objet de ses plus tendres affections, lorsque s'approchant, elle reconnut que dans ce palanquin abandonné il n'y avait plus qu'un cadavre. Ses prières, ses instances et ses promesses ne purent déterminer ses porteurs à l'aider à ensevelir le corps de son mari : leurs préjugés les rendirent sourds à la voix de l'intérêt et de l'humanité. Voyant qu'elle ne pouvait vaincre leur répugnance, elle les envoya au prochain village pour chercher du secours, et se chargea seule du soin pénible de veiller sur le corps, dont la décomposition commençait à se manifester. Bientôt elle s'aperçut qu'elle ne pourrait parvenir à le défendre contre des myriades d'insectes, et contre les attaques plus dangereuses encore des oiseaux de proie, et des bêtes sauvages dont elle entendait les hurlemens dans les bois d'alentour. Animée par son désespoir, elle creusa la terre avec ses mains, et parvint à faire une fosse assez grande pour cacher entièrement le cadavre.

Pendant mon séjour à Calcutta, on me rapporta un événement dont les particularités n'offrent pas moins d'intérêt. Un jeune Anglais, nouvellement arrivé, était employé dans le commerce de l'indigo ; sa maison le chargea de visiter une factorerie éloignée ; l'objet de ce voyage

était de la plus haute importance ; mais le jeune employé voyait arriver l'instant du départ avec une inquiétude extrême. Quoique jouissant d'ailleurs d'une santé parfaite, il tomba dans un abattement complet, et les remontrances les plus sévères de ses chefs purent à peine le déterminer à partir. Ce fut avec un profond découragement qu'il monta dans son palanquin ; au bout de quelques milles, il descendit et s'enfonça dans les taillis qui bordaient la route ; ses porteurs restèrent long-tems à l'attendre, ils craignaient de le troubler dans ses méditations. Enfin, alarmés de sa longue absence, ils allèrent faire leur rapport à l'officier civil le plus près. Aussitôt le juge donna l'ordre à ses gardes de parcourir les bois ; et, après plusieurs heures de recherches, on trouva le corps du malheureux voyageur couché sous un arbre, et à demi dévoré par les loups et les chacals ; les circonstances de sa mort restèrent enveloppées d'un voile impénétrable. On ne put jamais savoir s'il avait attenté lui-même à ses jours, ou si la mort l'avait subitement frappé. Peut-être le chagrin de quitter des amis, la violence de sentimens long-tems comprimés, éclatant tout-à-coup, déterminèrent en lui une de ces congestions sanguines si fréquentes sous les climats brûlans de l'Inde.

Dans les longs voyages entrepris d'une station à l'autre, il est difficile ou presque impossible de se procurer les secours de la médecine. Qu'il est pénible alors de voir expirer ceux qu'on aime, sans pouvoir leur donner des soins qui peut-être les rendraient à la vie ! Une jeune dame qui venait d'épouser un employé de la Compagnie, s'embarqua avec lui à bord d'un *budjerow* (petit bateau plat), pour se rendre à Patna, où était fixé le lieu de leur résidence future. Le mari, saisi d'une attaque soudaine, au milieu du trajet, loin de toute habitation, languit pendant quelques

jours, et mourut. En vain les domestiques supplièrent la dame de permettre qu'on descendît le corps à terre et qu'on l'enterràt dans les Jungles; elle s'y refusa absolument. Ils montèrent alors dans le bateau qui portait les bagages et abandonnèrent leur maîtresse, seule avec le cadavre de son mari.

La jeune femme, renonçant à un voyage désormais sans objet pour elle, détourna le *budjerow*, et le laissa aller à la dérive. Par malheur le vent était contraire; et, bien que le courant fût très-fort, la marche du bateau était lente. On ne peut se faire une juste idée de tout ce qu'eut à souffrir cette infortunée. Bientôt l'atmosphère devint insupportable dans l'étroite enceinte du navire. Le cadavre se décomposait rapidement : la chaleur était excessive. Cependant la jeune veuve ne perdit point l'espérance de rendre les derniers devoirs au corps de son époux; et le matin du troisième jour, elle aperçut enfin une habitation européenne. Les maîtres de l'établissement lui prodiguèrent tous les secours ; ils se chargèrent de garder le corps et donnèrent sur-le-champ les ordres nécessaires pour l'ensevelir. On eut bien de la peine à placer le cadavre dans le cercueil qu'on lui avait préparé; mais enfin la cérémonie funèbre s'accomplit, et la jeune dame recueillit ainsi le prix de ses souffrances.

Pendant mon séjour dans une station de l'intérieur, je pus m'apercevoir combien les inhumations qui se pratiquent avec tant de hâte dans l'Inde, agissent d'une manière funeste sur la santé des assistans. Un jeune sous-officier du dix-huitième de ligne venait de mourir, et les chefs, par je ne sais quelle inconcevable absence d'esprit, commandèrent un détachement de recrues pour accompagner le convoi de leur camarade. Dix à douze hommes tombèrent pendant le service funèbre. Plusieurs

étaient morts subitement, et de ceux qu'on porta à l'hôpital, un seul se rétablit.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte de ces terribles effets, il faut qu'il connaisse les circonstances qui accompagnent dans l'Inde le service des morts. La rapidité de la dissolution oblige l'officiant à mettre la plus grande précipitation dans l'accomplissement des devoirs religieux, et cet empressement sinistre remplit l'ame des assistans d'un vague sentiment de crainte; il semble leur rappeler sans cesse le danger qui plane sur leurs têtes. Un seul exemple suffira pour faire connaître la promptitude avec laquelle s'exécutent toutes les dispositions relatives aux sépultures dans ce pays. Un riche habitant de Calcutta reçut, en rentrant chez lui, une lettre qui lui faisait part de la mort d'un ami intime qu'il avait laissé en parfaite santé quelques heures auparavant. Il courut aussitôt à la maison du défunt, et eut à peine le tems de contempler les traits de l'ami qu'il venait de perdre : les ouvriers clouaient déjà le cercueil pour le placer sur le char funéraire. Une heure après, il était agenouillé sur une tombe fraîchement recouverte.

Ce sont les plus proches parens du mort qui sont chargés de porter les coins du drap mortuaire. Ils descendent de voiture à l'entrée du cimetière, et se placent dans l'ordre que leur indique le maître des cérémonies. Les funérailles ont toujours lieu après le coucher du soleil; et dans la saison des pluies, l'état de l'atmosphère et l'humidité du sol accroissent l'imminence du danger. Mais les lois de l'étiquette qui régissent la société anglo-hindoue sont si sévères que nul ne peut s'y soustraire sous peine de proscription.

Autrefois Calcutta n'avait d'autre cimetière que celui attenant à la cathédrale, mais il est fermé depuis long-tems. Dès l'année 1802, les monumens qu'il renfermait en grand nombre se trouvèrent dans un tel état de dégrada-

tion, que, pour éviter les accidens dont ils menaçaient les curieux qui venaient les visiter, on fut obligé d'en abattre la plus grande partie. On nettoya avec soin les tablettes de pierre et de marbre qui les recouvraient, et on les dressa contre les murailles du cimetière, où elles sont encore. Le travail de terrassement auquel cette mesure donna lieu parut un acte de vandalisme et de profanation aux yeux des habitans de Calcutta, quoique peut-être ils ne dussent accuser que leur propre négligence de la destruction des monumens qu'ils regrettaient.

Parmi les tombeaux ainsi impitoyablement enlevés, se trouvait celui du gouverneur Job Charnock, le fondateur du fort William. Il mourut en 1692. La vie privée du gouverneur Charnock présente un incident assez curieux, quoique peu rare à l'époque où il vivait. Il ne sera pas sans intérêt de le rapporter ici. On sait qu'il fut un des premiers qui s'occupa d'abolir l'usage cruel qui oblige les femmes hindoues à se brûler sur le corps de leur mari. Ayant appris un jour qu'une de ces cérémonies devait avoir lieu, il y envoya ses gardes avec ordre d'arracher la victime au bûcher. Ceux-ci obéirent, et lui amenèrent une jeune femme d'une rare beauté, âgée de quinze ans à peine. Charnock la prit sous sa protection, et conçut bientôt pour elle une tendresse qui fut payée de retour. Cet attachement dura jusqu'à la mort de celle qui en était l'objet. Bien que la jeune Indienne n'eût pas beaucoup de motifs pour regretter une secte qui avait exigé d'elle un si affreux sacrifice, elle ne changea point de religion, et le gouverneur ne parut pas prendre beaucoup de peine pour la convertir au christianisme. Après la mort de sa protégée, il ordonna qu'on sacrifiât tous les ans un coq sur son tombeau. Ce mausolée, l'un des plus anciens de Calcutta, subsiste encore.

Les Anglais de distinction contractent souvent des unions de ce genre avec des femmes hindoues, et les naturels du pays ne les voient pas avec l'horreur que devrait faire supposer leur intolérance religieuse. Loin de là, ils respectent la mémoire des femmes qui se sont montrées fidèles à ces engagemens illicites. On voit dans les environs d'une ville indienne dont le nom m'échappe, un très-beau monument élevé en l'honneur d'une dame musulmane, qui vécut pendant quarante ans avec un Anglais attaché à la station voisine. Lorsqu'elle mourut, quelques-uns des plus riches habitans de la ville, voulant montrer combien ils avaient d'estime pour son caractère, firent les frais d'un riche poële en drap d'or, qui fut placé sur son sarcophage.

Les femmes hindoues, qui vivent continuellement séparées du monde, ne regardent point cet isolement comme une privation. D'elles-mêmes, lorsqu'elles deviennent les compagnes des Anglais, elles se confinent sévèrement dans la maison de leur protecteur chrétien; et, hors quelques cas très-rares, ne sortent point, et se conduisent comme si elles étaient les femmes légitimes de Musulmans d'un rang distingué. Ce que nous disons ici ne s'applique point aux femmes des classes inférieures, qui se sont déjà déshonorées, et qui, n'ayant plus de convenances à observer, se conduisent de la manière la plus scandaleuse.

On a cependant laissé subsister dans le cimetière de Calcutta un monument auquel se rattache le plus vif intérêt. Il se compose de quatorze colonnes élevées à la mémoire d'un pareil nombre d'officiers anglais qui succombèrent, il y a environ trente ans, dans un engagement terrible avec les Rohillas. Dans cette action, les troupes de la Compagnie se trouvèrent abandonnées à leurs propres forces. Trente mille hommes de troupes alliées que le nabab de Lucknou avait amenés sur le champ de ba-

taille, restèrent tranquilles spectateurs du combat, jusqu'au moment où la victoire se décida en faveur des Anglais, tant était grande la terreur que le nom des Rohillas inspirait à toutes les nations indiennes ! On a élevé un obélisque sur la place même où tombèrent ces braves officiers ; et pour éterniser la mémoire de ce fait d'armes, on a donné au village près duquel il a eu lieu, le nom de *Fussy-Gange,* champ de la victoire.

Parmi les Européens qui résident dans l'Inde, il en est qui font eux-mêmes construire à l'avance leurs tombes. Le colonel Skirmer, commandant un des régimens de troupes légères au service de la Compagnie, a fait élever au centre d'un charmant jardin, dans sa propriété de Balaspour, un mausolée d'un style très-pur, destiné à recevoir sa dépouille mortelle. Beaucoup de gens riches laissent ce soin à leurs héritiers ; mais il n'est pas rare de voir éluder ou négliger cette clause du testament.

Nous citerons à ce sujet l'exemple du général Claude Martin, français de naissance, mort dans le royaume d'Oude il y a trente ans. C'était un officier de fortune, que son courage avait élevé du rang de simple soldat aux premiers grades de l'armée. Il avait préparé lui-même sa dernière demeure dans un caveau dépendant de la magnifique maison qu'il possédait à Lucknou. Son corps est déposé dans un beau sarcophage de marbre blanc, en forme d'autel antique, surmonté de son buste également en marbre, et avec cette courte inscription qui fait honneur à la modestie du défunt : « Le général-major Claude Martin, né » à Lyon en janvier 1738, est arrivé dans l'Inde simple » soldat, et est mort à Lucknou le 15 septembre 1800. » Priez pour lui. » Aux quatre coins de la tombe, sont quatre grenadiers de grandeur naturelle, les armes renversées ; mais ce groupe est loin de produire l'effet que le

général Claude Martin en attendait sans doute. Il avait ordonné par son testament que les figures fussent sculptées en marbre; et on les a tout simplement coulées en plâtre.

Dans un grand nombre de stations, il n'y a pas de terrain consacré aux sépultures. On rencontre souvent dans le voisinage immédiat des habitations un obélisque ou une pyramide grossière placés sur les tombes, et malgré l'irrégularité de leur structure, ces monumens offrent des souvenirs intéressans, pour ceux qui conservent avec piété la mémoire des amis qu'ils ont perdus. Dans les districts les plus reculés des provinces supérieures, il n'est pas rare de rencontrer des tombes au milieu des jardins des habitations anglaises. Là du moins on est sûr qu'elles seront entretenues avec plus de soin que dans les charniers fétides des villes populeuses. Mais ce mode d'inhumation devient la source de fréquens troubles domestiques. Ainsi à Bundelkand, un des employés de la Compagnie ayant perdu son enfant, le fit enterrer dans le jardin. Dès ce moment, tous les domestiques quittèrent l'habitation chaque soir, malgré l'affection qu'ils portaient à leur maître. Ils prétendaient que l'esprit de l'enfant se promenait la nuit, et venait demander à la maison du pain et du beurre; il n'y eut point de remède contre la panique causée par cette prétendue apparition. L'habitation était située sur une montagne escarpée, dans un site sauvage infesté par les tigres et les autres bêtes féroces. Chaque soir les domestiques se réfugiaient en masse dans le village situé au bas de la montagne, et laissaient leur maître jouir sans distraction du triste concert que les habitans de la forêt venaient exécuter sous ses fenêtres.

Dans beaucoup de contrées, les indigènes puisent de l'eau du Gange dans des vases qu'ils suspendent aux branches des arbres hantés par des esprits, afin que ceux-ci

trouvent de quoi apaiser leur soif. On calme aussi la faim d'un enfant mort, en plaçant sur sa tombe un morceau de pain et de beurre. Mais les esprits ne sont pas les seuls visiteurs que redoutent ces peuples superstitieux. Quelques familles sont aussi tourmentées par les démons : et comme il n'y a pas de moyen connu pour résister aux puissances des ténèbres, on n'a alors d'autre ressource que d'abandonner sa demeure, et de la laisser tomber en ruines. On voit sur la route de Chrowingee une habitation magnifique, à laquelle se rattache quelque légende superstitieuse, et qui paraît vouée à la destruction ; on ne peut trouver personne pour l'habiter. Les croisées ne protégent plus les appartemens contre l'action de l'atmosphère, les portes sont à demi sorties de leurs gonds, l'herbe pousse dans les cours et tapisse les corniches ; en un mot, l'ensemble présente l'aspect sinistre d'un repaire hanté par les goules et les vampires.

Les inscriptions tumulaires des Indiens se distinguent par leur simplicité et leur bon sens. Quelquefois, comme en Europe, l'expression de la douleur dépasse les bornes de la discrétion, et force le lecteur à un sourire involontaire. Quelques épitaphes présentent des expressions ampoulées et prétentieuses. Mais en général presque toutes les tombes qui renferment les restes des Européens portent seulement le nom du mort et la date de leur érection.

Cependant les cimetières de l'Inde présentent à chaque pas des gages de l'affection des officiers de l'armée pour les jeunes camarades qu'ils ont perdus. Les plus somptueux de ces monumens ont été élevés à la mémoire de jeunes gens de haute espérance, déjà chers à la société par leurs vertus domestiques ou par quelque brillant fait d'armes. Souvent les officiers d'un régiment ouvrent entre eux des souscriptions, pour élever un mausolée sur la

tombe d'un frère d'armes. Au milieu du mauvais goût qui règne en général dans ces constructions, l'œil distingue de loin en loin avec étonnement quelques morceaux de sculpture remarquables. Ces derniers sont l'ouvrage de sculpteurs anglais, et ont été transportés à grands frais dans l'Inde. Les résidens de Madras ont les premiers employé le talent des artistes de la mère-patrie, pour reproduire les traits des personnes qui leur avaient été chères. On cite comme modèle en ce genre le mausolée élevé dans l'église Saint-Georges, à la mémoire du docteur Anderson.

Mais qu'il y a loin de ces monumens mesquins, disposés sur des proportions si étroites, à ces constructions colossales que les anciens habitans de l'Inde élevaient à leurs rois, à leurs princes ou aux personnages qu'ils révéraient! Parmi les plus remarquables, nous citerons le mausolée que fit ériger Jehanguir, père d'Aurengzeb, à Agra, en l'honneur de sa femme Taaje-Mahal.

Imaginez une plaine immense, déchirée par les ravins, offrant l'aspect de la désolation, et au milieu de ce désert un palais de granit rouge, surmonté de dômes et de kiosques, où l'éclat de l'argent se marie aux feux du granit. Au centre, une vaste rotonde surmontée d'une coupole que supporte une double colonnade, sert de péristyle au monument; mais on oublie sa magnificence dès qu'on aperçoit le délicieux jardin qui l'environne.

Au bout d'une belle avenue de cyprès, dont le sombre feuillage se reflète dans de vastes bassins de marbre où se renouvelle une eau toujours pure, apparaît le mausolée, étincelant comme un palais de fées. Il est en marbre d'une éblouissante blancheur, et s'élève au-dessus d'une plate-forme de marbre de même couleur, haute de quinze pieds. L'intérieur de cette plate-forme est occupé par le tom-

beau ; chacun de ses côtés correspond à une pièce en marbre où l'air se renouvelle à l'aide de sculptures à jour pratiquées en forme de croisées, dans le mur extérieur. Le centre est occupé par le mausolée. C'est un édifice octogone surmonté d'un dôme flanqué de kiosques d'une moindre hauteur ; l'intérieur est revêtu de marbre et semé de mosaïques représentant des vases, des fleurs, des oiseaux, d'un fini si parfait qu'on les croirait peints sur satin. On a employé à ces mosaïques trente-six espèces de cornalines et une étonnante profusion d'agates, de turquoises, de lapis-lazuli, etc.

A Vizapour, les restes du mausolée du sultan Mohammed-chah, dont la construction dura quarante-deux ans, attirent encore l'attention des étrangers. Ce monument est surmonté d'une coupole dont le diamètre n'est que de dix pieds plus petit que celui de la coupole de Saint-Pierre à Rome ; on y remarque un écho qui est aussi parfait que celui produit par la galerie sonore de la coupole de Saint-Paul à Londres ; quatre beaux minarets de forme octogone s'élèvent à cent quarante pieds aux quatre coins de ce magnifique édifice, dont la mosquée qui en dépend n'est pas une des moins belles parties.

C'est dans la même ville que se trouve le mausolée du sultan Ibrahim II, que l'on peut comparer aux constructions les plus belles en ce genre de l'Inde septentrionale. Toutes les faces extérieures de ce monument sont recouvertes d'inscriptions du Coran, sculptées avec le plus grand art, et forment par leur dispositions, aussi belles que variées, une infinité d'ornemens; on pourrait presque dire que cet édifice ressemble à une belle page de l'un des plus beaux et des plus riches manuscrits arabes, car on assure que tout le Coran y est sculpté.

A Delhi, on cite aussi le tombeau d'*Houmayoun*, bâti-

ment magnifique, environné d'un vaste jardin orné de terrasses et de fontaines, qui ayant été négligés, tombent en ruine; enfin le *Kattab-Minar*, superbe mausolée élevé à la mémoire de *Kattab-Salnib*, saint personnage mahométan : c'est une tour ronde qui s'élève sur un polygone de vingt-sept côtés à cinq étages, qui vont en diminuant jusqu'à la hauteur de deux cent quarante-deux pieds.

Il se passera sans doute long-tems encore avant que les sculpteurs de l'Inde actuelle puissent égaler ces modèles; mais les amis de l'humanité ne poussent pas si loin leurs prétentions. Ils n'exigent pas que les cimetières de Bombay, de Calcutta et de Madras rivalisent de pompe et de richesses avec les antiques nécropoles de Sadras, de Beeder ou d'Elora, ni même avec notre basilique beaucoup moins grandiose de Westminster-Abbey; ce qu'ils demandent, c'est qu'on accorde un peu plus d'attention aux soins réclamés par la salubrité publique et qu'on ait un peu plus d'égards pour les restes de leurs infortunés compatriotes.

(*Asiatic Journal.*)



Statistique.

DU COMMERCE ET DE L'USAGE DES PELLETERIES

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

Le corps de la plupart des animaux a été entièrement couvert par la nature d'une fourrure plus ou moins épaisse, qui les protége contre l'intempérie des saisons. Moins favorisé sous ce rapport, celui de l'homme n'a rien qui le garantisse naturellement du froid, de l'humidité ou de la chaleur, quoiqu'il soit très-sensible à leur action. Heureusement l'intelligence dont est douée la race humaine lui a suggéré les moyens de réparer l'oubli de la nature, en se couvrant de vêtemens artificiels.

Dans les pays dont les habitans ont fait de bonne heure des progrès dans la civilisation, la brebis, la chèvre et le chameau n'ont pas tardé à être réduits à l'état de domesticité, puis on cherché à obtenir de ces animaux, sans les tuer, une provision de poils ou de laine, et enfin on est parvenu à en faire des tissus plus commodes que les peaux brutes des animaux et plus susceptibles de recevoir des ornemens et des couleurs. Telle a dû être la progression. Malheureusement nous manquons de documens sur ces tems primitifs, et toutes les théories qu'on prétendrait y substituer, quelque plausibles qu'elles pussent être, laisseraient toujours notre esprit dans le doute sur la marche qu'a suivie la civilisation.

C'est un fait cependant très-remarquable, que les val-

lées du Tigre et de l'Euphrate, celles du Nil, ainsi que la Syrie depuis la mer, et en allant à l'est jusqu'au grand désert qui la sépare de la Mésopotamie, étaient habitées par des peuples très-civilisés, qui s'habillaient avec des étoffes de coton, de lin ou de laine, tandis que les plaines sablonneuses qui s'étendent à l'ouest de la mer d'Aral jusqu'aux bouches du Danube, le long des bords de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, étaient, ainsi que la chaîne du Caucase qui les coupe, habitées ou plutôt parcourues par des tribus indépendantes de pâtres nomades, montés sur des chevaux et vêtus de peaux ou de fourrures.

Les pelleteries ne devaient pas être employées chez les Juifs; la loi de Moïse sur les animaux impurs s'y opposait. Quant aux Grecs et aux Romains, les premiers considéraient l'usage des fourrures comme un signe de grossièreté et de barbarie, et les autres ne les voyaient qu'avec une répugnance extrême. Les Perses sont donc de tous les peuples civilisés de l'antiquité les seuls pour qui elles aient été un objet de luxe. Élien, dans son ouvrage sur les animaux, écrit vers l'an 210 de l'ère chrétienne, nous apprend qu'il se trouvait dans le district de Térédon, en Babylonie, une certaine espèce de rats dont les peaux douces et moelleuses étaient portées en Perse, où on en faisait des vêtemens très-chauds. Nous manquons de données pour pouvoir dire avec certitude quelle espèce d'animal Élien a voulu désigner, mais il est très-possible que ce soit quelque variété de marte ou de petite fouine, car les Grecs et les Romains confondaient tous les quadrupèdes de ce genre sous le nom de rats. Zonare rapporte que Sapor possédait une tente faite à Babylone avec des peaux d'animaux du pays formant des compartimens de différentes couleurs, et l'on sait qu'Holopherne, général de Nabuchodonosor, lors du siége de Béthulie, fit asseoir dans sa

tente la belle Judith sur des peaux très-moelleuses et d'un grand prix. On peut donc regarder comme démontré qu'il se faisait à Babylone un commerce de pelleteries destinées soit aux vêtemens, soit aux doublures des tentes.

Ovide, exilé dans la forteresse de Tomes, à l'embouchure du Danube, où il passa les dernières années de sa vie, nous a laissé dans ses *Tristes* des descriptions pleines de vérité de la contrée barbare et du rude climat qu'il était forcé d'habiter, et des maraudeurs scythes, plus barbares et plus rudes encore, qui y exerçaient leurs déprédations. Tacite, dans son livre sur les Mœurs des Germains, écrit sous le règne de Trajan, ayant occasion de parler des *Fenni*, l'une de ces peuplades les plus barbares et les plus éloignées de Rome, les peint en termes aussi méprisans qu'énergiques. « Les Fenni, dit-il, sont d'une férocité rare, d'une misère dégoûtante. Ils n'ont ni armes, ni chevaux, ni maisons; ils se nourrissent d'herbes sauvages et n'ont d'autres vêtemens que des peaux, d'autres lits que la terre. »

Le poète Claudien, qui écrivait sous le règne d'Honorius, époque où de nombreux rapports d'amitié ou d'inimitié s'établirent entre les peuplades scythes ou sarmates placées au nord du Danube et les sujets du Bas-Empire, parle dans un de ses ouvrages de l'*assemblée fourrée* des Gètes, « *Pellita Getarum curia;* » et dans sa satire contre Ruffin, ministre d'Honorius et ennemi politique de Stilicon, protecteur de Claudien, après avoir parlé de la garde gète attachée à la personne de Ruffin, il exhale toute son indignation contre celui-ci, parce qu'il avait adopté les vêtemens *fourrés* de ces barbares et qu'il avait même osé paraître en fourrures sur le siége de la justice.

Ainsi les Romains et les Grecs du Bas-Empire considéraient les fourrures comme un signe caractéristique de barbarie. Lorsque Ruffin, dans le seul but peut-être de

plaire aux Gètes de sa garde, se hasarda à se montrer en public vêtu d'une robe fourrée, il blessa les préjugés des habitans de Constantinople, et donna prise aux reproches et à la critique de ses ennemis.

Mais dans le sixième siècle, les Romains divisés et énervés n'opposèrent plus aux attaques des Barbares qu'une faible et impuissante résistance. Les Germains et les Sarmates forcèrent les barrières du Danube, du Rhin et des Alpes rhétiennes. Sous le règne de Justinien, l'Italie fut un moment soumise au sceptre d'un roi goth, et les Gaules furent envahies par les Francs qui s'y établirent. Tout en s'accommodant aux jouissances et au luxe des habitans de ces pays civilisés, les conquérans ne renoncèrent pas à toutes leurs coutumes barbares. Ils conservèrent entre autres le goût des fourrures, quoique la température plus douce des climats nouveaux sous lesquels ils étaient venus se fixer, leur permît de s'en passer. En effet, ils remplacèrent les peaux grossières dont ils se couvraient par les étoffes plus commodes et plus agréables de l'Italie et des Gaules, mais ils n'en recherchèrent qu'avec plus d'ardeur les fourrures rares et précieuses, moins à cause de la nécessité que par ostentation. Jornandis, qui fut secrétaire des rois goths d'Italie, parle dans son histoire, écrite vers l'an 552, des *Suètes* comme d'un peuple qui, tout en vivant durement, s'habillait de fourrures très-riches et d'un beau noir.

Lorsque les pelleteries devinrent un article de commerce recherché dans l'empire romain, les marchands durent s'occuper des moyens de s'en procurer : Jornandis, que nous avons déjà cité, nous apprend que la Scandinavie et les contrées situées sur les bords de la mer Baltique fournissaient les peaux de marte-zibeline. D'un autre côté, les marchands établis à Constantinople tiraient des districts

montagneux où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source, ainsi que de la Perse et de la Mésopotamie, des quantités considérables de pelleteries de toute espèce; tandis que les marchands grecs établis en Crimée et ceux de Cappadoce expédiaient chaque année, à Constantinople et dans le reste de l'empire, une grande quantité de menue pelleterie connue sous les dénominations de *rats de Pont* et *rats de Babylone.* De tous les animaux auxquels on peut attribuer ces désignations, l'hermine est le seul qui soit bien connu; telle est du reste l'opinion de Ducange. Les auteurs les plus anciens qui en aient fait mention, le nomment *hermelin,* corruption du mot *armellino* qui, en italien, signifie arménien. Il est très-vraisemblable que c'est de l'Arménie que les Européens tiraient les peaux d'hermine, et qu'elles étaient apportées en Italie par des marchands génois ou vénitiens qui faisaient ce commerce.

On confond souvent, dans les anciens ouvrages, les martes-zibelines avec les hermines; cependant ce sont des animaux bien distincts : l'hermine est blanche et la marte presque entièrement noire. Quiconque a vu leur fourrure ne peut les confondre, mais celui qui ne les connaît que par les auteurs de l'antiquité ou du moyen âge peut être facilement induit en erreur. En effet, ils parlent souvent de peaux de zibelines et de peaux de zambolines; la ressemblance des deux noms peut facilement faire croire qu'ils servent à désigner le même animal, tandis qu'en réalité ils en désignent deux fort différens.

Les quatre fourrures nobles consacrées par la féodalité étaient la zibeline, l'hermine, le vair et le gris. Les couleurs des fourrures admises dans les armoiries étaient celles de la zibeline, de l'hermine et du vair. On sait que dans le blason l'hermine est représentée par un fond blanc semé de taches noires un peu allongées; ces ta-

ches représentent le pinceau de poils noirs qui termine la queue de l'animal. Les peaux se cousaient ensemble, soit avec les queues qu'on y laissait, soit sans elles, mais on les cousait ensuite sur la fourrure blanche, quelquefois seule, d'autrefois avec une bordure étroite en agneau noir.

L'hermine est un fort petit animal; il fallait donc un nombre considérable de peaux pour confectionner les amples manteaux, les larges robes des princes et des grands. On aura une idée de cette consommation, par l'extrait suivant d'un Mémoire d'Étienne de La Fontaine, argentier et maître de la garde-robe de Louis IX : « Pour trois pièces et demi de velours en grain pour faire un surtout, un manteau habillé, et un chapeau doublé d'hermine pour le roi à l'occasion de la fête de l'Étoile. Pour ledit surtout une fourrure de 346 peaux d'hermines; pour les manches et les poignets 60, pour le froc 336 : » en tout 742 peaux pour un seul habillement.

Le *vair* est une espèce d'écureuil qu'on tirait probablement alors, comme aujourd'hui, des provinces méridionales de la Russie. Il a le dos bleu ou plutôt de couleur ardoise, et le ventre blanc; dans le blason l'azur représentait la couleur du *vair*. En cousant ensemble les peaux du *vair*, soit entières, soit coupées carrément, on obtenait une surface variée de gris bleuâtre et de blanc, par plaques alternatives et dont la forme se rapprochait un peu de celle d'une cloche. Mais comme la fourrure blanche du ventre de l'écureuil est très-inférieure à l'hermine, on ne faisait entrer ordinairement dans les habillemens d'un grand luxe que le dos de l'écureuil, et l'on se servait de la peau d'hermine pour former les plaques blanches alternatives.

Charlemagne, qui aimait la simplicité dans ses vêtemens,

avait, suivant Éginard, l'habitude de porter en été un manteau de peaux de loutre ; mais en hiver il se couvrait d'un manteau dont les manches étaient fourrées en vair et en renard. C'est ce qu'indiquent les quatre vers suivans de Philippe Mousnes, auteur d'une vie de ce prince.

> Et toujours en iveir si ot
> A mances un nouvieil surcot
> Fourré de vair et de goupis
> Pour garder son corps et son pis.

La marte ou la martre a de tout tems, comme aujourd'hui, été fort recherchée. Adam de Brême, faisant allusion à la passion que les riches de son tems avaient pour ces belles fourrures, s'exprime en ces mots : *Ad marturinam vestem anhelamus quasi ad summam beatitudinem.* Mais c'est à l'époque des croisades que le luxe des fourrures fut porté au plus haut degré dans l'Europe occidentale.

Les premiers croisés, conduits par Godefroi de Bouillon, s'arrêtèrent à Constantinople, où ils eurent une audience de l'empereur Alexis Comnène. Albert, chanoine d'Aix-la-Chapelle, a décrit, dans la relation qu'il a donnée de cette entrevue, les vêtemens somptueux de pourpre, de drap d'or, d'hermine, de marte, de gris et de vair dont se parèrent à cette occasion les principaux chefs des croisés. On voit par ce qu'il dit que les quatre fourrures qui entrent dans le blason étaient encore à cette époque considérées comme très-précieuses.

Les rois de France et d'Angleterre, ainsi que quelques princes d'Italie, crurent devoir promulguer des lois somptuaires, tant pour mettre un frein à la fureur générale pour cette parure que dans le but de restreindre l'usage des fourrures les plus précieuses aux

classes les plus élevées de la société. Charlemagne, et long-tems après, Philippe-le-Bel, firent en France des lois somptuaires à ce sujet. En Angleterre, sous le règne de Henri II, un acte du Parlement, passé en 1158, défendit entièrement l'usage du sable (la zibeline), du vair et du gris. Deux autres actes, de 1334 et 1363, interdirent l'usage des fourrures à toute personne ayant moins de 100 liv. st. de revenu. Ces deux actes indiquent assez l'extension qu'avait prise la mode et l'inutilité des efforts tentés pour l'arrêter, ou au moins de la régler par des lois. Non seulement le clergé, la haute noblesse et les simples gentilshommes se permettaient ce luxe, mais les bourgeois un peu riches, ainsi que les commerçans, voulaient aussi en jouir. L'hermine était exclusivement réservée aux nobles et aux chevaliers ; mais le gris, la marte et quelques fourrures moins précieuses, étaient portées par les magistrats, les chefs de corporations, les citoyens riches et leurs femmes.

Les tournois, le blason et les fourrures eurent une immense vogue pendant près de trois siècles. Mais à mesure que l'usage des armes à feu s'étendit, les chefs mirent moins de recherches dans leurs habillemens de guerre, et les fourrures furent réservées pour les costumes d'apparat. D'un autre côté, le progrès des arts et les améliorations introduites dans l'économie domestique attachèrent de plus en plus les gentilshommes à leur manoir, et leur firent mieux apprécier les jouissances de la vie privée. La soie, avec laquelle on fabriquait déjà de riches tissus et des habillemens de formes infiniment variées, obtint une préférence marquée sur les fourrures. Il est assez probable que ce fut pour substituer à celles-ci une matière plus précieuse, en conservant en partie leur apparence, qu'on inventa la peluche et le velours. La soie est certainement beaucoup plus propre

à se plier aux caprices de la mode que les fourrures, dont les couleurs, sans manquer d'une certaine harmonie, ne peuvent pas rivaliser avec celles si variées et si brillantes que l'on obtient à l'aide des teintures.

L'Angleterre n'a jamais pu fournir assez de pelleteries pour sa propre consommation, mais Londres a été plus d'une fois l'un des principaux centres du commerce des fourrures. Ce qui contribua d'abord à concentrer dans cette capitale le marché des pelleteries, fut la découverte que fit, en 1553, Richard Chancellor, d'un passage par mer à la côte septentrionale de la Russie d'Europe : la Russie n'était alors qu'un pays barbare, médiocrement peuplé, pressé d'un côté par les Polonais, de l'autre par les Tartares et bordé à l'est par les monts Ourals. Ses souverains, sous le simple titre de czar ou de duc, résidaient à Moscou. L'arrivée de Chancellor en Russie fut regardée comme un grand événement. Le duc l'invita à se rendre dans sa capitale, lui accorda sa protection et donna aux armateurs qui l'avaient envoyé, la permission d'établir deux ou trois comptoirs sur la côte de la mer Blanche, et il leur permit en outre d'avoir des magasins à Moscou d'où ils pourraient expédier des agens avec des marchandises pour les vendre sur les bords de la mer Caspienne et jusqu'en Perse.

Par suite de l'octroi de cette permission, une compagnie anglaise s'étant formée, il s'établit un commerce assez actif entre la Russie et l'Angleterre, et les fourrures furent mises au premier rang parmi les objets importés dans la Grande-Bretagne. Dans la relation de son voyage, Chancellor entre dans quelques détails sur le commerce des fourrures et sur les pays d'où on les tirait. Il nous apprend que les contrées au nord et à l'ouest des monts

Ourals fournissaient des martes-zibelines, des hermines, des renards blancs, noirs et rouges, des castors, etc. Les plus belles martes-zibelines et les plus beaux renards noirs provenaient des tributs payés par les Samoïèdes, et la Sibérie, alors indépendante de la Russie, fournissait, en échange d'autres objets, une très-grande quantité de fourrures précieuses.

Le docteur Giles Fletcher qui fut envoyé, en 1588, en ambassade près du czar, a également parlé du commerce des pelleteries. Suivant lui, indépendamment de ce qui s'en consommait dans le pays, les marchands de Bucharie, de Turquie, de Perse, de Géorgie, d'Arménie et de quelques autres pays chrétiens en exportaient chaque année pour une valeur de 4 à 500,000 roubles (le rouble valait alors à peu près 2 onces d'argent). De toutes ces fourrures, la marte-zibeline était celle qu'on regardait comme la plus précieuse. Antoine Jenkinson, l'un des agens de la Compagnie anglaise et qui avait visité le garde-meuble du czar, rapporte que la couronne était bordée en belle zibeline noire d'une valeur de quarante roubles, et que les robes et les habits étaient en riche drap d'or, tous garnis de fourrures de zibeline très-noire. Il ne fait mention d'aucune autre espèce de pelleterie.

La compagnie anglaise n'achetait guère pour son propre compte que les pelleteries les plus précieuses, telles que les peaux de renards noirs, de martes-zibelines, d'hermines et de quelques autres espèces mal déterminées par ceux qui en ont parlé, mais qui très-vraisemblablement se rapprochaient des fouines ou des martes. Les employés de la Compagnie n'apportaient, comme pacotille, en Angleterre, que des peaux d'écureuils et d'autres de moindre valeur. Ce commerce, après avoir prospéré quelque tems, alla

bientôt en déclinant. Une proclamation de la reine Élisabeth prohiba en Angleterre l'usage des fourrures étrangères; mais cette loi n'aurait probablement pas mieux réussi que ne l'avaient fait les actes du Parlement à restreindre l'usage des fourrures, si, par un caprice de la mode, le goût des fourrures n'eût insensiblement diminué.

Peu d'années après, les découvertes faites au nord de l'Amérique par les Français et les Anglais ouvrirent aux deux principales puissances maritimes de l'Europe une immense étendue de pays riches en fourrures de toute espèce. Les Français se prévalurent les premiers des avantages que leur offrait le pays découvert par eux. Ils établirent une colonie dans le Bas-Canada, et comme ils étaient maîtres de la navigation du fleuve Saint-Laurent ainsi que de celle des lacs et des rivières qui s'y jettent, il leur fut facile de pénétrer dans des contrées très-riches en fourrures. Ils mirent une grande activité et beaucoup d'habileté dans leur conduite, et surent se concilier la bienveillance et l'amitié des tribus sauvages, en entretenant avec eux des rapports de bon voisinage, et même en adoptant une partie de leurs usages. Aussi tirèrent-ils du Canada, pendant tout le tems qu'ils le possédèrent, une quantité considérable de pelleteries. Ils eurent non seulement celles qui pouvaient descendre par la fleuve Saint-Laurent, mais de plus toutes celles que leur fournirent les établissemens fortifiés, formés par eux sur les bords du Haut-Mississipi.

La Compagnie anglaise de la baie d'Hudson, dont l'organisation remonte à l'an 1640, ne fut dans l'origine qu'une association de quelques aventuriers, qui n'avait ni les capitaux, ni l'autorité de la Compagnie française. Aussi ses importations en pelleteries étaient-elles bien inférieures à celles de la dernière. Mais l'Angleterre étant devenue maî-

tresse du Canada, en 1762, le commerce de fourrures que faisait la colonie se trouva interrompu, et ce ne fut que quatre ans après, en 1766, qu'il fut repris et dirigé principalement par des Écossais. Bientôt il déclina de nouveau par suite de la rivalité de la Compagnie de la baie d'Hudson. Gênée dans ses efforts pour établir des relations avec les tribus sauvages qui habitaient au nord du Canada, les agens de la Société allèrent chercher dans les vastes régions de l'ouest un nouveau champ à exploiter. En 1775, un marchand, appelé Joseph Frobisher, pénétra jusqu'aux bords du lac Winipeg, situé entre le lac Supérieur et la rivière Mackensie. Les Anglais tirèrent de cette partie du continent américain une immense quantité de très-belles pelleteries, et la même société qui exploitait ce commerce le vit s'accroître d'une manière très-remarquable et très-profitable pour elle aux dépens de la Compagnie de la baie d'Hudson. Malheureusement, quelques années après, la petite vérole se déclara chez les sauvages, enleva la plus grande partie de leur population, détourna ceux qui survécurent de leurs relations avec les Européens, et fit presque entièrement cesser le commerce des pelleteries dans ces contrées.

En 1783, il se forma une nouvelle Société qui prit le nom de Compagnie du Nord-Ouest. Créée au Canada par une partie des anciens sociétaires écossais et par quelques autres intéressés, elle eut pour objet l'exploration des pays qui restaient encore à reconnaître depuis le lac Winipeg jusqu'aux Rocheuses. Mais la jalousie, les querelles, quelquefois mêmes les combats que se livraient les agens des deux Compagnies, et les embarras que vint encore leur susciter lord Selkirk, engagèrent les administrateurs à réunir leurs intérêts, et aujourd'hui elles exploitent cette branche de commerce sous le titre collectif de *Hudson's*

Bay Fur Company. Voici quelle a été l'importance de leurs exportations durant ces dernières années.

Nombre de peaux expédiées des ports de Québec et Saint-Jean par les Compagnies anglaises réunies, pendant les années ci-après.

ESPÈCES.	1825.	1826.	1827.	1828.	1829.	1830.
Martes.....	30,276	40,409	12,000	21,940	14,463	13,793
Loutres....	2,440	4,727	1,398	1,769	1,423	1,835
Muscs.....	180,791	49,358	38,511	57,116	48,716	40,820
Daims.....	889	5,795	5,624	?	1,342	1,285
Castors....	29,784	23,664	15,553	14,060	8,858	11,586
Blaireaux...	2,123	6,946	1,967	2,197	1,020	329

Par Québec seulement.

Renards..............................	7,169	2,254	1,673
Loups-cerviers.........................	650	384	865
Ours................................	543	605	533

Par le port Saint-Jean, *en* 1831.

Martes...............	14,894	Loups-cerviers.........	362
Loutres..............	562	Castors................	1,499
Muscs................	25,180	Espèces diverses.......	2,577
Fouines..............	5,440		

A peine l'indépendance des États-Unis eut-elle été reconnue, on vit les marchands de pelleteries américains parcourir la frontière mal déterminée qui sépare vers le nord-ouest leur territoire des possessions anglaises. New-York devint l'entrepôt général des produits de leurs expéditions, mais il ne s'y présenta pas assez d'acheteurs pour qu'il fût possible de tirer un grand avantage de ce commerce en le concentrant à New-York. Les Américains prirent le parti d'envoyer à Londres tout ce qui dépassait les besoins de leur consommation intérieure, et ils exportent aujourd'hui en Angleterre la plus grande partie de leurs pelleteries. La

valeur de ces exportations s'élève, année commune, de 5 à 600,000 dollars.

La Compagnie américaine qui s'est instituée pour le commerce des fourrures a profité des conseils d'un général français, M. Collot. C'est au-delà des grands lacs et à l'ouest du Mississipi, qu'existent aujourd'hui les ressources du commerce des pelleteries. Les Compagnies, même celles qui ont étendu leur traité dans ces contrées et à l'ouest du Missouri, emploient constamment des Canadiens qui ne cessent de se dire Français, et dont l'attachement imperturbable pour la France est passé en proverbe. Un rapport adressé au secrétaire de la guerre dit que cette Compagnie possède un capital de 1,000,000 de dollars (5,370,000 fr.) et que ses achats sont, terme moyen, de 500,000 dollars par année.

Du 15 avril au 15 août 1831, un bateau à vapeur parcourut le Missouri, mais sans dépasser l'embouchure du Petit-Missouric; c'était 600 milles plus loin qu'aucun *steamboat* ne s'était jusque-là avancé.

La cargaison complète consista en robes de bœufs, en pelleteries diverses, et en 10,000 langues de buffles.

En 1832, les traitans américains ont pénétré bien audelà de la rivière Jaune. Des milliers d'indigènes, curieux de voir le *navire à feu*, lui ont vendu abondamment les fourrures les plus belles et les plus rares. Les journaux américains rapportent que d'autres tribus indigènes, à l'aspect du premier navire que montaient Hudson et ses compagnons, en 1609, s'étaient imaginé que leur grand dieu Manitto, accompagné de ses esprits, voguait sur les eaux. On ajoute que la Compagnie de la baie d'Hudson est menacée peut-être de ruine, par cette concurrence imprévue. Mais outre les coureurs anglo-canadiens qui explorent depuis long-tems ces contrées, les indigènes sont

assez rapprochés de la côte N. O. pour être en relation avec les autres traitans anglais (1).

A l'époque où le Canada appartenait à la France, les colons qui s'aventuraient dans l'intérieur du pays pour s'y procurer des pelleteries, au moyen d'échanges avec les sauvages ou en chassant eux-mêmes les animaux qui les fournissent, étaient connus sous le nom de *coureurs de bois*. C'était une industrie aventureuse que la plupart de ceux qui s'y livraient n'exerçaient pas pour leur propre compte, mais bien pour celui de marchands établis à Montréal ou à Québec, auxquels ils remettaient, au retour de leurs excursions, les produits de leur chasse ou de leurs achats moyennant un prix fixé d'avance et toujours à l'avantage des marchands. Toute la peine était pour les coureurs de bois, presque tout le profit pour ceux dont ils n'étaient que les agens. Leurs excursions ne duraient jamais moins d'une saison entière, et très-souvent elles se prolongeaient jusqu'à la fin de l'hiver. Exposés à mille fatigues, à mille privations, ils menaient une vie plus dure, plus pénible que celle des sauvages avec lesquels ils trafiquaient, et souvent ils regardaient comme une bonne fortune d'être admis à se chauffer à leur feu, à partager leurs alimens et à dormir dans leurs huttes.

Plus d'une fois, cet instinct naturel qui rapproche les sexes leur fit surmonter le dégoût que doivent inspirer à des hommes civilisés la grossièreté des femmes indigènes. C'est de leur union qu'est née cette race métis, désignée dans les Deux-Canadas sous le nom de *bois-brûlés*.

(1) Dans l'article sur l'Amérique anglaise inséré dans le 22e Numéro de la 2e série, on trouvera des détails très-intéressans sur le commerce des fourrures en Amérique.

On en a même vu qui, rompant tous les liens qui les attachaient à leur famille et à leur patrie, ont adopté la vie et les mœurs des sauvages, et se sont affiliés à quelqu'une de leurs tribus.

De retour de leurs expéditions aventureuses, les coureurs de bois avaient à peine été payés par les marchands qui les employaient, qu'on les voyait se hâter de dissiper leur argent en orgies et en dépenses extravagantes, semblables à ces matelots, insoucians du lendemain, qui dépensent en une semaine le salaire d'un long voyage, et comme eux, trop heureux, après avoir mené pendant un jour joyeuse vie, de pouvoir contracter un nouvel engagement.

Pendant que les Français et les Anglais se livraient avec ardeur aux entreprises qui pouvaient leur procurer les pelleteries de l'Amérique septentrionale, les Russes, poussés par un motif semblable, dirigeaient leurs excursions depuis les monts Ourals jusqu'à la mer du Kamtchatka. Plus tard, en 1745, ils prirent possession des îles qui séparent les deux continens d'Asie et d'Amérique. Là ils trouvèrent une espèce de fourrure inconnue jusqu'alors dans le commerce et qui fut bientôt considérée comme une des plus précieuses; c'est celle que donne la loutre de mer. A peine en eurent-ils porté quelques à la Chine qu'elle y fut recherchée avec fureur et payée à des prix extravagans.

Cependant les pelleteries, malgré l'étendue immense des nouvelles contrées où on allait les chercher, devenaient de plus en plus rares et insuffisantes pour les besoins du commerce. La consommation qui s'en faisait, surtout en Asie, exigeait des approvisionnemens sans cesse renouvelés et toujours au moins aussi considérables. Il fallut redoubler d'efforts pour pouvoir se les procurer. Aussi les Russes ju-

gèrent-ils nécessaire de se porter sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord, et lorsque Cook, en 1780, visita Nootka-Sund et les côtes d'Amérique plus au nord, il trouva que les Russes avaient déjà établi des relations avec les indigènes sur quelques points de ces terres, et qu'ils en tiraient des fourrures très-précieuses.

Aujourd'hui la Compagnie russe créée pour l'exploitation du commerce des pelleteries en Amérique est dans la plus grande prospérité. C'est toujours sur son territoire qu'abonde encore la loutre, dont la peau se vend à la Chine de 40 à 70 piastres pièce. Depuis sa création jusqu'à 1831, c'est-à-dire dans l'espace de trente-quatre ans, cette Compagnie a exporté en fourrures pour plus de 25,000,000 de roubles : les douanes de la Chine ont reçu d'elle environ 3,850,000 roubles. Le *Kutusof*, sorti de Cronstadt le 7 septembre 1816, et parti de la Nouvelle-Archangel le 26 novembre 1818, ne rentra dans la Baltique, par le cap de Bonne-Espérance, que le 5 septembre 1819, avec une cargaison de pelleteries valant plus de 1,000,000 de roubles. On porte les bénéfices de cette Compagnie, tous les frais déduits, à près de 300 p. %. Elle a alloué 57,000 roubles pour la construction d'un hospice, dans l'île de Silka; enfin ses actions, au nombre de 800, sont montées de 500 à plus de 720 roubles.

Lorsqu'au retour des vaisseaux de Cook en Angleterre, on y connut les énormes bénéfices que donnait le commerce des peaux de loutres de mer avec la Chine, les spéculateurs anglais et, bientôt après, ceux des États-Unis d'Amérique, s'empressèrent d'envoyer des vaisseaux à la côte nord-ouest du continent américain pour participer à un commerce aussi lucratif. Les Espagnols de Monterey et de la Californie sortirent eux-mêmes un moment de leur indolence habi-

tuelle et cherchèrent à s'en assurer les profits. Mais les Russes qui se trouvaient plus à portée que les autres nations, et qui avaient pris l'avance sur elles, établirent une colonie sur la côte nord-ouest d'Amérique, et ils possèdent aujourd'hui toutes les terres situées à l'extrémité de cette partie du Nouveau-Monde. Cependant les cultures s'étendent dans le nord de l'Amérique, les tribus chasseresses s'affaiblissent ; castors, loutres, ours, et en général toutes les espèces qui fournissent les meilleures fourrures diminuent chaque jour. Il ne reste plus de nouveaux pays à fourrures qu'on puisse explorer, et quoique la quantité de celles dont s'approvisionne aujourd'hui le commerce puisse ne pas diminuer très-sensiblement pendant quelques années encore, il n'est pas moins vrai qu'il est parvenu à son apogée, si même il ne l'a pas déjà dépassé.

Londres est le grand marché européen où se vendent les pelleteries américaines. Les ventes se font au mois de mars et attirent beaucoup de marchands étrangers qui choisissent les qualités qui conviennent à leur genre de spéculation et les envoient en consignation à Leipzig, quand ils ont le projet de les revendre. Ces fourrures font partie des marchandises que viennent acheter à la grande foire de cette ville les marchands de tous les pays ; mais ce sont surtout les peuples d'origine slave qui en font la plus forte consommation. Ainsi les Polonais, les Russes, les Chinois, les Turcs, et même sous le soleil brûlant de Syrie et d'Égypte, les Buchariens et les diverses tribus de Tartares indépendans, sont ceux qui consomment aujourd'hui le plus de pelleteries.

Parmi les peuples d'origine gothique qui occupent les parties du milieu et de l'ouest de l'Europe, les fourrures servent plus généralement à la toilette des dames et à

l'uniforme des troupes. Les vêtemens des hommes, dans la vie civile, n'en absorbent qu'une très-faible partie. Certains magistrats, certains dignitaires en ornent leurs habits d'apparat. Les rois ont leurs manteaux d'hermine, comme les simples juges ont leur robe fourrée en marte.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Tableau de Moeurs.

OBÉISSANCE ET REPENTIR.

C'est chose admirable que la politique des mères anglaises ; comme elles nuancent habilement les divers degrés de politesse et d'accueil qu'elles font aux jeunes gens qui adressent des hommages à leurs filles. Le plus habile diplomate aurait des leçons à leur demander.

Second fils d'une assez bonne famille, j'ai pu étudier toute cette politique féminine et matérielle qui donne ordinairement au frère aîné des encouragemens pleins de grâce, au frère cadet un sourire de protection assez bienveillant, au frère puîné un salut très-froid, et au quatrième frère, s'il existe, à peine un regard. Il s'agit de marier sa fille ! Et si par malheur une inclination fatale venait la rapprocher de l'un de ces pauvres frères, parias auxquels les grandes familles ne laissent qu'un nom et une petite légitime, voyez un peu le danger! Pauvres frères cadets ! ne croyez pas qu'il vous sera permis de chanter un duo avec Georgina, de donner des conseils à Marie sur ses essais de peinture, ou de vous promener à cheval avec Anna. Dans ces circonstances, la mère vient toujours vous apprendre que sa fille est enrhumée, que son cheval est malade, que l'album est enfermé dans un secrétaire dont la clef est égarée. Au frère aîné toutes les bonnes aubaines ; c'est lui que l'on charge de tous les petits messages, que l'on consulte sur la lecture des livres nouveaux, c'est lui qui lit le journal, qui tient l'étrier du pony, qui accompagne

sur le violoncelle ou la flûte les accords du piano. Ah ! combien de jeunes filles enrhumées ou incapables de sortir, à ce que me disaient leurs mères, j'ai rencontrées au Parc ou chez les marchands de nouveautés, accompagnées de mon heureux frère ainé!

Plusieurs circonstances cependant militaient en ma faveur ; j'étais modeste, assez beau garçon ; et mon aîné était d'une santé si faible que les mères prévoyantes ne me négligeaient pas trop. Celles qui avaient beaucoup de filles daignaient avoir pour moi quelques égards. Il n'y avait pas protection de leur part, mais connivence. On ne m'encourageait ni on ne me repoussait ; on me laissait le champ libre. La politesse avec laquelle on me traitait pouvait aisément dégénérer en froideur si l'occasion se présentait, ou se transformer en intimité confiante si le décès de mon frère faisait de moi un parti sortable. Rien de tout cela ne m'échappait, et je jouissais de ma situation sans trop d'orgueil, et sans me flatter que ce fût à moi précisément que cette condescendance s'adressait. Caroline, la dernière des sept sœurs, toutes fort jolies, avait une mère profondément versée dans la politique matrimoniale dont je viens de développer les points principaux. Naïve et ingénue, quoique spirituelle, elle était loin d'entrer dans les calculs de sa mère, et peut-être ne lui manquait-il, pour être parfaitement heureuse, que de la force et de la décision. Je n'avais à lui offrir que quelques centaines de livres sterling, un nom honorable et un cœur sincère. Elle m'aima. Combien de fois rêvâmes-nous ensemble le bonheur domestique et les délices d'une tendresse mutuelle et pure! Pourquoi n'osa-t-elle pas avouer à sa mère l'inclination qu'elle ressentait ?

Sunderland, un sot, un roué (mais il était comte), aperçut Caroline dans un bal et la remarqua.

« Cette jeune personne ressemble sur ma parole, mais » elle ressemble étrangement......

— A une première femme ? lui demanda le fat auquel il parlait.

— Non, je n'ai pas été marié.

— A votre sœur ?

— Je n'en ai pas.

— A qui donc ?

— A miss Georgina Harmer, qui vient d'épouser le baronnet sir William Plenyard, parce qu'il avait mille livres sterling de plus que moi par an. J'ai envie sur mon honneur d'épouser cette petite fille, rien que pour prouver à la famille de mon infidèle que je suis tout consolé, et qu'en fait de beauté comme de fortune, j'ai trouvé mieux que ce qu'elle pouvait m'offrir. »

Un dépit d'amour-propre était la seule passion du comte. Il demanda la main de Caroline, à qui sa mère fit part de cette offre.

« Mais, maman, il n'a pas d'esprit et c'est...

— C'est un comte, ma chère amie, et il a dix mille livres sterling de rente.

— Il ne me faudrait pas la dixième partie de cette somme pour être heureuse avec un homme de mon choix et qui ne ressemblât pas au comte.

— Ma chère Caroline, vous me donnez bien mauvaise opinion de votre intelligence. J'ai pris tant de peine pour vous élever, et je vous ai vue avoir tant de succès dans le monde, que je ne m'attendais pas à ce que vos opinions et vos idées fussent aussi arriérées sous tous les rapports. O ma chère enfant, croyez-vous que l'on se marie pour son plaisir ? Le talent, la moralité, la délicatesse, la probité, tout cela est très-bon dans les romans ; mais dans la vie, quand il s'agit d'affaires importantes, c'est

autre chose. C'est un roué, dit-on? Mais où avez-vous vu, mon enfant, que les gens du monde dussent être des anges? Une réflexion aussi vulgaire est bien étrange de votre part. Si vous étiez la fille d'un curé de campagne, à la bonne heure; mais vous que l'on admire, vous que l'on cite, y pensez-vous, ma chère? Si cela se savait, vous seriez ridicule; il ne faut jamais l'être! »

La digne mère reprit haleine après ce beau sermon. Sa fille émue appuya sa tête sur l'épaule de sa mère et pleura.

La jeune fille pleurait. C'était le premier chagrin véritable qu'elle eût éprouvé depuis qu'elle était née. Sa mère aurait eu pitié d'elle si elle avait vu son sang couler.... ou peut-être sa robe de bal déchirée. Mais de quoi s'agissait-il? d'une peine de cœur. La mère voulait établir sa fille, c'est là l'expression consacrée. Elle s'endurcit l'ame, elle foula aux pieds le sentiment maternel, elle s'arma contre une commisération qui lui paraissait faiblesse. Quant à la pauvre enfant, elle avait peur de soutenir une lutte avec sa mère, peur de se voir traîner devant le tribunal de toutes les parentes et de toutes les amies de la maison. Elle céda, ou plutôt elle se tut. Toutes les règles de l'éducation moderne, surtout en Angleterre, lui imposaient cette loi.

Si je moralise un peu, si je m'engage dans une digression philosophique, les dames pardonneront sans doute à mes trente-sept ans passés cette nuance de ridicule. Oserai-je demander aux mères non seulement de la Grande-Bretagne, mais de l'Europe, à quoi elles destinent leurs filles? Tous leurs momens sont occupés par des maîtres, elles se perfectionnent dans les arts, elles deviennent musiciennes, peintres, artistes, danseuses élégantes; leurs grâces extérieures se développent en même tems que la

vivacité de leur esprit; les romans et le théâtre ne permettent pas à un seul de leurs sentimens d'éclore naïvement et sans effort; elles savent la passion par cœur, avant même de l'avoir éprouvée. Hélas! et quel en est le résultat? Trop souvent les vices de l'homme, joints à la frivolité de l'enfant.

Au risque de me faire accuser de cynisme et d'une sévérité ridicule, ne puis-je demander compte aux mères des couleurs sous lesquelles elles présentent ordinairement à leurs filles le mariage, espèce de nécessité malheureuse, lien qu'il faut subir, union que l'on pourrait qualifier *d'adultère moral* quand elle joint pour la vie, non deux ames et deux êtres sympathiques, mais deux fortunes et deux corps. En Angleterre, une mère de bon ton a-t-elle d'autre leçon à prêcher à sa fille que celle-ci : « Cherchez surtout un mariage convenable et choisissez un homme qui ne vous déplaise pas trop? » D'une part on allume les passions, on excite la sensibilité, on éveille les désirs, on développe l'imagination de ces êtres faibles et ardens; d'une autre, on néglige de donner à leur volonté de la puissance, à leur ame de l'énergie, à leurs principes de la solidité. Que feront-elles dans la vie avec tant de puérilité et de violence, avec des passions si impérieuses et des volontés si faibles? Fragiles nacelles qui portent plus de voiles qu'elles n'en peuvent soutenir et qui font naufrage au premier coup de vent.

Eh bien! Caroline fut mariée. J'étais en France où j'avais été retrouver ma mère tombée malade à Calais : Caroline épousa lord Sunderland. J'appris qu'elle m'avait oublié, et mon désespoir, mon irritation, ma colère furent extrêmes. Six mois après je quittai ma situation subalterne, je cessai d'être frère cadet, mon frère ainé mourut, et les vingt mille livres sterling de rente attachées à la

baronnie me furent dévolues. Je revins à Londres où je me mêlai au tourbillon de la mode, où je fus dandy comme tant d'autres, et où je rencontrai Caroline. Elle était entourée et flattée par une foule de jeunes gens. Son mari la négligeait, et elle lui payait en mépris son indifférence.

Ce fut dans une soirée, chez la célèbre douairière de Worstal, que je revis Caroline pour la première fois : un cercle de jeunes fats se pressait autour d'elle : quand elle m'aperçut, elle rougit et elle éprouva cet embarras, le signe le plus certain de l'intérêt secret que les femmes éprouvent et qu'elles essaient de réprimer. Pauvre Caroline! Elle appartenait à un autre : je ne sais si ce motif m'eût semblé suffisant pour renoncer à toute espérance; j'avais vingt-six ans et j'étais homme du monde. Les lois du mariage ne sont pas réputées inviolables dans la sphère où je vivais. Mais Caroline était la femme que mon cœur avait choisie, je la respectais comme telle et j'aurais cru commettre un crime en la poussant vers sa ruine; je l'évitai donc et je cherchai ailleurs des distractions.

Le paradis des frères aînés s'ouvrait devant moi; toutes les jeunes personnes avaient pour moi des sourires; toutes les mères étaient prévenantes; tous les pianos retentissaient des accords des belles héritières qui encourageaient mes hommages. Je commençai par jouir de tout cela, puis je m'en dégoûtai. La facilité ôte du prix à tous les plaisirs. Je me tins sur la réserve et sur la défensive. Je fis le dédaigneux et l'indifférent : alors le bataillon des mères devint plus acharné; je fus persécuté, poursuivi, harcelé dans mes derniers retranchemens; de guerre lasse, je partis pour l'Italie.

Je trouvai peu de repos et de plaisir dans ce voyage sentimental. A Paris, à Naples, à Florence, à Rome, partout je rencontrai des mères qui voulaient marier leurs

filles ; surtout des mères anglaises : ce sont les plus courageuses, les plus obstinées dans ce genre d'attaque. Je ne me sentis libre que chez les Musulmans, qui peuvent avoir quatre femmes s'ils le veulent, et qui ne sont pas forcés d'en avoir une seule quand leur cœur ne s'y engage pas. La terre natale du despotisme était pour moi la terre de l'indépendance.

Je me trouvais à Livourne, un an après, assez ennuyé de cette vie nomade, lorsque les lignes suivantes s'offrirent à moi dans un journal :

« Le comte Sunderland, dont le divorce a fait tant de bruit il y a six mois, est sur le point d'épouser la fille du marquis de Chelsea. Quant au comte de Melville, héros du roman auquel nous faisons allusion, il est aujourd'hui le coryphée des salons les plus brillans de Paris, et la malheureuse miss Caroline Waylay vit en Italie dans une profonde solitude. »

Cette nouvelle ne m'étonna pas, et la douleur que je ressentis ne fut mêlée d'aucune surprise. J'allai demander quelques renseignemens aux familles anglaises qui habitaient Livourne. On m'apprit que la pauvre Caroline était devenue l'amie intime d'une princesse étrangère, d'une de ces aristocrates nomades que l'on retrouve dans tous les pays civilisés, et que la bonne compagnie ne méprise pas, tant leurs salons sont brillans, tant il y a de luxe et d'éclat dans leurs vices. Cette femme avait perdu Caroline, c'était chez elle qu'elle avait connu le galant comte de Melville, digne associé de la princesse, grand joueur, chevalier d'industrie, homme à la mode, comptant ses journées par ses bonnes fortunes, et ses bonnes fortunes par ses victimes. Sa vie, à lui, était toujours brillante, et Caroline languissait dans la retraite

profonde où elle avait été cacher son déshonneur, et dont personne ne devinait la situation précise. Elle avait obéi à sa mère. Elle avait fait ce mariage qu'on lui avait imposé comme un devoir. Elle avait subi ce triste joug, et voilà le résultat d'une obéissance si futile, d'un devoir si consciencieusement, si inutilement rempli.

En lisant la fin de cette narration vous ne manquerez pas, mesdames, de crier au romanesque. Eh! bon Dieu! le roman est partout, les incidens réels de notre vie se composent d'élémens si bizarres que l'écrivain le plus hardi aurait peine à les jeter dans son drame. Fatigué de mes longues courses à travers l'Europe et l'Asie, je résolus de revenir en Angleterre habiter le manoir paternel, et je voyageai lentement à travers la France, ayant toujours les tourelles gothiques de mon vieux château en perspective devant moi. Je ne sais quel accident me força de m'arrêter dans un petit village de Bourgogne. Dès qu'un Anglais se montre dans un village de France, vous êtes sûr qu'un essaim de petits mendians et de vieilles femmes bien hideuses vont le saisir au passage; j'échappai aux clameurs de cette troupe harassante, et j'entrai dans le petit enclos du cimetière. Long-tems je m'amusai, si ce mot joyeux n'est pas un contre-sens, à déchiffrer les inscriptions à demi effacées et couvertes de mousses qui se trouvaient sur les tombes. C'est quelque chose de bien touchant qu'un cimetière de village: beaucoup de pierres étaient brisées, beaucoup de monumens détruits, beaucoup d'autres avaient été délaissés par la main oublieuse des amis qui avaient survécu. Dans un endroit assez reculé du cimetière, au milieu d'un rideau d'arbustes verts et nouvellement plantés, se trouvait un marbre blanc tellement isolé des autres monumens funèbres que je sentis je ne sais

quel mouvement d'intérêt m'attirer vers ce monument solitaire. Je m'approchai, je me baissai et je lus avec surprise l'épitaphe suivante en anglais :

« Vous que j'aimais tant, vous avez péché, et vous vous êtes repenti ; vous avez beaucoup souffert et Dieu prendra soin de vous. » H. C.

Un Anglais reposait dans ce cimetière de village. Il y avait plus d'une idée sombre attachée à cette rencontre fortuite. Comme mon compatriote, j'avais souffert et je voyageais. Je jetai un regard sur ma vie passée ; mais quels étaient mes crimes? ceux d'un homme du monde, les innocentes fautes d'un dandy à la mode. Je pensai aux amis que j'avais perdus, à la femme tendre et timide que le monde avait ruinée, qu'il avait délaissée ensuite et calomniée après avoir consommé sa perte. La barrière qui nous séparait n'était-elle pas plus forte que celle de la mort? il y avait un abîme entre elle et moi.

Ces tristes rêveries m'occupaient, lorsque deux personnes descendant de voiture entrèrent dans le cimetière. Leur tournure et leur physionomie étaient anglaises. Je me retirai derrière un buisson qui me dérobait à leur vue. L'un et l'autre s'approchèrent de la tombe que j'avais remarquée. La dame paraissait très-émue, et son compagnon se penchant à son oreille, semblait la consoler. Bientôt il la laissa seule ; elle avait renfermé sa douleur : elle lui donna un libre cours. Agenouillée sur le tombeau, elle pleura et pria long-tems. Sa beauté, ses larmes, la sincérité de son chagrin, me touchèrent. Il me sembla peu digne de moi d'épier ces pleurs sacrés qui tombaient sur la pierre funèbre. Je m'esquivai doucement et je regagnai la porte du cimetière. Là, je trouvai l'Anglais qui me salua : politesse condamnée par la coutume britannique, d'après laquelle deux compatriotes qui se rencontrent à

l'étranger se doivent mutuellement toutes les impolitesses imaginables. Cent fois, à Rome ou à Naples, je m'étais arrêté pour jouir de cette caricature : deux Anglais, se rencontrant dans la rue, détournant stupidement la vue l'un de l'autre, se coudoyant d'un air embarrassé et de mauvaise humeur, et semblant prendre à tâche de rivaliser de grossièreté. Apparemment nos relations avec les peuples du continent nous avaient débarrassés tous deux de cette rouille barbare, de ce mélange de timidité et de morgue qu'on nous reproche avec raison. Nous fûmes aussi polis et aussi bienveillans l'un pour l'autre, que si la Grande-Bretagne ne nous eût pas donné le jour. Au bout d'une demi-heure nous étions fort bien ensemble.

« Je vous proposerais, me dit-il, puisque vous suivez la même route que moi, une petite alliance de voyage si ma fille n'était pas avec moi. L'état de sa santé et sa situation morale ne lui permettent guère de soutenir une conversation ; elle est fort triste. »

Dans ce moment même, sa fille sortit du cimetière, et quand elle m'aperçut elle parut déconcertée, mécontente même. Les femmes ne m'avaient pas accoutumé à ce traitement. Frère cadet, j'avais vaincu leur rigueur ; devenu baronnet, j'avais trouvé peu de cruelles ; toutes les Anglaises que j'avais rencontrées dans mes voyages m'avaient persuadé que 20,000 liv. st. de rente, un beau titre et de la jeunesse, composaient un ensemble assez intéressant. Le long voile de blonde qui cachait à mes yeux les traits de la jeune fille ne se souleva pas à mon approche, et je fus piqué de ne pouvoir deviner sa physionomie à travers un nuage de dentelles noires. Elle devait être jolie ; je le croyais du moins. Il me restait encore assez d'illusions pour que la beauté et la sensibilité s'alliassent naturellement dans ma pensée.

J'allais prendre congé, non sans quelques regrets, lorsque le père qui avait parlé bas à sa fille se rapprocha de moi.

« J'espère, me dit-il, avoir l'honneur de dîner avec vous : ma fille préfère rester dans sa chambre : puis-je compter sur vous? »

J'acceptai avec plaisir. Ces deux personnes s'étaient présentées à moi sous des couleurs favorables et même touchantes. La jeune fille, ses larmes, sa réserve, excitaient d'ailleurs ma curiosité : bien que je fusse déjà loin de cette époque de la vie où l'on voit partout des héroïnes, il me restait assez de jeunesse de cœur pour qu'une femme affligée ne me fût pas indifférente.

Le dîner se passa fort bien. Nous parlâmes de tout ce qui intéresse les Anglais : intrigues de cour, intrigues de Parlement, lois nouvelles, chasse au clocher, paris de New-Market : enfin, je ne sais comment il fut question de divorce.

« Avez-vous entendu parler, lui demandai-je, du divorce de lady Sunderland? »

Il tressaillit, rougit et pâlit tout-à-coup, me regarda fixement, baissa les yeux et me dit :

— Oui, sans doute, elle est morte. »

Fort surpris à mon tour de l'agitation où je venais de le voir, je lui adressai plusieurs questions auxquelles il me demanda la permission de ne pas répondre, puis il quitta la chambre. Je ne goûtai pas un moment de sommeil pendant toute la nuit. Caroline était devant moi, pure, innocente, gracieuse : puis riante, entourée d'adorateurs, et donnant le ton aux salons à la mode : ensuite flétrie, méprisée, repoussée : enfin morte. Je ne cessais de me demander pourquoi son nom avait troublé mon compatriote, pourquoi il m'avait quitté si brusquement; le

garçon d'auberge, en me remettant un billet écrit de sa main, me donna le mot de l'énigme. Mon convive avait épousé la tante de Caroline : et sa fille, Hélène Clinton, était l'amie d'enfance de la pauvre jeune fille. Souvent j'avais vu Hélène, sa figure m'avait semblé ordinaire et son esprit plus sage que brillant. Je me hâtai de sortir de ma chambre et de me rendre chez M. Clinton.

« Je m'appelle Trevor, lui dis-je, en lui serrant la main ; le lien qui nous unit est plus fort et plus ancien que vous ne pensez : votre nièce est la seule femme que j'aie jamais aimée.

La pression de sa main répondit au mouvement cordial de la mienne, et les détails qu'il me donna sur les derniers momens de Caroline sont assez intéressans pour que je les communique à mes lecteurs.

Les deux cousines, Hélène et Caroline, avaient été élevées ensemble par leur grand'mère, c'était à cette dernière que Caroline devait ce qu'elle avait conservé de sentimens délicats et nobles : sentimens trop peu appréciés et trop inutiles, hélas ! dans les plus hautes sphères de la société. Les deux jeunes filles grandirent et se regardèrent comme sœurs. La grand'mère les aimait également ; mais quelle différence entre l'une et l'autre ! Les éloges étaient prodigués aux grâces naissantes, à la beauté à peine éclose de Caroline. Hélène destinée à posséder une fortune moins considérable, et dont les traits étaient irréguliers, recevait à peine un regard et une parole caressante.

« Elle est charmante, disait-on en parlant de Caroline, quels beaux yeux ! quelle tournure délicate ! quelle sensation elle fera dans le monde ! »

Puis en se retournant vers Hélène :

« Eh bien ! mon enfant, vous avez peur ? Pourquoi

avoir peur de moi? ce n'est pas bien! C'est incroyable comme elle ressemble peu à sa cousine!... Il faut espérer que ses traits s'arrangeront et qu'elle deviendra mieux en grandissant! »

Pauvre petite Hélène! combien de fois eut-elle à dévorer la douleur d'être laide et celle de voir tous les hommages, toutes les caresses, se porter sur sa sœur! Cependant elle n'était pas jalouse. Quoique tout le monde aimât Caroline et que personne n'aimât Hélène, elle avait pour sa jolie cousine une sincère affection. Souvent elle se plaisait à passer ses doigts dans les beaux cheveux de Caroline et à l'embrasser en répétant : « Je voudrais être aussi jolie que toi. Tout le monde m'aimerait; mais enfin ma grand'mère me souffre, et cela me console. »

Cette générosité de sentimens fut souvent mise à l'épreuve. Les leçons communes aux deux cousines semblaient ne s'adresser qu'à la seule Caroline : jamais on ne s'occupait d'Hélène que lorsque par la vivacité et la facilité de son esprit elle forçait le maître ou la maîtresse à faire attention à elle. Sa mère, qui avait long-tems habité le continent, revint enfin à Londres : fashionables, amis de Caroline et de sa mère, trouvèrent singulièrement ridicule cette vieille femme dévote qui visitait les pauvres et les malades, qui n'allait pas au bal et qui ne jouait pas. Ce fut alors que les cousines se séparèrent avec des larmes et suivirent des routes toutes diverses : l'une vouée au bruit du monde, à l'éclat des salons, aux recherches de la parure; l'autre à une vie simple, modeste, humble, frugale. La douleur qu'elles ressentirent en se quittant fut également sincère, mais ne fut pas d'une égale durée. Caroline avait plus d'une distraction qui manquait à Hélène. Chaque année elles se rencontraient : toujours amies, toujours bienveillantes, mais séparées par la dif-

férence de leurs goûts et par celles des sociétés qu'elles fréquentaient. Chaque jour le besoin d'être admirée, la soif du succès et des éloges précipitaient Caroline dans le tourbillon du monde. Elle avait de l'idolâtrie pour sa propre beauté. Elle estimait un éloge plus qu'un sentiment vrai : il ne lui fallait que des admirateurs.

« Et vous Hélène, n'avez-vous pas envie de briller ?

— Oh ! non, ma chère, changeons de figure et nous changerons d'idées. »

Hélène et Caroline paraissaient quelquefois ensemble dans les salons : l'une heureuse d'être oubliée, silencieuse, modeste ; l'autre éclatante, recevant les hommages des plus beaux danseurs, objet d'envie pour toutes les femmes. Il y avait tant d'ingénuité dans l'affection d'Hélène pour sa cousine, qu'elle prenait part aux nombreuses conquêtes de cette dernière, qu'elle jouissait de tous ses succès, et que l'éclat dont la beauté à la mode s'environnait était presque pour Hélène un objet d'orgueil personnel. Avec quel bonheur Caroline retrouvait dans l'affection d'Hélène quelques-uns de ces sentimens vrais que les salons ne manquent jamais d'étouffer !

Négligée par les hommes, Hélène avait cultivé son esprit ; ses traits qui, dans sa première jeunesse, ne s'étaient fait remarquer que par leur irrégularité, s'embellirent d'une expression tendre et réfléchie. A mesure qu'elle appréciait mieux, c'est-à-dire qu'elle méprisait davantage l'approbation des gens du monde, elle reprenait cette dignité simple et cette assurance modeste qui vont si bien aux femmes. Ne savait-elle pas ce que vaut le compliment d'un fat ? « L'homme qui m'aimerait, disait-elle, serait nécessairement supérieur aux autres ; il estimerait en moi, non les qualités extérieures, mais les qualités de l'ame ; il me choisirait pour ce que je vaux, non pour ce

que je parais. J'attendrai donc avec patience cette exception qui se présentera peut-être. Son ame assurément aura de la noblesse, il sera supérieur aux autres, car je n'ai ni une fortune considérable, ni des talens brillans, ni une beauté remarquable; sa vanité, son intérêt personnel, ne trouveront en moi rien qui les flatte. Voilà l'homme que je choisis d'avance, et s'il ne se présente pas je resterai fille; je ne puis épouser qu'un homme supérieur et dévoué. »

Hélène était à la campagne avec son père, lorsque Caroline fit sans le vouloir la conquête de Sunderland. Aussitôt qu'Hélène apprit que la mère de sa cousine attachait beaucoup d'importance à ce mariage, et que la jeune fille était sur le point de céder à l'obsession qui pesait sur elle, elle se hâta de lui écrire une lettre, dont je rapporterai seulement quelques mots.

« Gardez-vous bien d'y consentir, ma chère Caroline; votre cœur appartient à un autre. Vous n'aimez pas Sunderland, je le sais, et ce motif suffit pour que vous ne l'épousiez pas. Vous savez combien je respecte mon père, eh bien! s'il m'ordonnait à moi, qui n'ai aucun de vos avantages, de m'unir à l'homme qui ne m'aurait inspiré ni estime, ni affection, je lui désobéirais pour la première fois de ma vie. Oui, au risque même d'être privée de son affection et bannie de la maison paternelle, je ne me marierais pas. Toute jeune que je suis, je prévois toutes les conséquences d'un mariage de ce genre; d'abord la froideur, ensuite le dégoût, peut-être des fautes irréparables, des malheurs sans fin; songez-y bien, chère cousine, il y va de toute votre vie! »

Cette lettre reçut une réponse évasive: Hélène refusa d'assister à la noce de sa cousine dont elle désapprouvait le mariage. Les deux amies cessèrent de se voir, et Caroline

chercha quelques consolations dans ces liaisons du monde si passagères, si brillantes, si trompeuses. Tous les vices de Sunderland apparurent bientôt aux yeux de Caroline sous leur véritable aspect; elle suivit une route parallèle à celle de son mari, et passa dans le monde pour une femme coquette, inconséquente, légère. Hélène, qui l'aimait toujours, lui écrivit, lui donna des conseils sages qui ne furent pas écoutés. On parla des intrigues de Caroline : nouvelles remontrances d'Hélène; remontrances qui furent accueillies avec indignation par son ancienne amie. En moins d'un an, Caroline était à jamais perdue, son nom se trouvait associé à celui du comte Melville, l'homme d'Europe dont les conquêtes sont les plus brillantes et les plus connues. L'éclat de cette dernière intrigue réveilla encore l'amitié infatigable d'Hélène, dont la lettre parvint trop tard à sa cousine. Peu de jours après, le nom de Caroline retentit devant les tribunaux, et elle partit pour le continent sans voir Hèlène. Le comte Melville refusa de donner à celle qu'il avait déshonorée, la seule réparation dont il pût disposer, le nom de sa femme. Depuis ce tems, personne n'entendit plus parler de Caroline.

Hélène, dangereusement malade, avait gardé le lit pendant plusieurs mois; un jour elle entra dans la chambre de son père, et posant la main sur son épaule, elle lui dit :

« Mon père, j'ai une demande à vous faire.

— Laquelle, mon enfant ? »

Hélène hésitait.

« Je n'ai rien à vous demander qui puisse blesser la raison.

— Je le crois. Parlez, Hélène!

— J'ai découvert sa retraite, elle est seule.

— Je vous comprends. Vous partirez quand vous voudrez, votre père vous accompagnera. »

Le lendemain matin ils partirent pour le continent, s'arrêtèrent dans le petit village dont j'ai parlé, et demandèrent une dame anglaise qui y demeurait. On leur répondit qu'elle était trop malade pour les recevoir. Hélène écrivit un billet contenant ces mots :

« Caroline, me voici. J'ai découvert votre retraite, je resterai à vos côtés jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Pendant que le domestique portait ce billet, Hélène attendait dans un corridor. Le domestique sortit : Hélène entra, s'approcha du lit où reposait sa cousine ; cette dernière ouvrit les yeux, s'éveilla et soupira en reconnaissant Hélène dont la présence l'humiliait. Hélène la serra dans ses bras, pleura sur elle, lui sourit et lui prodigua tous ces noms de tendresse qu'elle lui donnait autrefois. Caroline voulut échapper à ses embrassemens.

« Non, non Hélène, lui disait-elle, laissez-moi, quittez-moi. Laissez-moi mourir seule, votre mépris me tuerait. »

Hélène répondait par une nouvelle caresse à chaque parole de sa cousine, elle couvrait de baisers cette figure autrefois si jolie et qu'elle avait peine à reconnaître ; tant la maladie et le chagrin y avaient laissé de traces profondes. Caroline devint plus calme et parla de sa fin prochaine, avec résignation, même avec espoir. Tous les matins le soleil levant retrouvait, au chevet de sa cousine, Hélène lui donnant les mêmes soins, les mêmes consolations. Grâce à cette amie dévouée, les derniers momens de Caroline furent plus doux. Avant de rendre le dernier soupir, elle écrivit à son premier mari qu'elle pria de confier aux soins d'Hélène le fils qu'il avait eu d'elle. Elle écrivit aussi au comte Melville une lettre fort longue qui devait lui être remise après sa mort.

Le comte, après l'avoir parcourue, la mit dans sa poche

de côté, s'habilla et sortit. Il fut très-brillant ce soir-là, et lorsque tout le monde eut quitté le salon de la femme à la mode qui le recevait, il s'appuya sur le manteau de la cheminée et lui lut en souriant les derniers adieux de la jeune héroïne (c'est ainsi qu'il l'appelait). On fit semblant de s'attendrir sur une fin malheureuse et si exemplaire ; et le comte marcha plus brillant que jamais dans la carrière des victoires.

Hélène devint ma femme.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Phénomènes opposés qu'on remarque sur les montagnes des deux hémisphères. — Un phénomène très-singulier qui a été constaté par plusieurs personnes, mais dont aucune n'a donné une explication plausible, c'est que les voyageurs qui s'élèvent sur les montagnes de l'hémisphère austral éprouvent des effets tout différens de ceux que produit l'ascension des montagnes de l'hémisphère opposé.

Sur les hautes élévations de l'hémisphère nord (comme sur le sommet du Mont-Blanc), il se fait une forte congestion de sang vers la tête, indiquée par le gonflement et la lividité de la face et des lèvres, l'assoupissement et l'émission du sang par la bouche, le nez, les yeux et les narines ; tandis que sur des élévations à peu près égales de l'hémisphère austral, il s'opère une forte congestion dans une direction différente indiquée par la pâleur et l'affaissement des traits, l'insomnie, les étourdissemens, les syncopes et les vomissemens. Les symptômes apoplectiques se manifestent constamment sur les premières, tandis que sur les secondes ce sont ceux d'anéantissement ou de syncope. Les moyens auxquels on a recours dans ces deux cas sont également très-différens ; car, à l'exception de la position horizontale qui est également utile dans tous

les deux, les boissons stimulantes et les applications excitantes sur différentes parties du corps, comme la bouche, le nez et les oreilles, si utiles sur les montagnes du sud, sont très-nuisibles sur celles du nord. Le voyageur qui a visité les Alpes sent que sur leurs cimes élevées les liqueurs alcooliques qu'il porte toujours par précaution, au lieu de lui rendre les forces qui semblent l'abandonner, ne font qu'augmenter la tendance apoplectique. On attribue ces phénomènes, qui se font sentir d'une manière si remarquable sur toutes les montagnes de l'hémisphère septentrional, à la grande raréfaction de l'air qui dilate les parties molles du corps humain, par la diminution de la pression qu'exerce sur elles l'air atmosphérique. Mais comme ce sont des effets tout-à-fait opposés que l'on observe sur les Andes de l'Amérique méridionale, nous devons conséquemment leur assigner une cause indépendante de la raréfaction de l'air.

On connaît dans l'Amérique du Sud deux états différens auxquels sont exposés ceux qui ne sont pas habitués aux ascensions élevées. Le premier, c'est cette difficulté à respirer causée par la raréfaction de l'air, et que l'on éprouve en général sur toutes les montagnes. Le second, beaucoup plus dangereux, est celui dont nous parlions à l'instant, et que le général Miller nous apprend, dans ses Mémoires, avoir été si funeste à l'armée de Bolivar, lorsqu'elle traversa les Andes. Le premier est connu des Péruviens sous le nom de *punya*, et le second sous celui de *soroche*, parce qu'ils l'attribuent à un *sirocco,* ou à un vent impétueux. Mais cette opinion vulgaire ne repose sur aucune donnée positive; l'habile ingénieur anglais qui dirige les travaux du grand aqueduc de Tocha au Pérou, M. Scott, attribue la production de ces accidens à l'action de l'électricité : son opinion est fondée sur

l'observation qu'il a faite, que sur plusieurs points des Cordillières ces accidens sont beaucoup plus graves que sur d'autres, et que sur ces points, qui ne sont pas toujours les plus élevés, l'électomètre était notablement abaissé.

Les effets différens que nous venons de signaler, produits par une cause en apparence semblable, peuvent être facilement expliqués par la circonstance remarquable que les pôles électriques occupent des points différens du corps dans les deux hémisphères. Ce fait fut signalé par le lieutenant Lecanut, qui était employé à l'île de l'Ascension pendant la détention de Napoléon à Sainte-Hélène. Ainsi l'électricité occupant la partie supérieure du corps dans l'hémisphère du nord et la partie inférieure dans celui du midi, il en résulte que le sang est attiré vers la tête dans le premier, et aux pieds dans le second ; ainsi il produit les symptômes de l'apoplexie dans le premier cas, et ceux de la syncope dans le second. On s'explique alors facilement comment la position horizontale fait cesser presque instantanément ces symptômes si différens par l'équilibre qu'elle établit dans l'électricité des différentes parties du corps. Une autre circonstance qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est que les voyageurs qui traversent les Andes n'éprouvent presque aucune incommodité tant qu'ils restent à cheval, parce que là ils sont isolés de l'influence électrique du globe terrestre, par la peau de mouton qu'on place au Pérou sous la selle, et qui, ainsi que personne ne l'ignore, est un corps très-mauvais conducteur de l'électricité.

Le docteur Cunningham rapporte qu'en juillet 1833, faisant, dans la compagnie du capitaine Hope et de plusieurs autres personnes, une excursion à l'aqueduc que l'on creusait dans la plaine de Chinchillan, à environ

quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, personne ne fut incommodé jusqu'au moment où, arrivés sur les points les moins accessibles, ils furent obligés de mettre pied à terre ; tous alors, à l'exception d'un seul, furent atteints à la fois du soroche. « Au moment même, dit-il, où mes pieds touchèrent le sol, j'éprouvai des étourdissemens, du trouble dans la vue, et des nausées suivies d'un tremblement universel ; j'étais dans un tel état de faiblesse que je ne pus me soutenir sur les jambes, je remontai sur ma mule, et, en baissant la tête, je pus continuer ma route jusqu'à l'endroit où nous devions dîner. »

Les animaux sont comme l'homme sujets au *soroche*. Le premier symptôme que les mules éprouvent est un tremblement violent, auquel succède une respiration précipitée, puis une disposition à rester immobiles. Si on les laisse dans cet état, elles tombent bientôt, et quelquefois même ne se relèvent plus. Aussitôt que le cavalier aperçoit les premiers signes du malaise, il lâche les rênes de manière à permettre à l'animal de baisser la tête, jusqu'à ce qu'il soit soulagé. Les mules connaissent si bien les effets salutaires de cette position, que lorsque celle que je montais commençait à éprouver quelques-uns des symptômes de cet état, elle se tournait aussitôt de manière à avoir la tête le plus bas possible. Le traitement que l'on oppose avec le plus de succès à la syncope est aussi celui qui convient le mieux contre le *soroche*, c'est-à-dire la position horizontale, l'eau-de-vie mêlée avec l'eau, l'eau froide jetée à la figure, les sels odorans, etc. Les Péruviens comparent le soroche au mal de mer, avec lequel il a en effet quelques rapports, ainsi qu'avec celui où se trouvent les personnes qui ont éprouvé un flux de sang considérable. La perte de connaissance, l'affaiblissement du pouls, la prostration, l'irritabilité de l'estomac, la pâleur de la

face et la sueur froide, appartiennent à l'un et à l'autre. Combien les symptômes que l'on éprouve sur le Mont-Blanc et sur les autres montagnes du nord ressemblent peu à ceux que nous venons de décrire! une différence si remarquable indique assez qu'il existe dans chaque hémisphère une cause spéciale qui se manifeste par les effets diamétralement opposés qu'elle produit.

Organisation de quelques zoophytes. — M. Lister a communiqué dernièrement à la Société Royale de Londres le résultat des recherches qu'il a faites pendant l'été dernier sur l'organisation de quelques zoophytes polypifères et de quelques ascidies qui vivent sur la côte méridionale de l'Angleterre. Pour ces observations, il plaçait chaque individu dans un vase en verre à faces parallèles, devant son grand microscope acromatique disposé horizontalement. Il prenait soin de changer fréquemment l'eau de mer, ce qu'il obtenait au moyen de deux siphons, dont l'un fournissait de l'eau fraîche, tandis que l'autre emportait celle dans laquelle l'animal était resté quelque tems; par ce moyen, il conserva dans une vigueur et dans une santé parfaite les sujets sur lesquels il faisait ses observations.

Chez un individu de l'espèce *tubularia indivisa,* il vit à l'aide d'un grossissement centuple un courant de particules dans l'intérieur du tube, ressemblant parfaitement, sous le rapport de l'uniformité et de la continuité, à la circulation que l'on remarque dans quelques végétaux et surtout dans le *chera;* la direction de ce courant était parallèle aux petites lignes spirales que l'on voit sur le tube. Chaque courant occupait la moitié environ de la circonférence du tube, sortait du polype d'un côté et y pénétrait de l'autre. Les particules dont se composait le cou-

rant étaient de grosseur variée, quelques-unes très-petites, d'autres plus grosses, mais elles paraissaient toutes formées de particules moins développées ; un petit nombre étaient globulaires; en général, elles n'avaient pas de formes régulières. Le courant présentait de petits tournoiemens dans les points où le tube se contracte, et aux extrémités du tube on les voyait le contourner et passer de l'autre côté. L'étendue de l'estomac et de la bouche présentait aussi de singulières fluctuations : l'un se contractait, pendant que l'autre se dilatait, *et vice versâ*, comme si le passage d'un fluide de l'une de ces cavités à l'autre les eût distendus ainsi alternativement. Cette espèce de flux et de reflux se reproduisait régulièrement après un intervalle de quatre-vingts secondes.

Dans toutes les espèces du genre *sectularia* que l'auteur a examinées, il a vu passer, le long de la substance molle qui occupe l'os de la tige et des branches, des courans qui s'étendaient dans la substance des polypes eux-mêmes, et dans leur propre estomac. Chez ces animaux le courant ne suit pas constamment, comme chez ceux du genre précédent, la même direction; mais après s'être dirigé pendant une minute ou deux, dans le même sens, avec une vélocité extraordinaire, il se ralentit et ensuite s'arrête, ou du moins il présente une fluctuation incertaine, après laquelle il reprend son mouvement avec la même vitesse qu'avant, mais dans une direction opposée; et ainsi alternativement comme le flux et le reflux de la marée. Si l'on arrête à dessein le courant sur un point de la tige, les courans des branches continuent sans interruption. M. Lister dit avoir observé des phénomènes analogues chez plusieurs autres zoophytes, et surtout chez ceux du genre *campanularia* et *plumularia*. Il entre ainsi dans des détails extrêmement curieux sur les ovaires des zoophytes, et sur les mouvemens

que présentent les fluides contenus dans leurs œufs, avant qu'ils se soient séparés de l'ovaire.

Dans quelques cas, le jeune polype, après qu'il a pris un certain développement, bien qu'il ne soit pas encore détaché, se décompose, et sa substance étant absorbée dans celle du polype producteur, il disparaît entièrement; des changemens analogues surviennent fréquemment. Dans différentes parties du même groupe, il n'est pas rare de voir l'un des polypes disparaître graduellement, tandis que les autres s'élancent avec une nouvelle vigueur, et acquièrent rapidement de grandes dimensions. L'auteur considère les fluides qui circulent dans le corps de ces animaux, comme le grand agent de l'absorption et de la nutrition des parties. Les particules qui contiennent ces fluides ont la plus grande analogie avec celles qui existent dans le sang des animaux d'un ordre plus élevé, et avec celles que renferme la sève des végétaux ; quelques-unes semblent séparées des alimens qui ont été ingérés, et les autres paraissent être le produit de la destruction des parties. L'auteur n'a jamais vu chez ces animaux la moindre apparence de côtes, ni de ces courans que l'on observe si fréquemment dans quelques autres espèces de zoophytes.

Scènes du Désert. — Nous partîmes enfin d'Alexandrie pour nous rendre à Syouah dans les oasis extérieures. C'était avec un plaisir bien vif que j'allais visiter cette ancienne Lybie si célèbre dans l'antiquité, fouler aux pieds la terre de cette vieille colonie grecque et m'asseoir sur les ruines du temple de Jupiter Ammon. Livré tout entier aux impressions que je venais de puiser dans la ville fondée par le conquérant macédonien, je me laissais aller avec abandon aux rêveries qu'elles me suggéraient, et ne les oubliais que pour songer aux scènes qui m'attendaient dans

la pentapole. Ainsi absorbé par les pensées et les sentimens que m'avaient inspiré les ruines de tant de grandeurs passées, je cheminais tranquillement et traversais les riches contrées qui s'étendent d'Alexandrie jusqu'au désert. Nous nous arrêtions le soir sous les grandes feuilles de palmiers, et pendant le jour nous faisions halte auprès des puits creusés de distance en distance sur notre passage. Souvent je m'avançais tout seul sur les chemins, et là j'attendais en rêvant que mon guide me donnât le signal du départ. Après dix jours de marche à travers un pays fertile, émaillé de verdure et de riches moissons, nous arrivâmes au bord d'un puits où l'eau était très abondante.

« Arrêtons-nous ici, me dit mon guide, c'est le dernier. Remplissons nos outres, faisons boire nos chevaux, car nous ne trouverons de l'eau, maintenant, qu'à la fontaine qui coule à Syouah, qui abreuve les habitans de cette ville et arrose leurs jardins. »

Je me rendis à l'observation d'Abel-Azra (c'était le nom de mon guide), nous descendîmes de cheval, et dans quelques instans nos provisions furent faites pour toute la route. Enfin nous saluâmes les dernières eaux, et insensiblement les campagnes verdoyantes furent remplacées par les plaines arides et sablonneuses du désert. Ici, pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point de verdure, point d'eau, pas même de la rosée; nous étions au milieu d'un vaste océan de sable où aucun chemin ne se trouvait frayé. La mobilité du sol effaçait l'empreinte de nos pas, et il était impossible de reconnaître la trace du passage des voyageurs qui nous avaient précédés. De tems en tems seulement nous rencontrions quelques pierres entassées les unes sur les autres ou quelques cailloux épars jetés çà et là par la main des voyageurs qui traversent ces déserts, mais souvent aussi ces légers indices étaient tellement ensevelis dans le sable qu'il

était impossible de les apercevoir. Le soleil dardait ses rayons avec force et presque perpendiculairement sur notre tête; aucun nuage ne venait nous couvrir de son ombre; l'air était brûlant, et la chaleur de la terre était cent fois plus insupportable que celle de l'atmosphère. Je suais sang et eau; ce n'est pas étonnant pour un Anglais, mais mon guide lui-même, habitué aux chaleurs excessives du pays, était aussi exténué que moi. Nous laissions aller nos chevaux à leur gré, la bride sur le cou, car nous n'avions pas même la force de les diriger. Mais quelques heures après, ne rencontrant plus aucune pierre sur le chemin, Abel-Azra s'aperçut que nous nous étions égarés. En vain cherchâmes-nous à revenir sur nos pas; impossible de retrouver le chemin que nous avions poursuivi jusque-là. Je désespérais, malgré les protestations d'Abel-Azra.

« Continuons toujours, répétait-il d'un ton de conviction, nous avons encore des provisions pour cinq jours et de l'eau pour six, je suis certain que d'ici là nous serons arrivés. »

Cependant nous aperçûmes dans le lointain comme des tentes et des hommes qui couraient çà et là.

« Nous sommes sauvés, m'écriai-je plein de joie.

— Ce sont des chasseurs, me répondit Abel-Azra, ils attendent la bête à ce qu'il parait. »

A ces mots nous redoublâmes le pas, et bientôt nous vîmes deux d'entre eux qui se détachèrent, coururent au-devant de nous, en agitant leurs turbans dans les airs.

« Soyez les bien-venus, nous dirent-ils, en nous saluant profondément, et béni soit Dieu et Mahomet qui vous envoie! Nous sommes dans ces déserts, reprirent-ils, pour y chasser l'autruche, et notre chasse a été abondante; mais voilà que, par une chaleur si excessive, nous manquons d'eau depuis un jour. O étranger, je vous le dis encore

une fois, Mahomet vous envoie pour nous arracher à une mort certaine, car nous sommes éloignés de quatre journées du puits le plus prochain, et nous avons soif; si vos outres sont encore pleines, ne fermez pas vos entrailles à la pitié, donnez-nous à boire. Venez jusqu'à nos tentes; là vous vous reposerez de vos fatigues. »

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées, fit sur moi une impression profonde; j'avais oublié notre malheur, et ne pensais qu'à celui de ces hommes. Nous nous hâtâmes, et quelques instans après, ces braves gens nous serraient la main au milieu des acclamations de joie les plus vives, et se désaltéraient à longs traits.

Après mille questions, je leur fis part de notre voyage, et leur racontai comment nous avions perdu notre chemin.

« Vous allez à Syouah, me dit le plus ancien, le chemin est très-facile d'ici, quoique un peu long encore. Le soleil se lèvera six fois et se couchera sept fois avant que vous soyez arrivé. Mais au sixième jour, vous rencontrerez un village qu'on appelle *Msellem*, vous frapperez à la porte du chasseur Saryah, et une femme viendra vous ouvrir, qui vous hébergera et renouvellera vos provisions, lorsque vous lui aurez dit que vous avez sauvé la vie à son mari dans le désert. »

Comme je remerciais Saryah, le jeune homme qui était accouru au-devant de moi, me prit par la main, et me présentant cinq autruches magnifiques qu'ils avaient élevées pour la chasse : « Choisissez, me dit-il, ô étranger! choisissez parmi ces autruches celles qui vous feront plaisir, elles sont encore jeunes et presque apprivoisées, car nous les traitons avec la plus grande douceur; nous regarderions tous comme une injure que vous n'acceptassiez pas cette légère marque de notre reconnaissance. »

Je ne savais trop si je devais accepter l'offre qu'on venait de me faire, car il me semblait bien difficile de conduire avec nous ces animaux jusqu'au lieu de notre station, et calculant d'ailleurs le tems que j'allais sacrifier à prévenir leur fuite ou à hâter leur marche, j'étais prêt à refuser. Abel-Azra s'aperçut de mes craintes, et me fit sentir que j'allais blesser l'amour-propre des chasseurs si je persistais dans mon refus. Ces réflexions me déterminèrent, j'acceptai deux autruches, bien disposé à les livrer à elles-mêmes dès que je serais éloigné. Je choisis le plus beau mâle et la plus belle femelle; elles mangèrent d'abord une partie du grain destiné à nos chevaux, et avalèrent ensuite, avec une gloutonnerie qui m'étonna, quelques cailloux qu'elles aperçurent à leurs pieds; j'attachai plusieurs cordes à leurs jambes et à leur cou, me doutant bien cependant que ces précautions étaient au moins inutiles. Après avoir mangé quelques dattes, nous prîmes congé de nos pauvres chasseurs, et nous leur dîmes adieu en les remerciant d'un cadeau dont je me trouvais fort embarrassé. Au premier signal cependant, nos autruches partirent comme nous, et ne nous donnèrent pas la moindre inquiétude; elles trottèrent le trot de nos chevaux et coururent leur pas, se conformant en tout à l'ordre de notre marche. Cette particularité à laquelle je ne faisais nulle attention, ne changeait pas mes premiers sentimens, et lorsque nous fûmes éloignés de quelques heures, j'allais exécuter la résolution que j'avais prise; mais Abel-Azra plaida si bien leur cause, que me rendant à son désir, je les gardai.

Cependant nos outres se désemplissaient, et nos chevaux altérés n'en avaient pas assez avec la ration que je leur donnais. Ils avaient sensiblement maigri, et me paraissaient très-souffrans.

C'était le troisième jour depuis la rencontre des chasseurs, nous avions fait une halte, et après notre repas, je dormais paisiblement couché sur une natte, quand un cri aigu me réveilla en sursaut.

« Qu'est-ce donc, Abel, m'écriai-je épouvanté?

— Un grand malheur nous est arrivé, mylord, un de nos chevaux vient de mourir, et le second est incapable de faire la route. »

Cette nouvelle me frappa comme un coup de foudre, car je sentais toute la portée de mon malheur, et la nécessité de m'arracher du milieu de ces déserts, auxquels la nature refuse jusqu'à la dernière de ses faveurs. Mille pensées m'attristaient et m'agitaient tour à tour, j'étais tantôt morne et rêveur, et tantôt désespéré. « Eh bien! nous partirons malgré le ciel, dis-je à mon guide, Abel-Azra; d'après ce que nous a dit le chasseur Saryah, nous n'avons plus que trois jours de marche d'ici à *Msellem*, ne prenons que ce qui est indispensable pour arriver à ce village, et marchons. »

Ces mots avaient été dictés par l'exaspération, mais au fond, ce voyage si long et si pénible m'avait trop épuisé pour que j'eusse eu la force d'arriver à Msellem. D'ailleurs il nous fallait de l'eau, et nous n'avions d'autre vase pour en transporter, que nos outres dont le poids nous aurait accablés. La nécessité me força donc d'avoir recours à nos autruches : leur taille était gigantesque, leur corps très-gros, leurs jambes très-longues et très-fortes, leurs cuisses musculeuses, leurs pieds larges et nerveux; nous posâmes sur leur dos quelques-uns de nos effets les plus essentiels, et, après les avoir fixés de manière à ne pas gêner leur mouvement, nous enfourchâmes chacun une autruche, et leur laissant pleine liberté, nous leur donnâmes la première direction vers Msellem.

Abandonnées ainsi à elles-mêmes, et guidées seulement par un bâton qui dirigeait leur tête vers le lieu de notre destination, elles se levèrent, et maîtresses de leurs pas, elles se portèrent en avant avec célérité. Bientôt elles agitèrent leurs ailes, comme le nautonnier agite ses rames à mesure que sa barque fend les vagues; leurs jambes marquaient le pas avec une vitesse étonnante, et leurs pieds rasaient la terre avec la rapidité de l'éclair (1). C'eût été un spectacle vraiment curieux que de nous voir, mon guide et moi, à cheval sur le cou d'une autruche, les mains cramponnées à nos bagages, ne conserver notre équilibre qu'à la faveur de la rapidité de ces étranges montures; nous respirions à peine, nos cheveux se hérissaient, et nos habits flottaient au gré du vent; plus d'une fois je songeai à l'originalité de ce voyage, et j'aurais donné cent guinées pour qu'un Européen m'eût vu ainsi perché, perdant haleine, et franchissant en un clin d'œil les plus grandes distances. Je perdis mon chapeau, mon guide eut son turban enlevé, mais il nous fut impossible de nous arrêter pour les ramasser; nos coursiers dévoraient l'espace toujours avec la même promptitude, et d'ailleurs nous avions à craindre de les effaroucher; vers le milieu de la nuit, nous aperçûmes quelques arbres et quelques maisons mal bâties; nous conjecturâmes que nous étions arrivés à Msellem. Nous avions fait en douze heures le trajet qui demande trois jours de marche assidue; jamais je n'avais éprouvé un contentement aussi vrai, un plaisir aussi vif. Nous suspendîmes enfin le pas de nos autruches, mais nous ne pûmes arrêter leur élan qu'après que nous en fûmes descendus, et encore avec beaucoup de peine. Nous

(1) Ce fait, quoique curieux, n'est pas nouveau. Buffon, Pearce, Mungo-Park, rapportent qu'on élève des autruches pour le transport des bagages et des hommes.

nous couchâmes en attendant le jour, et dès la pointe de l'aube nous nous rendîmes devant la porte du chasseur Saryah, dont la femme nous reçut avec le témoignage de la joie la plus franche, la plus naïve. Le soir nous nous remîmes en marche, et nous nous trouvâmes enfin sur le territoire de la ville de Syouah.

Sciences Médicales.

Anthelmintiques (vermifuges) employés à l'île Maurice. — La maladie contre laquelle on emploie les anthelmintiques n'attaque pas également les noirs et les blancs qui habitent l'île Maurice ; elle semble même presque exclusivement atteindre la race nègre ; tous les blancs en sont, en comparaison de ces derniers, rarement affectés. On serait même tenté, d'après le rapport du médecin anglais auquel nous empruntons ces détails, de penser que cette maladie appartient spécialement à la race nègre.

On croit généralement à l'île Maurice que les individus dont les alimens ne contiennent pas ou du moins contiennent très-peu de sel, sont plus exposés à être atteints de cette maladie que ceux qui emploient cet assaisonnement sans parcimonie. Ainsi s'explique facilement le fait déjà énoncé, savoir : que les individus de la race nègre, et surtout les esclaves, sont continuellement et universellement tourmentés par ces animaux parasites, car ils ne font jamais usage de sel, ou ils en usent en si faible quantité, et si rarement, qu'il est sans effet sur leur santé. Cependant ils aiment beaucoup cette substance comme toutes celles dont ils sont habituellement privés. Mais comme elle n'entre pas dans la ration ordinaire de l'esclave, parce que le sel y est d'un prix assez élevé, et que les esclaves n'ont aucun moyen de s'en procurer, ils en sont constam-

ment privés. Les condamnés (les natifs de l'Inde, condamnés à perpétuité à travailler sur les routes) et les esclaves du gouvernement, dont les rations diffèrent peu de celle du soldat européen, sont rarement atteints de cette incommodité. Le docteur Dyen dit avoir été à même de comparer son extrême rareté dans un corps de troupes nègres dont il avait le service médical avec sa grande fréquence chez les esclaves des planteurs. Bien plus, quelques-uns de ces derniers s'étant décidés à augmenter la ration de leurs esclaves d'une certaine quantité de sel, dirent avoir vu disparaître cette maladie, qui revint aussitôt que l'on eut cessé de leur faire la distribution. Ils reconnaissent tous l'utilité de cette distribution, mais ils assurent tous ne pouvoir la continuer à cause des frais qu'elle occasione. Aussi, pour obvier à cet inconvénient, et soutenir l'existence de leurs esclaves, sans s'écarter des principes d'économie qu'ils ont adoptés, beaucoup d'entre eux ne leur accordent le sel que comme médicament, c'est-à-dire lorsque l'état de la santé le réclame instamment, et il paraît que, sous ce rapport, leurs efforts ont été suivis de succès. Ils prétendent même que, depuis qu'ils ont adopté cette méthode, leurs esclaves ont plus de force, et jouissent d'une meilleure santé qu'avant.

Il y a aussi une substance végétale qui est considérée à l'île Maurice comme un vermifuge très-efficace, et que l'on emploie fréquemment et toujours avec un succès constant, si nous en croyons le médecin déjà cité; c'est le *lait de popaya*. On donne ce nom à un fluide glutineux qui sort par exsudation du fruit d'un arbre vert, le *carico popaya* et que l'on obtient en pratiquant à la surface du fruit des incisions superficielles. Quelques ouvrages de botanique font bien mention de sa propriété vermifuge, mais très-légèrement, et dans aucun des ouvrages de médecine où il

est question de maladies vermineuses on ne trouve même la simple indication de ce moyen, qui, si nous en croyons le docteur Dyen, mérite d'être placé à la tête de tous les vermifuges, non seulement pour son efficacité qui est constante, mais encore pour son innocuité, lorsqu'il est administré à une dose trop élevée. On n'a jamais observé de résultats fâcheux à la suite de ces erreurs presque inévitables dans la pratique de la médecine.

L'arbre qui fournit ce suc laiteux a une croissance très-rapide et se multiplie avec une facilité extrême; il porte des fruits au bout de dix-huit mois. La description qui en est donnée dans le *Curtis's Botanical Magazine* est assez exacte. La quantité de suc que l'on peut obtenir de chaque fruit est très-abondante; il ressemble à une crême épaisse; si on le mêle lentement et graduellement avec l'eau chaude, il s'y dissout et forme avec elle un fluide qui ressemble à de l'eau coupée avec du lait. Si l'eau est versée tout d'un coup, et que l'on n'agite pas le mélange, le suc se coagule et s'élève à sa surface sous forme de caillots. Dans les deux cas il se sépare de l'eau en grande quantité après qu'on l'a laissé en repos pendant un quart d'heure.

Le suc pur de ce fruit incisé appliqué sur la peau l'excorie et détermine la vésication; porté à la bouche, il y produit la sensation d'une chaleur âcre et mordicante.

La dose de ce suc varie suivant l'âge du malade; une cuillerée à thé suffit ordinairement pour un enfant âgé de moins de dix ans. A un âge plus avancé on augmente la dose jusqu'à une cuillerée à bouche ordinaire. Lorsqu'on veut administrer ce suc, on le mélange d'abord avec du miel, et ensuite on verse lentement une cuillerée d'eau bouillante; une portion du suc se coagule et peut être laissée ou enlevée, sans que les effets du médicament en soient altérés; deux heures après, on donne une dose

d'huile de ricin. On peut, en mangeant le fruit, obtenir le même effet. Cet arbre jouit de quelques autres propriétés singulières, quoique moins utiles que celles que nous venons de signaler. Ainsi il a celle de rendre la viande plus tendre et de la faire passer rapidement à l'état de putridité ; une volaille suspendue aux branches de l'arbre pendant un quart d'heure devient extrêmement tendre. Si on l'y laisse pendant toute la nuit, la putréfaction en sera si avancée que toutes les parties se sépareront sans le moindre effort ; quelques heures de plus, et toutes les fibres se détacheront les unes des autres. Cette propriété s'exerce d'une manière remarquable sur toutes les viandes et sur celle du pigeon avec plus de rapidité encore que sur toute autre.

Anthropologie.

Maison des Aliénés au Caire.—Quelque heureux que soient les résultats qu'ont produits sur la civilisation de l'Égypte les efforts des Européens qui ont consacré leurs travaux à la régénération de ce pays, il est facile de juger, par la description que donne de la maison des fous du Caire un voyageur qui a visité récemment cette contrée, que les bienfaits de cette civilisation ne se sont pas encore étendus en Égypte jusqu'aux malheureux habitans de cet hôpital. Au reste, on ne peut s'étonner de cette indifférence. Celui qui a étudié l'histoire de ces établissemens chez toutes les nations civilisées reconnaît bientôt que l'amélioration du sort des aliénés est l'un des résultats les plus tardifs de la civilisation. L'époque est encore bien rapprochée de nous, où l'homme privé de la raison était regardé dans tous les pays d'Europe comme dans une condition presque inférieure à celle des animaux, et était en conséquence traité

avec la même dureté que les bêtes sauvages et malfaisantes.

« Du couvent, dit le voyageur, nous nous acheminâmes vers la maison des aliénés, placée dans l'une des ailes d'une grande mosquée dont on traverse la principale entrée pour arriver à la cour où se tiennent les fous. Dans tous les pays une maison de fous est toujours un spectacle horrible et humiliant pour l'orgueil de l'humanité; mais dans aucun autre pays peut-être on ne trouverait une maison de fous aussi terrible, aussi dégoûtante que celle du Caire. Si l'on en juge par l'aspect féroce des gardiens, et l'état des victimes qui sont couvertes de contusions et de plaies, il s'y passe des scènes de cruauté et de douleur trop poignantes pour être décrites. Au milieu de la cour est un étang carré que quelquefois on honore du nom de fontaine, mais qui, d'après son aspect et l'odeur qui s'en dégage, ressemble plutôt à un cloaque ou à un égout. L'atmosphère, imprégnée des exhalaisons méphitiques qui s'en élèvent, est plus infecte et plus corrompue que celle d'une salle de dissection au mois de juillet. Les murailles et le pavé sont couverts d'une matière verdâtre et humide qui prépare l'esprit aux horreurs dont on sera témoin dans les cellules. En face de la muraille qui entoure la cour, on voit un certain nombre d'ouvertures garnies de portes en fer carrées, et que l'on prendrait pour autant d'issues des anciens souterrains destinés à renfermer les bêtes féroces, si l'on n'apercevait dans chacune, appuyé contre la grille, un être à forme humaine, ordinairement dans la nudité la plus complète. Une chaîne pesante est suspendue au massif collier de fer qui entoure son cou. Cette chaîne, traversant la grille qui garnit sa porte, passe en dehors le long de la muraille et va comme un feston jusqu'à l'ouverture du cachot voisin où elle est également attachée au cou d'un second fou, en sorte que quand l'un fait un

mouvement dans sa prison, l'autre, s'il se trouve à l'extrémité opposée de la chaîne, est nécessairement obligé de répéter le même mouvement.

Dans la première cellule, en commençant par la droite, nous vîmes un jeune Arabe plongé dans un état de léthargie dont rien ne pouvait le tirer. Il tourna les yeux lorsque nous passâmes devant lui, autrement on eût pu le prendre pour une statue. Le second était un soldat qui ayant été atteint d'un accès de folie dans l'île de Candie, fut envoyé dans cette maison par Mohammed-Ali pour y passer le reste de ses jours. Il était assis près de la grille, les jambes croisées, complétement nu, les bras en croix sur la poitrine, et les yeux fermés comme s'il eût fait un rêve. Ayant été éveillé et appelé par son nom, il ouvrit lentement les yeux. Tandis que l'un des visiteurs lui présentait une fleur, il la sentit et parut nous regarder avec intérêt, souriant lorsqu'on lui adressait la parole, mais ne prononçant pas un mot. Lorsque nous le quittâmes, il retomba aussitôt dans son état de somnolence habituel. L'individu qui occupait la cellule voisine, couché dans un coin, enveloppé de sa couverture et de sa natte, leva la tête lorsqu'on l'appela, fixa ses yeux hagards et éteints sur les visiteurs, et se recouvrant ensuite, refusa de se montrer à nous. Près de lui, et derrière la grille voisine, se trouvait un jeune homme d'environ dix-huit ans, qui, ayant été enlevé de force de son village et enrôlé comme conscrit dans l'armée, avait perdu la raison et se trouvait séparé pour toujours des siens, et cependant il est très-probable que sa folie, qui n'était qu'une exagération de la maladie connue sous le nom de mal du pays, aurait guéri facilement sous l'influence d'un traitement convenable. Après lui venait un jeune Arabe qui rapportait avec une volubilité extraordinaire l'histoire de son emprisonnement. Il en était redevable, disait-il, à sa sœur qui l'avait

emmené de son village et l'avait fait enfermer dans cet endroit. Ensuite venait un autre Arabe lascif comme un satyre, également remarquable par la rapidité de son caquet et par sa folie.

Mais il est impossible de passer en revue les uns après les autres tous les malheureux êtres renfermés dans cette maison. Le plus effrayant d'entre eux était un homme natif du Caire, perdu de vices quoique appartenant à une famille respectable. Il était couvert de plaies et d'escarres, maigre, décharné, et consumé par la fièvre qui avait détruit son intelligence. Ses yeux brillans, enflammés, et prêts à sortir de leur orbite, erraient au hasard pendant que ses gestes révélaient la nature dégoûtante de sa maladie : tout auprès était un mouzzelim qui, ayant découvert que nous étions Francs, se mit à vomir contre nous des expressions que les fous seuls peuvent aujourd'hui prononcer avec impunité en Égypte. Nous remarquâmes aussi un individu qui s'était rendu coupable, comme il le disait lui-même, d'un crime épouvantable. Soupçonné d'aliénation pour ce fait, il fut enfermé dans ce triste endroit, où on l'emploie à fabriquer des agrafes et des boutons ; il n'offrait aucun signe de folie, seulement il parlait en riant de son crime infernal. Peut-être après avoir été surpris, et pour éviter la punition qu'il méritait, a-t-il feint d'être aliéné.

Le vieux gardien arabe qui nous conduisait dans notre visite, devenu insensible à de si grands malheurs, s'ennuyait beaucoup de l'incohérence des paroles et du bavardage de tous ces fous. Je n'ai pu savoir comment ces êtres infortunés sont nourris et quels soins ils reçoivent. L'établissement est quelquefois visité par des médecins, mais son aspect seul et son économie intérieure sont un objet de dégoût pour les étrangers et de honte pour le pays.

Économie Sociale.

Perte du Blé en Angleterre. — D'après des recherches faites par plusieurs agronomes, on a reconnu qu'il n'y a guère qu'un tiers du blé ensemencé qui pousse. Les deux autres tiers sont détruits, soit par l'intempérie des saisons, soit par l'incurie des laboureurs, soit par l'imperfection des instrumens aratoires, soit enfin par mille autres circonstances. Ainsi le nombre d'acres cultivés dans les Trois-Royaumes étant de 47,000,000 sur lesquels 12,000,000 sont consacrés à la culture du blé, et l'ensemencement de chaque acre nécessitant 4 boisseaux 1/2 de grains, les semailles exigent donc 7,000,000 de quarters. Si par le concours des diverses circonstances que nous venons d'énumérer, il n'y a qu'un tiers des semailles qui profite, l'Angleterre perd donc tous les ans 4,666,666 quarters de blé, quantité suffisante pour nourrir 1,000,000 d'habitans de plus.

Ce document que nous empruntons au *Quarterly Journal of Agriculture*, corrobore les faits curieux qui sont consignés dans notre dernier article sur la cherté des céréales et sur la nécessité de permettre la libre introduction des grains étrangers dans les Trois-Royaumes. Dans la dernière séance de la Société d'Agriculture de Londres, quelques savans ont examiné attentivement chacune des causes auxquelles on peut attribuer une partie de cette déperdition ; et ils ont reconnu que l'humidité du climat de la Grande-Bretagne était l'une des plus influentes. En conséquence la Société se propose d'adresser un mémoire au Comité du Commerce et de l'Agriculture, pour que celui-ci puisse appeler l'attention du gouvernement sur les modifications qu'il importe d'introduire dans la législation

des céréales. Aussitôt que nous connaîtrons les résultats de cette communication, nous nous empresserons de les publir. En attendant, nous joignons ici un tableau fort curieux sur l'exportation des farines de froment effectuées par les États-Unis de 1821 à 1831, dans les diverses contrées du globe. On verra par là que ce pays pourrait, pendant long-tems encore, être le grenier de l'univers, surtout si des lois plus libérales et plus intelligentes, au lieu d'entraver l'introduction de leurs produits agricoles, comme elles le font dans presque tous les pays d'Europe, en favorisaient la libre circulation. Toutefois, nous ferons précéder ce renseignement de quelques considérations sur les céréales et sur les variations de leur approvisionnement en France.

D'après les renseignemens les plus récens, il a été établi que sur 54,000,000 d'hectares de superficie des terres en France, 14 1/2 millions ou les 0,271 sont ensemencés en substances farineuses alimentaires de toute espèce; ce nombre d'hectares, rapporté à la population de la France, ne donne pour chaque habitant qu'une étendue de 0,46 d'hect. ou à peu près un arpent ancien; que le produit moyen de l'hect. en céréales par toute la France est 12,45 hectolitres, du poids de 68 kil. chaque; qu'un produit moyen calculé d'après les récoltes de quatre années, ou de 1825 à 1828, présente pour toute la France 167,271,000 hectol. de graines farineuses, dont 60,535,000 hectol. de froment; et que les besoins de la France ont réclamé 175,273,000 hect., dont 58,027,000 de froment. Plus le tiers ou 37 p. °/₀ de la récolte est employé à l'ensemencement, à la distillation et aux brasseries, ou consommé par les animaux domestiques; cette défalcation faite, il ne reste que 262 kil. 80 ou 4 hectol. pour chaque habitant, dont 238 kil. 63 ou 3 hect. 4 en céréales. Si de ces 282 kil. on

soustrait 25 p. °/₀ pour déchet de la ferme, au magasin, au moulin, pour issues à la mouture, puis 10 p. °/₀ pour perte dans le transport en farine de boulangerie, pour atteinte des insectes et des animaux, malaise des farines, etc., il ne reste plus que 182 kil. ou 2 hect. 1/2 de substances farineuses alimentaires pour la nourriture annuelle de chaque habitant, ou à peu près un 1/2 kil. par jour.— Sur cinq récoltes consécutives il s'en présente communément trois bonnes, une médiocre et une mauvaise. Dans les années ordinaires, l'excédant de la récolte sur les besoins est de 3,5 p. °/₀, ou la nourriture de 13 jours Dans les bonnes années, cet excédant est de 7,5 p. °/₀ ou la nourriture de 27 jours.; et dans les années très-abondantes il s'élève à 15,5 p. °/₀ ou la nourriture de 56 jours. Une mauvaise récolte en grains peut présenter un déficit depuis 4 jusqu'à 12,5 p. °/₀, ou de 15 à 45 jours de nourriture. Les récoltes accumulées des années antérieures ne grossissent pas ces résultats de 2 ou 4 p. °/₀. Pendant les deux années antérieures à 1815, si l'on compare l'entrée et la sortie des grains, les exportations ont balancé les importations: ce qui prouve que la France ne produit guère que ce qui lui est nécessaire. Lorsque les besoins réclament une importation, la quantité de grains qni arrivent dans l'année, loin de pourvoir à tous les besoins, ne fournit souvent que ce qui est nécessaire aux besoins de la population pour 5 à 10 jours. Depuis 1819, le prix moyen des grains en France est resté, terme moyen, à 20 p. °/₀ au-dessous de ce qu'il a été dans les années antérieures. L'établissement d'un bon système de prévoyance pourrait seul parer à la fréquence des mauvaises récoltes et aux années calamiteuses et de famine, qui ont été d'environ une sur huit, dans une période des 270 années les plus rapprochées de notre époque.

TABLEAU des Exportations de Farine de Froment effectuées par les États-Unis, de 1821 à 1831, présentant les divers points sur lesquels les exportations ont été dirigées.

ANNÉES.	AMÉRIQUE.			EUROPE.				AFRIQUE.		ASIE.	TOTAL des BARILS EXPÉDIÉS pour toutes les parties du monde.
	Colonies anglaises.	Antilles.	Amérique du Sud.	Grande-Bret.	France.	Espagne et Portugal.	Pays divers.	Madère.	Pays divers.	— Pays divers.	
	Barils.	Barils.	Barils.	Barils.	Barils.	Barils.	Barils.	Barils.	Barils.	Barils.	
1831.	150,645	371,876	319,616	879,430	23,991	364	35,416	12,811	2,751	8,305	1,805,205
1830.	149,966	281,256	347,290	326,182	56,590	10,222	36,924	9,628	2,609	5,214	1,225,881
1829.	91,088	248,236	235,591	221,176	17,464	509	14,959	3,779	221	4,362	837,385
1828.	86,680	370,371	308,110	23,258	6,266	294	54,371	4,061	1,737	5,662	860,809
1827.	107,420	362,674	271,524	53,129	19	4,293	52,114	5,171	4,909	7,238	865,491
1826.	72,904	433,094	285,563	18,357	275	504	27,716	6,119	5,403	7,885	857,820
1825.	30,780	429,760	252,786	27,272	102	730	55,818	3,597	7,623	15,438	813,906
1824.	39,191	424,359	357,372	70,873	426	939	47,449	25,851	3,883	6,439	996,792
1823.	29,681	442,468	198,256	4,252	51	62,387	2,088	4,752	903	11,864	756,762
1822.	89,840	436,849	211,039	12,096	228	25,104	976	21,375	3,929	26,429	827,865
1821.	131,035	551,396	156,888	94,541	1,175	71,958	9,074	26,572	3,123	10,357	1,056,119

Voyages.

Souvenirs d'un voyage en Perse. — Un étranger qui jouit de quelque considération ne voyage jamais en Perse sans être accompagné d'un officier qui se charge de le conduire et de pourvoir à tous ses besoins. De quelque rang que vous soyez, vous aurez toujours un *mehmandar* à votre service. J'ai vu des princes du sang royal se faire honneur d'exercer cette charge auprès d'un ambassadeur anglais. Le mehmandar est revêtu des pouvoirs les plus étendus, dont il abuse presque toujours. Il appelle à lui qui bon lui semble, exige une escorte à pied ou à cheval, improvise des domestiques, des palefreniers; il chasse les habitans de leurs maisons pour y héberger les étrangers qui lui sont confiés; il échange à plaisir son cheval contre celui de son voisin, et se livre aux plus révoltantes exactions. Jamais il ne dédommage celui qui lui a rendu service; jamais il ne délie les cordons de sa bourse pour le récompenser; jamais il ne daigne lui adresser un remerciement, et le peuple se félicite encore quand il n'a pas été forcé de le charger d'or et d'argent.

La première fois que je vis un de ces personnages, ce fut à mon départ de *Sousha* dans le Karabough, nous dûmes au commandant russe notre premier mehmandar. C'était un jeune homme, beau garçon, brun comme un Tartare, magnifiquement habillé, bien monté et surtout bien armé. Il nous conduisit jusqu'aux frontières de la Perse; mais comme nous ne rencontrâmes sur notre route qu'un très-petit nombre de villages, nous eûmes peu d'occasions d'apprécier ses services; nous campions en plein air, nous prenions nos repas auprès des sources d'eau que nous rencontrions, et notre marche était réglée, nos haltes indi-

quées par le cours du soleil. Arrivés sur les bords de l'Araxe, nous lui remîmes de l'argent, un bon certificat, et nous poursuivîmes notre route à travers l'Aderbidjan.

Bientôt nous quittâmes Tauris, capitale de cette province, et nous nous confiâmes encore à la conduite d'un autre mehmandar. Mais ici la scène changea ; ce n'était plus l'élégance, la bonne tournure, la prévenance et la douceur de notre Tartare, mais un homme dans la décadence de l'âge, mal habillé et mal monté, qui n'avait de beau sur sa figure qu'une barbe assez bien fournie et dont le front me disait déjà quelle était la rudesse de ses mœurs et la brusquerie de son caractère. Il est inutile que je vous dise ici le nom de notre conducteur, vous le savez d'avance : peut-on s'appeler autrement qu'Ali quand on est Persan ? Ali, contre notre attente, s'efforça de son mieux de nous être agréable; mais son zèle était si mal éclairé, qu'au lieu de prévenir nos besoins, il les augmentait ; il embrouillait nos comptes, commandait des choses inutiles, oubliait le nécessaire, et nous mettait dans un embarras continuel. Ce n'est pas tout : comme à l'approche d'une ville ou d'un village, lorsque le jour était à son déclin, nous ordonnions à notre mehmandar de se détacher de la caravane et d'aller au galop préparer d'avance notre souper et nos lits, il était rare, à notre arrivée, qu'il ne fût pas aux prises avec le maître ou la maîtresse du logis, avec les domestiques ou bien avec les passans. Un jour, entre autres, après lui avoir fait promettre d'user de beaucoup de ménagemens, à peine fûmes-nous entrés dans l'auberge de *Maindoh* que nous le trouvâmes écumant de rage, fronçant le sourcil, et fouettant jusqu'au sang un pauvre marchand qui n'avait pas cédé assez tôt, au gré de notre conducteur, la chambre que celui-ci occupait. « Je t'apprendrai, lui disait-il bouillant de colère, à quitter avec regret ta chambre dont il me plaît de disposer, je saurai bien

te faire déguerpir au premier signal. » En disant ces mots, des coups redoublés tombaient avec bruit sur les épaules de ce pauvre homme, qui supportait patiemment cet acte de cruauté, et qui s'étonna même de voir que nous cherchions à le protéger contre la fureur de notre guide. Nous ne fûmes pas long-tems sans faire notre entrée dans le Kurdistan. J'avais souvent entendu parler du caractère emporté des Kurdes, de leur méchanceté et surtout de la haine implacable qu'ils nourrissent contre les Persans, leurs ennemis mortels; j'avais cru d'abord m'apercevoir de quelque modification dans les manières d'Ali à l'égard des habitans du nouveau pays que nous parcourions; j'avoue franchement que je m'étais trompé. C'était par un tems des plus détestables, une pluie continuelle nous avait mouillés pendant tout le chemin, nos habits ruisselaient, et nous fûmes obligés de nous arrêter au premier village que nous trouvâmes sur nos pas. Parvenus à une petite distance d'Adschtappa, Ali nous devança selon sa coutume; mais à mesure que nous approchions du village, un tumulte effroyable, et qui augmentait de moment en moment, frappait nos oreilles. Nous crûmes d'abord que le village était assailli par une bande de malfaiteurs, mais bientôt nous fûmes désabusés. C'était Ali qui ameutait la population contre lui. Monté sur un pan de muraille, dans la cour d'une des maisons du village, il cherchait à échapper à des hommes furieux. Les uns l'injuriaient, les autres dénouaient leurs turbans pour le garrotter. Notre position était fort critique, nous ne pouvions abandonner Ali, et, d'un autre côté, nous courions de grands risques si nous entreprenions de le défendre. Nous réclamâmes cependant avec force la liberté de notre *mehmandar*; mais les cris recommencèrent, les femmes et les enfans poussèrent des hurlemens, et tandis que la populace lançait sur

Ali des pierres et des morceaux de bois, nous fûmes assaillis au milieu de la cour et reçûmes une bastonnade des plus vigoureuses. Enfin poussé à bout, Ali dégaîna son sabre et allait fondre sur les Kurdes, lorsque nous nous jetâmes au milieu des combattans, et à force de prières et de concessions nous leur fîmes déposer les armes. C'était là le seul moyen de prévenir les résultats de cette collision. Ce malencontreux accident, nous le dûmes encore à Ali, à son insolence et à son indiscrétion. Non content d'avoir choisi les meilleurs chambres du logis et d'avoir ordonné en maître aux habitans de se retirer, ce mehmandar, selon sa louable habitude, avait pris son fouet et en avait frappé une femme pour l'avertir d'évacuer la maison avec promptitude. « Nous ne sommes pas des Persans, s'écria-t-on de toutes parts, nous ne supporterons jamais des traitemens semblables. » Ce fut là le cri de ralliement et le signal de la lutte. Mêlés à la foule, nous prîmes fait et cause pour les habitans du village, nous blâmâmes hautement la conduite du mehmandar, et nous payâmes aussitôt comme nous le faisions toujours. Cependant à quelque prix que ce fût, le mari de la femme qui avait été maltraitée nous refusa constamment l'entrée de sa maison, et nous eussions infailliblement passé la nuit au milieu du village, si la pitié ne nous eût ouvert un asile.

Ali nous conduisit encore jusqu'à la ville de Suliman, et c'était bien assez. Le pacha turc qui gouverne cette ville nous donna, pour nous accompagner jusqu'à Bagdad, un personnage de distinction avec plusieurs domestiques entièrement à notre service. Notre nouveau mehmandar, en vertu des pouvoirs que lui avait conférés Ibrahim, nous procurait sans cesse de nouveaux plaisirs, avait pour nous mille attentions, mille prévenances, mille égards, souvent même il nous faisait coucher dans les mosquées lorsque les

habitations n'étaient pas assez convenables. Mais bientôt il nous soupçonna d'être des espions du pacha, et nous retira ses faveurs. Ce contre-tems ne nous empêcha pas d'examiner le peuple, de sonder la somme de son bonheur et celle de ses malheurs; tous les jours nous pouvions lier conversation avec une foule de paysans qui venaient jusque dans les maisons où nous logions nous offrir leur riz, leur pain, leurs volailles, leurs œufs et leurs fruits, et refusaient l'argent que nous leur donnions en échange. A force d'instances, nous les forçions à accepter; mais ce n'était qu'après leur avoir fait comprendre que la seule loi suprême à laquelle obéissent les Anglais, c'est leur bon plaisir. Je remarquais cependant que ce peuple était mécontent lorsque nous l'obligions à recevoir de l'argent; et ce n'est que fort difficilement que je suis venu à bout de faire consentir notre conducteur à accepter une somme qu'il avait gagnée à la sueur de son front.

Statistique.

Moyens employés par les capitaines Dickinson et Roos pour retirer un trésor enseveli dans la mer à la suite du naufrage de la Thétis. — La consternation fut grande à Rio-Janeiro quand on y apprit que la *Thétis*, chargée d'environ 810,000 dollars, s'était perdue sur la côte sud-ouest de l'île de Capo-Frio. Ce fut là que le capitaine Dickinson résolut, s'il en obtenait la permission du commandant en chef de la station, d'aller sur les lieux chercher à recouvrer ce trésor. Il tâcha d'abord d'obtenir par tous les moyens possibles des informations exactes sur la nature de la côte, la profondeur de l'eau et les autres circon-

stances dont la connaissance lui était indispensable pour juger si l'entreprise qu'il avait en vue était exécutable, et pour connaître les moyens qui pourraient en faciliter le succès. Bien que les difficultés que cet examen lui fit entrevoir fussent nombreuses, cependant il ne désespéra pas de pouvoir les lever avec succès.

L'une des plus grandes difficultés qu'il éprouva fut de se procurer une bonne cloche à plongeur, car il était impossible d'en trouver ou même d'en faire fabriquer à Rio-Janeiro. A la fin il parvint à en faire disposer une avec une tonne de fer, puis l'ayant pourvue avec beaucoup de peine d'une pompe à air et de divers autres appareils indispensables, il reçut l'ordre de partir le 22 janvier, après avoir fait avec succès l'essai de son appareil ; le 30 il était en vue de Capo-Frio dont il étudia immédiatement les côtes, en cherchant toutefois à reconnaître l'endroit où la *Thétis* avait échoué. La petite baie au milieu de laquelle il découvrit les restes de ce navire que rien n'indiquait à l'extérieur, est placée entre des rochers appartenant à un immense promontoire formé de masses de granit qui s'avancent dans l'Océan Atlantique, et est situé à soixante milles de Rio-Janeiro. Cette espèce de baie a environ cinq ou six cents pieds de largeur sur autant de profondeur ; elle est entourée de masses de granit qui s'élèvent au-dessus de l'eau à la hauteur de cent à deux cents pieds, et est exposée aux vents du sud qui soufflent quelquefois avec violence dans cette direction ; le tems est en outre singulièrement variable, et on voit fréquemment en quelques heures succéder au calme le plus parfait la tempête la plus effrayante.

Aussitôt qu'on eut achevé les préparatifs nécessaires, on examina le fond de la mer avec la cloche à plongeur, et on

reconnut l'exacte position et la forme de toutes les roches qui couvraient l'endroit où étaient les trésors de la *Thétis*. La pièce où les métaux précieux étaient déposés avait la forme d'une ellipse dont les deux principaux axes avaient l'un quarante-huit pieds et l'autre quatre-vingt-onze pieds. De grosses masses de granit avaient roulé du haut des montagnes sur le navire, et devaient être écartées avant que l'on pût en retirer les trésors qui y étaient enfouis. La pression de la mer, de ces pierres et des débris du navire avait agi avec une force énorme à la manière du marteau du paveur, et avait pour ainsi dire cimenté ces matériaux entre eux et déterminé une forte cohésion entre les débris de bois et l'or, l'argent et le fer avec lequel ils étaient en contact.

Le premier objet à remplir fut d'enlever tous les débris du vaisseau, et ensuite d'écarter toutes les pierres en commençant par les plus petites, et en terminant par les plus grosses; quelques-unes de ces dernières, qui exigeaient les plus grands efforts seulement pour être changées de place, ne pesaient pas moins de 63 tonnes.

Il serait trop long d'énumérer toutes les difficultés qu'eut à surmonter l'équipage du capitaine Dickinson et surtout les hommes attachés à la manœuvre de la cloche à plongeur; cependant ils réussirent presque complétement dans leur entreprise, car au moment où le capitaine Dickinson fut remplacé dans ce travail par le capitaine Roos, déjà l'on avait retiré des flots et expédié en Angleterre les trois quarts environ de la somme que l'on savait y avoir été ensevelie lors du naufrage de la *Thétis*. Quand le capitaine Roos reçut l'ordre de cesser ses recherches, dans le courant de juillet, on avait retiré environ les quinze seizièmes de la totalité des trésors.

Commerce.

Tableau comparé des exportations des principaux produits de l'industrie agricole et manufacturière de la Grande-Bretagne et de l'Irlande durant les années 1832 *à* 1833 *et* 1833 *à* 1834, *d'après les documens officiels.*

	1833.	1834.
	Liv. st.	Liv. st.
Charbon et houille..........	228,647	229,924
Tissus de coton.............	12,675,619	14,909.462
Coton filé..................	4.722,759	4,750.210
Poterie.....................	490,787	487,515
Glaces et cristaux..........	402,716	451,388
Sellerie et coutellerie......	1,434,451	1,408,455
Tissus de lin...............	1,783,432	2,199,441
Fer et acier................	1,190,748	1,425,723
Cuivre et bronze............	916,563	851,383
Plomb.......................	144,653	119,617
Étain en barre..............	111,797	86,698
Étain en feuille............	231,663	267.430
Sel.........................	149,678	184,470
Tissus de soie..............	529.990	740,294
Sucre raffiné...............	1,038,790	563.092
Laine en balle..............	219,650	334,678
Tissus de laine.............	5,479,866	6,511,770
TOTAL.......	31,751,792	35,521,558
	(793,794,800 fr.)	(888,018,950 fr.)

Chimie Industrielle.

Origine de la pétrole ou huile minérale, d'après le docteur Reichenbach. — Parmi les différentes conjectures proposées par divers naturalistes, la théorie la plus généralement adoptée est celle qui attribue la formation de la pétrole à la combustion souterraine des dé-

pôts de charbon de terre. Cependant cette explication est purement hypothétique, car on n'a pas encore vu de pétrole à la suite des incendies qui surviennent accidentellement dans les mines de charbon de terre, et personne n'est arrivé à en obtenir par la carbonisation de la houille, soit en plein air, soit dans des vaisseaux fermés. Le docteur Reichenbach pensant que cette circonstance pouvait dépendre de la manière dont la distillation était conduite et surtout de ce qu'elle était faite à sec, fit l'expérience suivante qui fut suivie comme nous allons le voir des plus heureux résultats.

Il plaça 50 kilogrammes de houille grossièrement concassée dans une grande cornue de fer, et les mélangea avec une quantité considérable d'eau. La houille venait d'Oslavana, à deux milles de Brunn, et contenait beaucoup de calamites, de sphénoptères et d'odontopètres. La distillation fut continuée pendant tout le tems qu'il y eut de l'eau, mais elle fut arrêtée dès que l'eau eut cessé de passer ; en sorte qu'il ne put y avoir de carbonisation. Aussitôt que les produits de la distillation commencèrent à passer, il aperçut sur l'eau un cercle d'huile, et à l'ouverture de l'appareil on distingua aussitôt l'odeur de la pétrole. Cette opération fut répétée huit fois avec cinquante kilogrammes de charbon, et les produits de ces différentes distillations ayant été réunis, puis l'huile ayant été séparée et rectifiée sans mélange, elle se trouva monter à cent cinquante kilogrammes.

Comme la quantité d'huile obtenue de cette manière était peu considérable, M. Reichenbach fit remplir dans la mine de charbon un vase de houille récemment extraite, le fit fermer et apporter à la surface, et en soumit immédiatement le contenu à la distillation. L'huile qu'il en obtint fut plus abondante que celle fournie par le charbon qui

est resté exposé à l'air pendant quelque tems dans les magasins.

L'huile obtenue par cette opération est parfaitement claire et transparente ; elle conserve cependant une légère teinte d'un jaune verdâtre qu'elle aurait probablement perdue à une seconde distillation. Elle est extrêmement fluide et a complétement l'odeur d'une huile de naphte. En plein air elle s'évapore rapidement ; elle brûle sans mèche et fournit une lumière brillante.

Le docteur Reichenbach voulut étendre ses observations à d'autres espèces de houille, mais il n'obtint pas d'huile minérale, et même l'eau de la distillation n'avait pas la moindre odeur de pétrole. D'après cette expérience, il paraît que l'opinion adoptée jusqu'ici que la pétrole est le produit de l'action d'une température très-élevée sur les minéraux combustibles, n'est pas exacte et doit être abandonnée. Il est évident que la pétrole existe dans le charbon de terre comme partie constituante. Pour l'en séparer entièrement il faut chauffer le charbon jusqu'à la chaleur de l'eau bouillante, et le charbon qui reste après l'opération n'a perdu aucun de ses caractères extérieurs, si ce n'est le brillant de sa cassure.

« Si nous cherchons à savoir comment la pétrole a été formée dans le charbon, continue le docteur Reichenbach, et d'où elle tire son origine première, nous arriverons à des résultats non moins satisfaisans. Depuis long-tems j'avais remarqué la ressemblance frappante qu'a très-souvent l'odeur de la pétrole avec la térébenthine, au point que j'attribuais cette ressemblance à un mélange frauduleux fait dans des vues intéressées par les marchands ; je ne fus pas peu surpris lorsque je retrouvai la même odeur et la même ressemblance dans l'huile de pétrole artificielle et sur la pureté de laquelle je ne pouvais avoir aucune espèce

de doute. Je reconnus alors que l'odeur de la térébenthine approche de la pétrole la plus pure, et que plus la substance est pure, plus cette odeur est intense.

» La comparaison ultérieure des propriétés physiques et chimiques de la pétrole naturelle ou artificielle avec l'huile de térébenthine ne me permet plus de douter de la ressemblance de ces deux huiles, et me fait conjecturer que leurs principaux élémens sont les mêmes. Si nous nous rappelons que la houille présente tous les débris de plantes et que l'on a attribué sa formation à la destruction de végétaux d'une époque antérieure, il doit paraître probable que la pétrole a été formée de plantes qui fournissent cette huile : ou, en d'autres termes, que l'huile minérale n'est autre chose que la térébenthine de pins d'un âge antérieur au nôtre. Non seulement le bois, mais encore les grandes accumulations de feuilles étroites et presque linéaires de pin peuvent avoir contribué à ce phénomène. Ainsi cette circonstance, en apparence peu importante, nous fournit, après bien des milliers d'années, des documens positifs sur la composition interne des corps organiques antédiluviens. La pétrole qu'on voit sortir du sein de la terre par des espèces de sources, ou que l'on recueille dans des puits, ne dépend donc pas de la combustion, mais est simplement le résultat de l'action de la chaleur souterraine du globe, et nous savons qu'il n'est pas nécessaire que la couche de houille soit profondément placée pour qu'elle acquière une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, qui est nécessaire pour la distillation de l'huile minérale. »

REVUE BRITANNIQUE.

Économie Politique.-Finances.

DES BANQUES ET DU PAPIER-MONNAIE AUX ÉTATS-UNIS (1).

L'opinion publique est loin d'être unanime aux États-Unis sur la question des banques, investies du privilége d'émettre des billets de crédit destinés à remplacer les espèces d'or et d'argent dans les diverses transactions de la

(1) Note du Tr. La lutte qui est maintenant engagée entre le président des États-Unis, les administrateurs de la banque et le sénat, a eu trop de retentissement en France pour que nous pussions nous dispenser de jeter quelques lumières sur cette importante question, qui n'a pas encore été envisagée en Europe sous son véritable point de vue. La banque de l'Union, fondée à une époque de crise, alors que le nouveau gouvernement ne reposait pas encore sur des bases solides et que le crédit public était incertain, a rendu d'immenses services aux États-Unis; c'est incontestable. Mais en retour de ses services, la liberté illimitée qui lui avait été accordée d'établir des annexes sur tous les points de l'Union, ainsi que les autres priviléges dont elle avait été investie, devaient avoir des conséquences fâcheuses

vie. Les uns, partisans enthousiastes de ces établissemens, leur attribuent exclusivement les grands progrès

pour le gouvernement : c'est ce qui est arrivé. Ainsi la banque, au moyen de ses *branches*, de ses nombreux agens, et de cette influence immense que donne la possession de vastes capitaux dans un pays neuf et éminemment industriel et commercial, est devenue insensiblement une puissance politique, qui, dans plusieurs occasions, dans la nomination aux places, dans les discussions des lois, par exemple, a tenu en échec le gouvernement fédéral.

Sous des présidens faibles et qui avaient quelque penchant pour tout ce qui est aristocratie, cette prépondérance a pu ne pas lui être disputée, d'autant plus qu'elle comptait de nombreux défenseurs dans toutes les assemblées politiques, et que, par sa tendance à favoriser l'établissement de nouvelles banques dans l'Union, elle augmentait chaque jour le nombre de ses partisans. Mais le président Jackson connaissait trop bien l'étendue de son mandat, l'esprit de la constitution, et la force que lui donne la loi, pour ne pas s'opposer au torrent envahisseur, et pour tolérer plus long-tems de semblables abus. Ainsi le retrait des fonds appartenant à l'état et déposés dans les caisses de la banque, mesure que la charte elle-même de cet établissement autorisait, et qui a été si mal jugée en Europe, n'est que le prélude de la grande réforme que le président Jackson se propose d'apporter, non-seulement dans l'institution de la Banque nationale, mais même dans tout le système de circulation qui prévaut aujourd'hui aux États-Unis; système désastreux, et qui, nous devons le dire, a été hautement réprouvé par les hommes les plus éminens, tels que les Jefferson, les Morris, les Galatin, etc., etc. Quel moment plus opportun le président actuel pouvait-il choisir pour opérer cette réforme, que l'époque où le privilége de la Banque est à la veille d'expirer?

Au reste, il ne faut pas penser que l'existence de la banque de l'Union intéresse un aussi grand nombre de personnes que semblent le faire supposer les écrits publiés en Amérique sur cette question. Elle n'intéresse, à proprement parler, que les états de l'est, qui peuvent être représentés par les villes de Philadelphie, de New-York et de Boston. Les états de l'ouest, qui sont essentiellement agricoles, y prennent peu de part, et ceux du midi y sont tout-à-fait étrangers.

du commerce et de l'industrie américaine; d'autres, au lieu de les regarder comme la cause unique de la prospé-

Il est vrai que la banque n'a rien négligé pour soulever le plus grand nombre possible d'opposans, soit en restreignant ses escomptes, soit en exigeant les sommes qui lui étaient dues, soit enfin en liquidant tous ses comptes courans. La plupart des banques de comté qui se trouvaient placées sous sa protection immédiate, et les entreprises qui sont exploitées sans capitaux réels, ou avec des capitaux insuffisans, ont été les premières affectées par cette mesure. Malheureusement la réaction ne s'est pas arrêtée là, les maisons mêmes les plus solidement établies en ont ressenti de violentes secousses; car, soit ignorance, soit erreur, soit nécessité, soit enfin que l'homme aime sans cesse à se créer des illusions, les négocians américains ont attribué aux banques une influence beaucoup plus grande que celle qu'elles ont réellement. Ils ont toujours semblé croire, malgré l'expérience, que le papier des banques pouvait tenir lieu de numéraire, tandis qu'une fois que leur émission cesse d'être en rapport avec l'argent qu'elles ont en caisse, il en résulte constamment de graves perturbations. Sans contredit c'est cette confiance illimitée dans la valeur de la monnaie de banque qui a permis à l'Amérique de donner à toutes les branches de son commerce et de son industrie une essor si rapide; mais les crises violentes qu'à différentes époques elle a eu à supporter ont parfois ralenti cette marche, qui aurait été moins vacillante avec un peu plus de circonspection. Aussi, les hommes les plus éclairés de l'Amérique doutent encore si l'institution des banques, tant préconisée en Europe, a été plus profitable que nuisible à l'Union.

L'article que l'on va lire, rédigé à la fin de 1833, avant que la lutte n'eût commencé, et par conséquent écrit sans esprit de parti, jette le plus grand jour sur cette question, et éclairera parfaitement nos lecteurs sur la situation actuelle des banques américaines. On verra combien il est important qu'une salutaire réforme vienne modifier un système si vicieux, qui permet à une foule d'agioteurs sans consistance d'exploiter impunément la confiance publique, et de s'enrichir aux dépens des victimes qu'ils viennent de dépouiller. Cet article complétera ceux que nous avons déjà publiés dans les livraisons précédentes sur les banques d'Angleterre, de France et d'Écosse.

rité du pays, se croient fondés à soutenir qu'ils ont beaucoup plus d'inconvéniens que d'avantages ; qu'aussi longtems qu'ils subsisteront, les Américains n'auront qu'un mauvais système de circulation, et se trouveront exposés à des crises plus ou moins fréquentes qui, si elles n'entrainent pas la ruine de la nation, occasioneront inévitablement le bouleversement d'un grand nombre de fortunes particulières. Il s'en faut cependant que ces deux opinions diamétralement opposées soient ou absolument vraies ou absolument fausses. Le monopole comme la liberté illimitée exercent sur les établissemens destinés à servir d'intermédiaire dans la circulation de la richesse la plus funeste influence. Les nations de l'ancien continent chez lesquelles les banques ont toujours été livrées au monopoles ont presque toutes éprouvé les funestes résultats de ce système, et nous, depuis dix ans, nous n'avons cessé de nous ressentir des nombreux inconvéniens que présente l'émission sans contrôle des billets de crédit. Dans le cours de cet article nous examinerons s'il n'y a pas entre ces deux systèmes si divergens un moyen terme, qui, sans ôter aux banques leur efficacité, préviendrait les embarras occasionés par le monopole ou la liberté illimitée.

Le papier, substitué à la monnaie métallique, est la base fondamentale de toutes les opérations des banques américaines. Ces banques, constituées par des actes législatifs et investies du droit d'émettre des billets de crédit, embrassent dans leurs opérations toutes les spéculations dont le numéraire et les signes qui le représentent peuvent être l'objet :

1° Elles reçoivent en dépôt les espèces d'or et d'argent ;

2° Elles ouvrent sur leurs livres des crédits transférables d'un individu à un autre.

3° Elles escomptent les effets de commerce, vendent et achètent des lettres de change, des effets publics, etc.

Répandues au nombre de trois à quatre cents dans la plupart des États ou Territoires de l'Union américaine, elles influent nécessairement sur la position sociale de chaque habitant, et agissent, non comme causes locales, temporaires, accidentelles, mais comme causes générales et continues.

Nous sommes tous forcés de nous conformer aux usages que le système des banques a introduits dans le commerce. Un individu peut bien sans doute ne point emprunter d'argent aux banques ou ne jamais en déposer dans leurs coffres, mais s'il vend ou s'il achète, il paie ou il est payé avec du papier émis par les banques, et dans tous ses marchés il est obligé de se régler sur la mesure de valeur qu'elles ont établie. A la vérité, aucune loi n'interdit l'ancienne manière de commercer, mais les usages auxquels le système des banques a donné naissance, ont en réalité tout l'effet d'une défense positive. Nulle part aux États-Unis, il n'est possible de vendre ou d'acheter pour des espèces réelles. Il faut forcément donner ou prendre à crédit, donner ou recevoir du *papier-monnaie* (1), sous peine de ne faire aucune affaire. La loi n'oblige personne à recevoir des billets de banque en paiement d'une créance, mais ce n'en est pas moins ainsi que se soldent maintenant tous les achats. Si les vendeurs ou les créanciers s'avisaient tout-à-coup de ne plus vouloir de papier, ils mettraient leurs acheteurs, leurs débiteurs dans l'impuissance absolue de remplir leurs engagemens. L'usage a prévalu, et les billets de banque sont les seuls intermédiaires des

(1) Ce que nous venons de dire, justifie l'expression de *papier-monnaie* que nous avons employée, quoiqu'elle ne s'applique qu'aux billets dont le remboursement n'est pas exigible.

échanges. Cependant, que reçoit celui auquel on donne un billet de banque en paiement ? Tout simplement la preuve écrite d'une dette contractée par la banque qui l'a émis. Ainsi, pour que ce billet eût une valeur réelle égale à la valeur nominale pour laquelle il a été donné, il faudrait que la banque eût dans ses coffres ou qu'elle fût en mesure de réaliser au besoin une somme en numéraire égale au montant de tous les billets qu'elle a en circulation. Mais c'est ce qu'aucune banque américaine, celle de Philadelphie pas plus que les autres, n'a jamais eu, et ne sera jamais en état de faire. L'argent réellement existant dans les coffres de celles qui sont les plus solides ne s'élève pas au quart des sommes représentées par leurs billets en circulation, et les autres ne possèdent en numéraire que le cinquième, le huitième et même le treizième du montant total de leur papier en émission.

L'étranger qui entend parler de banques fondées avec un capital de cinq cents ou un million de dollars, croit que ces établissemens ont possédé, dès leur création ou très-peu de tems après, les sommes en numéraire réel que représentent ces chiffres. La supposition est naturelle, mais pourtant elle n'est pas vraie. Les banques créent leur capital de la même manière qu'elles créent la monnaie qu'elles prêtent. Voici comment elles se forment et comment elles opèrent ensuite.

Aussitôt que la législature compétente a sanctionné l'acte qui autorise l'établissement d'une banque, un certain nombre de personnes, sous le nom de commissaires, sont chargées de recevoir des souscriptions. Une des clauses de l'acte stipule que le montant de chaque action devra être acquitté par versemens de cinq ou de dix dollars en espèces, et que dès qu'un ou deux versemens auront été effectués, la banque pourra commencer ses opérations.

Le premier versement, en le supposant de cinq dollars en argent par action, met la banque en état d'établir des bureaux, un comptoir, et de payer les frais d'impression et de gravure de ses billets. Elle a dès ce moment tout ce qui lui est nécessaire pour commencer ses opérations; peut-être possède-t-elle un fonds de réserve en espèces de trois ou quatre dollars par action, pour répondre aux éventualités; mais voilà tout.

Elle commence alors à escompter des billets, et à mettre les siens en circulation. L'excédant en numéraire que lui laissent les personnes avec qui elle fait des affaires, est versé dans ses coffres et lui sert à étendre ses opérations. Comme ses billets sont reçus dans toutes les transactions entre les habitans du district où elle a son siége, les espèces d'or et d'argent y devenant sans emploi, sont exportées dans les marchés lointains pour payer les denrées qu'on désire s'y procurer. Un nouveau canal se trouve ainsi ouvert à la circulation du papier, et la banque ne manque pas d'en profiter et d'émettre des billets pour des sommes plus considérables. Quand vient l'époque où doit se faire un second, un troisième, un quatrième versement, un appel est fait aux actionnaires. Les uns hypothèquent leurs actions, c'est-à-dire les donnent en garantie à la banque, et c'est avec les moyens qu'elle-même leur fournit qu'ils effectuent le versement réclamé. D'autres s'acquittent, soit avec des billets de commerce qu'ils escomptent, soit avec des billets de la banque elle-même, ou de quelque autre établissement semblable. D'autres enfin, mais en très-petit nombre, font leur versement en espèces. C'est assez que le premier versement ait été fait, pour qu'une banque soit en état, au moyen de ses premières opérations, de réaliser toutes celles qui suivent. Cette manière de former les capitaux des banques n'est point par-

ticulière à celles du second et du troisième ordre; les banques qui passent pour les plus solides n'en ont pas employé d'autre.

Le capital nominal de l'ancienne banque des États-Unis était de dix millions de dollars (54,200,000 fr.). Le gouvernement national avait souscrit pour un cinquième, mais comme il n'avait pas d'argent disponible pour remplir sa souscription, il fut censé avoir emprunté deux millions de dollars à la banque. De son côté, celle-ci n'ayant point de numéraire à prêter au gouvernement, lui ouvrit sur ses livres un crédit de pareille somme dont il devait lui payer l'intérêt à raison de 6 p. o/o, mais qui lui donnait droit aux dividendes sur cinq mille actions de cinq cents dollars chacune. Les huit millions restans de capital furent répartis entre des actionnaires qui devaient payer les trois quarts de leurs actions en effets publics, dits 6 o/o, et l'autre quart en espèces d'or ou d'argent. Le tout devait être acquitté en quatre paiemens égaux, dont les termes étaient fixés de six en six mois. Chaque versement en espèces devait réaliser cinq cent mille dollars dans les coffres de la banque; mais il paraît certain que le premier est le seul qui ait réellement rempli cette condition.

La banque actuelle des États-Unis, créée en 1816, commença ses opérations le 1er janvier de cette année. Son capital nominal est de 35 millions de dollars (189,700,000 fr.). Le gouvernement national est souscripteur de la banque pour sept millions de dollars, mais, dans la réalité, il n'y a pas versé plus d'argent qu'à l'ancienne, et les actions qu'il possède résultent également d'un crédit que la nouvelle banque lui a ouvert sur ses livres. Les autres 28 millions de capital, divisés en deux cent quatre-vingt-mille actions de 100 dollars chacune, ont été souscrits par des particuliers, et devaient être versés en trois paiemens,

savoir : 5 dollars en argent et 25 dollars en espèces ou en effets publics, à volonté, au moment même de la souscription, et les 70 autres dollars, en deux paiemens égaux de 35 dollars chacun, dont 10 dollars en espèces et 25 en effets publics ou en espèces. Les cinq dollars par action, du premier versement, sont les seuls ou à peu près que la banque a reçus en espèces d'or ou d'argent. Les directeurs ont jugé qu'il n'était pas nécessaire d'en exiger davantage. « Il est clair, dit l'un d'eux, que la banque ayant commencé ses opérations et mis son papier dans la circulation, elle ne pouvait pas forcer ses actionnaires à acheter des monnaies d'or ou d'argent pour effectuer le versement des dix dollars qui devait être fait en espèces lors du second paiement, ainsi que lors du troisième. » Il résulte d'un rapport fait au congrès, en 1819, que la banque n'a en effet reçu que 324,000 dollars en numéraire, au lieu de 2,800,000 qui devaient lui être payés de cette manière lors du deuxième versement, et qu'il lui est rentré encore moins d'espèces à l'époque du dernier versement qui devait être aussi de 2,800,000. Les actionnaires se sont acquittés en partie avec des effets publics, et en partie en billets de la banque elle-même, qu'elle leur a avancés en leur en faisant payer l'escompte et en recevant pour garantie les titres de leurs actions. De sorte que le capital de la banque, au lieu d'être, ainsi que le voulait sa charte, de 7,000,000 de dollars en espèces et de 28,000,000 en fonds publics, n'a été réellement, après que les trois versemens ont été faits, que d'environ 2,000,000 en espèces, et de 21,000,000 en effets publics : le reste (environ 12,000,000) a été acquitté avec les titres d'actions des premiers actionnaires.

Si la manière dont la plupart des banques incorporées ont formé leurs capitaux, est peu propre à inspirer une confiance méritée aux billets qu'elles mettent en circula-

tion, la facilité avec laquelle elles peuvent, quand elles y sont disposées, éluder les conditions qui leur sont imposées par leurs chartes, est bien faite pour diminuer encore celle que le public peut raisonnablement leur accorder. Entre un grand nombre d'exemples que nous pourrions citer, nous nous contenterons d'en choisir un seul qui nous paraît d'autant plus remarquable, qu'il semble prouver une connivence, au moins fort extraordinaire, entre une banque qui se forme et une banque déjà depuis long-tems en activité. Un acte de la législature de l'état de Massachusets autorisa, en mars 1828, l'établissement d'une nouvelle banque, sous la dénomination de *banque de Sutton.* Il était stipulé dans l'acte que le capital de cette banque serait de 100,000 dollars en or et en argent, divisé en mille actions de 100 dollars chacune; que la moitié de cette somme serait versée avant le 1er octobre de la même année, et l'autre moitié dans le courant des six mois suivans; que la banque ne pourrait faire ni prêts, ni escomptes, ni émettre ses billets de circulation ou autres, tant que le capital souscrit et réellement existant dans ses coffres en or et en argent ne s'éleverait pas à 50,000 dollars; et pour assurer l'exécution de ces clauses, il était dit dans l'acte que la banque ne pourrait commencer ses opérations qu'après qu'une commission de trois membres, nommée par le gouverneur, aurait vérifié l'existence des 50,000 dollars dans les coffres de la banque, et que les directeurs auraient déclaré sous serment que la somme vérifiée avait été payée de bonne foi par les actionnaires pour leurs actions et non pour aucun autre motif, et qu'il était bien entendu qu'elle resterait à la banque comme formant la moitié de son capital. Le 26 septembre 1828, le gouverneur, sur la demande des actionnaires, nomma la commission qui devait vérifier l'ar-

gent existant dans les coffres de la banque. Le 27, la banque de Sutton emprunta sur dépôt de 51,000 dollars en billets de la banque de Boston (*City Bank*), la somme de 50,000 dollars en espèces, pour un jour seulement. Cet argent fut vérifié par les commissaires, qui donnèrent à la banque une attestation portant qu'ils avaient trouvé dans ses coffres 50,000 dollars en espèces, provenant du paiement fait par les actionnaires de la première moitié de leurs actions, conformément à l'acte d'incorporation de la banque. De leur côté, les directeurs de la banque déclarèrent sous serment, devant un juge de paix, que les 50,000 dollars alors dans leurs coffres provenaient des versemens faits par les souscripteurs pour payer la moitié de leurs actions, et non pour aucun autre objet, et que cet argent devait rester dans les coffres comme faisant partie du capital de la banque.

Les espèces et les billets déposés en garantie furent alors rééchangés. Tout cela fut terminé dans l'espace d'une heure, dans la ville de Boston et sans sortir de l'hôtel de la banque.

Le fait que nous venons de rapporter se trouve consigné dans un rapport adressé au sénat de l'état de Massachusets, le 25 janvier 1830. On y voit de plus que le second versement ne s'est pas opéré d'une manière plus régulière que le premier, et qu'ainsi la banque de Sutton, au lieu d'un capital réel de 100,000 dollars en espèces, n'en a peut-être jamais possédé le quart dans ses coffres.

Dans le nombre des actionnaires actuels de nos banques il s'en trouve beaucoup sans doute qui ont payé intégralement la totalité des actions qu'ils possèdent ; il en est même qui, pour en devenir propriétaires, ont dû donner une prime plus ou moins forte; mais l'argent des uns et des autres n'est point entré dans la caisse des banques,

Les premiers souscripteurs ou leurs ayans-droit l'ont reçu en échange d'actions qu'ils ont vendues dans des circonstances favorables, et seuls ils en ont profité.

Il est de toute évidence que le capital réel des banques américaines diffère beaucoup de leur capital nominal ; et comme, loin de diriger leurs opérations d'après cette base, elles ne craignent pas d'émettre des billets de circulation ou de crédit pour des sommes qui en doublent ou même en triplent le chiffre, il en résulte que le montant des engagemens contractés par elles envers le public est toujours supérieur aux moyens réels qu'elles ont pour les remplir. Dans les tems ordinaires, et tant qu'un événement subit, une circonstance imprévue ne vient pas jeter dans les esprits une inquiétude assez grande pour décider la foule à se porter aux banques et exiger le remboursement d'une trop forte masse de billets, les directeurs de ces établissemens sont en état de satisfaire aux demandes ordinaires, parce que, connaissant le taux moyen des remboursemens journaliers, ils ont soin d'avoir en caisse une somme d'or ou d'argent au moins équivalente au montant des billets qu'ils s'attendent à voir présenter au remboursement. Mais qu'une circonstance grave, telle que la guerre ou une crise commerciale, survienne, et la confiance peut en un instant se trouver assez fortement ébranlée pour décider le public à courir aux banques réclamer le remboursement immédiat de billets montant toujours à des sommes triples ou quadruples de celles en or et en argent possédées par les banques. Dans l'impossibilité de satisfaire à toutes les exigences, elles sont alors forcées de suspendre leurs paiemens ou même de faire banqueroute. Ces crises, dont les banques européennes, établies sur des principes beaucoup plus rationnels que les nôtres, n'ont pas été exemptes, ne se sont déjà que trop souvent renou-

velées aux États-Unis, et dès l'année 1828, elles avaient été cause que sur cinq cent quarante-quatre banques établies dans le pays, cent quarante-quatre avaient été déclarées en faillite ouverte, et cinquante avaient suspendu leurs paiemens ou cessé entièrement leurs opérations. La banque des États-Unis, la grande banque nationale s'est elle-même plusieurs fois trouvée embarrassée et compromise. Les années 1814, 1819, 1825 et 1828 sont les époques où ces embarras ont plus fortement affecté ces établissemens. La crise de 1814, occasionée par les suites de la guerre que soutenaient alors les Américains contre les Anglais, força toutes les banques d'état, ainsi que l'ancienne banque de l'Union, dont le privilége n'était pas encore expiré, de suspendre le remboursement de leurs propres billets.

En 1817 et 1818, les émissions de billets ayant été très-considérables, il en résulta une exportation d'espèces, telle que les banques ne furent plus en mesure de s'en procurer assez pour suffire aux remboursemens qu'elles avaient à faire. Celle qui avait remplacé l'ancienne banque se vit obligée de faire venir du numéraire d'Europe, et malgré tous ses efforts, elle ne put jamais réunir à la fois dans ses coffres plus de trois millions de dollars, somme tout-à-fait insuffisante pour soutenir ses opérations et celles de ses dix-huit annexes. De sorte qu'il fallut avoir recours à une suspension partielle de paiemens en espèces, pour tirer la banque des États-Unis de cette crise : mais si elle fut assez heureuse pour en sortir, il n'en fut pas de même de beaucoup de banques d'état qui se virent forcées de fermer leurs comptoirs, et entraînèrent dans leur ruine un nombre considérable de familles et de particuliers de toutes les classes. Ce fut aussi une émission trop forte de billets qui occasiona les embarras de 1828. A cette dernière époque, la banque des États-Unis, dans le but de se débarrasser de

la concurrence des banques d'état, fit toutes sortes d'efforts pour étendre les opérations de ses anciennes branches, et pour établir de nouveaux comptoirs. Elle émit de nouveaux billets, et autorisa ses diverses branches, dont le nombre avait été porté par elle à vingt-cinq, à émettre des billets particuliers. Elle avait calculé que ses billets et ceux de ses annexes jouissant de plus de considération que ceux des banques locales, il lui serait facile de retirer de la circulation les billets de ces dernières, en donnant en échange ses propres valeurs. Ce retrait une fois opéré, elle présenta en masse, au remboursement, les billets des banques de comté qu'elle avait accaparés, et parvint ainsi, sinon à forcer les banques qui les avaient émis à cesser leurs opérations, du moins à n'avoir par la suite qu'une masse de billets bien moins considérable dans la circulation. Elle réussit en effet à restreindre les opérations de quelques banques, mais ne put empêcher que d'autres augmentassent la quantité de leurs billets, ce qui amena une nouvelle exportation d'argent, et dans le pays une telle rareté de numéraire, que les banques n'en trouvèrent plus assez pour suffire à leurs besoins journaliers.

On évaluait, au commencement de 1830, le montant des espèces d'or et d'argent et celui du papier remplaçant la monnaie, en circulation dans l'Union, à dix millions de dollars (54,200,000 fr.) en numéraire; à cinquante-quatre millions (292,680,000 fr.) en billets de banque, et à cinquante-cinq millions (298,100,000 fr.) en crédits de banque. La somme en espèces existant dans les coffres des banques pour assurer le paiement des billets et des crédits, c'est-à-dire de cent neuf millions de dollars (590,780,000 fr.), consistait en vingt-deux millions de dollars (119,240,000 fr.).

La banque des États-Unis n'émet pas de billets d'une

valeur au-dessous de cinq dollars (27 fr. 10 c.); mais la plupart des banques d'état en font circuler de plus petits, et même on en trouve qui ne représentent qu'un demi-dollar (2 fr. 71 c.)(1). Un rapport fait au Congrès, en 1831, évalue à sept millions de dollars (37.940,000 fr.) le montant des billets au-dessous de cinq dollars, alors en circulation dans toute l'étendue de l'Union. A la même époque, il y avait entre les mains du public pour dix millions de dollars (54,200,000 fr.) de billets valant moins de dix dollars. Comme il est naturel que ces petits billets servent à solder le prix de tout ce qui s'achète journellement sur les marchés ou dans les boutiques de détail, ils se trouvent disséminés dans les villes et dans les campagnes, chez les petits marchands, les fermiers, les laboureurs, et, en général, chez toutes les personnes qui vendent les produits de leurs terres, de leur travail ou de l'industrie des autres. Dans quelques états, en Virginie, en Pensylvanie et dans le Maryland, des actes législatifs ont obligé les banques à retirer les petits billets de la circulation. Dans quelques parties de la Pensylvanie, l'acte qui ordonnait cette mesure a été considéré comme très-impolitique, et ce n'est pas sans la plus violente opposition qu'on est parvenu à le faire exécuter. Les grands jurys de deux comtés (ceux de Beaver et d'Erié), sous l'influence d'un préjugé qui faisait dire que, si les billets étaient retirés, l'argent deviendrait rare, déclarèrent qu'ils considéraient ce retrait comme une calamité publique. Mais la législature ayant persisté dans sa résolution, l'effet de la mesure a été tout l'opposé de ce que ses adversaires avaient annoncé : une grande

(1) L'unité monétaire ainsi que l'unité de compte aux États-Unis, est le *dollar*, qui contient 371 grains 1/4 d'argent fin, et 34 grains 3/4 d'alliage. Sa valeur intrinsèque est de 5 fr. 42 centimes.

quantité de mauvais papier a disparu de la circulation, et s'est trouvée remplacée par de l'argent de bon aloi. La plupart de ceux qui avaient manifesté du mécontentement sont aujourd'hui les plus chauds partisans de la loi qui a amené ce résultat.

Les banques doivent à leurs chartes et aux priviléges qu'elles leur confèrent le crédit dont elles jouissent. Le congrès, dans l'acte qui établit celle des État-Unis, et les différentes législatures, dans ceux qui instituent les banques d'état, ont inséré les clauses qui leur ont paru propres à prévenir les abus de ce crédit. Ainsi, et pour ne parler que de la banque des États-Unis, l'acte qui la crée la place sous la surveillance du ministre du Trésor. Celui-ci a le droit d'examiner ses livres et d'exiger d'elle des états de situation; mais seulement une fois par semaine. Lorsqu'il l'en requiert, elle est tenue de lui donner la facilité de transporter gratuitement toute les sommes faisant partie des fonds de l'état, dans toute l'étendue de l'Union.

La banque dont le siége est à Philadelphie a le droit d'établir des comptoirs dans toutes les parties de l'Union où elle le juge convenable. Elle en a maintenant vingt-cinq, placés à New-York, à Boston, à Baltimore, à Charleston, à Portsmouth, à la Nouvelle-Orléans, à Pittsburg, etc. Ces comptoirs, désignés sous le nom de *branches de la Banque*, sont autorisés à donner aux personnes qui le désirent des traites payables d'un bout de l'Union à l'autre; ils ont, comme la banque elle-même, le privilége de recevoir tous les dépôts d'argent appartenant au gouvernement et provenant des taxes, des droits de douanes ou de toute autre source. Ce privilége, qui leur est délégué par la banque dont ils dépendent, ne peut être retiré à celle-ci, et les dépôts ne peuvent être faits ailleurs que dans ses coffres ou dans ceux de ses branches, qu'en vertu

d'une décision du ministre du Trésor. Dans le cas où il prendrait une décision semblable, le ministre serait dans l'obligation de mettre sous les yeux du congrès, immédiatement s'il était assemblé, ou s'il ne l'était pas, aussitôt après l'ouverture de la plus prochaine session, les motifs qui l'auraient déterminé.

Les billets de la banque sont reçus comme argent dans toutes les caisses du gouvernement. Une loi expresse du congrès pourrait seule autoriser à les refuser. De son côté, la banque est tenue de payer en espèces tout billet émis par elle et qui lui est présenté. Si elle s'y refusait, le porteur pourrait la poursuivre en justice, et elle serait condamnée à rembourser le montant du billet et l'intérêt depuis le jour de la présentation, et à payer en outre les frais du procès.

Ce dernier privilége et cette dernière obligation de la banque s'étendent à toutes les banques incorporées et sont la source de la confiance dont elles jouissent. Le crédit que la loi crée ainsi en leur faveur équivaut pour elles à de l'argent comptant et leur donne la facilité de faire donner aux classes productives, en échange des objets réels qu'elles en reçoivent, de simples signes représentatifs de crédit, des reconnaissances de dettes, et pas autre chose.

Nos banques américaines diffèrent à beaucoup d'égards des banques d'Europe. Celles d'Amsterdam et de Hambourg reçoivent les dépôts d'argent qu'on leur confie, mais elles ne sont point autorisées à se servir de cet argent pour leurs propres opérations, et s'il leur arrivait de le faire, ce serait un abus qu'elles auraient un grand intérêt à ne pas voir dévoiler. Les banques américaines, au contraire, prêtent ouvertement l'argent qu'on leur donne en dépôt. De sorte que la même somme pour laquelle le dépositaire paie à la banque un droit de garde plus ou

moins élevé rapporte à celle-ci un intérêt de cinq ou six pour cent que s'engage à lui payer la personne à qui elle la prête ensuite. Les banques d'Écosse, dont les directeurs et les sociétaires sont personnellement responsables de l'argent qu'elles reçoivent en dépôt, peuvent l'employer en prêts ou en escomptes, mais elles ne font payer aucun intérêt aux dépositaires.

Les banques américaines ne se contentent pas des bénéfices qu'elles font sur l'argent qu'on leur dépose et qu'elles prêtent ensuite au dehors. Les billets qu'elles créent sont employés par elles, concurremment avec l'argent, à des prêts sur hypothèque ; et grâce au crédit dont chaque banque jouit en général dans le comté où elle est établie, ils rendent à celui qui les a empruntés, précisément les mêmes services que de l'argent comptant. La personne qui a emprunté des billets, et qui en a tiré les mêmes avantages que si c'eût été de l'argent, trouve indifférent pour elle d'avoir entre ses mains des billets ou de l'argent. Ses voisins, qui s'aperçoivent du parti qu'elle a tiré du papier de la banque, désirent s'en procurer à leur tour, et bientôt il se présente à la banque assez d'emprunteurs pour qu'il lui soit facile de placer non seulement tout l'argent qu'elle a à prêter, mais aussi tout le papier qu'elle juge prudent d'émettre. Chaque emprunteur possédant ainsi plus d'argent ou plus de papier-monnaie (ce qui équivaut à de l'argent) que par le passé, peut payer plus cher les objets dont il a besoin, ou bien se déterminer à acheter ce que ses facultés ne lui auraient pas permis auparavant de pouvoir payer. Les vendeurs, de leur côté, ayant trouvé un débit plus prompt ou bien un prix plus élevé de leur marchandise, peuvent plus facilement céder au désir de se procurer ce qui leur est utile ou agréable. Peu à peu, les prix s'élèvent ; d'abord, la hausse ne se fait sentir que sur les mar-

chandises, mais elle s'établit avec le tems sur les terres, sur les maisons, et enfin sur les salaires des ouvriers. L'industrie et l'esprit d'entreprise et de spéculation se trouvent alors excités, encouragés ; tout le monde est actif, toutes les affaires semblent prospérer.

Rien de mieux sans doute que cet état de choses, s'il était possible que les prix allassent toujours en augmentant. Mais malheureusement ce n'est que pendant le tems même que les émissions des banques s'accroissent, ou très-peu de tems après qu'elles ont atteint leur *maximum*, que la société retire cet avantage du papier-monnaie. Jusque-là, on peut dire qu'un accroissement de billets a produit le même effet qu'un accroissement de numéraire.

Sans doute, si les billets qu'émettent les banques n'avaient d'autre effet que d'augmenter en apparence la richesse du pays, en élevant la valeur nominale de toutes les choses, il n'y aurait aucun inconvénient. Mais lorsque ces établissemens continuent à émettre de nouveaux billets, il arrive bientôt que le prix des denrées s'élève au-dessus de celui auquel il serait possible de les vendre en pays étranger, en ajoutant les frais de transport et les droits de douanes. Les échanges ne peuvent plus avoir lieu : dès-lors, pour se procurer les denrées exotiques, il faut se présenter sur les marchés avec du numéraire, et comme le papier des banques n'a pas cours à l'extérieur, celui qui y trafique est obligé d'échanger à leurs comptoirs les billets dont il est porteur. Les banques qui voient qu'on leur rapporte leurs billets, craignant de voir bientôt leurs caisses épuisées, s'adressent à leurs débiteurs et exigent le remboursement des fonds qu'elles leur ont prêtés. La quantité des monnaies courantes en circulation se trouve ainsi diminuée de deux manières : par l'exportation du numéraire et par le retrait des billets qui étaient en circula-

tion. Les prix tombent avec autant de rapidité qu'on les avait vus monter précédemment. Les marchands s'aperçoivent qu'ils ne peuvent se défaire de leurs marchandises qu'en les vendant à perte. Les personnes qui avaient contracté des obligations proportionnées au cours de la monnaie en circulation, à l'époque de la prospérité des banques, n'ont plus, depuis que la quantité de cette monnaie se trouve diminuée, les moyens de remplir leurs obligations. Il est possible que leurs fermes, leurs terres, leurs maisons ou les marchandises sur lesquelles leurs obligations ont été hypothéquées soient encore en leur possession, mais le produit des fermes ne rapportera pas peut-être la moitié de ce qu'il faudrait pour payer l'intérêt de l'argent qu'a coûté leur acquisition; les maisons ne donneront pas un loyer suffisant pour acquitter l'intérêt de l'hypothèque, et quant aux marchandises, elles seront vendues, si tant est qu'elles puissent l'être, à des prix inférieurs à ceux de l'achat primitif. Alors on ne fait honneur ni aux lettres de change, ni aux billets de commerce; les uns et les autres sont protestés. Une personne se trouve-t-elle dans l'impossibilité de payer ses dettes? le débiteur qui comptait sur elle pour s'acquitter lui-même envers un tiers, est forcé de manquer à ses engagemens. De proche en proche le mal gagne toute la société. On n'entend plus parler que de banqueroutes, et ce sont quelques heureux spéculateurs qui héritent du fruit du travail et des économies de leurs voisins industrieux.

La réduction du montant du papier des banques a pour effet de diminuer le prix de tous les objets, ainsi que l'importation de certaines espèces de produits étrangers. L'argent, au lieu d'être importé, rentre ou reparaît. Les banques reprennent confiance et recommencent leurs émissions de billets. Les prix s'élèvent de nouveau, et les

affaires reprennent de l'activité. Mais bientôt les prix éprouvent une nouvelle baisse, et une prospérité momentanée et artificielle est suivie de calamités trop réelles. Tel est le cercle que nous fait constamment parcourir notre déplorable système de papier-monnaie.

L'augmentation des prix qui suit une nouvelle émission de billets, et la diminution qui a lieu lorsque les banques réduisent leurs prêts et leurs escomptes, n'affectent pas toutes les industries et toutes les denrées en même tems à un degré égal. L'effet ordinaire d'une émission de billets est d'élever encore plus haut le prix des objets qu'augmentait déjà quelque cause naturelle, tandis que la réduction de la circulation fait tomber à des prix encore plus bas ceux qu'une cause naturelle quelconque tend à faire diminuer. Les salaires sont une des dernières choses sur lesquelles l'accroissement des billets de banque influe. L'ouvrier voit pendant long-tems tout ce qu'il est obligé de consommer dans sa famille s'élever successivement de prix, sans que le taux de ses journées augmente. En 1831, époque où il y eut de fortes émissions de billets, les loyers des maisons, les marchandises de toute espèce et les comestibles s'élevèrent, à Philadelphie, à des prix plus hauts qu'on ne les avait peut-être encore vus; mais cette hausse générale ne réagit presque pas sur les salaires. Ils se maintinrent à leur ancien taux.

L'accroissement et la diminution des billets mis en circulation ont, sur les opérations des manufacturiers, les conséquences les plus fâcheuses. Toute augmentation les porte à étendre leurs opérations. Pour cela il n'est pas nécessaire que ce soit à eux directement que les banques prêtent leurs billets : il suffit qu'elles en remettent à ceux qui ont la volonté d'acheter les objets qu'ils fabriquent;

et lorsque ceux-ci, grâce au moyen que leur ont fourni les banques, ont fabriqué une plus grande quantité de marchandises et les ont vendues, ils se livrent avec encore plus d'ardeur à de nouvelles opérations. Mais s'il arrive que les banques viennent à réduire leurs prêts et leurs escomptes, alors les demandes cessent d'être aussi pressantes, aussi nombreuses; les marchandises s'accumulent dans les magasins du fabricant, qui, souvent, se décidera à faire les plus grands sacrifices pour sortir des embarras où sa confiance dans la stabilité du commerce et dans l'efficacité du papier-monnaie l'a malheureusement entraîné.

Si les salaires ne sont pas les premiers affectés par le retrait des billets émis par les banques, c'est parce que les effets de cette réduction frappent inégalement les différentes branches d'industrie. Mais jamais les réductions ne sont portées un peu loin sans qu'elles entraînent la chute de quelque établissement important. Alors, un grand nombre d'individus se trouvent sans emploi, ils entrent en concurrence avec les ouvriers d'autres établissemens, concurrence qui nécessairement entraîne une diminution dans les salaires des branches d'industrie qui naturellement se trouvaient en dehors de l'influence des émissions des billets de banque. Un grand nombre d'entreprises faites avec les plus belles apparences de succès, lorsque les banques font abonder les billets, finissent d'une manière funeste aussitôt que la circulation du papier-monnaie devient moins considérable. L'homme qui a perdu sa place est forcé de restreindre la consommation qu'il était dans le cas de faire des produits de l'industrie de son voisin; et, de son chaland qu'il était, il peut devenir son compétiteur. Le négociant est forcé de chercher une place de commis; le maître fabricant devient simple ouvrier. Si un commis

de magasin se trouve supprimé, le cordonnier a une bonne pratique de moins ; si vingt commis perdent leur place, le même cordonnier peut être dans la nécessité de renvoyer un grand nombre de ses ouvriers ; si vingt garçons cordonniers sont sans travail, le boulanger vendra moins de pain , etc. , etc.

Les effets de cette fluctuation se font sentir plus lentement, mais d'une manière non moins funeste aux agriculteurs. Nous en avons eu, en 1825, un exemple bien remarquable dans nos états du Sud. Avant cette époque, on n'y comptait qu'un très-petit nombre de banques ; mais quelques hommes hardis et entreprenans étant parvenus à obtenir la sanction de la législature , créèrent en très-peu de tems plusieurs établissemens financiers. Par suite de l'émission exagérée de ces banques de fraiche date, des spéculateurs hasardeux , pour mettre à profit cette abondance de monnaie jusque-là inconnue , songèrent à de nouvelles opérations et entreprirent des plantations gigantesques de coton. Que résulta-t-il de cette fausse spéculation , de cette production sans demandes ? Une surabondance de coton. Les magasins regorgeaient de cette denrée; nulle part on ne voyait s'ouvrir des débouchés nouveaux. La banqueroute vint décimer les malencontreux spéculateurs, et pour mettre le comble à cette fatale opération , la récolte du maïs manqua totalement. En moins de neuf mois, six comtés étaient passés d'un état d'opulence inoui à la misère la plus profonde.

Mais c'est sur les propriétés foncières que l'accroissement et la diminution des billets de banque agissent d'une manière plus frappante. Toutes les fois que les banques émettent une grande quantité de billets, les spéculations sur les propriétés foncières sont excitées par suite du vif désir qu'ont les hommes de posséder ce qui doit leur assurer

un revenu durable. Comme l'usage, chez nous, est de ne payer qu'une partie du prix des biens-fonds qu'on achète et de donner hypothèque pour le reste, la moindre augmentation des billets de banque produit une hausse considérable dans la valeur des immeubles ; mais en revanche, lorsque le papier-monnaie devient rare, ce prix baisse dans une proportion effrayante. Ainsi, à Philadelphie, et dans plusieurs autres grandes villes où l'usage assez général est de ne rien payer comptant pour l'acquisition de lots de terrain destinés à bâtir, mais de s'engager, par contrat, à payer annuellement une somme convenue, à titre de rente foncière, lorsque le papier-monnaie abonde, on voit des hommes se lier, eux et leurs héritiers, en s'obligeant à payer à perpétuité une rente annuelle très-élevée ; et quand le papier des banques devient rare, il arrive souvent que les rentes qu'ils sont obligés de payer font disparaître de leurs mains la moitié ou même la totalité de leur propriété. On a vu à Philadelphie une maison qui avait coûté dix mille dollars environ (plus de 54,000 fr.) à bâtir, peu de tems avant la dernière guerre, mise en vente quelques années après sur l'enchère de cinq dollars (27 fr. 50 c.); personne n'en voulut à ce prix, parce que le revenu qu'on aurait pu en tirer n'eût pas été aussi considérable que la rente foncière hypothéquée sur le terrain de cette maison. Plusieurs autres maisons à trois étages, de la rue où elle est située, ont été achetées pour un dollar chacune, et l'acquéreur n'en a pas tiré, en rentes du fonds et en loyers de la maison, autant d'argent qu'on s'était engagé, quelques années auparavant, à lui payer seulement pour la propriété du terrain sur lequel elles sont bâties.

Les embarras pécuniaires dans lesquels s'est trouvée si souvent déjà, et à des époques si rapprochées, la grande

famille américaine, ont appelé, à différentes époques, la sollicitude des législatures particulières de chaque état sur ce système déplorable qui jette dans toutes les transactions de si fréquentes perturbations. Le sénat de Pensylvanie ayant nommé, à la fin de 1819, une commission d'enquête pour rechercher les causes et l'étendue de la détresse publique, cette commission, dans son rapport fait le 29 janvier 1820, après avoir présenté le tableau de la détresse qui pesait alors sur toutes les classes de la société, s'exprima ainsi sur les causes qui l'avaient amenée : « Cette cause, on la trouvera principalement dans les abus que favorise notre système de banques ; abus qui consistent, 1° dans le nombre excessif de ces établissemens ; 2° dans leur administration universellement mauvaise. Quant au premier de ces abus, le peuple ne peut s'en prendre qu'à lui-même : c'est lui qui a forcé la législature à s'écarter de cette doctrine vraiment républicaine qui a toujours prévalu dans les délibérations de nos anciennes assemblées, et qui enseignait que tout privilége accordé à des sociétés financières, déjà assez puissantes par elles-mêmes, ne tendait qu'à favoriser la création d'une odieuse aristocratie, contraire à l'esprit d'un gouvernement libre, et subversive des droits et des libertés du peuple. Le second abus doit être attribué à une ignorance générale de la véritable théorie des monnaies et des banques, ainsi qu'à l'avarice des spéculateurs, désireux de s'approprier le bien d'autrui au moyen d'une élévation artificielle de la valeur nominale des fonds, et en se partageant des bénéfices usuraires. »

Les nombreuses objections qu'on élève contre le système actuel des banques américaines peuvent être réunies en trois catégories. Les unes tiennent à la substitution qu'elles font du papier-monnaie au numéraire métalli-

que ; d'autres à ce qu'elles introduisent un mauvais système de crédit ; les dernières tombent sur leur nature même, et sur leur existence comme corporations. Celui qui veut se rendre compte des diverses opérations de nos banques sait à quoi s'en tenir sur la valeur des argumens populaires qu'on entend tous les jours répéter en faveur de ces établissemens. Mais comme il est beaucoup de personnes sur lesquelles ces argumens font impression, nous croyons utile de les rapporter ici, et d'y répondre le plus brièvement possible. Suivons-les dans la forme sous laquelle on les présente ordinairement.

Les banques, dit-on, créent une grande abondance de monnaie. — Oui, mais elles rendent la monnaie réelle, l'argent, rare. A mesure que leurs billets sont mis en circulation, ils en font sortir l'or et l'argent. Il est contre nature que deux corps occupent en même tems le même espace, et c'est un fait bien constaté que, partout où deux monnaies de différente nature ont cours et sont également autorisées par la loi ou sanctionnées par l'habitude, celle qui a le moins de valeur déplace l'autre. Les banques rendent ordinairement la monnaie plus abondante que si l'or et l'argent étaient seuls en circulation, mais elles en diminuent la valeur par l'accroissement même de leur quantité. Tout s'évalue à un taux plus élevé, sans qu'il soit ajouté le plus léger atôme à la richesse publique.

Les banques diminuent le taux de l'intérêt. — Il s'en faut que cela soit. Bien au contraire, nos banques tendent à augmenter ce taux en accaparant les capitaux, et en diminuant la concurrence des prêteurs. De plus, leurs opérations immédiates donnent naissance à une multitude de transactions usuraires. Les privilégiés seuls sont admis à l'escompte et exercent sur le petit commerce un despotisme barbare.

Les banques font beaucoup de bien en prêtant aux particuliers. — Beaucoup moins que n'en feraient les propriétaires de l'argent s'ils le prêtaient eux-mêmes. Les banques n'augmentent pas le capital destiné aux placemens, elles ne font que le tirer de la main de ceux à qui il appartient, pour le placer sous le contrôle de leurs directeurs irresponsables.

S'il n'y avait pas de billets de banque, il faudrait nécessairement transporter souvent de l'argent à de grandes distances, ce qui serait à la fois coûteux et dangereux. — Le commerce, entre les différentes parties du pays, ne consiste point en contre-échanges de billets de banque ou d'argent, mais dans l'achat et la vente des produits du sol et de l'industrie des habitans. Les sommes dues par un marchand à un autre pourraient être payées en lettres de change. et les espèces ne seraient nécessaires dans ce cas que pour solder les balances de compte, comme cela se pratique pour le commerce extérieur. Dans le fait, c'est ainsi que cela se passe ordinairement, et la quantité de billets de banque qui s'envoient au lieu de lettres de change est aujourd'hui très-peu considérable.

Les banques diminuent le taux du change entre les différentes parties du pays. — Dans ce cas, elles font beaucoup de mal. Le taux du change est la roue sur laquelle tourne et se balance le commerce entre les différentes parties du pays. Les banques ne peuvent intervenir en ceci sans inconvénient. Quand elles diminuent le taux du change, elles écartent un obstacle qui naturellement empêche le commerce de sortir des limites où la prudence doit le retenir.

Les banques offrent plus de garantie que les individus pour les lettres de change qu'elles vendent ou qu'elles achètent. — S'il en est ainsi, c'est que leurs opérations ont

rendu toute espèce d'affaire incertaine. Dans les pays où il n'existe pas de papier-monnaie, les lettres de change n'exposent pas à plus de risques que tout autre genre de commerce.

Les usages du commerce aux États-Unis y rendent les banques nécessaires. — Mais ce sont les banques qui ont fait naître ces usages, et comme ils sont funestes, ils devraient être abolis.

Les banques offrent au public un dépôt sûr pour les sommes ou les matières d'or ou d'argent qu'on possède. —Pas toujours. Environ cent soixante de ces dépôts si sûrs ont fait chez nous banqueroute depuis vingt ans. Il n'est pas impossible que cent soixante-dix autres manquent à leurs engagemens dans les vingt ans qui vont suivre. De plus, tous ceux qui déposèrent de l'argent aux banques, dans les premiers mois de 1814, reçurent leurs dépôts en monnaie de valeur inférieure. Il est probable que les pertes faites sur les dépôts confiés aux banques ont été dix fois plus grandes, que si tous ceux qui leur ont remis de l'argent en dépôt l'avaient gardé chez eux.

Il doit être permis à chacun d'user de son propre crédit. —C'est exactement ce que nous pensons; et c'est pour cela que nous ne devrions pas avoir de banques privilégiées, attendu qu'il en résulte pour quelques-uns un crédit qui se trouve enlevé aux autres. Le crédit dont elles jouissent, elles le doivent aux actes des législatures qui les ont autorisées. Si ces actes étaient abrogés, si leurs chartes étaient retirées, elles ne jouiraient pas même de la confiance de leurs propres actionnaires. Sans doute, chacun doit pouvoir user de son propre crédit; mais il faut qu'il obtienne ce crédit par des moyens justes, et qu'il en fasse un usage loyal et convenable.

S'il n'y avait pas de banques, il serait à la vérité fa-

cile d'emprunter de l'argent par obligation ou sur hypothèque pour un tems un peu long; mais il serait impossible de faire escompter des effets de commerce à courte échéance, et qui n'auraient que deux ou trois mois à courir. — Nullement. Si, par exemple, les banques de Philadelphie étaient toutes abolies, plusieurs banques particulières s'établiraient à leur place. Les propriétaires de ces banques seraient des hommes en qui le public pourrait avoir confiance, car ils seraient responsables, et leur responsabilité embrasserait la totalité de leur fortune mobilière et immobilière. Ces hommes seraient très-riches; parce que c'est en prêtant de l'argent que les gens très-riches peuvent employer leurs capitaux de la manière la plus commode et la plus profitable. La concurrence qui s'établirait entre eux les forcerait à escompter les lettres de change et les billets de commerce à un intérêt moindre que l'intérêt actuel. Ces banquiers paieraient sans doute un intérêt pour les sommes qu'on leur déposerait; et, pour leur propre commodité, ils pourraient établir un bureau public de transfert et de dépôt, en se chargeant de la plus grande partie des frais de cet établissement.

Le système des banques particulières a fait beaucoup de mal en Angleterre, quoique beaucoup moins que celui des banques incorporées aux États-Unis, parce que les banques particulières anglaises ont opéré en partie avec leurs propres billets, en partie avec ceux mis en circulation par la banque d'Angleterre.

En Écosse, où les banques incorporées sont peu nombreuses, le système a fait moins de mal qu'en Angleterre.

En Suisse, en Hollande, en France, à Hambourg, à Brême, les banques particulières font beaucoup de bien et point de mal, tandis que nos banques sont loin de faire

assez de bien pour compenser le mal qu'elles causent par leurs continuelles altérations des mesures de la valeur, par l'incertitude qu'elles jettent dans les transactions commerciales, et par les avantages qu'elles assurent à quelques privilégiés sur les autres.

Quoique nous ne soyons point partisans du système de banque qui a prévalu en Amérique, nous sommes loin de vouloir conseiller d'en changer subitement. Nous concevons quelle perturbation cette abolition soudaine occasionerait dans le pays. La confiance publique se trouverait à l'instant détruite ; chacun réclamerait le paiement de ce qui lui serait dû, et presque aucun débiteur ne serait en état de remplir ses engagemens. Presque toutes les affaires seraient supendues, et cette partie de la nation qui vit du travail de ses mains se trouverait sans occupation. Les cent dix-neuf millions de dollars, tant en espèces qu'en billets et en crédits de banque, aujourd'hui en circulation, se trouvant réduits aux dix millions qui circulent en même tems, et aux vingt-deux millions qu'on suppose exister dans les coffres des banques, c'est-à-dire à trente-deux millions de dollars (173,440,000 fr.), tous les prix baisseraient de 75 p. %, et ce qui coûte à présent cent dollars n'en coûterait probablement pas plus de vingt-cinq. Les biens qui, dans l'état actuel du crédit, se trouvent hypothéqués pour le tiers ou le quart seulement de leur valeur, tomberaient entre les mains de spéculateurs dont plusieurs auraient probablement acquis leurs capitaux par des opérations de banque. Dans l'état déplorable où serait réduit le pays, le peuple demanderait à grands cris aux gouvernemens des différens états le rétablissement du papier-monnaie, et nous aurions peut-être un système de banques pire encore que celui qui existe.

Voici comment nous croyons que devrait s'opérer la ré-

forme de celui-ci, réforme que nous appelons de tous nos vœux, parce qu'à nos yeux elle seule peut assurer au pays une prospérité toujours croissante, en le préservant des crises pour ainsi dire périodiques auxquelles l'expose l'accroissement ou le retrait alternatif des billets de banque.

On commencerait par retirer de la circulation les plus petits billets. Nous avons dit que la somme de ceux d'une valeur au-dessous de 5 dollars n'était évaluée qu'à 7 millions (37,940,000 fr.). C'est à peu près la valeur de l'or et de l'argent qui s'importe quelquefois en une année aux États-Unis. On pourrait fixer à deux ans les délais pour la rentrée et la destruction de tous ces petits billets. Peu à peu l'argent qu'ils ont chassé reparaîtrait et les remplacerait avec tous ses avantages.

Les deux ans expirés, une nouvelle loi ordonnerait le retrait de tous les billets de 5 dollars de la même manière et dans les mêmes délais qu'aurait eu lieu celui des plus petits billets.

Successivement, et en procédant ainsi de deux ans en deux ans, on retirerait les billets de 10, de 20 et de 50 dollars, de manière que dans le court espace de dix ans tous les billets d'une valeur au dessous de 100 dollars auraient disparu de la circulation, et sans convulsion, sans secousse commerciale, les espèces métalliques auraient repris la place qu'elles doivent occuper, et les banques se trouveraient rigoureusement circonscrites dans le rôle qui leur appartient.

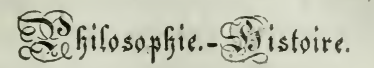
Si notre dette nationale était considérable, et si nous payions de forts impôts, on pourrait craindre que cette transition ne fît naître quelques embarras. Mais notre dette nationale est aujourd'hui purement nominale, et les taxes que prélève le gouvernement de l'Union pourraient être réduites sans nuire à ses moyens d'action. Un pays et un peuple placé dans une aussi heureuse position pour-

raient supporter des changemens plus grands encore que ceux que nous proposons.

Si les petits billets de banque étaient retirés successivement et par degrés, il n'y a pas dans le pays une seule banque solvable, pas un individu également solvable qui ne pût soutenir l'opération. Telle est l'énergie, telles sont les ressources du peuple américain, qu'il est permis de croire que cette opération pourrait se terminer en moitié moins de tems que nous n'avons demandé. Plus tôt elle le serait, et plus tôt nous serions délivrés de notre condition présente. Si pourtant dix ans paraissent un délai trop court, qu'on en prenne trente. La plus longue de ces deux périodes est peu de chose dans la vie d'une nation.

Si jamais nous parvenons à être délivrés du papier-monnaie, si jamais notre système de banques peut être réduit à des proportions convenables, nos institutions politiques reprendront alors toute l'influence qui leur appartient et qu'elles n'auraient pas dû perdre; joignant l'égalité des droits commerciaux à l'égalité des droits politiques, nous cesserons d'offrir à l'étranger qui aborde sur nos côtes un spectacle fait pour le confondre de surprise : un état de société tout différent de celui qu'il se figurait d'après nos lois et nos constitutions écrites, qui toutes reposent sur les principes de liberté et d'égalité. Nous ne nous sommes pas assez pénétrés de l'idée que l'ordre social dépend autant des lois qui règlent la distribution de la richesse que de l'organisation politique. Écartons les superfétations qui s'opposent à ce que notre excellente forme de gouvernement réponde au but pour lequel il a été institué, et notre pays méritera alors les éloges de toutes les nations civilisées.

(*History of paper-money and banking in the United States.*)



DE L'ESPRIT D'OPPOSITION

POLITIQUE ET RELIGIEUSE

AU MOYEN-AGE ET SPÉCIALEMENT EN ITALIE (1).

Il y a dans le moyen-âge une partie obscure et symbolique dont tous les efforts des philologues et des commentateurs n'ont pas encore percé les ténèbres. Je veux parler de ce platonisme bizarre, emprunté aux chants d'amour des Provençaux, et qui se répand comme un voile hiéroglyphique sur toute la poésie italienne, depuis

(1) Note du Tr. Sous l'apparence d'une critique de mots, un moderne commentateur du Dante, M. Rossetti, a soulevé une haute question d'histoire : quels étaient les mobiles de l'esprit public en Italie au moyen-âge ? C'est cette question que l'auteur de l'article qu'on va lire a discutée et résolue avec une sagacité de vues fort remarquable. On y verra que l'esprit d'opposition ne date pas des gouvernemens constitutionnels ; qu'à toutes les époques et dans tous les pays il s'est manifesté d'une manière plus ou moins violente, et que toujours il y a eu des hommes inquiets, mécontens du rôle qui leur était départi, dont la vie s'est écoulée à préparer des troubles, à soulever des orages. Dans le 44e numéro de la 1re série, nous avons consacré un article fort curieux à l'histoire des associations secrètes et politiques de l'Orient ; celui-ci éclairera d'un jour nouveau l'histoire des Gibelins qui, au moyen-âge, ont si vivement agité l'Europe occidentale.

l'an 1100 jusqu'à l'an 1300 de l'ère chrétienne. *Dante*, *Boccace*, *Pétrarque* en sont imprégnés. Les écrivains du nord, eux-mêmes, ont emprunté aux écrivains du midi cette passion idéale qui se retrouve dans les sonnets élégiaques de Shakspeare et dans le roman de Philippe Sidney, prototype de l'*Astrée française* de Durfey.

Le mysticisme des régions septentrionales adorait la vertu sous les traits d'une belle femme. Pour lui, les ardeurs de l'amour n'étaient que les élans de l'ame qu'une force secrète entraînait vers la beauté éthérée, vers la grandeur suprême, vers la source unique de la bonté et de la grandeur. Mais que l'Italie, avec son ciel pur et profond, son amour des arts, son culte plastique, ses penchans sensuels, ait adopté le même jargon mystique ; voilà ce qu'on a peine à comprendre. Que Dante surtout, ce poète sculpteur, dont toutes les idées se présentent vêtues de formes visibles et palpables, dont la pensée ne se voile jamais de nuages ; que Dante, le plus plastique des poètes, le plus austère des écrivains, s'environne, non seulement dans ses sonnets, mais encore dans son grand ouvrage, de cette mystagogie que Plotin et Jamblique ont mise à la mode, c'est ce qui est difficile à comprendre. Un esprit si net, une intelligence si forte et si vigoureuse, qui exprime toujours sa pensée par le plus petit nombre de mots possible et de la manière la plus franche et la plus nue! Dante, devenir mystique! quel phénomène! et combien l'atmosphère intellectuelle et morale d'une époque a de puissance sur les plus vigoureux génies. Depuis cinq siècles, les commentateurs ont succédé aux commentateurs, les bibliothèques se sont remplies de leurs œuvres, et on n'est pas venu à bout de comprendre ce que signifient ses sonnets et sa *vita nuova*; les plus consciencieux et les plus habiles

ont dû convenir que le fond de la pensée de Dante est encore un mystère, un gouffre inexploré. Il semble que le texte se soit obscurci à mesure que les commentateurs ont commenté. La seule histoire littéraire des discussions auxquelles le texte de la *Divine Comédie* a donné lieu, occuperait un volume. Ses deux fils furent ses premiers explicateurs, ensuite vinrent les Aristotélistes et les scholastiques. Boccace monta en chaire pour éclairer le texte de Dante. A Bologne, à Pise, à Plaisance, à Venise, des professeurs *ad hoc*, semblables au Jupiter *assemble-nuages* dont parle Homère, parurent rivaliser d'ardeur et d'empressement pour grossir les ténèbres répandues sur la gloire et sur le génie du Florentin. On a conservé les noms de tous ces érudits qui ont vécu comme des insectes parasites sur le tronc d'un chêne, et dont l'existence et les travaux furent consacrés à la seule explication du Dante : Antonio Piovano, Filippo Villani, Benvenuto d'Imola, Cristoforo Landino, Alessandro Velutello, le jésuite Venturi, le père Lombardi. A peine la découverte de l'impression eut-elle fourni aux besoins de l'intelligence cette nouvelle ressource qui l'a si merveilleusement développée, il parut, en trente ans, vingt éditions de la *Divine Comédie*, accompagnées de commentaires plus nébuleux que l'original. Rome et le catholicisme avaient adopté le poème sacré ; le protestantisme, dès sa naissance, le réclama comme sien. C'est ainsi que, dans les nuages, les enfans et les superstitieux découvrent toutes les formes que leur imagination recèle, et qu'ils dessinent eux-mêmes sur cette toile idéale. Dante est un réformateur, s'écrièrent Calvin, Luther, Mélanchton et leurs prosélytes. Non, répondirent Bellarmin et les jésuites ; cet enfant soumis de l'église n'a eu d'autre tort que la ferveur exagérée de ses opinions politiques. L'habile Rome donna son appro-

bation à toutes les éditions du Dante, et laissa ce champ de bataille éternellement ouvert aux grammairiens et aux scholiastes, aux philologues et aux théologiens.

N'admirez-vous pas tous ces hommes qui, divisés d'opinion sur la religion et la politique, ne s'accordent que pour louer une œuvre, d'ailleurs mystérieuse pour eux tous : ils en conviennent. Les derniers commentateurs de la *Divine Comédie* n'ont point caché le désespoir que leur cause l'impénétrable obscurité de leur idole. Dionisi, après avoir passé toute sa vie à étudier Dante, s'écrie : « Le sens mystique et intime de cette grande œuvre est un trésor caché, difficile à découvrir. » On ne peut s'empêcher de se rappeler les vers du poète : « Beau tableau placé dans un lieu ténébreux, dont l'œil ne peut découvrir les contours, dont les couleurs et les formes ne donnent aucun plaisir ! »

Come pintura in tenebrosa parte,
Che non si può mostrare,
Nè dar diletto di color, nè d'arte.

Ugo Foscolo, après dix ans de veilles consacrées au Dante, écrit les lignes suivantes : « L'immense forêt de la poésie dantesque, après cinq siècles de fatigues, reste ensevelie dans sa primitive obscurité. Les étrangers qui, sur la foi des commentateurs, croient le comprendre, ressemblent à ceux qui, pour connaître un pays, choisissent un guide aveugle, se laissent diriger par lui et prennent pour paroles d'Évangile toutes les observations de leur cicérone ignorant. »

En 1824, un journal italien fort estimé (1) s'exprimait en ces termes : « L'allégorie de la *Divine Comédie* n'est

(1) *Biblioteca italiana*, pag. 47, n° 100.

pas connue : le voile n'a pas été soulevé. On sait que le symbole était la muse souveraine de l'intelligence à l'époque où le poète vivait. Les siècles, en s'écoulant, ne font qu'épaissir ce voile autrefois transparent. Aujourd'hui, il est devenu presque impossible de dire ce que signifient, non seulement une grande partie des œuvres du poète, mais encore de celles de *Pétrarque* et de *Boccace.* » Citons encore l'excellent prosateur *Perticari* qui, dans son ouvrage intitulé : *Additions au Dictionnaire della Crusca,* fait dire à Dante lui-même : « Je reconnais que la nuée mystique sous laquelle j'avais enveloppé mes hautes et sublimes pensées, ne s'est pas dissipée encore au souffle de tant d'érudits. »

La lecture attentive du poète dont nous parlons, prouve que cette obscurité dont on se plaint si vivement se rattache au système emblématique dont se servirent non seulement la plupart des contemporains du Dante, mais la plupart de ses successeurs. Toute la poésie italienne, depuis son origine, vers l'an 1200, jusqu'à la fin du 15me siècle, a pour unique élément l'amour platonique. Tous ces écrivains ont une dame de leurs pensées, un être idéal, une Laure, une Fiammetta, une Béatrix, qui, régulièrement, et par une espèce de nécessité singulière, meurt avant son adorateur, lui fait un cours de théologie morale, platonise et subtilise avec une miraculeuse éloquence. C'est dans une église, pendant la semaine sainte, que cette beauté fantastique apparaît à Pétrarque, à Dante, à Boccace. Rien de réel et de vivant ne distingue des autres mortels ces fées de l'imagination. Le poète ne s'adresse à elles qu'avec le langage d'une dévotion exaltée : il semble les regarder comme types de vertu et de bonheur, non comme des femmes vivantes ; et quand l'histoire et la biographie viennent éclairer les actions des poètes, on est pé-

nétré d'étonnement, on tombe de surprise en surprise. A côté de cette Laure, de cette Fiammetta et de cette Béatrix, on trouve d'autres femmes qui n'ont rien de symbolique; les unes mégères et insupportables, comme l'épouse du Dante, Xantippe de cet autre Socrate; les autres singulièrement fertiles, et qui ont donné à Pétrarque et à Boccace une liste effrayante d'enfans naturels. On s'explique avec peine ce contraste; et Dieu sait par quel effort d'imagination les pétrarquistes ont tenté de concilier les amours platoniques de Pétrarque, les symboles nombreux contenus dans son *Afrique,* avec sa vie brillante, savante et voluptueuse!

Un nouveau commentateur italien, Gabriele Rossetti, professeur à l'université de Londres, après avoir long-tems réfléchi sur la grande énigme offerte par les circonstances remarquables que nous venons de développer, a cru trouver le secret de l'hiéroglyphe. Il a publié d'abord un nouveau commentaire de Dante que l'on a reçu avec une espèce de dédain; puis un traité *ex professo : De l'esprit anti-papal qui produisit la réforme, et de son influence, spécialement en Italie ;* traité qui n'est que le développement et la mise en œuvre des idées dont le germe se trouve dans le commentaire. Gabriele Rossetti renverse tout le système de ses prédécesseurs. Selon lui, l'Italie entière, au moyen-âge, était couverte d'un réseau de conspirations anti-papales, et les obscurités contenues dans le poème dantesque ne sont que les mots d'ordre secrets du parti. Il montre toutes les intelligences fortes des treizième, quatorzième et quinzième siècles, liguées secrètement contre la domination de la papauté; un argot convenu leur servant à exprimer leurs désirs et leurs espérances; ce chiffre bizarre s'introduisant dans la poésie et l'éloquence; les termes consacrés de l'adoration amoureuse

appliqués aux complots politiques; et tout le mysticisme platonicien du tems prenant tout-à-coup un sens positif, destructeur, anti-religieux, j'allais dire révolutionnaire.

Avant de discuter les preuves sur lesquelles s'appuie la théorie de Gabriele Rossetti, occupons-nous de la pensée première qui a dirigé ses recherches. S'il faut l'en croire, l'irruption du protestantisme, préparée de longue main, avait couvé au sein de l'Europe chrétienne bien avant sa manifestation violente sous Luther. Nous sommes de cet avis. La folie de l'histoire vulgaire, son erreur la plus commune, c'est cette vue courte et basse qui s'arrête sur un événement sans lui demander ses causes préexistantes, sans l'interroger sur ses résultats. Il y a dans les événemens humains une longue chaîne électrique, d'où jaillissent par intervalle, dans les tems de crise, des étincelles et des éclairs qu'on appelle révolutions. Les esprits emportés n'aperçoivent que ces étincelles; la grande chaîne leur reste cachée.

A peine le christianisme est-il né, il tend vers l'unité, c'est-à-dire vers l'établissement de la papauté souveraine. Dès que le trône pontifical s'affermit, le germe de la désunion ou du protestantisme se glisse dans la hiérarchie. Le catholicisme central a dû se résigner à une longue et pénible lutte avant de parvenir à sa toute-puissance. Montanistes, ariens, iconoclastes, sabelliens, se sont groupés autour des fondations du régime papal, et se sont opposés par la ruse, par la violence, par le prosélytisme, par la dialectique, à la construction de l'édifice gigantesque. Ce sont là les protestans des premiers âges. Eux aussi, ils réclament la liberté, ils s'arment de critique, ils ne veulent point qu'une autorité centrale les domine et pèse sur eux. L'esprit protestant, c'est l'analyse, c'est la critique; l'esprit catholique, c'est l'autorité, c'est le pouvoir. Que l'on jette les yeux

sur les annales du monde, on verra que cette distinction, cette nuance tranchée, n'ont jamais cessé d'exister. Partout les deux grands élémens de l'organisme humain se sont livré un combat inévitable, et qui ne pouvait anéantir ni l'un ni l'autre. D'une part, la foi et l'amour; de l'autre, l'analyse et la critique. Sous ce point de vue Platon est catholique et Aristote protestant. Se fier, aimer, espérer, s'asservir volontairement à une croyance, c'est se montrer catholique. Discuter, classer, systématiser, *protester* contre la foi aveugle, soumettre la foi au jugement et le dévouement à la réflexion, c'est se montrer protestant. Immense subdivision de la pensée humaine, impossible à détruire, et qui se reproduit chez les individus comme chez les nations. Ici, puissance de fonder; là, puissance de détruire. Et cependant, si l'un des élémens domine à l'exclusion de l'autre, vous voyez s'établir ou le fanatisme aveugle, tel qu'il existe dans certaines confréries de moines catholiques; ou le chaos éternel des opinions contradictoires, l'analyse minutieuse et dissolvante, la négation, le *rien*, tel qu'on le voit aujourd'hui dans certains pays d'Europe, pays constitutionnels, pays soumis au gouvernement critique par excellence.

Le moyen-âge, morcelé quant à son territoire, mais *un* quant aux doctrines et aux idées, admettant la hiérarchie, divinisant la soumission, adorant Dieu sous la forme d'un pape, profondément chrétien dans ses croyances, dans ses usages, dans son langage, même dans ses mœurs privées, avait besoin d'un contre-poids qui empêchât cette unité de devenir un tombeau de la pensée. Aussi, pendant que les peuples courbaient la tête devant l'auréole du Vatican, tous les hommes distingués que renfermaient les cloîtres s'armaient-ils d'une protestation sourde contre cette puissance absorbante, contre ce platonisme univer-

sel, contre ce règne de l'autorité qui les écrasait. L'analyse et les catégories des scholastiques n'eurent pas d'autre berceau. Ils furent minutieux, critiques, systématiques jusqu'à la bizarrerie ; ils professèrent le culte d'Aristote, sous la loi même du catholicisme, comme s'ils eussent voulu prendre leur revanche et se consoler de la foi aveugle qui les enchaînait aux mystères de la religion. Occam, Abailard, Duns Scott, Thomas d'Aquin, ne sont que les précurseurs du protestantisme.

C'est donc folie de regarder la réforme comme une explosion soudaine. Elle fut préparée par tous ceux qui voulurent expliquer, commenter, éclaircir les dogmes du catholicisme ; et par ceux qui se plongeaient dans les ténèbres du mystère de la Trinité ; et par les Albigeois et les Patarins qui se soulevèrent contre l'autorité temporelle de Rome ; et par les Wiclefites et les Lollards qui semèrent en Angleterre et en Allemagne les germes de la haine contre le pontificat. Dès le onzième siècle, on se gênait si peu avec la cour de Rome que le pape était désigné ouvertement sous le nom de *Loup*, et Rome sous celui de *Louve.* La suprématie papale était, disait le peuple, *le règne visible de Satan sur la terre.* A mesure que la puissance des pontifes s'affermissait, les bûchers et les prisons qui dévoraient ou ensevelissaient leurs adversaires, contraignaient l'opposition à se cacher. De là, ces écoles mystérieuses, ces agrégations symboliques, ces conspirations répandues par toute l'Europe, se servant d'un dictionnaire spécial, ayant des signes de ralliement, et auxquelles, si M. Rossetti dit vrai, Pétrarque, Dante, Boccace et tous les grands génies de l'Italie au moyen-âge ont appartenu.

Les traces de l'opposition contre la hiérarchie sacerdotale sont en effet très-visibles en Italie, non seulement du vivant de Dante, mais encore après lui. C'est en Italie

que Lélius Socin a élaboré le socianisme, père de la philosophie moderne. C'est là que les premières expériences de chimie et d'astronomie ont renversé les crédules superstitions du moyen-âge. C'est la patrie de Galilée. Les études longues et consciencieuses de ses philologues ont réveillé cette idolâtrie du paganisme, si influente sur l'Europe moderne. Le Vatican, protégé par les chefs-d'œuvre des arts et par la vénération d'un peuple que tant de séductions captivaient, a su triompher de tous ses ennemis. Il s'est élevé brillant au-dessus d'eux, comme la coupole de Saint-Pierre s'élève le soir, rayonnante de clarté, au-dessus de la ville éternelle; et telle a été sa puissance, que l'histoire a presque effacé de ses pages le souvenir de la longue lutte contre Rome chrétienne et le nom des ennemis qui l'ont combattue.

La plus vive et la plus redoutable de toutes les attaques que la cour de Rome a soutenues a été dirigée par les Gibelins qui soutenaient les droits de l'empire et frappaient au cœur l'autorité papale. Dante fut le personnage le plus célèbre et le plus influent de la secte gibeline. Non seulement la vie du poète lui a été vouée avec une opiniâtreté furieuse qui a mis en danger sa liberté et son existence, mais tout son poème de la *Divine Comédie* est gibelin. Il a écrit un ouvrage spécial, intitulé *De Monarchiâ*, dans lequel il prouve que l'autorité de l'empereur des Romains ne relève pas du pape, mais de Dieu seul; que les pontifes ont usurpé à tort la couronne temporelle, et qu'en s'arrogeant le droit de couronner et de découronner les princes, ils ont dépassé toutes les bornes de leur pouvoir. L'expression des mêmes sentimens, des mêmes idées se retrouve consignée, en termes allégoriques, dans ces passages de la *Divine Comédie* que personne n'a pu comprendre et dont M. Rossetti donne l'explication : « Remar-

quez, dit-il, que les poésies des Gibelins sont les seules dans lesquelles on trouve l'appareil érotico-platonique qui embarrasse les commentateurs. Ce sont toujours eux qui ont une dame de leurs pensées, qui professent pour elles une idolâtrie dévote. Au contraire, les poètes guelfes ou papistes se servent d'un langage clair, qui n'a rien de symbolique, et dans lequel l'amour ne joue aucun rôle, ni comme passion, ni comme principe. N'est-il pas naturel de penser que cet amour des Gibelins cache un sens éloigné de celui que le vulgaire y attache? Toute l'Italie alors était partagée en deux factions qui embrassaient philosophes, guerriers, artisans, toutes les classes, depuis la plus élevée jusqu'à la plus subalterne. Il fallait être Guelfe ou Gibelin. Comment se fait-il que le langage symbolique ait été le partage exclusif des uns, et n'ait jamais été adopté par les autres ? N'est-ce pas la preuve évidente que *le dire d'amour* du parti gibelin n'était autre chose que le langage de ses passions politiques ? Une fois cette clef trouvée, il ne s'agit plus que de chercher la signification de chacun des mots qui compose cet étrange dictionnaire, cet argot des conspirateurs. » Voilà ce que M. Rossetti a tenté, ce qu'il a exécuté, avec une adresse ingénieuse qui pourra sembler problématique, mais qui surprend souvent le lecteur par le bonheur des rapprochemens inattendus, des conclusions et des déductions.

« Les Gibelins, dit-il, formaient une société secrète dont la langue spéciale n'était connue que de leurs amis. Quand ils voulaient se faire entendre de tous, ils écrivaient en latin; dans le cas contraire, c'était la langue vulgaire qu'ils employaient, en ayant soin de semer leurs discours de ces mots allégoriques dont eux seuls pouvaient saisir le sens. Beaucoup d'hommes puissans et peu instruits appartenaient à cette secte. Le peuple, qu'il était bon de s'associer,

parlait le langage vulgaire. Rome, dans ses mandemens et dans ses décrets, ne se servait que du latin. Ces divers motifs militaient en faveur de la langue italienne contre l'adoption de l'idiôme antique. En effet, c'est avec les Gibelins que l'on voit poindre les premiers rayons de la littérature italienne. Avant le onzième siècle, il n'y en a pas de traces. Elle éclot tout-à-coup ; et ce qui est bien singulier pour un idiôme populaire, elle se montre d'abord métaphysique et mystique. Ses chansons même sont platoniciennes. Toutes les compositions de Pierre Delavigne, de l'empereur Fréderic II, de Giacomo Da Lentino, de Guido Guinizzelli, ces premiers bégaiemens de la muse, sont aussi peu intelligibles que la grande œuvre de Dante. C'est encore un amour pur, idéal, dégagé de toute pensée corporelle, l'amour d'une ombre divine, à travers laquelle le poète aperçoit la suprême beauté : c'est un être féminin dont l'existence est à peine prouvée, qui a pour attributs toutes les beautés et les vertus, et qui sert comme d'intermédiaire entre l'homme et Dieu pour atteindre le souverain bien. Nul de ces poètes, comme nous l'avons déjà dit, n'appartient au parti de Rome et des papes. Tous ceux qui ont professé cette dernière opinion sont simples et clairs comme Brunetto Latini. Aux Gibelins seuls appartient l'obscurité du jargon métaphysique.

Leur but était grandiose et honorable ; on ne peut en disconvenir. Ils voyaient l'Italie divisée non seulement en Siciliens, Apuliens, Romains, Toscans, Vénitiens, Lombards, Génois, Piémontais, mais en Florentins, Siennois, Lucquois, Bressans, Bolonais, Crémonais, etc., etc. Chacune de ces petites républiques se gouvernait d'après ses propres lois, haïssant ses voisins, les combattant à outrance, dépensant ses richesses et son énergie dans d'inutiles combats, s'imaginant qu'elle défendait sa li-

berté, tandis qu'elle perpétuait sa débilité misérable et son incurable servitude. Ainsi l'antique dominatrice des nations, l'Italie, était devenue sa propre proie. La réunir sous un même sceptre, lui donner un corps, reconstruire cette unité, sans laquelle il n'y a ni force, ni puissance, ni industrie, tel était le plan conçu par les Gibelins; sans doute l'ambition, la tyrannie, la cupidité s'y mêlèrent, mais Dante, Machiavel, Pétrarque ne s'y trompèrent pas. Ils touchaient du doigt la plaie saignante de leur patrie, et nul d'entre eux ne croyait qu'il fût possible d'opérer cette guérison sans violence et sans douleur.

C'est le langage secret de la secte que M. Rossetti, un des plus subtils interprétateurs qu'ait produits la moderne Italie, si fertile en commentateurs subtils, a cru pouvoir expliquer. Écoutez-le, vous pénétrerez dans l'esprit des conjurations du moyen-âge; vous comprendrez enfin le sens des paroles prononcées dans leurs conciliabules; le patois bizarre employé par les Gibelins sera clair pour vous. Lorsque Dante emploie le mot *amour* d'une manière si étrange, ce n'est pas l'*amour* qu'il a en vue, tel que nous le comprenons; c'est l'*empire allemand*, c'est le triomphe du parti gibelin, triomphe auquel se rapporte toutes les pensées des conspirateurs. Cet *amour*, selon M. Rossetti, c'est le lien commun, l'affection ardente qui les unit contre la puissance papale; les mots *donna*, *madonna*, indiquent l'empereur lui-même. Entraînés par ces idées métaphysiques que les philosophes mêlent toujours aux conspirations réelles et aux intérêts actuels, plusieurs des conjurés avaient rêvé la monarchie universelle. Selon ces derniers, le mot *donna* était la contraction du mot *domina, maîtresse souveraine*; il indiquait la puissance unique, qui, selon leurs idées, devait régir le

monde et prendre Rome pour centre. Dans le même jargon, les *Gibelins* étaient appelés *vivans*, et les Guelfes leurs ennemis étaient les *morts*. Comment, sans la connaissance de ces différentes clefs, aurait-on compris les poètes dont nous parlons ? Le traité de Dante sur *la monarchie*, son ouvrage en prose intitulé *le Banquet*, ses sonnets, et un grand nombre d'écrits publiés pendant trois siècles en Italie, n'ont offert que des énigmes indéchiffrables à ceux qui ne comprenaient pas le jargon allégorique des Gibelins.

Si leurs efforts avaient réussi, toutes les données que M. Rossetti a réunies dans son curieux commentaire seraient devenues populaires ; nous aurions des détails certains sur les associations anti-papales, dont ce pays a été le théâtre au moyen-âge. Mais le catholicisme a prévalu ; les pontifes, avec une merveilleuse adresse, ont profité de toutes les circonstances. Leur trône s'est affermi et exhaussé en dépit des efforts contraires. Hommes de génie, poètes, historiens, guerriers, sénateurs, l'avaient battu en brèche, et pour le détruire, se dépouillant de leur patriotisme même, ils avaient appelé sur le trône un monarque étranger. Le progrès des arts, la finesse d'esprit innée chez ce peuple, sa raillerie facile et piquante, sa civilisation qui précéda celle de toute l'Europe, concoururent en vain à déraciner la puissance papale. Il y avait de libres penseurs à Venise, à Florence, à Pise, à Milan, même à Rome, bien long-tems avant que Luther n'apparût. A la cour des princes, dans les banquets bourgeois et populaires, la verve des poètes tournait en raillerie la pompe des cardinaux, et les mystères mêmes de l'église. A voir la dissolution des mœurs, l'éclatante et générale facilité d'épigrammes qui ne ménageait pas même les dogmes ; à voir

le nombre des écoles et de ceux qui les fréquentaient, la tendance universelle vers l'athéisme de la pensée et vers l'idôlatrie de la forme, on eût cru que les premières étincelles de la réforme jailliraient de l'Italie. Le pouvoir pontifical reposait sur un volcan ; ses domaines étaient bornés, ses finances en mauvais état, ses droits contestés, son autorité mal assise ; par quelle adresse patiente, par quel merveilleux mélange d'astuce, de profondeur, de fausseté, de corruption, de violence, cet empire sacerdotal a-t-il triomphé ? C'est la grande merveille de l'histoire moderne.

La division intérieure, les vieilles haines, les jalousies des diverses populations italiennes servirent merveilleusement l'intérêt papal. On exploita toutes ces dissensions intestines ; le pontife fut arbitre et juge des différends qui naissaient de tous côtés, et grâce à la position qu'il s'était ménagée, se faisant une force de la faiblesse et des passions qui l'environnaient, un vieillard, sans autre puissance que la houlette pastorale, brava non seulement les empereurs d'Allemagne, mais la France, mais l'Angleterre, mais la coalition des hommes éclairés, des génies hostiles, des ames ardentes, qui essayèrent en vain de le renverser.

La *Comédie* de Dante est un monument sublime et obscur de ce mouvement contraire à la papauté. Mais après l'immortel Alighieri se placent plusieurs hommes remarquables que sa gloire a rejetés dans l'ombre, et qui tous ont mêlé à leurs écrits le dialecte allégorique dont nous avons parlé. Tels furent Guido Cavalcanti dont on ne peut comprendre les ballades, si on ne les explique selon le sens donné par M. Rossetti ; Lappo Gianni, Francesco Barberino, Cina da Pistoia, Giglo Lelli, et plusieurs autres.

Nous ne doutons pas que le système de M. Rossetti n'ait

été exagéré par lui. Tel est le malheur de tous les hommes qui font une découverte. Charmés d'avoir trouvé un nouveau filon, d'avoir ouvert une mine inconnue, ils ne voient dans le monde que ce point de l'espace ; tout s'y rapporte d'après eux ; leur regard fasciné métamorphose ainsi tous les objets. Si l'on croyait sur parole M. Rossetti, la poésie italienne se réduirait en une espèce de franc-maçonnerie lyrique et dithyrambique ; elle ne traiterait jamais que de visions impalpables, de symboles mystérieux, d'êtres fantasmagoriques. Adieu aux contes de Boccace, aux comédies de Machiavel, aux farces obscènes de l'Arétin. Toutes ces œuvres, dans lesquelles respire cependant une vie si forte, si sensuelle, quelquefois si gaie, mais souvent si immorale, si condamnable, si immonde, ne seraient plus que nuages peuplés de fantômes. La Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante, les nombreuses maîtresses de Jean Boccace, père d'une armée d'enfans naturels, s'évanouiraient tout-à-coup et disparaîtraient comme des ombres vaines. Il faudrait les regarder désormais comme des mots d'ordre, des points de ralliement, des signes secrets, adoptés par le besoin de cacher des complots, et par l'ingénieuse adresse des conspirateurs.

Non, cela ne peut être. Les grands écrivains de la voluptueuse Italie ne nous apparaîtront jamais dans cette région nébuleuse dont on veut les environner. Il est impossible que l'auteur de la *Mandragore* et de la *Divine Comédie*, ces hommes puissans, ces intelligences âpres et subtiles renfermées dans des corps vigoureux, aient échappé aux faiblesses et aux passions terrestres. Leur histoire le prouve ; la biographie a recueilli jusqu'aux dates de leurs amours, jusqu'aux détails de leurs erreurs. Rossetti a-t-il donc erré complétement, et son système, que nous regardions à l'instant même comme digne d'une ana-

lyse attentive, cette clef bizarre de l'histoire et de la littérature à laquelle nous attachions tant d'importance, cette explication nouvelle qui a fait tant de bruit, devons-nous les rejeter ? Cet esprit d'opposition, cette longue lutte intellectuelle entre l'établissement et la domination du trône pontifical, ce complot recouvert de voiles symboliques, sont-ce les chimères d'un annotateur trop savant, d'un esprit trop scrutateur, d'une pensée trop subtile ? Non. Il nous reste à concilier une double opinion qui peut sembler contradictoire, et à placer, d'une part, les véritables découvertes de M. Rossetti, d'une autre, les abus et les exagérations de sa découverte.

Quiconque a examiné de près le tissu des choses humaines, celui des faits, celui des événemens, y découvre une complication extrême, une combinaison permanente et incurable du vrai et du faux, de la réalité et du mensonge, de l'histoire et du roman, de la religion et de l'hypocrisie, de souvenirs et d'hypothèses, de faux enthousiasme et d'enthousiasme réel, de sensualisme et de spiritualisme. Telle est la trame tout entière des intérêts humains. Faute de bien comprendre cet éternel alliage, les historiens et les poètes, sans en excepter Walter-Scott ni Voltaire (esprits doués d'une pénétration vive mais incomplète), n'ont présenté sous des couleurs exactes ni Cromwell, ni Mahomet. Enthousiastes tous les deux, Mahomet et Cromwell trafiquaient du mensonge ; leur exaltation touchait à l'hypocrisie, leur hypocrisie se confondait avec leur exaltation. De même le symbolisme chrétien, dont nous avons parlé plus haut et qui dominait le moyen-âge, venait mêler ses chimères aux faits de la vie réelle. Le poète, tout en chantant ses amours, chantait aussi le platonisme mystique ; et par une triple et diverse application du même mot, il indiquait à la fois le but politique de ses

efforts, l'idole amoureuse de son cœur, et la beauté morale que le christianisme avait mise en faveur. Veut-on une preuve frappante de cet ingénieux et inutile raffinement? L'auteur de la *Jérusalem Délivrée*, après avoir créé ces personnages courageux, ardens, amoureux, pleins de vie et de sève, qui animent son œuvre immortelle, se crut obligé de leur prêter un sens allégorique; il écrivit un long traité, pour prouver que cette pensée de symbolisme lui avait toujours été présente. Il mit sa belle imagination au supplice pour démontrer que Renaud et Godefroy, Clorinde et Armide, représentaient des chimères métaphysiques. Et les critiques étrangers, faute de connaître le génie italien, qui leur aurait expliqué cette bizarrerie, éclatèrent en cris d'étonnement à l'aspect de ce traité didactique; ils ne virent là qu'une excuse pour Alphonse d'Este, qui renferma le Tasse sous les verrous de sa prison, et une preuve évidente de l'insanité du grand homme. Comme si le même penchant pour l'allégorie n'avait pas présidé à tous les travaux, dirigé tous les efforts de Dante, de Pétrarque, même du politique Machiavel, auteur de fort belles satires allégoriques!

C'est précisément ce développement énergique et double de la vie amoureuse, sensuelle, voluptueuse, des passions, des désirs, des regrets, d'une part; et d'une autre, de la vie symbolique, des complots cachés, des idées mystiques, des allégories connues seulement d'un petit nombre de sectaires; c'est cet entrelacement baroque des faits et des idées les plus disparates; tantôt une Béatrix vivante, animée, angélique, délicieuse à entendre et à voir; tantôt une Béatrix, symbole qui représente le parti gibelin; ici une Laure pleurée par le poète; plus loin une Laure sans os et sans chair, sans vie et sans souffle; l'idéal de la politique et de la vertu : c'est cette alliance du réel

et de l'imaginaire, cette confusion de l'abstraction et de la réalité, qui ont égaré les commentateurs, qui les ont trompés et déçus, qui ont fait fuir à leurs yeux la trame chatoyante d'une poésie énigmatique et sans modèle. Les uns n'ont aperçu que la réalité, les autres n'ont voulu voir que le symbolisme : les uns et les autres se sont trompés.

Voulez-vous, comme M. Rossetti, ne reconnaître que des symboles et des emblêmes dans toutes les poésies dont il est question : vous tomberez, comme le Tasse lui-même, dans mille affectations ridicules. A l'exemple de M. Rossetti, on vous verra déchiqueter les mots, passer les vers et les stances au crible, y chercher de subtiles associations d'idées, forcer les syllabes les plus innocentes à prendre un sens coupable et caché ; vous perdrez vos plus chères fictions, les ravissantes figures de Laure, tant aimée de Pétrarque, et de Béatrix Portinari. La moitié de l'intérêt que vous portez à ces hommes célèbres, intérêt qui reposait en partie sur leurs passions humaines, sur leurs fautes mêmes, s'évanouira. Vous ne verrez plus dans tous ces chefs-d'œuvre que l'expression de sentimens qui n'excitent plus de sympathie, les monumens d'un jargon passé de mode et à jamais oublié. Faut-il se résoudre à ne considérer ces flambeaux de la civilisation italienne que comme les chandeliers mystiques de l'Apocalypse? Est-il bien vrai qu'ils n'aient jamais voulu dire ce qu'ils avaient l'air d'exprimer, et que leur seule inspiration ait été celle d'une conspiration théologique? Dans quel labyrinthe allons-nous être jetés, s'il faut expliquer leurs œuvres comme un logogriphe perpétuel dont tous les mots renferment un sens caché et apocalyptique? Quelle étrange littérature que celle dont toutes les nuances et tous les rayons partent d'une sphère inconnue ; littérature d'énigmes et de chara-

des, s'expliquant comme un rébus et qui ne subirait pas l'influence des passions réelles, des actions, des souffrances et des plaisirs de ceux qui l'ont créée.

Les partisans du symbolisme, et M. Rossetti à leur tête, répondent aux partisans du réalisme de la poésie italienne que, si l'on veut expliquer à la lettre les nombreux ouvrages dont il est question, jamais on ne parviendra à les comprendre. En effet, que signifient ces extases, ces terreurs, ces salutations, ces exclamations ridicules? La passion de l'amour, à laquelle ces poésies semblent se rapporter, a-t-elle donc changé de nature? Les gens du treizième siècle étaient-ils si étrangement ridicules dans leurs empressemens érotiques; comment ne s'est-il pas trouvé quelque esprit satirique qui se soit moqué de ces poètes toujours pâmés? amoureux, non d'une femme seulement, mais d'une quantité de *donne*, auxquelles ils adressent le plus étrange langage? Que de femmes en effet, puissantes, mystérieuses, altières, nébuleuses, toujours enveloppées d'un réseau d'obscurité palpable, dont les unes sont traitées comme des empereurs, les autres comme des moines! C'est à ne pas s'y reconnaître. Et les hommes, qui passent leurs jours dans ce délire érotique et universel, ce sont des vieillards, des hommes politiques, des personnages graves. Ils vivent au milieu des orages politiques, les uns exilés, les autres en prison; la plupart d'entre eux sont des conspirateurs. Parmi tant de vicissitudes, de tempêtes, de supplices; sans pain, sans asile, sans repos; ces hommes persécutés, chassés d'un bout de l'Italie à l'autre, frappés d'anathèmes par les pontifes et le peuple, ne s'occupent qu'à chanter leur amoureux martyre. Quoi! l'incendie et la guerre civile dévorent leur misérable pays: et sur ces ruines fumantes, ces gens qui vont mendiant leur pain et cachant leurs haillons, de village en village, de forêt en

forêt, n'ont rien de mieux à faire que de soupirer, de languir, de coudre des rimes et d'arranger des paroles élégiaques? Ils s'écrivent, ils se répondent; et quel est le sujet de leurs lettres? Ils ne sortent jamais de leurs visions amoureuses. Celui-ci se meurt d'amour, cet autre est prêt à mourir; un troisième qui, dit-il, est mort deux ou trois fois, revient à l'amour et à la vie. Sennuccio, qui était exilé et qui avait soixante-dix ans, écrit un sonnet dans lequel il dit :

« Je suis un pauvre vieillard que le peuple persécute à cause de son *amour*, et s'il ne me vient pas en aide, je vais être forcé de *mourir*. »

Pris dans le sens littéral, tout cela est fort ridicule; expliquez au contraire ces vers selon le système de M. Rossetti, d'après lequel l'*amour* signifie le parti gibelin, et le mot *mourir* indique l'action d'abandonner ce parti pour le parti contraire; toute l'énigme s'éclaircit : le vieillard exilé a raison de dire que son attachement à la cause gibeline (son *amour*) l'expose à la haine populaire, et que si l'on ne vient à son secours, il sera bientôt forcé de *mourir*, c'est-à-dire de redevenir Guelfe.

Un autre vieillard meurt à quatre-vingt-cinq ans, un poète gibelin entonne son chant funèbre et s'écrie :

« Pleurez, ô *dames!* pleure, *Amour! amans* de tous les pays, versez des larmes, l'*amoureux* Messer Cino est mort! Il était déjà *mort* trois fois et vient de *mourir* tout-à-fait. »

M. Rossetti vous donnera la clef de ces paroles inintelligibles, et vous saurez pourquoi l'*amour* doit répandre des larmes sur cet Adonis de quatre-vingt-sept ans *décédé* trois ou quatre fois. Messer Cino avait la mauvaise habitude de passer du parti guelfe au parti gibelin, et du parti gibelin au parti guelfe, toutes les fois qu'il y avait danger

pour sa tête ; c'est ainsi qu'il mourait et ressuscitait alternativement. Le poète invite les *amans*, c'est-à-dire ses co-sectaires, les *dames*, c'est-à-dire les chefs du parti, et l'*amour*, c'est-à-dire le parti lui-même, à honorer le tombeau du vieux Messer Cino.

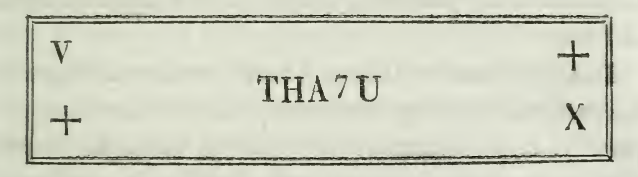
Dante Alighieri, citoyen de Florence, a le malheur de perdre sa maîtresse, Béatrix Portinari. « Aussitôt après cet événement, dit-il, la cité resta veuve, dépouillée de toute dignité et de toute grandeur ; je parcourus en larmoyant les rues de cette ville désolée, et j'écrivis aux *princes de la terre* une lettre toute latine commençant par ces paroles de Jérémie : « Comment est-elle seule et assise en larmes, la cité populaire ? etc. »

Voilà un curieux enchaînement d'idées et de faits. Florence est privée de toute sa dignité parce qu'une jeune fille y meurt, et Dante, ce grand génie qui était son amant, écrit aux *princes de la terre* !... Heureusement, la lettre elle-même s'est retrouvée ; son but est tout politique, et prouve que la mort de Béatrix n'est qu'un symbole, que les *princes de la terre* sont les cardinaux, et que la plus niaise crédulité peut seule prendre à la lettre les amoureuses lamentations du poète dans cette circonstance.

D'explication en explication, de symbole en symbole, à force de soulever les voiles allégoriques dont tous les rimeurs italiens se sont enveloppés, M. Rossetti finit par se demander le sens de ces mots bizarres dont la *Divine Comédie* est semée et qui ont bravé jusqu'à ce jour les investigations des commentateurs. Toutes les fois qu'on l'accuse de forger des hypothèses arbitraires et d'admettre comme prouvées des suppositions très-peu probables, l'auteur moderne répond par cet argument difficile à récuser : « Mon système explique naturellement ce que nul autre

système n'explique. » Ainsi le mot *tal* (un tel) et le mot *altri* (l'autre) que nul interprète n'a pu entendre, indiquent Henri de Luxembourg. En effet, les lettres qui composent le mot *tal* sont précisément les lettres initiales de *Teutonico Arrigo Lucenburghese* (Henri, Allemand Luxembourgeois). Les lettres de *altri*, suivant M. Rossetti, indiquent *Arrigo Lucemburghese Teutonico Romano Imperator* (Henri de Luxembourg Teuton, Empereur des Romains). Lorsque le Dante, on ne sait pourquoi, s'écrie : « Il me tarde bien que l'autre soit ici! *O quanto tarda à me che altri qui giunga !* » Il exprime le désir de voir arriver le chef des Gibelins, *l'autre*. Qui ne se souvient d'avoir entendu les soldats de Napoléon appeler le retour de *l'autre* et indiquer par cette expression leur ancien général?

Admettez nos explications, disent les symbolistes, tout ce qu'il y a de plus obscur dans la *Divine Comédie* s'éclaircit, et jusqu'à ce talisman bizarre qu'il fallait, dit-on, écrire avec du sang de bouc sur la muraille pour chasser les mauvais esprits,



acquiert une signification toute naturelle. Il faut entendre par là

TEUTONICUS HENRICUS AUGUSTUS SEPTIMUS VIVAT.

Le V placé à l'angle gauche indique les *vivans*, c'est-à-dire les Gibelins, les deux croix indiquent les *morts*, et l'X est la date de l'expédition de Henri de Luxembourg.

Sans de pareilles explications, des volumes entiers deviennent inintelligibles, des romans de Boccace n'offrent qu'une série ridicule de dénouemens sans intérêt et de personnages sans couleur. Il y a plus ; quelques-uns des poètes qui parlaient le jargon conventionnel des Gibelins s'oublièrent : soit étourderie, soit défaut d'habileté, ils laissèrent entrevoir au vulgaire le véritable sens de leurs paroles mystiques. Ainsi Bracciarone, se trouvant à la fois en butte à la haine de l'un et de l'autre parti qu'il avait offensé, disait :

« *Combien l'amour* (la secte gibeline) m'a fait de mal! Je suis détesté *de la vie* (les Gibelins) et *de la mort* (les Guelfes.) » — « La *vie* me hait et la *mort* me menace ; (les » deux partis m'en veulent également) ; mais il faut que je » me taise, et je n'en dirai pas davantage. Il me semble » que chacun doit me comprendre à demi-mot. »

Que signifieraient ce mystère, cette réticence, cette crainte d'en avoir trop dit, si l'auteur ne voulait parler que de son amour ? Le passage absurde que nous venons de citer ne devient-il pas fort raisonnable, si l'on convient que le poète a voulu peindre la *double haine* à laquelle il était en butte.

Dans le poème du Dante, Béatrix, au nom de laquelle il a écrit une si étrange lettre aux *princes de la terre*, représente sa perfection terrestre dans la monarchie impériale. Meretrice est la Rome papale, la louve, la prostituée. Le grand péché que Dante se pardonne à peine, et pour lequel Béatrix dans le paradis lui accorde enfin son absolution, c'est d'avoir été Guelfe, d'avoir cédé pendant quelques années à la crainte qu'inspiraient les hommes de cette secte. Redevenu Gibelin, il n'emploie plus d'autre idiôme que la langue gibeline, l'idiôme vulgaire ; il répudie la langue latine, celle des Guelfes, l'idiôme romain et

papal. Il crée cette *volgare eloquenza* qui est devenue la mère de la civilisation italienne. Le philosophe ne peut s'empêcher de remarquer combien l'histoire des langues, celle des peuples, celle des rois ont été mal faites jusqu'ici. A proprement parler, toutes ces annales ne composent qu'une seule histoire ; faute d'observer les points de communication qui les unissent, leurs rapports secrets, leurs multiples influences, on n'a donné que des monographies isolées et incomplètes. Il existe quatre ou cinq histoires de la littérature italienne: en est-il une seule, où l'influence du gibelinisme, non seulement sur les œuvres intellectuelles, mais sur la formation du langage, soit indiquée clairement, où le degré de cette influence soit fortement caractérisé, apprécié dans toute son étendue? Quel écrivain a remarqué la tendance d'opposition impuissante qui a régné si long-tems en Italie? Qui s'est occupé à retracer la longue lutte des esprits les plus distingués de ce pays, lutte inutile contre les empiétemens du Vatican ?

Mais revenons au Dante et à son dernier commentateur. Nous n'avons pas caché jusqu'à quelles étranges et savantes absurdités il s'est laissé entraîner par sa découverte. Il faut aussi lui rendre justice ; personne avant lui n'avait jeté un jour plus vif sur la naissance des sectes anti-papales et sur la haine générale qu'inspira l'union du pouvoir spirituel et temporel dans les mêmes mains. « Tout fut perdu! s'écrie Dante, lorsque l'épée et la crosse appartinrent au même homme. Il ne convient pas que ces deux armes soient réunies; et depuis que l'église romaine a usurpé ces deux gouvernemens à la fois, elle est tombée dans la fange. »

... E giunta la spada
Col pasturale; et l'una e l'altra insieme

Per viva forza mal conviene che vada.
Di oggimai che la chiesa di Roma
Per confondere i duo reggimenti
Cade nel fango e sè brutta e la soma.

On n'ignore pas quels rapports unissent, d'une part, la poésie italienne à la poésie provençale, d'une autre, la formation de la langue italienne à l'époque où florissait cette langue, oubliée aujourd'hui, et dans les décombres de laquelle quelques érudits ont eu le courage et la patience de s'ensevelir. Le Languedoc, la Provence et l'Italie se trouvèrent, au moyen-âge, confondus dans la même sphère de politique et de préjugés. N'est-ce pas chose curieuse que de voir naître dans cette partie de la France, où l'Italie a puisé tant de richesses, d'exemples et de ressources, le même langage allégorique que M. Rossetti attribue aux écrivains illustres dont il est question? Combien de fois, dans les sirventes provençales, ne retrouvez-vous pas l'église romaine qualifiée de *Meretrix apocalyptica,* précisément comme la *Meretrice* de Dante? Et les ministres contre lesquels les troubadours ont aiguisé tant de flèches satiriques, ne s'appellent-ils pas dans cette langue (mère de l'idiôme vulgaire que parle l'Italie depuis sept siècles), *fals prophetas, maistres mensongers, ministres de tenebras, sperit d'error, arbres auctomnals morts ;* faux prophètes, maîtres mensongers, ministres de ténèbres, esprits d'erreur, arbres d'automne morts? Les mêmes paroles absolument se représentent sans cesse dans les sonnets, ballades et canzones symboliques. Il y a plus, Toulouse, centre de la révolte contre les papes, pendant un certain tems, fut personnifiée par les poètes gibelins; elle prit la forme d'une dame toulousaine de bonne et noble famille, qui inspirait aux gibelins une vive passion. Écoutez ce que dit Cavalcanti :

« Mon ame peureuse n'ose pas prononcer le nom de cette beauté qui m'asservit ; c'est une *jeune dame de Toulouse*, belle, honnête, toute *droite*, et contre laquelle cependant les princes de la terre sont ligués. Pour elle, je suis *mort de la main de l'amour*. »

L'absurdité niaise de ces paroles devient raisonnable et acquiert un sens naturel quand on pénètre l'hiéroglyphe gibelin qui en fait l'obscurité. Le mot *droite* signifie *juste*, *équitable ; mourir de la main de l'amour* signifie *prendre le masque des guelfes pour servir la cause gibeline.* Ainsi Cavalcanti n'ose pas dire qu'il regarde la cause anti-papale comme équitable ; il fait semblant d'être Guelfe pour servir plus utilement son parti, et tout son cœur se rattache à la secte toulousaine, si cruellement persécutée par les papes.

Étudiez l'histoire, vous verrez les Albigeois et les Lombards se confondre ; la Lombardie et le Languedoc servir de berceau à cette secte qui devança la réforme ; le pape et ses adhérens recevoir des Languedociens et des habitans de la Lombardie les mêmes dénominations injurieuses que Dante et Pétrarque leur appliquent si souvent.

Depuis Luther, toutes les églises protestantes ont retenti du nom d'*antechrist* appliqué au pape, et de *Babylone*, appliqué à la capitale romaine. C'est en Italie que ces outrageantes épithètes furent inventées. La secte gibeline, même après avoir cessé de combattre, ne cessa pas de les employer dans son dialecte ordinaire. En 1586, sous le pontificat de Pie V, un petit volume gibelin parut à Monaco sous le titre de : *Avis heureux donné à la belle Italie par un jeune gentilhomme.* Tout le jargon symbolique dont nous avons parlé s'y retrouve. « Cet abominable antechrist, ce Satan du Dante n'a-t-il pas honte, dit l'auteur, de montrer ses cornes pour effrayer les enfans ? sa Rome,

cette courtisane vieillie, ne ferait-elle pas mieux de rester tranquille? Ah! pourquoi les Othon et les Henri, sages et magnanimes empereurs, n'ont-ils pas réussi à lui faire baisser la tête? Ne tombera-t-elle pas enfin, cette Babylone la grande, dont les rois et les princes ont été forcés de baiser les pieds, comme si elle était Dieu sur la terre? le monde *mort* ne reviendra-t-il pas à la *vie*? »

Ce monde *mort* est évidemment le monde *guelfe*, de même que le monde *vivant* est le monde *gibelin*. Cette tradition s'est conservée, même de nos jours, et il serait curieux de rechercher toutes les expressions relatives aux mêmes croyances, au même argot, qui se retrouvent dans les œuvres des différens écrivains de l'Italie, depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. « Long-tems le pape, dit François Negri de Bassano, s'était donné pour moitié homme et moitié Dieu; aujourd'hui nous reconnaissons que c'est un demi-satan et un demi-homme (1). »

Parmi ces poètes latins modernes qui ont joui de tant de réputation dans leur tems, et qui, aujourd'hui, reposent dans les bibliothèques savantes où personne ne trouble leur repos, il en est un, particulièrement remarquable, non seulement par l'âcreté de ses satires et par le talent souvent spirituel qu'il déploie, mais par la double singularité d'un pseudonyme très-célèbre et d'un véritable nom que l'on n'a jamais pu connaître. Je veux parler de Marcellus Palingénius Stellatus, médecin du seizième siècle. Son poème, *le Zodiaque de la vie humaine*, est semé d'axiomes philosophiques et d'épigrammes mordantes, qui toutes se rapportent à la secte gibeline. Il est évident que le souvenir du dialecte emblématique ne

(1) Tragédie latine du *Libre Arbitre*, imprimée en 1559, acte III, scène 4.

s'était pas encore perdu. La peinture qu'il fait de Satan et de sa cour convient merveilleusement à la cour de Rome et aux cardinaux; ajoutons qu'elle rappelle quelques-uns des plus étranges tableaux du Dante, avec cette différence que Palingène n'a plus besoin de se servir du *parlar coperto, mystico, schietto,* sous lequel Dante et ses amis ont voilé leur pensée. Le tems a fait son œuvre ordinaire; le fleuve des années a miné peu à peu le rocher qui sert de base à la théocratie. Palingène, poursuivi par les papes, aurait pu trouver cent asiles. A l'époque où écrivait le Dante, le bourreau était là, tout prêt à punir son audace.

Il faut entendre Palingène nous rendre compte de ce qu'il a vu dans les enfers, nous peindre « ce roi maudit dont la tête porte trois couronnes resplendissantes de flammes; enveloppé de vastes ailes comme de draperies; prince de la luxure et de la gourmandise, nommé par ses sujets *Philocreus* (*ami de l'or*); pêchant les ames avec un hameçon doré et emmiellé, entouré de fantômes qu'il donne pour des divinités, et de démons vêtus de rouge qui lui servent de satellites. »

Quant aux moines et aux prêtres, Marcel ne les ménage pas davantage : « Ces valets du roi infernal, les yeux toujours baissés vers la terre, astucieux, renards décevans, haïssant la vertu, se parant d'une justice et d'une vertu extérieure, s'arment de fraudes saintes, servent de milice aux domaines du mauvais démon: c'est à eux qu'il doit l'empire de la terre qu'il a conquise. Les ânes à deux pieds qui couvrent le globe se laissent prendre à leurs embûches, obéissent à leurs injonctions, ajoutent foi à leurs discours, et deviennent les jouets serviles de ces hommes; grâce à la superstition, ils s'emparent de toutes les ames, en font ce qu'ils veulent, leur persuadent qu'il faut apaiser Dieu par des sacrifices, et surtout par des présens;

les imbécilles effrayés donnent des trésors à ces ministres de fourberie qui les reçoivent d'un air humble, et qui s'en servent pour engraisser leurs maîtresses et leurs mulets ; chastes prêtres en vérité ! »

> ... Redimuntque datis sua crimina nummis
> Quos ipsi mox accipiunt, quibus et sua sæpe
> Scorta (sacertodes casti !) mulasque saginant.

Ceux qui ne connaissent l'Italie que d'après les historiens vulgaires et les récits des voyageurs, seront fort étonnés de ces révélations. Quoi! c'est là l'Italie catholique, l'Italie papale ! De pareilles doctrines, de pareils tableaux, ont trouvé place dans les œuvres les plus admirées de ce peuple si fidèle aux pontifes ! Oui, dans cette Italie, et avant même que le génie de la réforme eût fermenté au fond des couvens d'Allemagne, un génie d'opposition, qui date du moyen-âge, qui coïncide avec l'hérésie albigeoise, qui a eu pour propagateurs et pour prosélytes les noms les plus célèbres et les plus grands esprits, s'est développé avec une vigueur inutile. Il a été se briser contre le rocher de saint Pierre ; il a battu de ses vagues, vainement hostiles, les murs sacrés du Vatican. Tantôt Pétrarque insulte la Babylone romaine, cette mère des erreurs populaires, cet asile des fantômes et des chimères tyranniques (1); tantôt Machiavel coule dans le bronze l'admirable modèle de ce Tartuffe, moins civilisé, moins poli, moins révérencieux, mais plus ecclésiastique, plus fourbe, plus audacieux encore que le *Tartuffe* de Molière ; tantôt Dante et ses Gibelins s'arment d'éloquence, de ruse, d'adresse, de violence pour renverser *le pape Sa-*

(1) *Epist.*, l. III, ep. 4.

tan(1). Plus tard et plus loin, *Socin* professe la doctrine du théisme, Socin, le prédécesseur et le précurseur de la philosophie du dix-huitième siècle. Une foule de voluptueux, de philosophes, d'esprits forts, de poètes, de riches, de gens d'esprit, se rangent soùs ses bannières. Mais ces immenses efforts sont inutiles; rien ne prévaut contre le saint-siége et sa politique, qui, dès le douzième siècle, a résisté aux tentatives de Cola de Rienzi et d'Arnauld de Bresse, protégés par les souvenirs de la gloire antique.

Ne faut-il pas qu'une vigueur intime et bien puissante ait régné dans cette institution théocratique, si souvent assaillie, souvent forcée de plier, jamais détruite, jamais éclipsée? N'est-ce pas une histoire admirable à écrire que celle de cette église victorieuse? Soit que la domination romaine ait laissé dans la masse du peuple le besoin vif de l'unité centrale, ou que le prestige de Rome entourât la tiare, ou que les guerres civiles perpétuelles qui déchiraient l'Italie favorisassent la suprématie pontificale, elle a surnagé à tout, elle a tout bravé, tout conquis, et nous la voyons encore debout, entre la France socinienne, l'Angleterre hérétique, et l'Allemagne, sa vieille ennemie. La sympathie populaire la protége encore. Les doctrines de Socin, les cris ardens et effrénés du Dante, les complots toujours renouvelés des Gibelins, les railleries, de Boccace, ont eu du retentissement hors de l'Italie; mais l'Italie elle-même a échappé à leur influence; et, tout en secouant le joug du saint-siége, l'indépendante Venise est restée catholique.

Personne, selon nous, n'a encore apprécié le mouvement protestant de l'Europe, son influence, ses causes,

(1) *Pape Satan, pape Satan Aleppe!*

INFERNO.

son étendue, ses variations, ses ramifications. M. Rossetti, en soulevant un coin du rideau séculaire qui recouvre ces fragmens si curieux des annales modernes, a commis plus d'une erreur. Il n'a pas voulu faire la part de la faiblesse humaine; il a pensé follement que ce carbonarisme politique dont il avait découvert les traces éparses, avait envahi tout l'espace, occupé toutes les ames, embrasé tous les esprits pendant six siècles; comme si cette uniformité, cet ordre, cette raison appartenaient à l'espèce humaine, si variable et si peu fixe de sa nature. Sans adopter toutes ses conclusions dans ce qu'elles ont d'extrême, sans prétendre que la conjuration gibeline ait usurpé une place aussi importante dans le moyen-âge, avouons que la lutte contre le pouvoir papal a été vive, ardente, que ses promoteurs ont choisi pour égide une langue symbolique, que cet idiôme mystérieux n'avait pas été expliqué jusqu'ici, et que pour interpréter nettement une grande partie des écrits obscurs que le moyen-âge italien nous a légués, c'est à cette clef nouvelle qu'il faut avoir recours. Avouons aussi que les attaques long-tems impuissantes des Dante, des Pétrarque et des Boccace, que le scepticisme des philosophes et les accusations des hommes politiques en Italie ont agi sur la pensée publique de l'Europe; que ces universités italiennes, couvertes de gloire pendant des siècles, ont préparé le levain de la philosophie moderne, et que le cours de la civilisation ne s'est jamais arrêté. Aux époques même où la théocratie parait régner, où les axiomes les plus contraires à la raison dominent les peuples, où un prêtre distribue aux monarques les continens et les iles, où les consciences croient se laver en donnant de l'or aux églises, la loi éternelle de la race humaine, que la critique et le bon sens n'abandonnent jamais, éveille une opposition cachée, qui sape lentement l'édifice d'erreur

et de mensonge. On n'est pas philosophe, on n'est pas historien, quand on ne jette pas un coup-d'œil ferme et sage sur ce large fleuve des destinées humaines ; quand on ne reconnait pas ce mouvement continu des peuples vers la raison. Rien de plus étroit que cette manière de voir, qui se contente de dénigrer un siècle, et qui dédaignant d'approfondir les faits et les hommes, ne les considère qu'isolément et sans rapport avec la vie totale de l'humanité.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Artistes Célèbres de notre Age.

N° IV.

L'ACTEUR KEAN (1).

Que reste-t-il de l'acteur après sa mort? presque rien ; à peine un souffle, une ombre, un souvenir effacé, une tradition lointaine. De tous nos arts, c'est le sien qui produit l'impression la plus vive : il émeut, il transporte, il enthousiasme ; c'est sur les masses entières qu'il agit ; ce sont elles qu'il associe à son héroïsme, à son amour, à ses fureurs tragiques, à ses imitations grotesques. Tant de puissance donnée à un homme sur des hommes est chose merveilleuse. Le peintre n'a qu'un public restreint ; le grand musicien n'est compris que d'un petit nombre d'amateurs ; le poète, le romancier et l'historien ont besoin du silence du cabinet, et ne s'emparent que de l'attention d'un seul lecteur ; voyez le grand artiste scénique,

(1) Note du Trad. Ces anecdotes relatives à l'un des acteurs les plus célèbres de l'Angleterre moderne sont dues à M. *Thomas Charles Grattan*, romancier qui jouit d'une haute et juste réputation. Il est fils de l'avocat Grattan, rival de Shéridan et de Burke, et l'un des membres les plus distingués du barreau irlandais. L'un des ouvrages de M. Grattan fils, intitulé : *Grandes routes et chemins de traverses*, est consacré à peindre les mœurs de diverses provinces de France. *Jacqueline de Bruges,* un de ses derniers romans, a obtenu un succès mérité. Nous avons consacré à M. *Grattan* un article spécial dans le 14e Numéro de la 3e série.

Talma, Le Kain, Garrick, Kemble, Kean! Tant que dure leur pouvoir, ce pouvoir est une magie; mais, hélas! qu'il s'éteint vite! C'est l'éclair qui passe; on se souvient qu'il a brillé, et nulle trace ne le rappelle; rien qui fixe sa naissance, son étendue et son intensité.

Qui peut se faire, aujourd'hui, une idée du talent que l'on attribue aux acteurs vantés dans leur tems? Quelle imagination peut créer une mademoiselle Clairon, une Gaussin, une mistriss Siddons, un Préville? Ce qui constitue leur génie, ce sont les inflexions de la voix, les mille variétés du geste, la mobilité des poses, le magnétisme de l'homme sur l'homme, tout ce qui est éphémère, impossible à fixer ou à reproduire, tout ce qu'il y a de plus insaisissable et de plus passager. Aussi une de mes lectures favorites est-elle celle des Mémoires consacrés aux anciens acteurs. Il me semble naturel et même nécessaire de perpétuer l'usage de ce talent qui s'efface, de ce génie qui se consume pour ne plus reparaître.

Parmi les hommes qui ont brillé dans la carrière dramatique, on en citera peu d'aussi bizarres que le célèbre Kean. Kean, d'après l'opinion la plus répandue, serait né le 17 mars 1787; on prétend, cependant, que l'époque de sa naissance est plus récente. Des personnes dignes de foi la placent dans l'année 1790, au mois de novembre. Cette obscurité qui entoure le berceau des hommes célèbres laisse dans l'histoire des peuples une lacune assez peu philosophique! Kean est mort. Plus d'une page, tracée par la crédulité, par l'ignorance ou par l'envie, a flétri sa réputation dont lui-même ne prenait aucun soin. J'essaierai de le peindre tel que je l'ai vu; homme bizarre et non sans défauts. Si je ne croyais que dans cette double balance le mérite l'emporte sur les défauts, je ne m'occuperais pas de la tâche que j'entreprends.

D'ailleurs je ne suis ni son biographe, ni son critique; je ne prétends pas à la supériorité que ces deux titres semblent impliquer. Aujourd'hui que l'Angleterre, après l'avoir admiré et l'avoir blâmé, s'étonne de sa mort prématurée, il me suffira de jeter quelques clartés anecdotiques sur ce caractère singulier.

Il y a vingt ans que je l'ai connu et six ans que je l'ai quitté. Mes rapports avec lui, pendant cet espace de tems, ont été assez fréquens et assez familiers pour me permettre de le juger et de le comprendre. Voici le résumé de son caractère, de sa vie et de son génie. Naturel sur la scène, il était acteur dans le monde. Toutes ses bizarreries qui lui ont attiré tant de reproches étaient l'œuvre de sa volonté et le résultat d'une éducation factice qu'il se donnait à lui-même. Comme acteur tragique, il n'avait besoin d'aucun effort; la passion, la fureur, la vengeance, l'amour, il les exprimait avec une naïveté et une turbulence irrésistible dès que le lustre de la salle l'éclairait et qu'un parterre attentif était devant lui. Redevenu membre de la société, il voulait y jouer un rôle, il calculait ses gestes et ses paroles, et ne se livrait jamais à un élan naturel. Il était acteur tragique par instinct, homme bizarre par affectation. Sur le théâtre il ne voulait être qu'Othello, Macbeth, Iago; dans le monde il ne voulait que briller. Étrange renversement de toutes les idées, son impulsion native a fait sa gloire, ses efforts absurdes et ses prétentions déplacées ont fait son malheur.

Il y a déjà long-tems, et la date de cet incident m'échappe, j'étais en quartier d'hiver à Waterford, dans le sud de l'Irlande; je servais comme subalterne dans un régiment dont l'état-major s'y trouvait stationné. Que l'on ne me demande pas une précision complète, une grande exactitude de dates. Qui compterait chacun de ces grains

de sable qui remplissent le sablier de la vie humaine ? Ne sait-on pas combien l'on a de peine à distinguer les plaisirs des chagrins de la jeunesse ? avec quelle facilité ce double souvenir se confond ? Peut-être leur mélange est-il cause et de la vivacité avec laquelle nous les ressentons, et de la manière vague dont ils s'offrent à notre souvenir. Ce qui est bizarre surtout, c'est que bien souvent les petits détails se conservent, tandis que les grands traits s'effacent. Quant à moi, s'il m'est permis d'introduire ici un peu d'égoïsme à la Montaigne, je n'ai rien oublié de tout ce qui se rapportait à un exercice que je n'ai pas cessé d'aimer et de pratiquer.

Un de mes amis partageait mes goûts : un seul jour ne se passait pas sans que je m'exerçasse à l'escrime avec le petit lieutenant d'artillerie Welblade, appartenant à la garnison de Waterford. Un jour, nous nous promenions sur le mail de la ville ; Waterford a son théâtre qu'une compagnie d'acteurs nomades venait d'occuper. L'affiche était déjà placée, nous lûmes le mot magique : *Hamlet.* Dans beaucoup de théâtres de province nous avions déjà vu cette pièce représentée avec la soustraction singulière du principal rôle, qui, disait l'affiche, avait été retranché comme inutile ; mais ici tous les rôles étaient remplis, tous les vers de Shakspeare prononcés tant bien que mal par de misérables Roscius de province. Dès la première scène, nous quittâmes la partie, bien décidés à ne revenir qu'au moment où la scène de l'assaut d'escrime offrirait un aliment à notre curiosité d'amateur. Comment allaient-ils faire, ces pauvres diables, pour singer l'élégance et l'adresse que cette partie de l'ouvrage de Shakspeare exigeait d'eux ? C'était là ce que nous nous demandions, en jouant une partie de billard dans un café attenant au petit théâtre de Waterford, lorsqu'un des gardiens de la porte

que nous avions prévenu, et qui avait un respect infini pour les gens qui louaient une loge, vint nous chercher et nous prévenir que le cinquième acte venait de commencer.

Oh! n'avez-vous jamais vu l'art dramatique en province? ce travestissement misérable de ce qu'il y a de plus brillant au monde; le grand poète mutilé, la verve de la poésie confiée à gens indignes de la comprendre, de prétendus courtisans qui ne savent ni saluer, ni se tenir sur leurs jambes, de grandes dames que vous prendriez pour des harengères, et des seigneurs que vous ne choisiriez pas pour laquais? Le pauvre Osrick, brandissant lourdement sa petite épée, nous amusa quelques minutes, puis nous inspira du dégoût, et nos yeux se tournèrent vers les principaux acteurs. Laerte, il faut le dire, n'était pas une caricature; sa taille était haute, sa physionomie gracieuse; il avait cru devoir ajouter à ses six pieds le supplément d'une paire de talons immenses, qui le faisaient paraître comme un géant en face d'Hamlet.

Hamlet était pâle, sa physionomie expressive, sa maigreur extrême, sa tournure élégante. Il rendit à Laerte le salut des armes d'un air dégagé et se mit à parer de quarte et de tierce. Mon ami le lieutenant Welblade avait peu d'indulgence pour les maladroits. Fort expérimenté lui-même sous ce rapport, il interrompit plus d'une fois l'assaut par ses eclats de rire, ses observations ironiques, ses contorsions burlesques. Le petit Hamlet jeta sur nous un regard irrité et continua de parer les coups de son adversaire. Ses poses étaient nobles, son attitude avait de la fierté; il se développait avec grâce, et lorsque son adversaire eut fini son attaque impétueuse et irrégulière, il le cribla de coups, en maître consommé, ne lui laissa pas un instant de repos, employa les feintes les plus habiles, et nous étonna par

une habileté que nous étions bien loin d'attendre d'un acteur secondaire dans un théâtre de sixième ordre.

Tout entiers à notre surprise, nous descendîmes l'escalier, et nous approchant de la vieille femme chargée de recevoir l'argent (c'était une sinécure ou à peu près) :

« Quel est, lui demandâmes-nous, l'acteur qui joue Hamlet? le connaissez-vous ?

— Oh! me dit-elle, c'est M. Kean, un de nos meilleurs arlequins, chargé de la mise en scène, auteur de pantomimes admirables et chanteur distingué.

— Voilà bien des qualités pour un arlequin. Est-il riche votre arlequin universel ?

— Il reçoit une guinée et demie par semaine en qualité de premier chanteur, premier acteur tragique, premier mime et premier arlequin; il a beaucoup à faire, comme vous voyez : aussi donne-t-il des leçons d'escrime et de boxage aux gentilshommes de la ville, ce qui l'aide à faire subsister sa femme et ses enfans.

Nous ne nous étions guère intéressés à l'acteur; nous nous intéressâmes au maître d'escrime. Nous recherchâmes sa société, et il nous introduisit dans la petite troupe de Waterford. Le vieux Cherry, auteur d'une jolie pièce, *la Fille du Soldat*, dirigeait cette troupe errante, qui de tems en tems allait faire retentir les solitudes de l'Irlande de nos chefs-d'œuvre poétiques. Ensevelis et perdus dans cette troupe ignorée, deux hommes qui sont devenus célèbres depuis occupaient une des dernières situations de la société, celle d'acteur ambulant : Kean, le professeur d'escrime qui peu de jours après devait produire à Londres une si vive sensation, et Shéridan Knowles, notre meilleur auteur dramatique, qui aujourd'hui occupe un rang élevé dans la littérature anglaise, et qui alors tira quelques schellings à peine d'un volume de poésies pu-

blié par souscription. Triste situation que celle du talent inconnu !

Kean était alors ce que l'on nomme, parmi les militaires, un *bon garçon;* pauvre, sans prétention, sans malice, spirituel et franc. Il ne tarda pas à conquérir l'amitié de tous mes camarades. Qui de nous eût deviné sa réputation ou plutôt sa gloire future ? Notre inclination pour lui, le penchant que nous inspirait son excellent caractère, lui procurèrent un excellent bénéfice. Mais faut-il le dire, nous applaudissions l'homme plutôt que l'acteur. Dans le fond de notre pensée, nous regardions son talent comme douteux. Sa femme débutait dans le rôle d'Elvina de la tragédie de Percy par miss Hannah More. Le début de mistriss Kean fut le jour de sa retraite, et l'estime qu'on portait à Kean put seul empêcher de la siffler, tant elle était médiocre. Mais ce qui me rend ce souvenir précieux, lorsque mon esprit se reporte à cette époque, c'est la comparaison que j'établis aujourd'hui entre Kean à Waterford et Kean dans sa gloire. Imaginez un pauvre acteur de province, commençant par jouer avec emphase le héros tragique, déployant ensuite son talent de chanteur dans un petit opéra, dansant sur la corde tendue entre les deux actes, boxant et s'escrimant pour amuser le parterre et finissant par jouer le rôle d'un singe dans une pantomime intitulée *La Pérouse;* voilà le grand Kean, le héros dramatique de notre tems. Il lui fallait un plus vaste théâtre, un témoignage plus imposant que le sien propre, il fallait que l'enthousiasme d'autrui éveillât son enthousiasme ; le vigoureux génie de cet acteur original ne pouvait se déployer qu'à Londres, sous les yeux d'une population avide d'émotions fortes, et reconnaissante envers qui les lui donne. Un nommé Drury, docteur en médecine et qui habitait Harrow, sut deviner le talent de Kean, lui con-

seilla d'aller à Londres, lui donna des lettres de recommandation et lui fournit des moyens de percer.

Quelques années se passèrent, notre situation respective avait changé. J'avais porté les armes sur le continent, et j'étais toujours un pauvre sous-officier : rien de plus. Kean avait paru à Londres. Il avait éprouvé une vive opposition dès les premiers jours de son apparition. On prétendait que la manière du débutant était extravagante, et que ses innovations ne pouvaient être tolérées. Le jeu vraiment original de Kean déplut d'abord, uniquement parce qu'il était original. Qui ne se rappelle le mot de Bentham :

« Tout ce qui est coutume aujourd'hui a commencé par être innovation. »

Bientôt cependant Kean eut renversé la vieille école de Kemble. La majesté céda le pas à la passion, la dignité à la véhémence, le calme à l'énergie. Grâce à Kean, un nouveau monde s'était ouvert aux yeux des amateurs du théâtre. En vain les anciens partisans de la grandeur et de la gravité tragiques s'étaient révoltés, l'émotion causée par une manière de sentir si nouvelle, par un talent si hors de ligne, avait vaincu tous les obstacles. Kean triomphait : le petit acteur de Waterford nageait dans le luxe et les richesses ; il devait avoir complétement oublié le sous-lieutenant de Waterford et nos leçons d'escrime : je résolus d'aller le voir. C'était une étude de caractère curieuse à faire.

Je ne sais si l'on peut imaginer deux situations plus contrastantes que celle du comédien de province et celle de l'acteur à la mode. L'un est méprisé du plus petit bourgeois de la plus petite ville, l'autre a pour courtisans des princes et des ducs. L'un est obligé, comme cette pauvre mistriss Inchbald et son mari, de se nourrir quelquefois de racines arrachées dans les champs, l'autre peut se-

mer les guinées autour de lui pour satisfaire tous ses caprices. Kean va-t-il être enivré de son succès et jeter sur moi un œil dédaigneux ? Se souviendra-t-il de nos rapports amicaux et des schellings que j'ai si cordialement sacrifiés à son bénéfice de province ?

Je m'acheminai donc vers Clary-Street, où demeurait Kean, et je frappai à la porte d'un hôtel splendide qui ne ressemblait guère au petit taudis de Waterford. Mon maître d'escrime avait des valets en livrée, des urnes antiques et des meubles incrustés d'or; mais lui, je le retrouvai toujours le même : bon compagnon, bon vivant, sans orgueil, sans morgue, et plein de reconnaissance pour mes services. Sa femme, irlandaise, était une des curiosités de la maison. Elle ne pouvait pas concevoir comment son mari avait fait pour devenir un grand homme. Son intelligence se refusait à comprendre la fortune et la vogue de Charles Kean. Elle en était fière, mais comme d'un billet gagné à la loterie. Toutes les fois qu'elle voulait parler de l'époque de sa vie antérieure à son arrivée à Londres, elle disait : « Avant que mon mari ne fût grand » homme ; » de même qu'en parlant de cette dernière époque elle ne manquait pas de s'exprimer ainsi : « Depuis » que mon mari est un grand homme. » Elle avait beaucoup de considération pour moi, « parce que, disait-elle, » je n'avais pas attendu que son mari fût grand homme » pour l'aimer. »

Revenons sur nos pas, et parlons des débuts de Kean.

La première soirée de triomphe ou de défaite pour un acteur célèbre, son début dans la capitale, occupe, dans sa vie, la même place, le même espace, que le premier jour où un général a vu le feu occupe dans la vie de ce dernier. Il y eut, dans le début de Kean, du drame et du roman. C'était en 1812 : il n'avait jusqu'alors paru que sur des

théâtres de province. Il était obscur et fier ; il croyait à son génie, et dédaignait d'en parler. On ne l'avait pas mal accueilli, mais on fondait, il faut l'avouer, peu d'espérances sur son talent. Une espèce de rage concentrée, un sentiment vif de sa force, un pressentiment de la place qu'il devait occuper, les angoisses de l'indigence, le désir de la fortune, et la presque certitude d'une haute réputation dans l'avenir, tout concourait à faire de cette soirée une soirée de crise et de lutte, une grande époque de son existence. Depuis le moment où le directeur avait fixé le jour de ses débuts, on avait vu ce petit homme, massif et musculeux, errer, comme une ame en peine, dans les corridors et les galeries de Drury-Lane, saluer ses futurs confrères avec une orgueilleuse humilité, écouter avec une espèce de modestie affectée le vieux directeur qui lui conseillait de se tenir dans les coulisses pour étudier le jeu des autres acteurs, se renfermer, en un mot, dans une espèce de silence obstiné et de politesse hautaine qui ne disposa pas ses collègues en sa faveur.

C'était par une froide nuit de janvier. La troupe de Drury-Lane, composée d'acteurs médiocres, attirait peu de monde, et une vieille pièce de Shakspeare, *le Marchand de Venise,* offrait peu d'intérêt au public. Kean, portant sous son bras un petit paquet contenant son costume, traversa les rues désertes et glacées. Il y avait peu de monde dans la salle. Le souffleur, qui le rencontra, et qui venait d'examiner l'état de la salle, lui dit, dans ce jargon des coulisses que le vulgaire ne comprend pas : « *Domus modeste,* » ce qui signifiait : Salle peu garnie. — Nous n'aurons de monde, interrompit le directeur, qu'au moment où le public à moitié prix peuplera nos galeries. » Paroles bien faites pour décourager Kean, et qui prouvaient combien on attachait peu d'importance au début du

nouvel acteur ; combien peu son talent donnait d'espérances.

La toile se lève : Bassanio est de mauvaise humeur ; Antonio et Salarino jouent leurs rôles par manière d'acquit. A huit heures et demie, la galerie de deux schellings (c'est ainsi que l'on nomme le public vulgaire qui remplit les galeries à moitié prix) se précipite dans la salle, criant, hurlant, jetant au loin des écorces d'oranges et des débris de pommes. Lorsque les acteurs pensent qu'un de leurs débutans peut produire de l'effet, ils ont coutume de garnir les coulisses et d'observer avec attention. Les coulisses étaient dégarnies comme la salle. Enfin arrive le moment de l'entrée de Shylock, représenté par Kean : on le cherche de tous côtés, dans le foyer des acteurs, dans sa loge, dans les corridors, et le garçon de salle, qui revenait tout effaré après l'avoir cherché inutilement, est bien étonné de le voir en scène : il s'était tenu près de la coulisse, attendant la réplique. « Qu'on me laisse seulement me placer devant la rampe, et je leur montrerai ce que c'étaient que Shakspeare et Shylock, » avait-il dit au directeur, que cette explosion d'orgueil avait blessé ; et il était entré en scène.

Un juif du moyen-âge qui, pour se venger des insultes dont on l'abreuve à Venise, exige d'un jeune seigneur, son débiteur, un billet par lequel ce dernier s'engage à lui livrer une once de sa chair, prise dans la partie du corps que le juif choisira : tel est le sujet improbable que Shakspeare a emprunté aux traditions populaires de son tems. Un conte asiatique, tout-à-fait dans les mœurs de la Perse et de l'Arabie, a servi de base première aux vieux auteurs italiens qui ont rédigé l'anecdote, et aux traducteurs anglais qui l'ont arrangée. Dans les mœurs asiatiques et les idées orientales, ce récit ne manquait pas de vraisem-

blance. On sait combien peu le sang et la vie de l'homme ont d'importance en Orient : Ser Giovanni, romancier florentin, se contenta de reproduire la partie intéressante et dramatique de ce récit bizarre, auquel il enleva toute vraisemblance en lui donnant pour théâtre un pays chrétien et catholique. Ce fut dans cet état brut et faux que Shakspeare saisit le sujet qui lui était offert : il le toucha de la baguette du génie, et le transforma tout entier; Shylock devint à la fois un marchand juif habitant Venise, un symbole vivant de l'anathème et de la honte qui frappaient les israélites sous la loi chrétienne, un représentant de l'usure vorace, et un type de la rage atroce que fait naître dans l'ame une longue, une implacable persécution. Une haute moralité résulta donc du drame nouveau que Shakspeare créa. En mesurant l'étendue des outrages qui ont accablé la race juive, on ne s'étonna plus de la férocité de la vengeance, et cette once de chair, placée dans la balance, parut un contre-poids à peine suffisant à tant de tortures, de supplices, de malédictions et d'ignominie dont l'Europe chrétienne avait abreuvé les juifs.

Malheureusement la grande pensée de l'auteur dramatique ne s'était pas communiquée à tous les acteurs. La plupart de ceux qui s'étaient chargés du rôle de Shylock avaient cru produire beaucoup plus d'effet sur la populace en faisant ressortir la froide cupidité, la méchanceté cupide de l'usurier, qu'en se pénétrant de cette haine nationale, et de ce besoin de vengeance invétérée que Shakspeare s'est efforcé de peindre. Shylock, d'après la tradition du théâtre, était un homme sec, maigre, ridé, aux cheveux blancs, au dos voûté, à l'œil féroce, à la voix sourde et glapissante. Tel ne fut pas le nouveau Shylock représenté par Kean; celui-là était d'un âge mur, aux cheveux

noirs, aux passions ardentes, furieux de la position humiliante où sa naissance le plaçait, aimant sa fille et son or avec une égale violence, prêt à sacrifier sa fille et son or pour se venger des chrétiens. Les auditeurs vulgaires, assemblés pour juger le nouvel acteur, furent saisis d'admiration quand cette voix tonnante et profonde s'écria :

« Bassanio ! Bassanio ! que je puisse seulement te trou-
» ver en défaut, et ma vieille haine s'assouvira !..... »

Ce fut un effet singulier : personne ne s'attendait à un Shylock de ce genre : on n'applaudit pas, l'intérêt était trop puissant. Bientôt la trivialité du ton et de la voix, l'accent à demi burlesque et à demi tragique de l'usurier juif excitèrent le rire général et firent éclater un tonnerre d'applaudissemens. Les acteurs ses confrères, qui n'avaient pas épargné la raillerie à ce petit homme en perruque noire, dont le jeu avait quelque chose de si original et de si énergique, furent bien surpris de l'enthousiasme public, qui alla toujours croissant, et qui dépassa toutes les prévisions de ceux même qui avaient entrevu la supériorité du nouveau venu. Après la dernière scène, le directeur et le régisseur cherchèrent Kean non seulement pour le féliciter, mais pour lui offrir des rafraîchissemens ; et tous ceux qui connaissent la vie des coulisses savent combien cette marque de considération personnelle a d'importance dans la sphère dont nous parlons. Kean commença d'abord par gagner 2 liv. sterl. par semaine au théâtre de Haymarket, à Londres ; quelques années après, il recevait 50 liv. st. par représentation au même théâtre.

Cependant les rivaux du nouvel acteur n'oublièrent rien pour amortir, autant qu'il était en eux, l'impression qu'il avait produite ; son second début n'eut lieu qu'une semaine après. Richard III, Othello, Macbeth, assurèrent

sa popularité. Bientôt ce pauvre acteur, qui naguère portait son petit paquet si tristement dans les rues de Londres, recueillit dix mille livres sterling par an. Dieu sait aussi quel usage il fit de ce revenu; à quelles incroyables fantaisies il le sacrifia; par quel besoin d'excitations toujours nouvelles, par quel ardent désir de sensations violentes il atteignit cet état d'insanité qui marqua ses dernières années. Sublime comme acteur, il avait toutes les prétentions des talens qui lui manquaient. Il composait de la musique que l'on sifflait toujours, il pérorait sur la littérature et voulait parler latin, en dépit des barbarismes et des solécismes qui lui échappaient. L'instinct dramatique des caractères violens, passionnés, était en lui; mais, il faut le dire, sa supériorité intellectuelle n'allait pas plus loin. Il vivait pour le public et par le public; toutes ses actions n'avaient qu'un but : étonner. La règle générale de sa conduite était de faire précisément le contraire de ce qu'on attendait de lui. Je l'ai vu généreux pour les gens qui méritaient le moins sa pitié ou sa bienveillance, et sordide envers ceux qui avaient droit à sa gratitude. Un ami lui avait prêté deux guinées le jour de son mariage; quatre ans après, au zénith de sa fortune, il lui renvoya ses deux guinées *avec les complimens de M. Kean.* Il savait bien qu'une pareille action serait connue, commentée et réprouvée; c'était là tout ce qu'il demandait.

On sait quel attrait la vie des tavernes et les réunions libres avaient pour Kean, dont cette habitude a détruit le talent et ruiné la fortune. Venait-il d'électriser une nombreuse assemblée, et d'exciter une admiration vive par cette profondeur et cette violence de sentiment qui n'appartenaient qu'à lui? Au lieu de rentrer dans sa famille, il allait à la taverne. Quand il donnait des bals, il se retirait un

des premiers pour qu'on ne l'attendît pas à *sa taverne.* J'eus un exemple singulier et pittoresque de cette bizarrerie, qui pouvait passer pour une passion et dont rien n'a jamais pu le corriger.

Je l'avais invité à dîner avec deux gentilshommes de mes amis, gens d'esprit mais sans prétention, qui désiraient le connaître. Il fut ponctuel ; à six heures précises son carrosse s'arrêta devant ma porte.

« Quoi ! lui dis-je en l'apercevant, quoi ! mon cher Kean, tant de cérémonie avec nous ! un tel costume pour un dîner de garçon ! une culotte de casimir blanc, un gilet brodé, des bas de soie, des boucles d'or !

— Je vous demande pardon, me dit-il : à neuf heures il faut que je me trouve dans une maison où l'on m'attendra. »

Le dîner fut joyeux, les flots de vin de Champagne coulèrent. En vain les beaux chevaux de Kean piaffaient à la porte, et par leurs hennissemens répétés témoignaient leur impatience. On vint avertir Kean que ses amis l'attendaient.

Il congédia tous les messagers, et nous donna la préférence sur ses amis. Enfin, l'horloge sonna minuit.

« Diable, s'écria-t-il en se levant, la tête un peu obscurcie par les fumées du vin de Champagne ! Manquer à de si honorables, à de si chers amis, ce n'est pas possible. Venez, suivez-moi, nous visiterons ensemble des salons que vous ne connaissez pas sans doute, et qui sont très-exclusifs quant aux personnes qu'ils admettent dans leur sanctuaire. »

Entraînés par cette voix puissante, et disposés à faire toutes les folies que le hasard pourrait nous présenter, nous nous entassons dans la voiture de Kean sans savoir où l'on nous mène et sans nous en soucier beau-

coup. Fouette cocher! Nous nous engageons dans un labyrinthe de petites rues tortueuses, et la voiture finit par s'arrêter devant une allée étroite. Une demi-douzaine de garçons et de servantes descendent bruyamment l'escalier, avides de jeter un coup-d'œil sur le grand homme. Lui, chancelant sur ses jambes avinées, il monte précipitamment le même escalier, culbutant tout ce qui s'oppose à son passage, malgré les cris des garçons qui prétendent que l'ordre de ces messieurs est de ne laisser entrer personne sans annoncer. Kean, d'une main impétueuse, ouvre les portes battantes d'une salle située au premier étage et s'y précipite; nous le suivons.

C'était un pandémonium éclairé par de vieux quinquets, enfumé par leurs exhalaisons putrides, et au milieu duquel une longue table couverte de bouteilles et de verres, les uns brisés, les autres debout, était entourée de plus de soixante personnes. Je distinguai à peine ces étranges et hétéroclites figures dont la salle était peuplée. Tous ces gens-là, visages rouges et bouffis, habits de drap râpés, fronts enluminés, trognes menaçantes, se jetèrent sur Kean. Ce ne furent que reproches, imprécations, jurons effroyables. Malgré ses efforts, on nous cerna en même tems que lui, et enveloppés de ce piquet de satellites ivres, nous fûmes obligés de passer dans une chambre voisine.

« Vous avez enfreint les règles de l'association dont vous êtes grand-maître; vous avez violé outrageusement nos lois; vous savez que personne ne peut être admis à nos séances sans avoir préalablement subi l'examen de rigueur et souscrit à nos conditions.

Kean ne sut que répondre en balbutiant :

« Apportez-leur le livre, apportez-leur le livre, ce sont *des loups.*

En effet, un vieux livre huileux et gras nous fut apporté. On nous banda les yeux, on nous fit prêter je ne sais quel serment baroque, et l'on nous déclara *loups*. Oui, sous la protection du plus grand acteur de l'Angleterre, du plus étourdi et du plus inconséquent des hommes, d'un homme de génie cependant, nous nous trouvions associés, moi et mes amis, à cette bande de buveurs vulgaires, de joueurs ruinés, d'escrocs et d'espions dont les bacchanales avaient lieu dans un mauvais cabaret des faubourgs qu'on appelait *le Trou de Charbon,* nom qui convenait bien à sa situation, à son obscurité, et à la société qui le fréquentait. Pendant que Kean, en qualité de président, balbutiait un long discours dicté par les libations nombreuses de la soirée, je gardais mon sérieux. Mes deux amis, qui avaient moins de pouvoir sur eux-mêmes, promenaient leurs regards sur les physionomies dont nous étions environnés, et riaient aux éclats sans respect pour la compagnie. Bientôt le scandale fut tel, que par un mouvement simultané nous nous levâmes et quittâmes brusquement la chambre, laissant le Cicéron des *loups* au beau milieu de son discours.

Ainsi commençait à se perdre, non par l'orgueil ou le vice, mais par la trivialité et la bizarrerie, le talent de cet homme si justement célèbre. Il sentait qu'il était peuple, que son énergie native et sa vigueur plébéïenne constituaient son mérite, et il croyait qu'il était de son devoir de s'adonner aux goûts vulgaires dont j'ai fait mention. Chez lui, bonne société: mais aussitôt qu'il avait franchi le seuil de sa demeure et quitté sa famille, il n'avait plus de rapports qu'avec la lie du peuple. Grand boxeur et protecteur dévoué de ces exercices corporels et de ces bizarres inventions que l'on nomme en Angleterre

fancy (1), il m'initia un jour à l'un de ces clubs dont le coup de poing fait tout l'honneur et toute l'étude.

Jamais je n'avais rien vu de semblable à un combat de boxeurs. Je me souvins des paroles de lord Bacon. « Si vous voulez connaître un peuple, ayez soin de l'observer dans les grandes villes, de voir les triomphes, processions, fêtes, noces, funérailles, exécutions capitales, spectacles publics, etc., etc. » Cet ingénieux *et cœtera* renfermait sans doute l'art de boxer, du moins je le crus; et je n'hésitai pas à suivre mon vieil ami Kean dans une de ces assemblées dont il était considéré comme le roi. Dès qu'on l'aperçut, on l'accabla de civilités. Les Mendoza, les Curtis, les Richmond-Lenoir formèrent un cercle autour de lui. C'étaient eux que l'acteur en vogue appelait dans son parloir pour recevoir de ces grands maîtres les principes de l'art qu'il aimait. On nous donna la place d'honneur, et les chevaux que nous montions furent admis, avec leurs cavaliers, dans l'intérieur de l'enceinte. Je m'attendais à trouver là une société beaucoup moins bien composée que celle que j'y rencontrai. Mon mouchoir

(1) NOTE DU TR. On aurait peine à comprendre par quel étrange procédé de la pensée le même mot peut signifier, en Angleterre, d'une part : *fantaisie, caprice, imagination* (fancy), et de l'autre : *combat de coqs, course de chevaux, assauts de pugilat, lutte d'athlètes,* (*fancy*), etc. Il faut se souvenir que l'acception des mots ne dépend pas seulement de leur étymologie consignée dans le dictionnaire, mais des habitudes et du caractère nationaux. *Fancy* est corrélatif du mot français *fantaisie* et du mot italien *fantasia.* Les Anglais disent également d'un grand poète : *il est plein de fancy* (imagination), *he is full of fancy ;* et d'un maquignon célèbre : il est passionné pour l'imagination, pour la fantaisie, pour les caprices de son métier, *he is fond of the fancy. L'imagination* du maquignon et du jeune dissipateur consiste à faire courir beaucoup de chevaux, à gagner ou perdre beaucoup de paris, à inventer de nouvelles parades d'escrime, etc., etc.

et ma tabatière restèrent sains et saufs dans ma poche. Derrière moi était le vicomte ***, et à côté de moi le baron ***; on parlait le jargon du boxage dont je n'entendais pas un mot. Le combat fut acharné, et, ce qu'on aura peine à croire, c'est que la manière scientifique et le style artiste des combattans produisirent assez d'impression sur moi pour ne laisser place ni au dégoût ni au mépris. Le grand acteur, appelé plusieurs fois à juger les coups, fut traité avec déférence par les pugilistes.

N'est-ce pas la plus singulière vie d'acteur dont on ait jamais entendu parler? à huit heures du soir, un héros, le représentant des pensées et des sentimens les plus élevés; à minuit l'homme de la taverne, de la bacchanale grossière, du mauvais ton et du conte grivois; le lendemain matin, recevant à son lever les voyageurs étrangers, les ducs et les princes; ensuite boxeur émérite, discutant sur le mérite d'un moulinet et sur le degré d'élégance avec laquelle on fracasse le crâne de son adversaire; revenant chez lui pour recevoir à sa table les gens du plus haut ton et surtout les nobles, que sa femme adorait. Quant aux gens de lettres, il ne les aimait pas, et je pense que je ne fus si bien accueilli par lui, que parce que je n'étais pas encore enrôlé dans le bataillon sacré.

Si sa femme n'eût pas introduit chez lui tous les grands seigneurs qui le recherchaient si curieusement, je crois que, dans sa sauvage humeur, il les eût mis à la porte. Chez cet homme si peu sentimental, il y avait quelque chose de cette farouche susceptibilité qui fit tant de mal à J.-J. Rousseau et qui aurait réussi à le rendre ridicule si le génie pouvait l'être. Je l'ai vu refuser les invitations les plus brillantes; il répugnait surtout à paraître dans ces ménageries de la haute société, où les hommes de talent sont montrés comme des bêtes curieuses.

« Quoi, disait-il, me prêter à ce qu'ils me donnent en spectacle à leurs parasites ? Flatter ainsi leur sotte vanité ! Non, jamais ! »

Si Kean avait été un homme bien élevé ; s'il avait eu ce sentiment des convenances, ce tact exquis dont les hommes de génie ne sont pas toujours doués, il aurait su, sans s'avilir et sans rien perdre de sa dignité d'homme, profiter du patronage aristocratique ; il aurait épuré son talent et échappé à la contagion de ces plaisirs vulgaires qui dégradent celui qui les goûte ; il aurait forcé les gens du monde à le respecter, et n'aurait pas confondu avec la courtoisie du gentilhomme la servilité du valet. Mais son travers principal était cet instinct démocratique qui a fait tomber son talent dans la trivialité, ruiné sa fortune, et amassé sur sa tête un mépris souvent injuste.

Ajoutons que ce n'est pas là seulement un travers de ce pauvre Kean, mais un vice radical, légué par l'époque de Jean-Jacques Rousseau à notre époque. Jadis on honorait un grand seigneur, comme grand seigneur ; on insultait un roturier, comme roturier. Aujourd'hui plus d'un adepte de cette philosophie envieuse et mesquine serait tenté d'outrager le grand seigneur, seulement à cause de son titre et de sa race. Il y a tout autant de petitesse et de puérilité dans ce sentiment que dans le sentiment contraire ; il faut avoir vécu dans un certain monde et posséder un tact délicat, pour savoir quelle égalité intellectuelle et morale, tempérée par les égards, la condescendance mutuelle et la politesse, peuvent s'établir entre le fils des vieux barons chrétiens, l'artiste supérieur, l'homme de bon ton qui n'a que de l'esprit, et l'homme de goût que le commerce a enrichi. Cette société à la fois mélangée et soumise à des lois communes, empreinte de

tant de nuances, et joignant la variété à l'unité, offre un charme spécial à qui sait la goûter et la comprendre. L'atmosphère en est éminemment favorable, sinon au développement du génie, du moins à cette opération nécessaire qui débarrasse de ses molécules grossières le génie et le talent. Mais la fierté de Kean, comme celle de Jean-Jacques, comme celle de Byron, ne voulait pas être coudoyée par d'autres amours-propres. Il ne voulait pas que l'on remarquât d'autres *lions* que lui; chez les ducs et pairs qui l'invitaient, il se serait trouvé confondu avec les célébrités contemporaines; il ne le voulait pas.

Peu à peu la violence, que l'on me permette de le dire, la férocité de cet amour-propre, devint insoutenable, extravagante; et les meilleurs amis de Kean la condamnèrent.

Faute de pouvoir se distinguer par de grandes actions, il voulut de la gloire, au prix du scandale : une originalité forcée, des vices d'emprunt, des folies contrefaites, une trivialité étudiée, une fausse énergie, lui offraient chaque jour les moyens de faire parler de lui : et si l'on ne parlait pas beaucoup de lui, il se croyait perdu. Pauvre Kean! que d'efforts inutiles! et que de tourmens il se donna pour atteindre et récolter le ridicule?

Byron parodiait Bonaparte : Kean parodia Byron. Ce rapprochement est singulier; mais il est juste, il est frappant; et quiconque a pu étudier ces trois hommes en reconnaîtra la vérité. Même ton bref, même langage hautain, même mépris des hommes, même habitude de jouer le tout pour le tout. La mort de Byron a été misérable : son nom seul a servi la Grèce; on connaît ses démêlés avec les Albanais, auxquels il avait promis des trésors, et qui étaient prêts à se révolter contre lui, faute

de recevoir la somme qu'il avait promise. La mort de Kean fut triste; celle de Bonaparte entouré de gloire est la mort de Prométhée sur son rocher.

Que l'ombre d'un grand poète et celle du plus grand homme des tems modernes ne s'irritent pas de mon audace, si je place sur leur niveau celle d'un artiste sublime, qui comme eux a voulu exagérer sa force, demander à sa destinée plus que cette destinée ne nous réserve; qui a insulté au monde comme eux, et, qui, comme eux, a été sa victime; aussi peu compris, aussi calomnié, aussi inexplicable que l'un et l'autre; aussi effréné, aussi amoureux de danger que ses deux prototypes. Tous trois furent acteurs. Les longs scandales de Byron, ses vagabondes amours, ses féroces satires, ses folles conspirations, qu'était-ce, je vous prie? sinon un rôle dans le genre de ceux de Kean, un défi porté au public. Tous trois ont abusé de l'enthousiasme, du succès de la fortune, et les ont usés à force d'étourderie, de fureur, d'audace et de talent. Tous trois n'ont paru vouloir se reposer que lorsqu'ils ont eu fatigué le sort, obstiné à couronner même leurs fautes; tous trois ont joué avec leur destinée au lieu d'en jouir.

Ne l'a-t-on pas vu s'enfoncer dans les bois du Canada et rallier une bande à demi sauvage? Cette étrange conduite ne vous rappelle-t-elle pas Napoléon en Égypte et Byron en Grèce? Kean avait autant d'influence sur ses Indiens que Napoléon sur ses mameloucks et Byron sur ses Souliotes. Les applaudissemens du monde, voilà ce qu'ils désiraient obtenir. Sans doute, il y avait plus de grandeur chez l'un, plus de gloire chez l'autre, mais l'inspiration était la même pour tous les trois. Napoléon était le type dont Byron était la copie extravagante et Kean la parodie ridicule. Plus heureux que Bonaparte, plus heureux que

Byron, Kean mourut dans les bras d'une femme offensée, mais qui lui pardonnait.

Kean fuyait et détestait l'obscurité comme l'hydrophobe redoute l'eau. Cette rage de la notoriété lui avait été inoculée depuis long-tems, et chaque jour elle prenait de nouvelles forces. Dieu sait où il cherchait sa gloire! dans les plaisirs les plus grossiers, dans ces bizarreries que les journaux racontent, dans ces paris extravagans dont les cafés et les estaminets retentissent, dans ces liaisons ignominieuses dont on parle avec étonnement, dans ces caprices sans motifs et sans but que personne ne peut expliquer ni comprendre. Ce bon Kean, que j'avais connu si modeste, si respectable dans sa conduite, le seul homme peut-être qui eût compris certains caractères de la scène anglaise, le seul Iago, le seul Richard III, le seul Othello, qui eût rendu la vie et la couleur aux créations du poète, tomba par degrés dans l'abîme qui devait l'engloutir. Il aurait pu être l'honneur de sa profession et le fondateur d'une belle fortune réservée à sa famille. Sa constitution était robuste, et une heureuse vieillesse lui semblait destinée : mais la langueur et la monotonie d'une vie d'ordre et de bon sens lui semblaient insoutenables : il aima mieux sa propre ruine et un éclat ignominieux, couronné d'une mort misérable.

Dans les derniers tems, c'était quelque chose d'incroyable que l'intérieur de la maison de Kean et la manière dont il disposait de son tems. Tour à tour jockey, boxeur et batelier, il faisait construire à ses frais des écuries immenses, des bateaux destinés à des joûtes sur l'eau, et des pavillons chinois ; il gardait dans son salon un lion domestique, un secrétaire et plusieurs maîtresses. Avec tous ces accessoires absurdes, le revenu considérable de

Kean s'épuisait aisément, et les dettes l'écrasaient. Tantôt il se battait avec un auteur qui venait lui présenter un manuscrit, et auquel il disait tout simplement : « Vous » êtes un sot ; » tantôt il s'engageait à parcourir à pied la distance qui sépare Londres de Newcastle. C'étaient ensuite des orgies effroyables, des courses de chevaux effrénées, des chasses au clocher, et surtout des luttes bachiques, dans lesquelles l'acteur célèbre achevait d'éteindre sa raison. Un jour il avait été dîner, avec quelques *loups* de sa connaissance, à plusieurs milles de Londres ; on s'enivra. Il devait jouer le soir le rôle de Shylock à Drury-Lane ; à neuf heures le parterre attendait encore ; la pièce n'avait pas commencé. Le public, mécontent, menaçait de détruire la salle, lorsque l'acteur arriva si chancelant, si complétement *en train*, comme dit le peuple, qu'il ne pouvait pas prononcer une syllabe. Le directeur le fit enlever et reporter chez lui ; puis s'avançant jusque sur le bord de la rampe, il raconta au parterre, d'abord irrité, puis attendri, un petit roman qu'il improvisa.

« Les chevaux de Kean, disait le directeur, ont été effrayés, sur la route de Kew à Londres, par un troupeau de dindons dont les gloussemens se sont fait entendre tout-à-coup ; la voiture a versé, et le malheureux acteur a l'épaule démise. »

On ajouta foi à ce récit, et la colère publique se changea en commisération. Cependant les amis de Kean et le directeur, craignant que la fraude ne vînt à se découvrir, ne se contentèrent pas de le ramener à son domicile de Londres, mais le reconduisirent au village même où il avait dîné. Imaginez l'embarras et l'étonnement de l'acteur lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, et apprit ce qui était arrivé. Sur les dix heures, voici une longue file de carrosses qui stationnent à la porte de la résidence oc-

cupée par le prétendu malade. Sir Francis Burdett, M. Whitbread, des vicomtes, des barons, un prince, attendent patiemment dans l'antichambre que le malade soit visible. Au moyen de quelques guinées, l'apothicaire du village, seul médecin de l'endroit, se prête à la mystification; Kean, bon gré mal gré, se laisse blanchir le visage avec de la céruse, et place son bras en écharpe. De volumineux rideaux laissent à peine pénétrer quelques rayons dans la chambre de l'intéressant malade. On vient lui faire la cour, on le plaint, on le soigne. Tous les journaux rendent compte du progrès de sa convalescence, et cinq jours après, les badauds de Londres lisent sur l'affiche du théâtre les paroles suivantes :

« M. Kean, à peine remis des suites de sa chute, reparaîtra ce soir dans le rôle de Macbeth, sa gratitude et son respect pour le public ne lui permettant pas de différer plus long-tems, et il sollicite d'avance l'indulgence des spectateurs. »

Il joua en effet, le bras en écharpe; la salle était comble, et cette jonglerie, qui se continua une semaine entière, valut une somme considérable à l'habile directeur, qui avait su tirer si bon parti d'un incident si défavorable à ses intérêts. »

Il excellait à reproduire et à personnifier les caractères profonds chez lesquels la vengeance et l'amitié ne s'éteignent pas. Malgré la légèreté apparente de sa vie, il avait en lui-même le type de ce caractère : jamais il n'a pardonné une offense. Un ancien directeur de spectacle, qui avait long-tems brillé par son luxe, était tombé dans la détresse; il avait connu Kean autrefois, et l'acteur n'avait pas oublié quelques torts que l'ancien souverain du théâtre avait eus envers lui; cependant, aux jours de sa détresse, il eut recours au célèbre tragédien, qui lui pro-

mit généreusement de jouer à son bénéfice. Avant la représentation, un banquet eut lieu, en l'honneur de Kean et de son protégé; je m'y trouvais. Au dessert, le ci-devant directeur se leva, harangua les convives selon la coutume anglaise, remercia Kean de sa complaisance, et rappela l'époque où ils s'étaient connus. Ce discours venait d'être accueilli par les applaudissemens, lorsque Kean se leva à son tour. Il avait l'air fier et sombre comme un héros de tragédie. — « Ne confondons pas, monsieur; s'écria-t-il, je ne vous suis attaché par aucun lien d'ancienne amitié; je ne joue pas pour votre bénéfice, parce que vous avez été mon directeur, ou parce que vous avez été directeur. Si jamais homme a mérité son sort, c'est vous; si jamais famille fut une famille de tyrans, ce fut la vôtre. Je ne joue pas pour vous parce que je vous ai connu, mais parce que vous êtes un homme tombé. » L'effet de ces paroles fut électrique; l'ex-directeur subit cet affront et mit dans sa poche les guinées achetées à ce prix. Le soir même je causai avec Kean, et je lui reprochai cette férocité implacable: « J'ai une ame d'où rien ne s'efface, me dit-il; ce coquin-là m'a refusé autrefois le plus léger service quand ma famille manquait de pain. En 1816, nous fîmes ensemble une tournée, et quoique nous nous vissions tous les matins et tous les soirs, ma haine pour lui était si forte, que je ne me souviens pas de lui avoir adressé un mot pendant trois mois. Tous les soirs c'était lui qui m'apportait ma part de recette, qui montait à plus de 50 liv. st. par jour. Lorsque je l'entendais frapper, je disais à mon valet de chambre, et de manière à ce qu'il m'entendît: « Voyez ce que cet homme-là me veut? »

Cette vie de dissipation, de vanité morbide et insatiable, finit par déranger la tête du pauvre Kean. Il s'essaya dans les rôles qui ne pouvaient lui convenir; par exemple

dans celui d'Abel Drugger, rôle comique et naïf que Garrick avait créé. Le lendemain il s'établit entre lui et la veuve de Garrick une correspondance singulièrement laconique que nous rapporterons tout entière.

Lettre de la veuve de Garrick.

« Mon cher monsieur, vous ne jouerez jamais Abel Drugger.

» Votre servante, etc. »

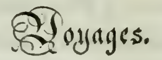
Réponse de Kean.

» Ma chère dame, c'est vrai.

» Votre serviteur, etc. »

Kean, sur son déclin, n'était pas toujours aussi raisonnable. On l'a vu se livrer, même sur la scène, aux fantaisies les plus étranges. Il venait de perdre un procès contre Cox, à Birmingham; il jouait le rôle d'un rival furieux qui cède sa maîtresse à un autre, en lui disant : « Prenez-la, monsieur, je la donne au diable par-dessus le marché. » Kean ajouta : « Je donne au diable, pardessus le marché, le parterre et les loges de Birmingham. » Une autre fois, après avoir joué un rôle sérieux, il se mit à faire la culbute sur la scène, et, se relevant, il dit au public : « Ce fut là mon premier métier, et je crois que je serai forcé d'y revenir. » A Cheltenham, jouant un rôle d'officier, et portant une cravache à la main, il interrompit sa réplique pour s'adresser à un journaliste dont il était mécontent, et qui occupait une loge d'avant-scène : « Je réserve ce petit instrument pour châtier monsieur le rédacteur ! » s'écria-t-il. Enfin, après avoir ruiné sa fortune et sa gloire, il partit pour l'Amérique, où il porta ses vices et ses habitudes malheureuses, et où son talent s'anéantit.

(*New Monthly Magazine.*)



Voyages.

EXCURSION DANS LA VALLÉE DU NIL.

Quel spectacle imposant que cette vallée du Nil, où l'œil contemple tour à tour les volcans éteints de la Nubie, les pyramides de Djyzeh, les ruines colossales de Thèbes, la chute des cataractes, les sites sauvages du lac Mœris, les champs de roses d'Arsinoé, et les plaines de sable du désert! Combien cet intérêt grandit encore lorsqu'on pense que ce beau pays, berceau de la civilisation, secoue enfin la poussière des siècles, et s'apprête à parcourir une ère nouvelle de gloire et de prospérité! Il n'a fallu cependant qu'un seul homme pour accomplir cette grande révolution, qui enlève aux sultans un des plus beaux fleurons de leur couronne; et cet homme n'est pas lui-même une des moindres merveilles du pays qu'il gouverne.

Mehemet-Ali a reçu le jour dans un village de l'Albanie. Il était l'aîné de dix frères : jeune encore, il resta seul de cette nombreuse famille, et donna de bonne heure des signes de ce caractère indomptable qui, depuis, ne s'est jamais démenti. Tout le monde le redoutait dans le village, et aucun de ses voisins n'eût osé prendre une détermination un peu importante, sans demander auparavant conseil au jeune Ali. Agé de vingt ans à peine, un vague sentiment d'ambition le conduisit à Alexandrie. Il entra dans les troupes du pacha, se distingua par son courage, et parvint bientôt au grade de *bimbachi*, ou capitaine. Un jour un des commissaires du pacha distribuait

des tentes aux *bimbachis;* Mehemet, comme le moins ancien, se tenait modestement derrière ses collègues; ceux-ci, au contraire, faisaient valoir leurs droits avec beaucoup de suffisance, lorsque le commissaire leur dit en les repoussant, et en montrant Mehemet : « Faites place à ce jeune homme, c'est lui qui sera servi le premier. »

Cette anecdote est authentique, car elle sort de la bouche même du pacha, et explique la rapidité de son élévation. Mehemet-Ali conserve dans un âge avancé le feu et l'activité de la jeunesse. Il dort très-peu et se lève au point du jour, quelquefois plus tôt. Il sort aussitôt à cheval de son harem, et se rend au divan pour y expédier les affaires; c'est là que sont adressés les mémoires, les pétitions, les dépêches, etc. Les ministres arrivent avec d'énormes liasses de lettres, et lui en lisent le contenu. Il indique en substance son intention à l'égard de chacune d'elles; ensuite on lui apporte les réponses préparées pour les lettres de la veille, et un des ministres en fait la lecture. Lorsque le pacha en a approuvé le contenu, il y fait apposer son sceau; et pendant cette opération il se promène à grands pas dans la salle, sans doute pour examiner en lui-même s'il n'a pas oublié quelque objet important.

Ces diverses occupations le retiennent environ jusqu'à neuf heures, c'est le moment où arrivent les consuls et les autres personnes qui désirent une audience publique. Au bout d'une heure ou deux, tout le monde se retire; le pacha retourne à son harem, où il reste jusqu'à deux ou trois heures après midi; mais, dans cet intervalle, il n'est point oisif. Dès qu'on apporte une dépêche, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'elle arrive, on le réveille; et souvent il fait venir son premier ministre dans l'intérieur du harem, lorsqu'il a quelque affaire importante à examiner; à trois heures il retourne au divan. Là il re-

commence le travail du matin, mais en suivant un ordre inverse ; il donne d'abord audience, puis il s'occupe d'affaires. Une heure après le coucher du soleil, il fait un léger repas, et reste au divan jusqu'à dix ou onze heures du soir. Il consacre ce tems à causer avec les officiers de sa maison, ou à jouer aux échecs ; et comme on le pense bien, il a toujours près de lui des complaisans disposés à faire sa partie.

Mehemet-Ali se montre très-affable envers les Européens ; il se plaît à leur adresser des questions sur les jugemens qu'on porte en Europe sur son administration.

« Que pensent de moi les Anglais, disait-il un jour à Saint-John ?

— Votre Altesse est considérée par tous les Européens comme le régénérateur de l'Égypte.

— Ah ! sans votre balance politique, l'Afrique entière serait soumise à mes lois. Le siége de l'empire ottoman ne serait plus à Stamboul ; c'est le Caire qui deviendrait la métropole du nouvel empire des Osmanlis.

— Avec une armée aussi bien disciplinée que celle de Votre Altesse, je ne doute pas qu'il soit facile de réaliser de tels projets. Mais les conquêtes ne hâtent pas les progrès de la civilisation.

—Vous vous trompez ; elles me délivreraient de mes ennemis, hommes impuissans pour faire le bien et qui par leurs basses intrigues entravent sans cesse mes projets. Mais je finirai par en triompher, soyez-en sûr ; et alors l'Egypte s'avancera rapidement dans la voie de la civilisation et des progrès. »

Mehemet-Ali prononça ces paroles avec entraînement ; une vive étincelle s'échappa de ses yeux, et je pus m'apercevoir que c'était bien là l'expression de sa pensée. Après quelques instans de silence :

« Il serait bien à désirer, lui dis-je, que Votre Altesse chargeât un des officiers de son état-major de rédiger l'histoire de toutes les grandes entreprises qu'elle a exécutées et de toutes celles qu'elle médite encore. Un tel livre serait précieux pour la postérité.

— C'est un soin, me répondit vivement Mehemet-Ali, que je ne confie à personne ; et depuis plusieurs années, j'ai un secrétaire spécial, qui dans mes momens de loisir vient écrire sous ma dictée. Je m'attache surtout à esquisser les principales phases de ma vie, et à bien indiquer la situation où se trouvait l'Égypte à l'époque où ses destinées me furent confiées. D'après ce point de départ, on verra, après ma mort, tout ce que j'ai fait pour ce pays. »

Mehemet-Ali se leva ; je pris congé de lui, et lui annonçai mon départ pour la Haute-Égypte.

« Allez, me dit-il, parcourez toutes les parties de mon gouvernement, partout vous y trouverez aide et protection. »

Le bon état des divers établissemens que j'avais visités à Alexandrie m'encourageait à me livrer à cette exploration ; les arsenaux, les casernes, et en général tous les édifices publics de cette ville ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'entretien. Tout y est aussi bien disposé qu'en Europe, mais l'école de médecine d'Abouzabel est, sans contredit, l'un des établissemens les plus extraordinaires de ceux qui ont été fondés par Mehemet-Ali. Elle n'est pas située dans le désert, comme on l'a dit plusieurs fois ; elle est, au contraire, entourée de végétation, et au mois de mars, rien n'est plus beau que le paysage qui l'environne. L'hôpital, auquel on a attaché un jardin botanique, est un immense bâtiment quadrangulaire, séparé du logement des Européens par une large esplanade plantée de longues avenues de mimosa, de sy-

comores et de dattiers. A l'extérieur, on a enclos, le long des côtés de l'édifice, un vaste espace où l'on trouve des végétaux de toute espèce. Au centre du jardin botanique est un vaste bâtiment carré qui renferme un musée, des salles de dissection, un amphithéâtre, un laboratoire, un dispensaire et ses dépendances, avec des magasins, les cuisines et les bains disposés, les uns dans le style européen, et les autres dans le style oriental. La moitié d'un des côtés de l'hôpital est occupée par une salle d'étude assez spacieuse pour contenir deux cents élèves; les murailles sont ornées de dessins qui représentent différens phénomènes de la nature. Le reste est consacré à une imprimerie lithographique où de jeunes Arabes sont constamment occupés à imprimer les traductions en arabe des meilleurs ouvrages de médecine, ainsi que les planches anatomiques qu'ils reproduisent avec une grande exactitude.

Aucun autre établissement ne rappelle aussi exactement les écoles de l'Europe, et le voyageur est quelquefois étonné de s'entendre adresser la parole en français par de jeunes *fellahs* assez mal vêtus, qui apprennent l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la botanique, la chimie, en même tems que la théorie et la pratique de la médecine et de la chirurgie. A la tête de chaque département des sciences médicales, il y a un professeur européen qui rédige chaque jour ses leçons en français. Cette leçon est traduite en arabe par d'habiles interprètes, et leur travail est ensuite soumis à trois cheiks lettrés, qui corrigent les fautes grammaticales et le remanient de manière à lui donner toute l'élégance de l'arabe le plus pur. C'est après cette révision que ces leçons sont imprimées et distribuées aux élèves. Ces derniers acquièrent la pratique en observant

les malades, en préparant les médicamens, en se livrant continuellement aux dissections. Cependant on se plaint, dans cette école, du même inconvénient que dans toutes les autres; le gouvernement, impatient de profiter de l'instruction qu'il fait donner aux jeunes gens, les retire avant de leur avoir donné le tems de se perfectionner dans leur profession. En effet, on ne les laisse à l'école que quatre ans, et, au bout de ce tems, quels que soient leurs progrès, on les envoie directement à l'armée, où souvent ils font plus de mal que de bien. Parmi les élèves, il y a trois eunuques et trois femmes esclaves, qui sont destinés au service intérieur du harem du pacha.

Mais je reviens à mon voyage dans la Haute-Égypte. Sous beaucoup de rapports, le Nil diffère de tous les autres fleuves connus. Pendant un parcours de quinze cents milles, depuis sa jonction avec l'Atbara jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée, il ne reçoit aucun affluent; sous le beau ciel dont il réfléchit l'azur, jamais sa surface n'est voilée par des brouillards malsains. Le sable des déserts qu'il a traversés n'a pas altéré la transparence de ses eaux, et l'action continuelle de l'air et du soleil les purifie sans cesse. Ce n'est que dans l'automne, lorsque les torrens descendent des montagnes de l'Abyssinie, que les eaux du Nil deviennent bourbeuses et malsaines. C'est le moment où les maladies se déclarent ordinairement en Égypte. Le baron Larrey et quelques autres savans, qui peut-être se sont bornés à examiner le Caire et ses environs, ont supposé que le printems était la saison où les fièvres et la dyssenterie exerçaient leurs ravages avec plus d'intensité dans la vallée du Nil; je ne partage point cette opinion. Bien que, dans les mois de mars et d'avril, les eaux stagnantes du Khabish et de plusieurs autres canaux produisent sur

l'atmosphère une influence nuisible, la mortalité est en général moins grande alors qu'aux mois d'octobre et de novembre.

L'aspect de ce pays varie périodiquement comme les saisons. Durant les mois de notre hiver, lorsque la nature morte pour nous semble avoir réservé toute sa vigueur pour ces climats, la verdure des prairies émaillées de la vallée du Nil charme les yeux du voyageur. Les fleurs des orangers, des citronniers et de mille autres arbustes odoriférans embaument l'atmosphère ; l'Égypte ne forme alors qu'un jardin délicieux, quoiqu'un peu monotone : de toutes parts ce n'est qu'une immense plaine, terminée par des montagnes blanchâtres et semée de quelques bosquets de palmiers. Dans la saison opposée, le paysage change : suivant que le débordement du Nil a été plus ou moins considérable, le sol est fangeux, humide, ou sec et crevassé en mille lézardes profondes. Des champs immenses, indiqués seulement par le sommet de leurs digues et recouverts par les eaux, ou de vastes espaces vides et sans culture dans lesquels on n'aperçoit que quelques dattiers, des chameaux et des buffles conduits par de misérables fellahs nus et hâlés, hâves et décharnés : voilà quel est alternativement l'aspect de ce pays. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs voyageurs ont tant différé les uns des autres dans la description qu'ils en ont donnée. Pour bien connaître l'Égypte, il faut l'avoir habitée pendant plusieurs années, et avoir assisté aux diverses métamorphoses qu'elle subit suivant l'influence des saisons.

Après avoir quitté Djyzheh, sa population industrielle, ses bastions et ses demi-lunes, qui s'étendent sur la rive gauche du Nil ; après avoir salué les fameuses pyramides qui font l'admiration de tous les voyageurs, et après avoir consacré quelques heures à visiter le palais moderne commencé par

Ismaël-Bey et terminé par Mourad-Bey, je m'embarquai sur le Nil. C'est à Bédréchéin, village situé à quelques milles de Djyzhéh et sur la rive gauche du fleuve, que nous fîmes notre première station. C'est là que les savans placent l'ancienne Memphis et le palais des Pharaons ; quant à moi, je n'ai pas distingué la moindre trace de toutes ces merveilles. J'ai seulement aperçu quelques misérables chaumières dont les murs, construits avec de la paille hachée et du limon, étaient adossés à de vieilles ruines ; j'ai vu de pauvres recrues s'exerçant assez péniblement au maniement des armes : des rues d'une saleté repoussante, une population indolente et hébétée, des jardins potagers où les légumes desséchaient sur pied, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de la ville aux cent portes.

On trouvera sans doute ces remarques bien prosaïques, bien vulgaires, pour le récit d'un voyage en Égypte, terre classique qui, de tems immémorial, est en possession d'exciter tant de vives émotions ; qui a fourni à tous les voyageurs tant de paroles emphatiques, tant d'occasions de faire valoir leur talent descriptif. Mais ce n'était pas dans un but scientifique que je parcourais ce pays ; des vues toutes positives me dirigeaient : je voulais m'assurer par moi-même si tout ce que l'on dit depuis quelques années sur les progrès surprenans de l'Égypte dans la civilisation, dans les arts, dans l'industrie, était réel. Mon voyage m'a convaincu qu'à côté de la vérité il y a beaucoup d'exagération. Sans doute Mehemet-Ali a fait de grandes choses dans un court espace de tems ; c'est incontestable. Mais, il faut le dire, son influence est encore circonscrite dans un rayon bien étroit. Alexandrie, le Caire, et en général les villes et les campagnes comprises dans le Delta formé par les diverses embouchures du Nil, sont les seules parties où il existe des traces notables d'améliorations. La Haute

et la Moyenne-Égypte, et une grande partie de la Basse-Égypte, sont encore dans un état complet d'inertie.

Nous voici dans le Fayoum, l'un des districts les plus fertiles de l'Égypte; les habitans y sont laborieux, l'agriculture n'y est pas totalement abandonnée à la routine et à l'empirisme; les rizières y sont entretenues avec soin, un système d'irrigation bien entendu distribue l'eau dans toutes les plantations, et répand sur ces campagnes une abondante fertilité. Plusieurs cheicks que je consultai m'assurèrent que, dans les bonnes années, le blé donne cent pour un, le maïs quatre cents, et le riz mille pour un. J'étais heureux de contempler les résultats de cette intarissable fertilité; mais mon guide qui avait quelques intérêts dans la capitale de ce district m'entraîna avec lui à Medinet-El-Fayoum (l'ancienne *Crocodilopolis*), aujourd'hui chef-lieu de la préfecture du Fayoum. C'est une des villes les plus peuplées et les plus florissantes de l'Égypte moyenne, quoique beaucoup déchue depuis qu'elle a cessé d'être le séjour des Mamelucks. Elle s'élève presqu'au milieu du fertile plateau qui forme la province du Fayoum, continuellement arrosée par les eaux du Nil qui y sont amenées par un canal. Plusieurs restes d'antiquités donnent aussi une certaine importance à ce canton. C'est là que se trouvent le célèbre lac Mœris, les ruines du fameux *labyrinthe* qui était bien supérieur à celui du temple de Diane, à Éphèse, et les grottes sépulcrales de *Banchis*.

Je me rendis ensuite à Minyeh pour visiter les manufactures de coton que le pacha y a fait établir. Les ateliers sont bien disposés, mais les machines sont mal entretenues, leur marche est lente et irrégulière, et les ouvriers inhabiles à suppléer à leurs imperfections. D'ailleurs le climat de l'Égypte est trop sec pour que jamais les filatures de coton à la mécanique puissent y atteindre un haut de-

gré de perfection. Le brin est trop cassant; il faut le rajuster sans cesse, et le fil noueux et plein d'aspérités qui en résulte est peu estimé des tisserands.

Cependant je hâtais mon voyage; la crue du Nil commençait, et chaque jour j'acquérais la certitude qu'il me serait impossible d'atteindre la cataracte de Philœ, but de mon excursion. Mes bateliers, que j'avais payés pour faire ce trajet, employaient toute espèce de ruses et de prétextes pour retarder le départ, et je vis qu'il fallait renoncer à mon entreprise. On débarqua mes bagages, et après avoir loué deux ânes et deux chameaux, je me dirigeai avec ma suite vers Syout, ville très-commerçante située sur la gauche du Nil. C'était l'époque du départ de la caravane pour le Soudan. Rien de plus pittoresque, de plus animé que cette réunion d'hommes et de bestiaux de toute espèce. Les caravanserails étaient encombrés de marchandises; les places publiques servaient de bivouac aux troupes chargées d'escorter le convoi; les chameaux, les ânes, les dromadaires, parquaient pêle-mêle dans les rues, au milieu des ballots et à côté de leurs conducteurs endormis. Ce spectacle est vraiment étrange pour un habitant de la Grande-Bretagne, accoutumé à voir nos commerçans et nos marchands apporter tant de soin, tant de méthode et tant de promptitude à l'emballage et au départ de leurs colis. Mais, je dois l'avouer, ce pêle-mêle, ce brouhaha, cet encombrement, me causèrent une impression plus vive que la vue de ces énormes wagons entraînés avec la rapidité de l'éclair sur les rails de Liverpool. Quelques jours après, lorsque je vis la caravane se mettre en mouvement, lorsque je la vis se dérouler et étendre ses replis ondoyans au milieu des sables du désert, mes yeux étaient ravis; je regrettais de ne pouvoir en faire partie.

De là je portai mes pas vers Djirdjeh, ancienne capitale

de la Haute-l'Égypte, où l'on aperçoit les dernières traces du mouvement industriel que Mehemet-Ali a voulu imprimer à ses vastes possessions. Je rencontrai dans cette ville plusieurs voyageurs italiens, grands amateurs d'antiquités, qui m'amusèrent beaucoup par l'importance qu'ils mettaient à vouloir comprendre et expliquer toutes les inscriptions coptes, grecques ou arabes qu'ils rencontraient ; pour le moindre scarabé, pour la plus petite amulette, c'était une emphase, une loquacité, une pétulance, une volubilité inouie, étourdissante.

La France venait d'enlever l'un des obélisques qui décoraient l'entrée du temple de Louqsor, bâti par Amenophis-Memnon. Ces messieurs étaient indignés, furieux d'un tel acte de vandalisme. Ils auraient voulu que toutes les puissances d'Europe s'opposassent à ce rapt. « Si l'on enlève ainsi un à un tous les monumens de l'Égypte, disaient-ils, il n'y aura plus de voyageurs, plus d'archéologues, et partant, plus de descriptions à publier. Il n'y aura pas la moindre gloire à être savant; plus de voyages périlleux à entreprendre dans l'intérêt de la science; plus de morts illustres à déplorer. Et après tant de travaux, tant de peines, tant de veilles, toutes les richesses déjà conquises s'enseveliront de nouveau dans la poussière des bibliothèques et des musées! » Je riais beaucoup de toutes ces lamentions égoïstes, du dépit comique de ces braves gens qui voulaient se réserver le monopole des hiéroglyphes, des momies et des inscriptions de l'Égypte. Ils m'entraînèrent cependant à Karnak pour parcourir les ruines de l'ancienne Thèbes, sans contredit les plus intéressantes de toute l'Égypte, tant par leurs proportions grandioses que par leur prodigieuse variété.

Nous nous dirigeâmes donc vers le village de Karnac, et en passant rapidement à travers quelques bouquets de

palmiers, nous nous trouvâmes dans la grande allée des Sphinx, tout-à-fait en face de cette belle porte, décorée du titre de triomphale ; et dans le fait, jamais triomphateur n'en a traversé une plus élevée et qui fût d'une majesté plus imposante. Sur la coupe hardie de son élégante corniche, se trouve un globe couleur de feu, que soutiennent deux longues ailes du plus brillant azur. Cette porte gigantesque est isolée, et cet isolement en augmente encore l'effet ; les colonnes, les propylées, les murs du grand temple en sont à quelque distance. Nous nous en approchâmes lentement entre deux longues lignes de sphinx, accroupis de chaque côté de la route, dans le même ordre que celui où ils furent placés il y a tant de siècles. Ils sont d'une pierre plus tendre, et par conséquent moins durable que le granit ; l'ensemble en est conservé, mais les détails d'exécution ont, en général, beaucoup souffert. Il y a dans la coupe de ces sphinx, dans leur position, dans leurs têtes à demi détruites, dans leurs énormes griffes, dans la petite idole qu'ils ont devant eux, dans le *tau* sacré qu'ils tiennent dans leurs pattes, quelque chose qui vous inspire une crainte religieuse.

Vous ne pouvez pas vous méprendre sur l'endroit où vous êtes ; vous vous trouvez évidemment sur la grande route du temple ; c'est ici que le Romain vint avant vous, pour le voir et l'admirer, et le Grec avant lui. Ce sol que vous foulez l'a été également pendant des siècles par le roi et le pontife, le maître et l'esclave, le cortége du triomphateur, la procession religieuse et celui qui allait prier seul au temple. C'est par là que les vaincus passèrent en désordre pour se réfugier dans leur dernier asile et leur dernière forteresse ; et les pas rapides des vainqueurs, les hennissemens de leurs chevaux, les ordres de leurs chefs, le bruit de leurs trompettes, a retenti dans ces lieux où

règne maintenant un si profond silence. De tous côtés vous êtes entourés de ruines. Les tours qui flanquaient les murs du temple, renversées par le tems ou par la main des hommes, forment d'immenses amas de décombres; mais les parties de ces étonnantes constructions élevées avec des matériaux de granit n'ont subi aucun changement, et les angles en sont aussi vifs et les surfaces aussi polies qu'ils ont jamais pu l'être. Ces ruines n'ont pas les tons noirs ou grisâtres de celles de l'Europe; il semble que la chaleur sèche et brûlante de ces contrées les ait blanchies, comme elle blanchit les ossemens humains. Les mousses, les lichens, les lierres, les figuiers sauvages n'y cachent pas non plus, comme dans nos latitudes, les difformités de la destruction sous des touffes de fleurs ou de feuillage. Non, tout y est aride, desséché : c'est le squelette colossal d'un édifice immense que le soleil dévore lentement, au milieu du silence et des sables du désert.

Il n'y a pas de ruines qui puissent être comparées à celles-ci. En entrant dans la première cour, vous voyez une haute colonne isolée, debout sur les débris d'une colonnade dont elle faisait partie. Je m'arrêtai un instant, et ensuite je repris plus lentement ma route. Après avoir traversé une grande porte, je me trouvai entouré par cent cinquante colonnes; et je défie tout homme, quel qu'il soit, civilisé ou sauvage, de les voir sans être ému. Le goût des siècles postérieurs a répudié leurs proportions colossales, mais l'admiration, l'étonnement silencieux, l'espèce d'oppression que le voyageur éprouve, pourraient consoler l'architecte qui les a élevées, s'il existait encore, des dédains capricieux du goût.

Nous passâmes un jour entier au milieu de ces ruines. Il me serait impossible d'en faire une description détaillée; je n'ai ni le talent, ni la patience nécessaire pour compter

et mesurer. Je montai sur une aile du grand propylée de l'ouest, et je m'y assis pendant long-tems. Je circulai au pied des grandes statues colossales; je me reposai sur un obélisque renversé, en regardant ceux qui sont encore debout parmi des fragmens informes de granit. En errant au milieu de ces ruines, j'examinai les peintures et les légendes hiéroglyphiques ; et de tems en tems j'écoutais, en souriant, les explications de mes *cicérone* qui, toujours d'un ton capable de savans qui veulent bien se mettre à la portée du vulgaire, me disaient en me montrant des hiéroglyphes : « Ceci veut dire l'eau ; ceci la terre; ce signe » est le symbole de l'éternité; voilà le nom de Bérénice. »

En sortant des ruines, nous ordonnâmes à notre guide de nous conduire au *necropolis*, ou ville des morts, et nous gravîmes une montagne qui s'élevait au-dessus de nous. Plusieurs de ces sépultures ont été pratiquées dans des puits ; mais la plupart sont des passages creusés dans les flancs de la montagne. De tems en tems, vous voyez une portion du rocher qui a été aplanie, peinte ou revêtue d'un bel enduit; mais, en général, il est entièrement nu. A tout moment mes pieds s'embarrassaient dans des lambeaux de toile et les ossemens des squelettes qui ont été arrachés de leur sarcophage de sycomore, dépouillés de leurs linceuls et de leur papyrus. Peut-être cette toile que je ramasse a-t-elle été tissue il y a trente siècles, sous l'ombrage des arbres, par une jeune fille qui chantait pour diminuer la fatigue de son travail! Peut-être aussi avait-elle été bénite et consacrée dans le temple, avant d'envelopper le corps inanimé d'un être tendrement chéri pendant sa vie, et long-tems pleuré après sa mort !

En traversant la plaine pour retourner à notre bateau, nous repassâmes devant ces statues célèbres, si souvent décrites. Ce sont d'étonnans monumens : elles sont

assises sur des trônes en face du Nil et à l'exposition du levant. Il est impossible de ne pas être frappé des immenses proportions de leurs corps, de leurs membres et de leurs têtes. Il y a dans leur position droite et calme quelque chose qui émeut l'ame. Des générations innombrables ont passé devant elles, et on dirait qu'elles se plaisent à fixer leurs regards immobiles sur les hommes qui travaillent, qui s'agitent et qui meurent à leurs pieds.

Il était tard, et il faisait déjà nuit, lorsque nous arrivâmes à notre gîte. Le lendemain matin, nous nous rendîmes de nouveau sur la rive occidentale du Nil, et nous nous dirigeâmes vers les sépultures des rois, en passant à travers une vallée étroite et brûlante. L'Arabe qui nous servait de guide arrêta mon âne dans un endroit de l'aspect le plus sauvage, et me fit signe de descendre. De chaque côté se trouvaient des collines peu élevées, mais très-escarpées, et qui n'offraient aucune trace de végétation ; à mesure que j'avançais, le chemin se resserrait toujours davantage, et ressemblait au lit d'un torrent. J'étais tenté de croire que nous étions égarés, lorsque je me trouvai tout-à-coup en face d'une ouverture pratiquée dans le flanc de la montagne, et qui avait l'air de l'entrée d'une mine. En entrant, j'observai que le rocher, qui est une pierre tendre, mais d'un grain très-fin et très-serré, avait été poli et peint. L'Arabe alluma mon flambeau, et je passai dans un long corridor. De chaque côté il y a de petits appartemens dont les murs sont couverts de peintures ; ce sont des scènes de la vie commune qu'on y a représentées, ainsi que les instrumens les plus ordinaires de nos plaisirs et de nos travaux. C'était avec une satisfaction mêlée de tristesse que je considérais ces peintures, en pensant aux générations successivement éteintes depuis le tems où elles avaient été exécutées.

Vous y voyez fidèlement représentés les travaux et les instrumens de l'agriculture : une charrue, un van, des bœufs, et l'artiste a peint, en se jouant, un veau qui bondit au milieu des sillons. Vous y voyez faire du pain et préparer un repas pour une fête. Vous y voyez aussi une scène d'irrigation, un jardin émaillé de fleurs, des lits de repos, des sofas, des chaises, des fauteuils d'une forme si élégante qu'ils pourraient convenir à la décoration d'un salon de Londres ou de Paris, et des vases de toutes les espèces, jusqu'à l'humble pot-à-l'eau. On y a représenté également des prêtres qui pincent de la harpe, et d'autres qui sont assis et qui paraissent écouter, des vaisseaux avec de grandes voiles diversement colorées ; et enfin des habits de cérémonie et des armes, telles que des épées, des lances, des poignards, des flèches, des carquois, des casques, etc. Les autres scènes peintes sur les murs des sépultures des rois, sont des mystères et des processions religieuses, entourés d'un grand nombre de légendes hiéroglyphiques. Il y a une petite chambre où se trouve la vache d'Isis, et une grande dont la décoration n'a pas été achevée ; j'y remarquai des dessins esquissés qui devaient être terminés le lendemain ; hélas ! ce lendemain n'est jamais arrivé.

Mais, entraîné par mes antiquaires, je m'écarte un peu trop du but que je m'étais proposé ; je reviens à mon sujet. On sait quelle est l'influence du Nil sur les destinées de l'Égypte : de ses inondations et de leur plus ou moins d'abondance dépend l'existence de tout un peuple. Aussi cette époque est-elle attendue avec la plus vive impatience. Plusieurs voyageurs ont déjà décrit les fêtes qui se célèbrent lors du commencement de la crue : je n'en entretiendrai pas le lecteur, je dirai seulement les moyens artificiels qu'on emploie pour suppléer à l'insuffisance de l'inondation.

Dans les années ordinaires les irrigations artificielles s'opèrent de trois manières. Lorsque le niveau du fleuve est à quatre ou cinq pieds au-dessous du sol qu'on veut arroser, on se sert de leviers et de seaux, mûs par le moyen de la roue persane. Mais lorsque les eaux sont plus basses, pour en obtenir une quantité égale dans le même tems donné, on a recours à un procédé mécanique appelé *sakia*, dont l'invention remonte à des tems reculés. Il est assez ingénieux, mais il pèche tellement sous le rapport de l'exécution, qu'une partie de l'eau qu'on élève par ce moyen est perdue pour l'agriculture. Lorsque le fleuve n'est pas à plus de quatre pieds au-dessous du sol, quatre roues persanes mises en mouvement par un nombre égal de bœufs peuvent élever assez d'eau pour arroser quinze cents fedans de terre (chaque fedan contient à peu près un acre 1/3). On se sert aussi, pour élever l'eau, de moulins à vent et de pompes à chapelet ; mais comme la confection de ces machines demande quelques connaissances des arts mécaniques et des lois de la statique, on en fait rarement usage. Une fois établies, elles rendent d'importans services, tant qu'elles n'ont pas besoin de réparation ; mais si elles viennent à se déranger, tout le talent des Arabes n'est pas capable de les remettre en état. Il faut pour le service d'une *sakia* huit bœufs vigoureux qui valent par tête jusqu'à 100 piastres, ou 11 liv. st. Leur nourriture et les gages des hommes de service reviennent à 30 piastres. Un seul homme pouvant surveiller plusieurs *sakias*, il n'en faut que quatre ou cinq dans une métairie où l'on emploie trente ou quarante bœufs.

Lorsque le gouvernement égyptien voudra s'occuper sérieusement des améliorations agricoles, il devra d'abord réparer et agrandir les canaux existans, et en augmenter ensuite le nombre. On pourrait ainsi retenir, après les inon-

dations, une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres sans avoir recours à aucun procédé mécanique. La seule dépense importante qu'il y aurait à faire pour cet objet serait la construction des écluses ; car il n'y a pas de pays où le terrassement se fasse à aussi bon compte qu'en Égypte. M. Wallace a vu dans le *Saïd* un canal de 6 milles de long, large et profond comme tous ceux du pays, dont la construction n'avait coûté que 1,400 ardebs de blé ; l'ardeb vaut à peu près 30 piastres ; et cependant les ouvriers égyptiens n'ont aucun des outils et des ustensiles ingénieux dont se servent les nôtres. Déjà l'attention du pacha s'est portée sur cette partie importante de l'administration. Dans toute l'étendue de l'Égypte, depuis Rosette jusqu'à Assouan, il y a des officiers préposés par le gouvernement pour examiner les digues, les canaux, l'encaissement du fleuve, et en général l'état du pays à la suite de chaque inondation ; ils doivent rendre au *mamour* de la province un compte exact des dommages causés par les eaux, et indiquer les moyens d'y remédier. Ce fonctionnaire place à son tour les rapport sous les yeux du pacha, car Mehemet-Ali veut tout connaître par lui-même.

Par ses soins infatigables il est déjà parvenu à ranimer chez les Égyptiens le sentiment de l'industrie, éteint depuis tant de siècles. On sait qu'il a déjà fait expédier dans l'Inde, par la mer Rouge, huit cents balles de coton filé provenant de ses manufactures, qui se sont parfaitement vendues sur les marchés de Surate et de Bombay. Il n'a pas l'intention de borner là ses exportations, et déjà il s'occupe de faire fabriquer des toiles peintes. Par son ordre, des agens parcourent les diverses provinces de l'Inde pour examiner quels sont les dessins qui y trouveront le débouché le plus facile.

Mais, comme je l'ai déjà dit, il faudra bien du tems

encore pour que le mouvement imprimé par Mehemet-Ali se propage de la capitale au reste de ses provinces. On se formerait difficilement une idée de l'état arriéré où se trouvent la plupart des arts industriels chez les Arabes. Un seul exemple fera connaître la grossièreté de leurs procédés mécaniques. Voici de quelle manière ils filent la laine destinée à leurs vètemens. Dans chaque village il y a plusieurs hommes employés continuellement à ce travail. Ils se servent d'un bâton d'un pouce de diamètre et de huit pouces de long, enfoncé dans une planchette d'un pouce et demi d'épaisseur. Le fileur fait tourner ce fuseau grossier avec sa main gauche, tandis que de la droite il tient et prépare la laine: le coton est filé de la même manière.

Dans la plupart des districts l'agriculture y est encore dans l'enfance. La charrue dont on se sert en Egypte est telle qu'Osiris l'a inventée. Elle se compose de deux pièces de bois dont deux forment les bras, et la troisième le soc. Il n'entre point de fer dans sa construction, si ce n'est une petite bande qui sert à réunir les pièces de bois dont nous avons parlé. Deux vaches ou deux bœufs attelés à une longue flèche de bois au centre de laquelle la charrue est suspendue traînent cette machine informe. Ces animaux, mal dressés en général, s'écartent fréquemment de la voie, ce qui ne contribue pas à donner aux sillons une grande régularité. Le laboureur qui conduit la charrue est suivi d'un enfant armé d'une espèce de masse, qui brise les grosses mottes de terre; on concevra sans peine qu'avec des procédés aussi imparfaits, ce dernier travail n'est pas inutile.

Les Arabes ne montrent pas non plus beaucoup d'adresse dans la manière dont ils travaillent les métaux. Les serrures et les clefs en usage chez eux de nos jours remontent évidemment à la plus haute antiquité. La serrure se

compose d'un pène grossier en bois, et d'un ressort non moins grossier, en acier mal trempé. La clef consiste en un morceau de bois de six pouces de long et d'un pouce d'épaisseur, armé à l'une de ses extrémités de quelques dents en fer qui s'engagent dans des trous correspondans pratiqués dans la serrure.

Plusieurs raisons s'opposeront long-tems en Égypte aux perfectionnemens que le pacha veut y introduire. Il faut mettre en première ligne l'ignorance et la superstition dont toutes les classes du peuple sont imbues. Il y a quelques années, les juifs possédaient dans les grandes villes le monopole de la profession de boucher. C'était un usage établi de tems immémorial, et les Israélites exerçaient paisiblement leur industrie, lorsqu'un pacha, plus intelligent sans doute que ses prédécesseurs, trouva dans ce fait un abus intolérable. Il faut savoir que tout mahométan craignant Dieu et respectant le Prophète regarde comme impure la viande d'un animal tué avec un couteau dont le manche a plus ou moins de cinq clous; or le couteau dont se servent ordinairement les juifs n'en a que trois. Le cheik Ibraham menaça aussitôt les vrais-croyans de toutes les horreurs de la damnation. Le peuple fut tellement indigné d'avoir mangé la chair d'animaux tués d'une manière aussi profane, qu'il se souleva, et les juifs furent dépossédés sans retour de leur privilége.

L'indolence est encore un vice radical chez les Égyptiens. C'est une chose curieuse à voir que la lenteur et la solennité qui accompagnent les moindres transactions commerciales dans les bazars d'Alexandrie et du Caire. Ces bazars, comme on sait, consistent en un certain nombre de rues étroites et couvertes qui se coupent en général à angles droits. Le plancher des boutiques, élevé de trois pieds environ au-dessus du niveau de la rue, forme sur la voie pu-

blique une projection qui, se joignant à celle des boutiques voisines, figure un banc continu dans toute la longueur du bazar. Ce banc est ordinairement couvert de tapis fort propres, et les marchandises sont placées avec ordre sur des rayons. Le marchand est toujours assis auprès de sa porte, les jambes croisées et la pipe à la bouche. Lorsqu'il voit entrer une de ses pratiques, il lui fait, sans se déranger, une inclination de tête gracieuse. Le *salam* donné et rendu, la conversation s'engage, mais il ne faut pas croire qu'elle roule d'abord sur l'objet que l'arrivant désire acheter, ni sur le prix auquel le marchand veut le vendre. Si l'acheteur et le marchand sont du même rang, le premier débutera ainsi :

« Le nom de Dieu soit loué, votre maison prospère-t-elle ? »

A cette interpellation, le marchand répond :

« Béni soit le nom de Dieu, elle prospère ; et la vôtre ? »

Le premier interlocuteur réplique à son tour, et après quelques minutes d'entretien, il ajoute :

« Avez-vous du sucre ?

— Je n'en ai pas.

— Je vous le demande encore au nom de Dieu, avez-vous du sucre ?

— Au nom de Dieu, je vous le répète, je n'en ai pas. »

Après ces paroles, prononcées avec beaucoup de solennité, la conversation roule sur des sujets généraux ; et, au bout d'une heure ou deux, le visiteur, qui pendant tout ce tems a fumé la pipe du marchand, sort et va chercher fortune dans une autre boutique.

Une branche d'industrie autrefois fort considérable en Égypte a presque entièrement disparu du sol avec le végétal qui en faisait l'objet : c'est la préparation du papyrus. Cette plante, qui se trouvait autrefois en abondance

sur le Nil, y est devenue fort rare ; elle croît dans le fleuve sans y adhérer à la terre. Sa racine principale s'étend horizontalement à la surface de l'eau, et jette des racines secondaires qui descendent en ligne droite. De la racine-mère partent des tiges perpendiculaires hautes de sept à huit pieds, couronnées par des touffes composées de filamens très-fins qui se subdivisent en d'autres petites touffes portant des fleurs où la graine de la plante est renfermée. Le papier de papyrus se faisait, selon quelques auteurs, avec la pellicule jaunâtre qui entoure la tige près de la racine ; mais le capitaine Smith, en suivant les indications de Pline, a trouvé le moyen de faire du papier très-fort en employant la tige tout entière. Voici comment le célèbre naturaliste décrit la manière dont les Égyptiens procédaient à cette opération : « On divise, dit-il, la tige en pellicules très-fines de toute la largeur de la plante, en se servant, pour cet objet, d'une espèce d'aiguille. Ces pellicules forment les élémens de la feuille de papier ; celles du milieu sont les plus estimées. On les couche ensuite sur une table en les superposant à angles droits. En cet état, on les arrose avec de l'eau du Nil, on les soumet à l'action de la presse, puis on les expose aux rayons du soleil. » On a cru long-tems que l'eau du Nil contenait une espèce de gomme qui faisait adhérer les pellicules les unes aux autres ; mais M. Bruce a prouvé que leur agglutination provenait d'une matière sucrée que la plante renferme. La grandeur des feuilles de papier était quelquefois de deux pieds, mais jamais plus considérable.

L'Égypte se trouve aujourd'hui divisée en quatorze provinces ayant chacune 365 villes ou villages, et présentant ensemble une population de 5 millions d'habitans. La ville du Caire, la plus grande et la plus peuplée, compte 260 à 280,000 ames. Si Mehemet-Ali peut parvenir à re-

lever l'agriculture de l'état de langueur où elle se trouve, dans peu d'années la population de ses états se trouverait doublée. En effet, d'après des données qui m'ont été fournies par plusieurs ingénieurs attachés aux travaux de canalisation, il résulte que plus de dix millions de feddans de terre sont susceptibles d'être recouverts tous les ans par les eaux du Nil, et peuvent par conséquent fournir d'abondantes récoltes, et cependant on ne compte aujourd'hui que cinq millions de feddans en plein rapport.

Au nombre des élémens de commerce que possède l'Égypte, on peut compter ses chevaux, dont la race est presque aussi estimée que celle des chevaux arabes. On a long-tems prétendu que les animaux d'un pays, transportés dans un climat essentiellement différent, perdaient bientôt leur vigueur et leur beauté. Cependant, on voit que la race des chevaux arabes s'est améliorée en Barbarie et en Espagne. En Angleterre, certains croisemens ont produit de beaux résultats, bien que jamais le gouvernement n'ait cherché à se procurer des sujets aux véritables sources. Nous n'avons dû qu'au hasard la possession de nos principaux étalons. Le *Godolphin* fut acheté vingt-quatre guinées à Paris. L'arabe *Northumberland* avait été amené en Angleterre comme provenant des écuries du roi de l'Arabie-Heureuse, mais cette assertion était fausse, comme on le découvrit dans la suite. Rien ne serait plus facile que d'importer d'Égypte chez nous le nombre d'étalons qu'on désirerait. Les relations entre les Égyptiens et les Bédouins augmentent de jour en jour. En 1827, trois tribus, qui n'avaient jamais aperçu les minarets turcs, vinrent planter leurs tentes à quelques milles d'Alep, amenant avec elles plus de six mille chevaux. Depuis, d'autres tribus ont suivi leur exemple; et il ne se passe guère d'an-

née sans qu'il ne s'ouvre un marché considérable de chevaux sur les limites du désert. Les Européens établis en Syrie y feraient aisément leurs acquisitions ; et le gouvernement anglais, dans l'intérêt de ses haras, pourrait avoir sur les lieux des agens chargés de cet objet spécial.

(*Monthly Review.*)

Statistique.

RICHESSE ET POPULATION DE LA CHINE.

Les rapports directs qui, par suite de la résiliation de la charte de la Compagnie des Indes, viennent d'être ouverts au commerce de la Grande-Bretagne avec tous les peuples de l'Orient, donnent un vif intérêt à tout ce qui peut faire connaître la situation politique et les ressources de ces contrées si riches et encore si mal appréciées. Parmi elles figurent au premier rang la Chine, tant par l'importance actuelle de nos rapports commerciaux avec cet état, que par l'extension qu'ils sont susceptibles de prendre dans un avenir sans doute très-prochain.

La dernière expédition commerciale entreprise sur les côtes nord-est de ce vaste empire (1), les documens officiels que la Compagnie des Indes a transmis au gouvernement pour qu'il pût éclairer ses agens dans les diverses résidences qu'il jugera convenable de leur assigner, nous ont permis de recueillir sur cette contrée des données exactes, qui serviront à détruire plusieurs erreurs, et à faire disparaître l'incertitude dont sont environnées la plupart des indications qui, durant ces dernières années, nous ont été fournies, tant par des voyageurs nationaux qu'étrangers, sur le commerce, l'industrie et la richesse de la Chine.

Le commerce que fait la Chine avec les nations étran-

(1) Nous avons rendu compte de ce voyage dans le 10e Numéro de la 3e série (septembre 1833).

gères est loin d'être en rapport avec son étendue et sa richesse. La valeur des exportations qui s'effectuent par Kiakhta, sur les confins de la Sibérie, s'élève à peine à 1,200,000 liv. sterling (30,000,000 fr.) par an ; et celle des exportations qui ont lieu par les ports de Canton, de Tchang-Tcheou, d'Emouy, de Tchao-Ling et de Ning-Pho, ne dépasse pas 8,000,000 liv. sterl. (200,000,000 f.). Voici quelle est la part qu'y prenait le commerce de la Grande-Bretagne en 1831 et 1832 :

	1831 Piastres.	1832. Piastres.
Commerce de la Compagnies des Indes	11,256,437	11,081,252
Commerce libre	8,649,286	6,123,166
Total	19,905,723 (105,500,331 fr.)	17,204,418 (91,183,415 fr.)

Il semble que les Chinois aient réservé toute leur activité pour le commerce intérieur, qui consiste principalement dans l'échange des productions naturelles ou industrielles des diverses provinces. La Chine est si vaste, et ses produits sont si variés, que ce genre d'opérations paraît occuper suffisamment ceux qui se livrent aux spéculations commerciales. D'ailleurs, dans un pays où le travail n'est pas abrégé par le concours des machines, où une grande partie des transports se fait à dos d'hommes, où l'on apporte tant de soins minutieux à la préparation et à la confection des produits, on conçoit que le nombre des personnes employées dans les diverses opérations des manufactures et des charrois doit être très-considérable. Ce sont sans doute ces circonstances, réunies à la politique ombrageuse du gouvernement, qui ont porté les Chinois à négliger leur commerce maritime, qui s'étendait autrefois jusqu'à la

mer Rouge. Cependant leurs marchands visitent encore les principaux ports de la Malaisie, de l'Inde transgangétique, du Japon et de la Papouasie. Tous les ans, deux cents jonques se rendent dans ces divers parages; mais leur navigation est si lente et si coûteuse, qu'il ne serait pas très-difficile à nos armateurs de les déposséder d'un commerce qui procure de grands profits, et dont l'importance doublerait s'il pouvait être effectué avec plus de rapidité et d'économie. Personne ne contestera la justesse de nos prévisions, lorsqu'on saura qu'une jonque de trois cents tonneaux, pour se rendre des côtes de Fou-Kien à l'île Formose, qui n'est séparée du continent que par un bras de mer de vingt-cinq à trente lieues de large, ne met jamais moins de cinq jours, et que son équipage se compose de quatre-vingt-dix matelots! Mais, pour que nos relations avec ce pays donnent tous les profits dont elles sont susceptibles, il faut que le gouvernement britannique obtienne, soit de gré, soit de force, la levée de tous les obstacles qui entravent encore les transactions commerciales dans tous les ports de la Chine.

Quoique les Chinois cultivent depuis un tems immémorial presque toutes les branches d'industrie connues en Europe, ils sont cependant restés bien loin derrière nous dans la fabrication des objets qui peuvent être obtenus par le concours des machines. Mais ils excellent dans la broderie, la teinture, les ouvrages de vernis, et dans l'art de découper l'ivoire; les éventails qu'ils font avec cette matière sont admirés de tout le monde; leurs ouvrages en filigrane sont fort beaux; leurs fleurs artificielles n'ont pas encore été surpassées, et nous leur devons l'usage du papier de tenture. On n'imite qu'imparfaitement en Europe certaines productions de leur industrie, telles que leurs couleurs vives et inaltérables, leur papier à la fois fin et solide, et une infinité

d'autres objets qui exigent du soin, de la patience et de la dextérité. Ainsi, nos commerçans pourront, par l'échange de nos produits manufacturés contre les produits de leur industrie manuelle, procurer à nos fabriques d'immenses débouchés, et comme en Chine la main-d'œuvre est à un taux très-bas, ils auront souvent de l'avantage à commander à ses ouvriers des ouvrages que nos artisans européens ne pourraient exécuter qu'à grands frais.

Quant aux produits du sol de la Chine, ils sont tous très-précieux, et peuvent devenir l'objet d'échanges avantageux avec nos produits manufacturés : plusieurs espèces de plantes tinctoriales, de gommes, de vernis, que nous ne pouvons aujourd'hui nous procurer que très-difficilement, deviendront avant peu très-abondantes sur nos marchés ; et le thé, qui entre pour une si grande part dans notre consommation générale, et qui au tems du monopole nous coûtait deux fois plus cher qu'en Hollande et en Amérique, se trouvera réduit à son prix naturel, ainsi que les nouvelles ventes qui se sont déjà effectuées sous l'empire de la nouvelle loi nous en fournissent la preuve. On connaît peu en Europe les diverses espèces d'étain et de cuivre que produisent les mines de quelques-unes des provinces de la Chine : ces métaux surpassent tout ce que les mines de la Grande-Bretagne donnent de plus parfait en ce genre; mais le commerce n'a pas encore pu en apprécier les qualités. Sans doute, lorsqu'il les connaîtra, ces produits deviendront l'objet d'une grande importation, car il est impossible de voir rien de plus parfait.

Depuis long-tems on s'est livré aux évaluations les plus contradictoires sur la population de l'empire chinois. Le tableau que nous présentons ici fera sans doute disparaître toutes les incertitudes. Nous le ferons cependant précéder de quelques observations qui démontreront la justesse de

TABLEAU STATISTIQUE

PRÉSENTANT L'ÉTENDUE TERRITORIALE, LA POPULATION, L'ÉTAT CIVIL ET MILITAIRE DE CHAQUE PROVINCE DE LA CHINE,

AVEC L'INDICATION DES SOMMES AFFECTÉES A CES DIVERS SERVICES,

D'APRÈS MM. THOMS, CRAWFURD, STAUNTON ET MAJORIBANKS, ET SUIVANT LES RECTIFICATIONS DE JOHN MARSHALL.

DÉSIGNATION des PROVINCES.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS anglais.	POPULATION d'après STAUNTON et MAJORIBANKS.	NOMBRE D'OFFICIERS civils par province.	FORCE MILITAIRE, Y COMPRIS 31,000 MARINS.		DÉPENSES AFFECTÉES		TOTAL.	RÉDUCTION EN FRANCS.
				OFFICIERS.	SOLDATS.	au service civil.	à l'armée.		
						Taels.	Taels.	Taels.	Francs.
1 TCHE-KIANG	39,150	21,000,000	556	468	59,000	181,850	967,402	1,149,252	9,538,791
2. GAN-HOUY	92,961	32,000,000	378	630	132,000	124,000	2,182,707	2,621,297	21,756,815
3. KIANG-SOU			958			314,590			
4. HOU-NAN	144,770	13,000,000	438	355	51,000	154,500	844,940	999,490	8,295,767
5. HOUPE		14,000,000	463	298	37,000	172,896	621,254	794,150	6,591,445
6. CHAN-TOUNG	65,104	24,000,000	657	249	35,000	293,162	582,814	875,976	7,270,600
7. HO-NAN	65,104	25,000,000	578	181	24,000	260,970	395,613	656,583	5,449,638
8. FOU-KIAN	53,480	15,000,000	471	602	76,000	159,640	1,228,006	1,387,646	11,517,461
9. KOUANG-TOUNG	79,456	21,000,000	622	708	99,000	198,440	1,582,654	1,781,094	14,783,080
10. KIANG-SI	72,176	19,000,000	549	173	39,000	190,840	641,339	832,179	6,907,085
11. KOUANG-SI	78,250	10,000,000	430	281	42,000	165,186	728,258	893,444	7,415,585
12. YUN-NAN	107,969	8,000,000	389	411	53,000	204,821	892,678	1,097,499	9,109,241
13. KOUEI-TCHEOU	64,554	9,000,000	299	390	70,000	117,060	1,161,103	1,278,163	10,608,752
14. SZE-TCHUEN	96,800	27,000,000	567	451	85,000	217,230	1,402,162	1,619,392	13,441,253
15. CHEN-SI	154,008	18,000,000	408	447	114,000	144,100	1,759,677	1,903,777	15,801,349
16. CHAN-SI	55,268	27,000,000	512	385	53,000	296,270	875,600	1,171,870	9,926,521
17. TCHY-LI	58,949	38,000,000	4,394	888	177,000	6,100,271	2,905,079	9,005,350	74,744,404
18 KAN-SOU	70,000	12,000,000	303	635	123,000	138,500	2,040,995	2,179,495	18,089,808
19. CHING-KING	23,112	500,000	164	223	4,000	8,527	78,872	80,399	667,295
TOTAUX	1,320,000	333,500,000	13,136	7,552	1,263,000	9,442,853	20,884,203	30,527,054	251,958,990

TABLEAU STATISTIQUE

PRÉSENTANT LES DIVERSES NATURES D'IMPOTS PRÉLEVÉS PAR LE GOUVERNEMENT CHINOIS

DANS CHACUNE DES PROVINCES DE CET EMPIRE,

D'APRÈS MM. THOMS, CRAWFURD, STAUNTON ET MAJORIBANKS, ET SUIVANT LES RECTIFICATIONS DE JOHN MARSHALL.

DÉSIGNATION des PROVINCES.	MONTANT DES IMPÔTS PRÉLEVÉS.			MONTANT TOTAL des DIVERSES NATURES d'impôt.	RÉDUCTION EN FRANCS.	IMPÔT SUPPLÉMENTAIRE EN GRAINS		
	Sur les terres.	Sur la veote du sel.	Sur des objets divers.			Livrés à la consommation immédiate.	Versés dans les Greniers d'aboodance ou destinés à la nourriture des troupes. Grain.	Riz.
	Taëls.	Taels.	Taëls.	Taels.	Francs.	Seis.	Seis.	Seis.
1. TCHE-KIANG	2,914,946	501,044	191,840	3,607,830	29,944,989	678,320	1,503,605	615,663
2. GAN-HOUY	1,718,824	312,440	518,812	2,550,976	21,173,100	1,431,273	864,110	155,053
3. KIANG-SOU	3,116,826	93,240	46,910	3,256,976	27,030,900		1,466,000	»
4. HOU-NAN	882,745	»	64,760	947,505	7,864,291	96,214	1,435,958	72,462
5. HOUPE	1,174,110	»	119,205	1,293,315	10,725,514	96,934	465,627	96,848
6. CHAN-TOUNG	3,376,165	120,720	29,680	3,526,565	29,269,389	353,963	966,500	478,690
7. HO-NAN	3,164,758	85,470	12,650	3,177,408	26,372,486	221,342	2,221,300	221,941
8. FOU-KIAN	1,074,489	85,470	98,399	1,258,358	10,444,471	»	1,778,887	232,547
9. KOUANG-TOUNG	1,264,304	47,510	103,410	1,415,224	11,746,359	»	2,585	»
10. KIANG-SI	1,878,682	5.150	224,821	2,108,653	17,501,819	795,063	1,139,689	787,454
11. KOUANG-SI	416,399	47,150	25,880	489,423	4,062,210	»	990,471	127,175
12. YUN-NAN	209,531	»	34,256	243,827	2,019,764	227,626	750,411	»
13. KOUEI-TCHEOU	102,628	6,230	13,690	122,548	1,037,148	»	157,818	»
14. SZE-TCHUEN	631,094	»	20,520	651,614	5,418,696	»	1,045,179	9,840
15. CHEN-SI	1,658,700	»	40,623	1,699,323	14,104,380	»	2,697,620	636,523
16. CHAN-SI	2,990,675	507,028	42,019	3,539,722	29,370,687	»	1,306,988	»
17. TCHY-LI	2,334,475	437,949	306,446	3,078,870	25,554,621	»	869,192	91,077
18. KAN-SOU	280,652	»	39,450	320,102	2,656,846	218,550	3,080,000	402,246
19. CHING-KING	38,780	»	»	38,780	320,874	111,674	156,810	139 504
TOTAUX	29,228,783	2,163,931	1,933,371	33,327,019	276,618,544	4,250,959	2[illegible],481,164	5,113,625

(Statistical Illustrations.)

l'appréciation que nous offrons aujourd'hui. En 1708, sous le règne de King-He, lorsque la capitation fut abolie, le nombre des recensés s'élevait à 230,312,000 habitans. Si maintenant on admet que, dans ces sortes de supputations, le peuple a intérêt d'abaisser plutôt que d'élever le nombre des membres qui composent les familles; si, à cette considération on ajoute que ce dernier recensement eut lieu après des guerres civiles longues et meurtrières, à la suite desquelles beaucoup de familles et des bandes d'hommes armés refusèrent de reconnaître le gouvernement établi, on verra que le chiffre de 333,000,000 d'habitans, auquel nous portons la population actuelle de la Chine, est bien loin d'être exagéré, car l'augmentation qu'il présente sur celui de 1708 a suivi l'ordre naturel indiqué par toutes les lois de la population. Quant au chiffre de l'armée, nous sommes loin d'en garantir l'authenticité; nous le considérons plutôt comme un chiffre nominal que comme un chiffre réel, et nous n'y ajoutons pas plus de foi qu'à tous ceux que publie le gouvernement russe sur la prétendue force de son armée. En effet, n'est-il pas ridicule de considérer comme faisant partie de l'armée chinoise toutes ces tribus d'origine mandchoue ou tâtare qui, par droit héréditaire, portent les armes, reçoivent la paie, et ne font aucun service; c'est comme les *ortas* des janissaires, qui figuraient sur les tableaux de l'armée turque et qu'on ne pouvait jamais mettre en ligne pendant la guerre. La solde et les rations de riz que reçoivent ces tribus privilégiées ne sont que la récompense des services rendus par leurs ancêtres, et non à charge de prêter force et assistance au gouvernement. Ces peuplades, en acceptant ce bienfait, ne se regardent nullement comme astreintes à aucun service, et le gouvernement chinois ne songe

même pas à les mobiliser durant les troubles qui désolent assez fréquemment l'empire.

La statistique a fait aujourd'hui de trop grands progrès en Europe pour que nous admettions comme chiffres positifs toutes les évaluations que plusieurs personnes très-éclairées ont essayé de faire prévaloir sur le revenu public de la Chine. Ce ne sont que des approximations très-hypothétiques et très-contestables, car, dans l'état actuel de la science, on ne peut présenter des chiffres positifs sur les revenus publics que pour la France, l'Angleterre, la Prusse, la Suède, etc., seules puissances où les finances de l'état soient tenues avec ordre et régularité. Mais dans un pays comme la Chine, dont on ignore une grande partie des usages, où les revenus publics se composent alternativement de grain, de numéraire et de prestations en nature; où les confiscations, les produits des monopoles et les présens n'entrent dans les caisses de l'état qu'après avoir passé par une foule d'intermédiaires qui en retiennent toujours quelques parcelles, comment espérer d'atteindre à un résultat qui présente quelque justesse? Cependant, malgré ces difficultés et en ne tenant compte toutefois que des recettes évaluables, nous pensons que nos chiffres offriront à cet égard des résultats assez satisfaisans.

Dans le tableau qui se trouve à la suite de cet article, nous avons porté le chiffre total des impôts perçus sur les terres, sur le sel, sur le charbon et sur divers objets de consommation

à......	33,327,056 taëls
Il faut ajouter à ce chiffre :	
1° La valeur des grains et du riz prélevé à divers titres sur l'agricul-	
A reporter...............	33.327,056

Report.	33,327,056 taëls.	
ture ; or ; comme la quantité de grains versée est de 35,000,000 *seïs* (mesure de capacité) ; que le seïs pèse 150 livres environ, et que le prix moyen du seïs ne peut être au-dessous de 2 taëls, il en résulte que la valeur de cette masse de grains doit s'élever à.	70,000,000	
2° Les produits des droits de douanes prélevés à Canton, et sur les différens points de transit à la frontière de terre, ainsi que dans les autres ports où les nations étrangères sont admises, droits qui s'élèvent à. . . .	2,000,000	
Total des recettes.	105,327,056 (874,214,564 fr.)	105,327,056
D'après ce qui précède, le chiffre des dépenses générales que nous avons porté à.	30,527,054 taëls.	
devra être augmenté :		
1° De la valeur des grains destinés à l'entretien des troupes ou à être distribués pendant les tems de disette, ci.	70,000,000	
2° Des sommes affectées à l'entretien du grand canal impérial, ci. .	2,000,000	
3° Des sommes affectées à l'entretien des jardins botaniques et impériaux, ci.	1,000,000	
Total des dépenses.	103,527,054 (859,274,548 fr.)	103,527,054
Excédant des recettes sur les dépenses	taëls. . .	1,800,002 (14,940,010 fr.)

On comprendra facilement que notre estimation ne saurait aller au-delà ; car il serait impossible d'évaluer ,

d'une manière rationnelle, le montant des confiscations, des présens et des bénéfices provenant des monopoles exploités pour le compte de l'état dans un pays où tout ce qui concerne la haute administration est enseveli dans le plus profond mystère. Quant à l'excédant des recettes qui figure sur ce tableau, il est affecté au traitement des ministres, de quelques grands officiers du palais et aux dotations des princes mongols et khalkhas, dont les ancêtres se sont volontairement soumis aux Tartares-Mandchoux qui conquirent la Chine dans la première moitié du dix-septième siècle. Ces princes sont divisés en six classes, et reçoivent depuis mille jusqu'à deux mille taëls par an ; enfin, le trésor particulier de l'empereur prélève aussi un quart ou un cinquième sur cette somme pour l'entretien des palais impériaux.

Le système des emprunts, dont tous les gouvernemens de l'Europe ont si souvent usé et abusé, est également pratiqué en Chine. Lorsque les recettes ordinaires ne suffisent pas pour couvrir le chiffre des dépenses, le gouvernement a recours à des emprunts temporaires, dont l'intérêt s'élève souvent de 9 à 10 p. 100. Les gouverneurs de province se servent aussi de ce moyen, lorsque les revenus affectés aux dépenses locales sont insuffisans.

Les détails qui précèdent rendront plus faciles au lecteur les tableaux ci-contre.

Tableau de Mœurs.

LE MARIEUR.

SCÈNES DE LA VIE ÉCOSSAISE (1).

Pensez-vous que la civilisation des grandes villes ait seule le privilége des agences matrimoniales, et que le caducée vénal dont s'arment les faiseurs d'hyménée n'appartienne qu'à Londres, Paris, Vienne ou Berlin? Vous vous trompez. Au fond de l'Écosse puritaine et agricole j'ai trouvé la matrimoniomanie aussi prononcée qu'à Paris. Il est vrai que mon héros exerçait en amateur; il ne trouvait à cela d'autre avantage que son plaisir.

O bon Simon Kirkton! joyeux Simon Kirkton! l'homme des Trois-Royaumes auquel la pensée du mariage apporte le plus de bonheur, je ne t'oublierai pas, grand-prêtre de l'hymen! l'exemple de ton ménage suffirait pour propager ta doctrine matrimoniale. Il y a une si douce persuasion dans le bonheur qui règne autour de toi, dans l'embonpoint fleuri qui te distingue, dans ton sourire conjugal!

La maison du marieur général, Simon Kirkton, est située dans la partie la plus reculée du comté d'*Inverness* : elle

(1) Cet article est dû à la plume naïve du célèbre *Berger-d'Ettrick*, qui excelle à peindre les mœurs populaires et pastorales de l'Écosse, son pays natal. Nous avons consacré à cet auteur, dont le nom est James Hogg, un article spécial dans le 20e Numéro de la 2e série.

est petite, entourée d'un terrain stérile, et assez mal bâtie ; mais qu'elle est fertile en joies conjugales! Si elle était placée à Gretna-Green, elle offrirait moins de ressources et d'espérances aux amans qui veulent devenir époux. *Félicité du célibat* est un terme rayé du vocabulaire de Simon. Le ciel lui-même serait un triste lieu pour lui : là, il ne pourrait ni préparer, ni faire des mariages.

Simon Kirkton, puisque tel est son nom, jouissait d'une honnête fortune dont les trois quarts étaient destinés à satisfaire sa passion favorite. Que de dîners, que de parties de cheval, que de parties sur l'eau préparées par Kirkton n'avaient d'autre but que le mariage du voisin, de la cousine, de l'ami, de la tante, et même de la grand'tante ! Il ne vivait guère que de ce genre de félicité. Les péripéties d'un mariage à faire étaient les seuls accidens de son existence. Personne n'avait fait un plus beau recueil de plaisanteries nuptiales, de bons mots matrimoniaux et de chansons applicables à la circonstance. Au moins ce pauvre homme aimait le bonheur des autres ; j'en connais un si grand nombre qui ne jouissent que de leurs désastres, de leurs ennuis et de leurs douleurs !

La moitié de la population de la contrée était invitée à un grand dîner qui devait être suivi d'un bal chez Simon. C'était en janvier 1812. Une délicieuse attente nourrissait à elle seule tout l'espoir des jeunes filles. Les jeunes gens y songeaient avec autant d'impatience que de crainte. Tout devait être de la dernière recherche ; on savait que le dîner aurait lieu dans l'ancienne salle et que chaque service serait suivi de la plus agréable musique que feraient entendre les deux *bag-pipers* (1) de la famille. Dans le grand salon devait s'ouvrir le bal dirigé par le premier or-

(1) Joueurs de cornemuse.

chestre de la ville. Le duc avait promis d'y assister avec la noblesse et tout ce que le pays offrait alors de plus à la mode. Enfin personne ne se rappelait qu'une aussi belle fête eût jamais eu lieu à Lugas. L'éditeur des annonces de la contrée en avait présenté le programme depuis un mois. Les couturières, dans leur reconnaissance, ne terminaient point leur prière sans y ajouter leurs vœux pour la santé de ce bon M. Kirkton.

Le digne ministre ne restait pas oisif. Les meubles étaient enlevés du salon ; de tous côtés, sur le parquet, on voyait des dessins de fleurs tracés avec de la craie ; le garde-manger se trouvait garni comme à la veille d'un siége ; chaque domestique recevait de nouvelles prescriptions, destinées à les styler dans l'emploi qui leur était assigné. Enfin, tous les préparatifs marchaient dans l'ordre le plus parfait. Je ne sais si jamais gastronome rêva un souper comparable à celui qui fut préparé dans la salle à manger : du poisson de toute espèce ; il y en avait assez pour approvisionner un vaisseau de 74 allant à la Chine.

Enfin ce jour arriva ; un de ces beaux jours d'un froid piquant, « qui colorent les joues et voilent de larmes les yeux de la beauté. » Une grande quantité de neige était tombée quelques jours auparavant ; mais le tems paraissait s'être fixé. Une belle gelée brillait ce jour-là. Pas une excuse n'était revenue au laird ; il attendait avec sa femme, dans la salle , l'arrivée de chaque convive qu'il devait recevoir.

« Ma chère, n'est-ce pas une voiture arrivant du côté de Brosefit-Knowe? la vieille lady Clover, je le jure?

— Elle va s'habiller ici avec ses trois filles.

— Anne devient dévote , c'est assez dire qu'il est trop tard pour la marier.

— Quel dommage que le ministre ne soit pas des nô-

tres! sa femme vient de mourir. Jenny, il faudra voir ailleurs.

— Nous pouvons la placer près du jeune Greysten.

— Élisabeth est encore trop jeune ; elle pourra se mettre auprès de Tammy Maxwell à la petite table. Ce n'est encore qu'un adolescent.

— Mais ce sera un jour un très-bon parti. »

Ainsi à peine chacun avait-il fait son entrée, le laird combinait un nouvel arrangement dans la disposition des couverts, et il eut la satisfaction, même avant l'heure de se mettre à table, de voir les convives se disperser en tranquilles tête-à-tête au milieu de l'agitation et du mouvement qui les rendaient aussi isolés qu'un rendez-vous au clair de la lune. Tandis que les regards du ministre erraient sur différens groupes, agréablement engagés, ils s'arrêtèrent sur une jeune personne qu'il n'avait point encore remarquée. Elle se tenait à l'écart, paraissant donner tout son intérêt aux tableaux qui décoraient le salon et oublier la présence de tant d'étrangers. Son attention rêveuse sembla tout-à-coup s'animer quand ses yeux se furent portés sur la peinture d'une bataille, et l'enthousiasme le plus vif brilla sur sa physionomie.

« Dieu me pardonne! murmura le laird à sa femme, quelle est cette charmante personne simplement parée d'une robe blanche ? et pas un jeune homme à un mille autour d'elle! Que le diable les emporte! Ils sont indignes d'un tel ange.

— C'est miss Mowbray, répondit mistriss Kirkton. Elle nous a été amenée par mistriss Carmichael : riche héritière, dit-on ; c'est la première fois qu'elle paraît en Écosse.

— Ah! diable! Alors nous verrons si nous pouvons la garder parmi nous, à présent qu'elle y est venue. — An-

gus Mac Lead ? — Non, cela ne convient pas; c'est un assez bon garçon, mais il n'est pas beau.— Charlie Fletcher conviendrait assez; mais je pense qu'il vaut mieux pour Anna Johnson. — Oh! le vieux fou! n'y avoir pas pensé! Charles Melville, voilà notre homme! Le plus beau, le plus brave, le plus spirituel mari qui puisse lui être donné! Si elle a de l'argent, tant mieux pour Charles; ce sera un couple charmant.

Et au même instant, Kirkton posant la main sur l'épaule d'un jeune homme qui discutait avec plusieurs jeunes gens les dernières nouvelles de la Péninsule, l'entraîna à l'écart.

« C'est honteux! vraiment honteux! Ne voyez-vous pas cette jeune et modeste personne abandonnée à elle-même? Allez à l'instant auprès d'elle, restez-y aussi long-tems que vous le pourrez. Elle est bien digne de votre attention. Miss Moubray, continua-t-il en s'adressant à la jeune fille, je suis fâché que mon amie mistriss Carmichael vous ait laissée si long-tems seule; mais voilà Charles : j'aurais dû dire monsieur Charles, ou plutôt le lieutenant Charles Melville qui sera trop heureux de la remplacer. Il vous conduira à table, et dansera avec vous.

— Tout cela, à la place de mistriss Carmichael, répondit la jeune personne d'un air sévère!.

—Bien dit, ma chère, bien dit! Mais je veux laisser à une autre bouche le soin de vous répondre; j'ai vu le tems où je n'aurais pas été bien embarrassé de vous donner une réponse pour clore cette charmante petite bouche. »

En disant cela, il murmura tout bas à son jeune ami: « Plantez-vous près d'elle, Charles; » puis il courut à l'autre extrémité du salon, préoccupé de pensées tout aussi charitables.

La conversation ainsi entamée fut facilement suivie par

les jeunes gens, à la grande satifaction du laird. L'officier conduisit miss Mowbray à table, prit place à côté d'elle et parut aussi charmé de sa société qu'aucun faiseur de mariage eût pu le désirer. La jeune personne, de son côté, témoignait la meilleure humeur, et riait gaîment des remarques de son voisin.

« Combien de tems y a-t-il que vous êtes avec Mme Carmichael ?

— Je suis arrivée hier.

— Je crains que vous ne trouviez ce pays bien sauvage. Si vous vous rappelez la civilisation du vôtre ?

— Voulez-vous parler du pays ou de ses habitans ? demanda la jeune personne. Quant à eux, ils ne sont point tout-à-fait aussi sauvages que je me l'étais figuré. Quelques-un même paraissent à demi civilisés.

— Vos bienveillantes dispositions vous les font sans doute juger ainsi ; quand vous les connaîtrez mieux, vous changerez d'opinion.

— Maintenant, ne soyez pas en colère si je ne vous parle pas comme tous les Écossais le désirent, de vos vertus nationales. Je sais que vous êtes un peuple à nul autre pareil. Autant d'hommes, autant de héros. Chaque paysan est un philosophe, et toutes vos femmes sont des anges ; mais, il faut le dire, mon désappointement a été grand en vous trouvant semblables à tous les autres peuples.

— Qu'espériez-vous donc ? Pensiez-vous que nos têtes fussent placées derrière nos épaules ?

— Non ! ce n'était point là ma pensée ; mais je comptais sur quelque chose de neuf et qui ne s'était point offert à moi jusqu'alors. On est vêtu ici comme en Angleterre, et quant aux autres usages, ils sont tout-à-fait semblables. Le langage même est parfois intelligible, quoique je sois obligé de convenir que le laird a besoin d'un interprète.

— Oh ! ce joyeux laird ! sa figure est tout un dictionnaire polyglotte. C'est l'expression de la bonne humeur, de la bonté, de l'hospitalité dans toutes les langues.

— Mais, dites un peu, quel est cet homme placé près de lui à sa droite ?

— Qui? Le *henchman* (1) ? C'est Roy Mac-Taggart : il a été bag-piper du 73e, pendant vingt ans : il a tué trois hommes de sa propre main à Badajoz.

— Et c'est pour cela qu'on l'appelle henchman ? Quels mots intelligibles ! leur expression n'est pas moins saillante que celle de la figure du laird. »

Ici le laird interrompit leur conversation.

« Miss Mowbray, ne soyez pas effrayée des extravagances que vous débite ce fou ; » puis il ajouta d'un ton plus bas. « Charles ferait un bon et fidèle mari. Quel dommage, si le fusil d'un Français allait gâter sa beauté ! Pauvre garçon ! »

La jeune fille s'inclina, ne comprenant pas un mot du discours de son digne hôte.

« Croyez-vous partir bientôt pour le continent, demanda-t-elle à Charles ?

— Nous espérons tous les jours partir pour l'Espagne ; et alors vienne une pairie ou une place dans l'abbaye de Westminster !

— Ah ! la guerre est une belle chose à voir de loin ! Les rois ne peuvent-ils donc arranger leurs affaires sans le secours des épées ?

— Je ne puis trop répondre à votre question ; je crois que la guerre est un petit privilége que les rois ménagent pour les cadets de famille. Excellente ressource pour les pauvres diables nés comme moi sans fortune ! Mais je crois

(1) Écuyer tranchant.

m'apercevoir que vous êtes romanesque, et que vous allez dire à ce sujet quelque chose de très-touchant. Heureusement Sa Grâce propose de passer dans la salle du bal; puis-je espérer l'honneur de votre main ?

— Ah ! ah ! jeune homme, s'écria le laird qui avait entendu ces derniers mots, en êtes-vous déjà là ? solliciter la main d'une dame après une si nouvelle connaissance ! »

Le tumulte qui couvrit ces paroles les empêcha heureusement d'arriver jusqu'à l'oreille de miss Mowbray, et peu de minutes après, cette jeune personne était gaîment engagée dans une contredanse.

On sait que les mariages sont faits dans le ciel. Charles Melville désirait ardemment que les efforts du laird réussissent. Je n'ai jamais pu décrire une beauté de ma vie : celle de l'héritière anglaise m'embarrasse, et je laisse ce travail à l'imagination du lecteur. Elle était la plus belle des fleurs qui brillaient à Lugas. Lady Clover elle-même affirmait que miss Mowbray avait fait preuve, dans l'arrangement de sa parure, d'un goût bien rare pour une si jeune personne.

« Ses cheveux ressemblent un peu à ceux de notre Anna, dit-elle, seulement je pense que ceux d'Anna ont une teinte plus dorée.

— Dieu nous pardonne ! s'écria le laird, les cheveux d'Anna sont aussi rouges qu'une carotte.

— Ne pensez-vous pas, dit Sa Seigneurie, ne pensez-vous pas que sa voix ressemble à celle de notre Jannie ? seulement elle n'est pas si harmonieuse.

— Ma foi, madame, avant de prononcer un jugement, il faut que j'aie entendu miss Mowbray parler le gallique ; le moelleux anglais qu'elle parle lui donne un grand avantage.

— Comme vous le dites, monsieur Kirkton, continua

Sa Seigneurie, qui, semblable aux grands parleurs, ne tenait compte que de ses propres idées, Jannie a tout l'avantage. Cependant, malgré cela, la petite est encore fort bien. »

Cependant la jeune fille qui faisait le sujet de la conversation s'inquiétait peu de ce que lady Clover pensait d'elle. Je ne dirai pas qu'elle était éprise; car je désapprouve la puissance que l'amour s'arroge si rapidement sur une femme; mais dans tous les cas elle était enchantée de la nouveauté de la scène et évidemment charmée de son partner. Comme des considérations de même nature ne s'opposent pas à ce que je fasse connaître l'état réel du cœur de Charles Melville, je dirai qu'il était sous la puissance d'un amour sans exemple, digne d'un héros de roman : dans l'intervalle des contredanses, il donnait une libre carrière à son imagination; il rêvait l'amour et une chaumière, et mille absurdités pareilles qui, dans ces circonstances, se disputent l'empire du cerveau. Il était loin de se demander si la jeune personne était riche. Fi donc! s'occuper de choses de simple utilité : comme le mémoire du boucher, les moyens de soutenir une femme et cinq ou six anges des deux sexes! Pensées vulgaires! Il faut que je lui rende justice : quoique Écossais, il ne se présenta jamais à sa pensée que miss Mowbray fût une héritière. Si dans un sujet aussi délicat on me permet de parler pour lui, je puis dire qu'il aurait été réellement charmé de trouver celle qu'il aimait aussi pauvre que lui-même.

Le tems emporte si rapidement nos jours, même sous le poids du malheur, qu'il n'est pas étonnant que la plus délicieuse soirée dont Charles eût joui jusqu'alors fût si vite ravie à son bonheur. Le duc et les convives les plus distingués de la fête s'étaient déjà retirés. Une gaîté bruyante succédait aux formes de l'étiquette; mais au moment où

l'occasion paraissait favorable aux doux tête-à-tête, notre jeune officier vit son espoir s'évanouir : sa danseuse fut appelée. Il l'aida à s'envelopper de son manteau, et pressa bien tendrement la main qu'il tenait, la soutenant pour monter dans l'antique carrosse de mistriss Carmichael, ouvert à tous les vents, quoique la nuit fût froide et orageuse. La neige absorbant le bruit des roues qui s'éloignaient ne laissa bientôt plus aucun indice parvenir à l'oreille attentive du jeune homme. Il remonta lentement à la salle où l'absence de celle qui occupait toute sa pensée n'avait probablement été remarquée de personne : chose qui devait surprendre un amant.

« Imbécilles! s'écria-t-il, ils ne s'apercevraient pas de l'obscurité quand le soleil s'éclipserait en plein midi. » Puis il tomba dans une rêverie qui dut paraître baroque, surtout si l'on se rappelait sa physionomie quelques instans auparavant. Il fut tiré de cet état par le *henchman* qui le pria de passer dans la salle.

« Délicieuse créature! délicieuse créature, lui disait le henchman, et s'en retourner par une telle nuit! Les étoiles ont disparu, la neige commence à tomber, et le Lugas commence à déborder ; et si le malheur veut que ce vieux coquin d'Andrew Strachans, cocher de lady Carmichael, ce vieil ivrogne toujours entre l'égarement du vin ou celui de son cerveau, entreprenne de passer le gué; ma jolie, ma charmante fille sera perdue. Je n'aurai jamais le courage de dépenser la couronne qu'elle m'a glissé dans la main avant la contredanse. »

Mais tout ce qui sortit alors de la bouche de ce digne henchmann peut bien rester ignoré ; car long-tems avant qu'il fût venu à l'épisode de la couronne, Charles, les cheveux au vent et dans toute la légèreté d'un costume de soirée, s'était jeté à la poursuite de la voiture ; il vou-

lait prévenir ce terrible danger du gué; mais l'épaisseur de la neige embarrassait ses pas, la hauteur toujours croissante de cette couche augmentée sans cesse par de nouveaux flocons ne lui permettait pas de reconnaître des lieux avec lesquels il était peu familier. Il continuait sa marche pénible avec plus de découragement que d'espérance. Il appela; la neige assourdit sa voix, et pas une voix ne répondit à la sienne. Il se précipita vers le gué en appelant de plus fort en plus fort à mesure qu'il en approchait; le mugissement du ravin dont les eaux roulaient à plein torrent étouffaient ses cris. Ne pouvant rien découvrir dans cette obscurité que son regard essayait de pénétrer, il allait retourner sur ses pas, adoptant avec joie la pensée que sans doute celles qu'il cherchait vainement avaient gagné l'autre rive en se détournant de la route la plus droite pour traverser le pont à quelque distance de là. Il était donc heureux de les croire hors de danger, quand un faible cri sembla percer à travers les mugissemens du torrent. Charles s'élance plus prompt que l'éclair de ce côté, en appelant de toutes ses forces. Un bruit semblable au premier cri qu'il avait entendu frappe plus distinctement son oreille; il peut même apercevoir à une distance éloignée un objet d'un assez grand volume. Il appelle de nouveau; alors il est certain que la voix s'élève du milieu du ravin. Il n'hésite pas une seconde. Malgré la rapidité du courant qui est prêt à l'entraîner, il peut sentir que ses efforts ne seront pas vains; car l'élévation du sol lui permet de prendre pied: il lutte donc avec plus de courage, et bientôt il touche l'objet qu'il avait cru d'abord apercevoir. Il n'en peut plus douter; c'est la voiture de mistriss Carmichael, et son bonheur est inexprimable en y apercevant les deux dames qui, malgré toute l'horreur de cette situation, n'avaient pas perdu leur présence d'esprit.

Après quelques mots rapidement échangés, il conjura ces dames de se fier entièrement à lui, et priant la vieille dame de rester tranquille dans la voiture, il prit miss Mowbray dans ses bras; mais elle le supplia de mettre d'abord sa compagne en sûreté, ayant, disait-elle, assez de confiance en ses forces pour attendre son retour. Il fallut céder à des instances si pressantes, et Charles plein d'admiration reposa doucement dans la voiture le fardeau précieux qu'il pressa sur son cœur. En une minute, il enleva mistriss Carmichael de son siége et se dirigea vers le rivage avec une ardeur qui témoignait de sa détermination de tout braver; il avait à peine atteint son but qu'il revint à la voiture, qu'un instant plus tard il pouvait ne plus atteindre, car les eaux s'élevaient avec une rapidité effrayante. Miss Mowbray, à demi-évanouie dans les bras qui l'arrachaient au péril, venait d'être enlevée, quand la voiture, perdant par son poids la dernière résistance qu'elle put opposer à la rapidité du courant, céda à sa violence et fut entraînée à plus de cinquante pieds de là.

Péniblement et lentement on s'achemina dans la direction du toit joyeux et hospitalier que l'on avait quitté depuis si peu d'instans. Quel bonheur ravissant, quel délire pour le jeune lieutenant qui avait arraché à la mort l'idole de son cœur! Bientôt la musique se fit entendre à ses oreilles et ils aperçurent la brillante illumination de la fête qui n'avait encore rien perdu de son éclat. Quelle douloureuse surprise pour le bon Kirkton, quand ses convives lui apparurent dans cette déplorable situation! les soins les plus empressés leur furent prodigués. Bientôt cette aventure se répandit, et mit en émoi toute la brillante société que le plaisir avait réunie.

Cependant le tems s'était déclaré si épouvantable et la neige s'était tellement accumulée que bientôt chacun re-

nonça au projet de s'éloigner de la maison. La prévoyance active du laird ne resta pas en défaut : les dames furent logées par demi-douzaines dans les chambres ; les hommes s'accommodèrent de manteaux et restèrent dans la grande salle. Les musiciens cherchèrent un asile dans les granges. La gaîté la plus folle se faisait entendre dans toutes les pièces. L'aube du jour éclairait le sommet des montagnes, avant que le sommeil et le silence eussent pu se fixer dans cette heureuse habitation. Et le tems était toujours aussi épouvantable ; partout où la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait qu'une désolante solitude. Les personnes pour qui les symptômes qui annoncent les changemens de température sont intelligibles déclaraient qu'elles ne pouvaient prévoir combien de tems se prolongerait leur emprisonnement. Cette nouvelle fut reçue avec un calme surprenant : on entendit même le joyeux assentiment d'une ou deux jeunes filles charmées de leurs danseurs ; les personnes plus âgées prirent le contre-tems en patience, rassurées surtout par l'état du garde-manger ; et le laird, qui trouvait là de nouvelles chances en faveur de ses projets, était ravi de l'embargo mis sur ses convives.

« Si cela dure seulement trois jours, se disait-il, il y aura douze mariages avant Notre-Dame. Comment deux jeunes gens, quelle que soit leur indifférence, pourraient-il passer trois jours sous le même toit, bloqués par la neige, sans finir par s'aimer ?» Le laird fut tiré de ses réflexions par la présence de mistriss Carmichael et de miss Mowbray. Tandis que la première répondait aux félicitations empressées de ses amis, les regards de la plus jeune erraient dans la salle et s'arrêtaient sur Charles Melville ; ses joues, si pâles une minute auparavant, se couvrirent à l'instant de la plus vive rougeur ; elle s'élança vers lui, lui présenta sa main qu'il saisit, maîtrisant à peine le

transport qui allait la lui faire presser sur ses lèvres en présence d'aussi nombreux témoins.

« Oh! merci, merci! » fut tout ce que put articuler la voix tremblante de la jeune fille : et des larmes brillaient dans ses yeux. Mais quand elle s'aperçut que tous les regards étaient attachés sur elle, elle parut confuse et s'empressa de rejoindre mistriss Carmichael. Tout ceci ne pouvait échapper au laird.

« Quelle gaucherie! quelle maladresse! pourquoi ne l'a-t-il pas embrassée? Un baiser justifiait sa rougeur! Oh! si j'eusse été le sauveur, vous ne m'auriez pas vu si scrupuleux autrefois, ma chère, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme! »

Ce tems déplorable dura cinq jours; je ne puis dire si les plans de mariage du laird réussirent : j'ai tout lieu de penser cependant que ses prédictions se réalisèrent. Le ministre reçut huit services de thé dans l'espace de trois mois, et plus d'une vieille fille conserve un cuisant regret d'avoir manqué la fête neigeuse de Lugas. A les entendre, toutes leurs infortunes datent de cette fâcheuse circonstance.

On était au quatrième jour de ce blocus, quand on vint apporter au laird une lettre d'un de ses convives; elle était du jeune Melville. Il annonçait son départ, malgré la neige, n'osant pas, disait-il, prolonger plus long-tems son absence loin de son régiment. Toute la société manifesta les plus vifs regrets à la lecture de cette lettre; mistriss Carmichael parut remplie d'étonnement; miss Mowbray ne paraissait nullement émue : seulement elle paraissait plus triste qu'à l'ordinaire, et refusa de danser; mais la joie et la gaîté bruyante reprirent bientôt sur les groupes l'empire qu'elles avaient auparavant.

Cependant un jour avait suffi pour balayer la neige; ce fut le signal du départ, et le laird resta seul. . . . . .

Il y avait quatre ans que cette fête avait eu lieu, quand un jeune homme se présenta dans la salle de bal de Bath. Sa bonne mine était digne d'attention, et sa présence ne pouvait échapper à la curiosité des dames. Les unes le crurent étranger, d'autres supposaient que c'était quelque grand personnage voyageant incognito; mais un point sur lequel toutes étaient d'accord, c'est qu'il était officier et malade. Sa figure ne faisait pas penser qu'il fût âgé de plus de vingt-six ans; après avoir paru pendant quelques instans goûter la musique, il se retira. A peine s'était-il éloigné, la curiosité des assistantes fut appelée sur un autre point, par l'arrivée d'une jeune personne qui s'appuyait sur le bras d'une dame âgée. Une circonstance si simple était cependant faite pour produire la plus vive sensation dans un lieu comme Bath, pour devenir le sujet de mille conjectures. L'événement le plus récent est toujours environné de bizarres commentaires : c'est l'aliment que la curiosité avide attend et reçoit avec volupté.

Pendant que la société se livrait à de nouvelles observations, le jeune étranger avait pris la direction de Milsom-Street; sa démarche était lente; il paraissait trouver, en s'appuyant sur sa canne, le surcroît de forces qui lui manquait pour avancer ainsi péniblement. « Charles! Charles Melville! » Ces mots entrecoupés d'une quinte de toux, et que la brise venait d'apporter à l'oreille du jeune homme, lui rappelèrent une voix bien connue.

« Quoi! vous ici, laird, répliqua-t-il, en se trouvant en face d'un vieillard lourdement traîné par des porteurs anglais qui excitaient sa mauvaise humeur. »

« Ah! Charles! Charles! est-ce donc là ce que la guerre t'a valu? ta mère même ne te reconnaîtrait pas. Viens, viens à mon logement dans Pulteney-Street, et tu nous diras ce que tu es devenu; viens, Charles, mon enfant.

Charles, car c'était notre héros, cheminait ainsi près du vieillard qui, à ces paroles pleines de bienveillance pour son jeune ami, mêlait des imprécations contre la goutte et le pas retardataire des porteurs. Charles eut bientôt raconté son histoire. Il avait partagé les dangers et les triomphes des trois dernières années de guerre. A Waterloo il avait été dangereusement blessé, et enfin il arrivait à Bath avec le grade de major et une santé délâbrée. Quoiqu'il mît dans ce récit un ton de gaîté et d'abandon pour tout ce qui touchait le passé, il fut facile pour l'œil pénétrant du laird de lire une tristesse secrète qu'il cherchait mal à déguiser.

« Mais Charles, lui dit-il, avouez-le-moi : n'avez-vous point eu quelque aventure dans vos voyages ? car vous ne me persuaderez pas qu'une blessure dans l'épaule puisse mettre un homme dans l'état d'abattement où je vous vois. Soyez franc, quelque belle Espagnole aura blessé votre cœur ? pourquoi me le cacher ? auriez-vous sujet de douter de mon empressement à seconder vos desseins ?

— Non, répondit Charles, souriant à la constante propension de son ami le marieur, jamais une Espagnole ne m'a coûté un soupir.

— Eh bien, il faut que ce soit quelque fille anglaise ou écossaise ; car, nous ne pouvons en douter, l'amour a passé par-là. Une fois, Charles, je vous ai vu en beau chemin pour gagner le cœur de la charmante créature qui vous devait la vie, mais vous avez mis tant d'empressement à vous éloigner que cela n'a pu prendre racine.

— Elle était trop riche pour un pauvre subalterne, répondit Charles, sur qui ces dernières paroles du laird avaient produit la plus vive impression.

— Vous vous trompez, et ma perspicacité serait bien en défaut si la jeune fille ne pensait pas comme moi ;

mais dans le danger qu'elle courait, n'aurait-elle pas donné sa main, sa fortune, pour échapper au torrent ? Eh bien ! n'est-ce pas à vous qu'elle doit d'en pouvoir disposer aujourd'hui ? quels meilleurs droits peut-on avoir que vous ? Tous nos mariages ont réussi : huit ont été le produit de cette partie de neige, et vous auriez fait le neuvième, et vous n'auriez pas une balle dans vos épaules, et vous n'auriez jamais quitté ces belles vallées de Surrey, si vous aviez voulu !

— Hélas! pourquoi ma fortune n'égalait-elle pas la sienne?

— Bien, mais aujourd'hui que vous vous trouvez, par la mort de votre frère, l'héritier de l'ancienne maison et major !...

— Je suis resté depuis mon départ dans la plus complète ignorance du sort de miss Mowbray : peut-être fait-elle aujourd'hui le bonheur d'un mari ?

— Je puis vous affirmer qu'elle n'était point mariée il y a quatre mois : je vis à cette époque mistriss Carmichael qui m'entretint de la tristesse qui n'avait point quitté sa jeune amie depuis l'aventure du torrent ; au sujet de cette affaire, elle me dit que vous étiez un grand fou d'avoir disparu si vite.

— Mistriss Carmichael est bien bonne.

— Vraiment oui, elle est très-bonne, c'est la plus excellente femme qui ait jamais existé ; son âge est peut-être un peu mûr ; malgré cela, je crois qu'elle n'aurait pas été fâchée de vous épouser.

— J'espère que sa reconnaissance n'ira pas jusque-là, répondit Charles en riant ; sans quoi les jeunes gens y regarderaient à deux fois avant de sauver la vie aux dames.

— Si je savais où les trouver, continuait le vieux laird,

j'aurais bientôt arrangé cela, s'il n'est pas trop tard encore. Cependant il faudrait reprendre un peu d'embonpoint avant votre mariage, car en vérité vous ressemblez à un squelette plutôt qu'à un prétendu la veille d'une noce. Mais qu'est-ce qui vous arrive ? êtes-vous malade ? le mal de tête ? la goutte ? quoi ? qu'est-ce ? vite quelqu'un? le diable emporte mes jambes impotentes ! je ne puis bouger. Charles, asseyez-vous, prenez du repos, mon enfant ! »

Mais Charles, immobile , les yeux attachés sur la rue, paraissait anéanti par quelque apparition magique. Il rougissait, pâlissait alternativement ; de profonds soupirs s'échappaient avec peine de son sein , enfin il parut succomber et tomba évanoui sur le parquet.

« Rory! Rory! s'écria le laird ; mais vainement il appelait, vainement il voulait s'avancer au secours de son ami, tous ses efforts furent inutiles. Heureusement le vieux Rory Mac Taggan parut à tems pour empêcher son maître d'étouffer de crainte et de surprise.

Charles revint bientôt à lui, et dès qu'il se vit seul avec Kirkton :

« C'est elle! s'écria-t-il, je l'ai vue dans l'instant même où nous nous en entretenions; c'était bien sa figure ravissante, mais si pâle et si altérée!... et sa démarche!

— Eh qui donc ?... demanda le laird! Mistriss Carmichael sans doute; car c'était d'elle que nous parlions. Ah oui, elle est bien changée, et sa démarche est bien languissante quoique un peu raide , depuis son dernier rhumatisme ; mais enfin où est-elle ?

— C'est miss Mowbray qui m'est apparue; je l'ai vue entrer dans la maison en face.

— Quoi, cette porte verte au marteau doré, le balcon orné de fleurs, les géranium desséchés?

— Oui.

— Alors sonnez, et dites à cet Anglais de me mettre dans la petite voiture, pour me faire rouler de l'autre côté de la rue.

— Impossible, mon cher laird, rappelez-vous votre goutte.

— Que le diable emporte la goutte et la toux! Un mariage à faire! ordonnez la chaise dans cinq minutes, il faut que je m'assure si c'est elle. »

En dépit de toutes les observations, Kirkton alla faire sa visite. Maintenant si quelqu'un doute du succès de sa négociation, moi l'auteur de cette histoire, je me trouve heureux d'en donner les preuves convaincantes; je satisferai également l'intérêt que peut inspirer miss Mowbray, en assurant le lecteur qu'elle est toujours belle et heureuse, et qu'à cette heure elle est entourée de trois jolis enfans, dont la gaîté bruyante et le vacarme ne me laissent plus comprendre ce que j'écris.

Je puis aussi rassurer mes lecteurs sur l'état de Kirkton, l'auteur de notre mariage; sa toux l'a tout-à-fait quitté, et il ne lui reste plus, par an, qu'une petite attaque de goutte; il a adopté mon second fils, et nous passons tous les automnes avec lui à Lugas. Il baisse un peu; il n'a marié que douze couples l'année dernière. Oh! si tous les faiseurs de mariage étaient aussi désintéressés et aussi naïfs que le joyeux Simon Kirkton!

(*Blackwood's Magazine.*)

—

Miscellanées.

QU'EST-CE QUE LA LIBERTÉ?

C'est un mot composé de trois syllabes qui font beaucoup de bruit : un son qui retentit comme le clairon, un frémissement de cymbale, un coup de trompette, un drapeau qui flotte dans l'orage, un éclair qui brille sous l'arc-en-ciel ! oui, tout cela est bien ; oui, toutes ces images ont de la grandeur. Mais qu'on me permette de réitérer ma question. Au nom du ciel, qu'est-ce que la liberté ?

Je te serais infiniment obligé, lecteur, si tu voulais bien me satisfaire, et m'apprendre ce que c'est que la liberté ! Anglais, philosophe, poète, journaliste, fils de l'université d'Oxford, admirateur de Plutarque, ayant foi à la science de Mac-Culloch, estimant fort les États-Unis, ce berceau d'une liberté à la seconde puissance, j'ai cherché dans le trésor de mon savoir, dans mes dictionnaires, dans mes souvenirs, dans vos feuilletons, dans vos romans, dans leurs drames, la définition de ce mot : elle m'échappe encore. Le tétragramme des cabalistes renferme moins de mystères ; il n'y a pas de jour où l'Europe (qui ne s'en trouve guère mieux) ne l'entende prononcer quelques millions de fois. L'Angleterre lui a consacré deux synonymes, *Freedom*, la liberté des Teutons ; *liberty*, la liberté du Romain, du *liber homo* : les cinq chants du poème de *Thomson*, l'Épopée de *Glover*, les cent soixante tragédies vouées à cette idole, la comédie où

Scribe entreprend de la railler, et nous associe à son sarcasme : hélas ! rien ne m'a éclairé. J'ai fouillé *Blackstone*, j'ai feuilleté *Johnson*, j'ai compulsé cent vocabulaires, et je suis aussi peu avancé qu'auparavant. Si je consulte mes voisins, si je veux savoir quel sens ils attachent au mot qu'ils prononcent avec vénération, mon embarras augmente. Une femme, qui ne veut pas que vous preniez de *libertés* avec elle, a-t-elle précisément la même pensée que votre voisin le docteur, qui prend la *liberté* de vous demander une prise de tabac ? Quelle est l'acception du mot *liberté* pour les unionistes, pour les manufacturiers, pour les consommateurs, pour les douaniers, pour les journalistes ? O humanité, toi qui te laisses éternellement conduire par des mots, finiras-tu par te demander un jour ce que ces mots veulent dire ?

Telles étaient mes pensées, quand je traversai une de ces provinces d'Angleterre que l'industrie alimente et domine, où l'on manipule à la fois le fer et le coton, l'argile et le sable, la laine et la bière. Au milieu de tous ces atomes matériels mis en mouvement par des machines, Polyphèmes et Cacus de notre civilisation ; au milieu de cette atmosphère, que mille molécules hétérogènes remplissent de leurs miasmes et de leurs tourbillons ; quel bruit se répétait par échos ? quel nom retentissait éternellement ? un seul, le mot *liberté* ! « Qu'entendez-vous par là, demandai-je à l'unioniste ? — Peu de travail et beaucoup d'argent, me répondit l'associé ; nous organisons toutes nos forces pour atteindre ce résultat, et nous y arriverons. » Mais vous, demandai-je à un manufacturier, êtes-vous de cet avis ? « Non certes ! l'ouvrier unioniste ne travaille qu'à notre esclavage et à sa ruine. La *liberté*, c'est la faculté d'employer, selon son bon plaisir, le capital que l'on possède. Nous résistons aux demandes

des ouvriers, parce que tel est notre devoir; céder à la violence, ce serait compromettre la *liberté* de l'Angleterre, et les intérêts de tous ceux qui possèdent des capitaux. » Voilà deux armées ennemies, dont les étendarts portent également pour signe de ralliement et pour mot d'ordre le mot *liberté !* Laisse-les faire, elles vont s'entre-déchirer.

« *Liberté !* s'écrie *le Morning-Post* (1)*!* »

Anglais, revenez à votre indépendance, retrouvez l'énergie de vos pères ! le bill de la réforme vous a enlevé vos priviléges, sachez les revendiquer ! « La *liberté* de la Grande-Bretagne, s'écrie *le Times,* date du bill de la réforme, et ne remonte pas plus haut.—Vous ne serez libre, assure *le Hérald*, que si la peine de mort est abolie.—Frappez de mort indistinctement tous les crimes, interrompt *le Globe,* cette sévérité est indispensable dans un pays de *liberté.* » Hélas ! à qui entendre ? quelle croyance adopter ? à quelles idées nous attacher ? comment faire ? que dire ? comment concevoir cette *liberté* multiforme, fantôme sans réalité, qui commande et défend le meurtre, qui accuse et excuse, qui se prête à tous les caprices, qui ne sait ce qu'elle veut, qui n'a ni but, ni plan, ni figure précise ? Idole impalpable, dans quelle caverne te découvrir, de quels liens te garrotter ? comment parvenir à savoir qui tu es ? que faire de toi, protée que l'Europe adore sans te connaître ?

La liberté des owenites-associateurs, celle des saint-simoniens prédicateurs, celle des demi-whigs, des whigs complets et des ultra-whigs, en quoi se ressemblent-elles ? en vérité, je l'ignore. Récemment, un pair d'Angleterre, ami des lettres, ami de la liberté, apprit que plusieurs de ses tenan-

(1) Journal tord,

ciers avaient donné leur vote au candidat qui ne lui convenait pas : il leur signifia leur congé. C'est ainsi qu'il entend la liberté anglaise ! De leur côté les habitans des paroisses sur lesquelles il a de l'influence menacent de brûler ses fermes, de tuer ses vaches et de couper ses blés en herbe, s'il s'obstine à soutenir le ministère, et à voter contre les associations d'ouvriers. La liberté, ô mes amis, ne serait-elle pour eux que le bon plaisir et l'intérêt de chacun, appuyé sur la servitude et l'oppression de tous les autres ?

Si quelqu'un doit aimer ce mot-là, c'est assurément moi. Tous les priviléges de l'*homme libre,* je les possède ; je suis accablé de liberté, rassasié, comblé de liberté : j'ai trois votes à donner, l'un pour Marylebone, l'autre pour Finsbury, le troisième pour Middlesex. Homme trois fois libre, quel est le fruit que je retire de ce triple bonheur? Hélas! en cette qualité, je n'ai pas un moment de repos. Je passe du grand jury au petit jury ; et de ces deux jurys que je déteste, aux enquêtes de la couronne, dont l'agréable mission est d'examiner les cadavres des suicidés et des assassinés. Moi, dont la tranquillité ferait toute la joie, et qui n'ai jamais pu vaincre mon dégoût pour les débats judiciaires, pour le sang et les larmes, pour la faconde des avocats, il faut que je subisse toute cette torture, il faut que je sonde ces plaies, que je touche à ces blessures de la société, que je saisisse le scalpel pour les couper. Assurément le jury est une institution que je respecte, que j'apprécie, que j'admire ; j'ai aussi beaucoup de vénération pour un bon chirurgien. Mais être forcé, sous peine de payer une forte amende, à venir administrer soi-même la justice, à commander au bourreau, à pendre, à tuer, à emprisonner, à exiler par son entremise, et le tout au nom de la *liberté,* quelle occupation! quel plaisir!

Au milieu du mois de décembre, quand le givre tapisse les rues glissantes, on sort de son lit dès six heures du matin et on se rend au tribunal. La cause pour laquelle on est appelé, et qui offrirait quelque intérêt, est remise au lendemain ; il faut assister à la discussion de quelques litiges sur un chemin vicinal, sur une pompe, un ruisseau, une toiture, sur une servitude que deux propriétaires se disputent, niaiseries qui se prolongent jusqu'au soir, et que le pauvre juré écoute en enrageant. Il revient chez lui, la lassitude l'accable, l'ennui l'obsède, il se couche de mauvaise humeur, et ordonne à son domestique de le réveiller le lendemain sur les cinq heures. Dès l'aurore il se retrouve à son poste, vous lisez sur son visage blême la fatigue et le dégoût que ses fonctions lui inspirent; vers le midi, la cause qui l'intéresse est enfin appelée. Il s'agit de viol, de meurtre, d'empoisonnement, d'inceste : sa sensibilité se révolte; avocats, témoins et juges fouillent à plaisir dans ces détails immondes, dans ces abjectes profondeurs de l'ame humaine. Les débats durent trois jours. Bon gré, mal gré, voilà le juré cloué sur son siége, arraché à sa famille, à ses amis, à ses parens, à ses plaisirs, en vertu de la sainte liberté et du gouvernement représentatif qu'il représente; ce n'est pas tout, le juge vous ordonne de vous retirer, et de prononcer sur les questions qu'il a posées. Vous voilà gardés par un constable, enfermés dans une chambre, sans feu, sans pain, comme le veut la loi, jusqu'à ce que vos opinions soient unanimes. J'ai mon avis personnel, je crois que l'accusé est coupable, et plusieurs de mes collègues le pensent aussi ; nous essayons de faire prévaloir cet avis, et pour prouver notre fermeté inébranlable, nous tirons bravement nos bonnets de nuit que nous enfonçons sur nos oreilles. Mais nos adversaires ne sont pas moins obs-

tinés que nous. La nuit vient, le jour renaît, nous grelottons, un appétit strident se fait sentir, et le brouillard glacé de décembre pénètre jusqu'à la moelle de nos os; les plus robustes l'emportent, et les plus faibles cèdent; nous nous rangeons de l'avis de ceux qui regardent l'accusé comme innocent. O liberté! liberté! cet emprisonnement, cette contrainte, cet abandon forcé de mon opinion même, toutes ces privations imposées à un honnête bourgeois habitué à toutes ses aises, c'est de la liberté, dites-vous? Le galérien est plus libre, au moins lui laisse-t-on sa pensée; et moi membre du jury, moi que vous appelez libre, il me faut, sous peine de mort, affirmer précisément le contraire de ce que je pense; dites-moi au nom du ciel ce que c'est que la liberté?

« C'est le plus grand bienfait de la civilisation, me répond d'un air grave un philosophe d'Édimbourg. » Oui, vraiment, cette civilisation au sein de laquelle un pauvre père de famille est forcé d'obéir à ses filles, à ses petites-filles et à ses nièces, de se laisser traîner au bal par sa jeune femme, sous peine d'être stigmatisé par tout le voisinage, et d'avoir une loge à l'Opéra pour achever, en dépit de la morale, l'éducation de sa fille. Par exemple, s'il est permis de me citer encore, j'aime fort peu la musique, et beaucoup le whist, le coin du feu, la paix et le journal du soir: que ferai-je d'un quadrille, d'un concert allemand et chromatique, ou d'un *rout* qui m'étouffe? C'est là que m'entraînent chaque jour les sourires et les prières, les obsessions et les insinuations de ma famille, qui, tout en reconnaissant, dit-elle, ma souveraine puissance, exerce sur moi une autorité plus forte et plus puissante que celle de l'ukase impérial en Russie.

Et voilà la liberté, la civilisation. L'autre jour un mendiant bien vêtu, aux moustaches noires et au teint fleuri,

est venu d'un ton de gentilhomme implorer mon secours, et j'ai cru, en mettant ce monsieur à la porte, ne faire qu'un usage très-légitime de ma liberté de citoyen; je comptais sans mon hôte : le soir, ce monsieur m'a attendu au passage et a essayé de m'assommer; l'assaillant, arrêté par quelques passans bénévoles que mes cris avaient attirés, fut livré aux mains de la justice et condamné à une amende. Mais hélas! le lendemain du jour où cette équitable sentence fut rendue, avec quelle douleur vis-je les commentaires dont les journalistes de Londres avaient affublé mon procès! Mon portrait grotesque égayait leur compte-rendu, et toujours au nom de la liberté représentative dont jouit ma patrie, ils faisaient de ma personne et de mes gestes, de mes paroles et de ma physionomie, une description véridique peut-être, mais peu flatteuse pour mon amour-propre. « Alors dit le gazetier, on vit entrer un petit vieillard ridé, cacochyme et fluet, parapluie sous le bras, physionomie triste et originale, portant queue et perruque poudrée, remarquable surtout par l'exiguité presque chimérique de deux jambes qui tremblaient en supportant le plus grêle des bustes humains! » La liberté de la presse nous a menés là; j'ai une jeune pupille extrêmement maligne, qui me déteste parce que je refuse de la marier à un aventurier irlandais; j'ai beaucoup de parens pauvres qui sont jaloux de moi : jugez de leur satisfaction, de leur bonheur, quand ils me reconnaîtront à ce comique portrait!

Cette belle *liberté* que les théoristes nous vantent, à quoi donc aboutit-elle, s'il vous plaît? Fatigué de la vie active, je me jette et me plonge dans la vie littéraire, dans la vie de la pensée : je me fais auteur; ma plume court, joyeuse, haletante, jouissant de son indépendance et de son audace. Oui, mais ce papier, qui transmet aux autres

les élucubrations de mon cerveau, est frappé d'un droit que je paie à Sa Majesté. Le jour qui m'éclaire, je le paie. J'ouvre ma fenêtre, et l'air qui ranime mon front brûlant, je le paie encore. Cette table couverte de mes feuilles manuscrites, cette tasse de thé qui ravive ma puissance intellectuelle, cette crême du moka qui exalte mon imagination créatrice, je les paie aussi; et la permission de publier mon œuvre, le roi ne me l'accorde que si je veux bien lui céder d'avance une part (et une très-belle part, je vous jure) des bénéfices que je ferai ou que je ne ferai pas.

Bien, mon manuscrit est chez l'imprimeur. Me donnera-t-on au prix de fabrique le papier nécessaire pour communiquer mes pensées au public? Non, je paie le timbre. Me permettra-t-on d'avertir mes confrères que je viens de publier un admirable volume, et qu'ils ne pourront mieux placer leur argent qu'en l'achetant au plus vite? Non pas; chacun de mes avertissemens, chacune de mes affiches me coûte très-cher. La liberté le veut ainsi.

La *liberté,* bizarre déesse, me dit que je suis auteur, et que je publierai mon livre, sous la condition de donner un exemplaire au Musée britannique, un second exemplaire à la Bibliothèque d'Oxford, un troisième au Collége de Cambridge, quatre exemplaires aux Universités d'Écosse, un huitième exemplaire au Collége de Sion à Londres, un neuvième au barreau d'Édimbourg, un dixième au Collége de la Trinité de Dublin, un onzième aux cours de judicature de la même capitale. Si mon ouvrage vaut une livre sterling à cause des gravures, je débourse onze livres sterling avant d'avoir le droit de le publier. Si j'habitais le Caire ou Constantinople, on ne prélèverait pas sur moi ce cruel impôt. Ce qui me chagrine surtout, c'est que l'Université d'Aberdeen, une de celles qui reçoivent

gratis mon volume, envoie en France, à la Bibliothèque royale, l'exemplaire dont je lui fais cadeau. Voilà un beau résultat. Si ces Universités et ces corporations sont trop pauvres pour acheter mon livre, eh bien! qu'elles s'en passent! Si elles sont assez riches pour me payer ma peine et mon travail, qu'elles ne me demandent pas l'aumône au nom de la *liberté*.

Hélas! si les misères et les servitudes de l'écrivain, citoyen d'un pays libre, s'arrêtaient là! Si la *liberté de la presse* lui permettait, en se soumettant à la taxe légale, de publier le fruit de ses veilles!

Il n'en est pas ainsi! grâce à cette liberté, vingt-cinq journaux, maîtres de l'opinion publique, sont postés à toutes les avenues. Ce sont eux qui avertissent les acheteurs, qui prônent ou déconsidèrent les livres nouveaux, qui commandent, qui jugent, qui dénigrent. Offensez la race formidable des critiques, vous verrez de quelle manière vous serez traité. Le libraire écrira *ci-gît* sur le rayon qui renferme vos exemplaires empilés. Hâtez-vous donc de faire porter chez les critiques les vingt-cinq exemplaires indispensables, et arrangez-vous de manière à ce que tous ces messieurs soient servis en même tems. Oh! si l'éditeur du journal whig apprenait que son frère, l'éditeur du journal tory, a reçu son exemplaire avant que vous n'ayez songé à l'éditeur whig, quelle critique, ou plutôt quelle satire vous attend! En général, le directeur d'une revue ou d'un journal se contente de placer dans la bibliothèque de l'établissement le volume qu'on lui envoie, sans y faire autrement attention. Négligez cette formalité, on se donnera la peine d'acheter votre ouvrage; mais pour le mutiler, le lacérer, le déchirer à belles dents. Mes chers partisans de la liberté, venez donc voir quels sont les résultats de ce progrès civilisateur auquel vous accordez

tant d'éloges. Il multiplie les impôts auxquels nous devons nous soumettre ; au lieu d'une chaîne unique, je vois un millier de petites chaînes s'enlacer autour de moi. Libre, juste ciel ! quand cette civilisation me fait esclave de ma femme, de mon voisin, de mon critique et de mon cocher de fiacre, qui s'avise de boxer avec moi dans la rue, à la grande satisfaction de tous les manans du quartier! Ne voyez-vous pas, insensés philosophes, que chaque nouvelle amélioration introduite dans l'état social crée une nouvelle servitude, et que l'entassement de toutes nos libertés prétendues n'est qu'un immense tissu d'esclavage? Depuis que le bill de la réforme a passé, mon serrurier, mon menuisier, qui font tous deux partie d'une association d'ouvriers, ont pris le ton insolent et rogue, et j'attends depuis huit jours une sonnette et une armoire. Voilà pourtant ce que produit, quant à ma liberté personnelle, cet incident qui assure, dit-on, la liberté de l'Angleterre.

La fantaisie me prit un jour de devenir membre du Parlement. Si je pénétrais, me dis-je, dans l'atelier où la liberté se fabrique, je saurais peut-être ce que c'est que la liberté. Me voilà donc candidat. Les douces voix de mes électeurs, comme dit Shakspeare avec une légère nuance d'ironie, m'appartinrent, et me proclamèrent membre représentant de l'un des bourgs nouvellement créés. Il est vrai, que dans le déluge oratoire de mon allocution parlementaire, j'avais eu soin de faire briller çà et là quelques mots étincelans et chatoyans : « A bas les impôts... destruction des douanes... suffrage universel... liberté du commerce... point d'armée permanente !... etc. » Ces mots-là versèrent une grande joie dans l'ame des électeurs, et je fus élu par acclamation. Satisfait pour la première fois de ma vie des résultats de la liberté, j'allai

m'asseoir à l'extrême gauche parmi les whigs les plus violens, précisément à côté des radicaux. J'étais persuadé que tout irait bien, et que mes vues politiques coïncidant avec celles de mes confrères assureraient mon crédit. Les chefs du parti, qui n'oubliaient aucune occasion de flatter le peuple, s'avisèrent un beau jour de faire tonner leur éloquence contre les pensions de la liste civile. J'approuvais leur pensée d'économie, mais en examinant avec attention ce dont il s'agissait, j'eus commisération d'une centaine de pauvres veuves, dont chacune touchait quelques livres sterling par an. Je me détachai de mes confrères en leur disant que sous tous les autres rapports j'étais leur homme, mais que je ne pourrais prendre sur moi de réduire à la mendicité toutes ces pauvres femmes sans ressource. Un membre libre du Parlement anglais ne pouvait agir autrement. A peine ma résolution fut-elle connue, je me trouvai dans une situation étrange : une espèce de vide se fit autour de moi, je n'étais plus d'aucun comité. Les lettres qu'on m'écrivait ne portaient plus en tête de la première page : *lettre confidentielle :* mon parti se détachait de moi. Jérôme, mon valet de chambre, m'apporta une lourde dépêche de mes constituans, qui m'imposaient la marche que j'avais à suivre si je voulais conserver mon titre de député ; à la tête de ce programme impératif, je lus avec horreur ces mots : *abolition totale des pensions de la liste civile.* Je fis à mes constituans une réponse polie mais évasive, à laquelle ils répliquèrent, en me sommant de prendre envers eux un engagement définitif, ou de renoncer à ma situation.

J'étais fort tourmenté, et je trouvais singulièrement tyrannique une liberté qui ne me permettait pas de faire ce que je voulais, de dire ce que je pensais, qui m'enchaînait ici à un parti, là aux habitans d'un bourg, plus loin au

ministère. Esclavage pour esclavage, je pensai que du moins celui-là me rapporterait quelque chose; je me rattachai donc à la secrétairerie, et je ne fus pas plus heureux qu'auparavant. Devenu législateur automate, je fonctionnai comme la machine à vapeur, distribuai des votes, applaudis les ministres, interrompis les discussions par des houras, toujours au nom de la liberté, et sans m'éclairer davantage sur le sens de ce mot tout puissant et mystérieux. J'étudiai les discours des grands orateurs de cette assemblée. Les whigs, qui avaient déclamé violemment contre les souffrances de l'Irlande asservie, débutèrent en demandant pour ce malheureux pays la suspension de toutes les lois constitutionnelles. O'Connel représenta, non sans raison, que c'était une étrange manière de faire de la liberté; mais lord Althorp leur prouva que c'était la seule liberté dont l'Irlande pût jouir. J'entendis les armateurs déclarer que la liberté du commerce les ruinait totalement, et M. Powlett Thomson démontrer que ce système était le seul admissible; les manufacturiers prenaient la parole et s'écriaient : liberté! liberté! le blé est si cher qu'il faut travailler quatorze heures par jour, et qu'on n'a pas le tems de lire les journaux. Les agriculteurs les interrompaient en disant : liberté! liberté! le pain se vend trop bon marché, ce qui nous ruine. Consultez la société pour la diffusion des connaissances humaines, elle vous dira qu'un petit livre qui se vend cinq sous est l'emblème de la liberté. Demandez aux libraires, ils vous apprendront que, grâce aux publications à bon marché, la banqueroute les talonne. Le pauvre veut qu'on augmente la taxe des pauvres, le propriétaire veut qu'on la détruise. Le propriétaire d'*omnibus* demande qu'il lui soit permis d'écraser le pavé et de rouler comme un tonnerre de Paddington à la Banque, et de Piccadilly à Saint-Paul. L'entrepreneur de

pavages, le propriétaire et le boutiquier dont les vitres et les fondemens s'ébranlent toutes les cinq minutes, réclament contre la tyrannie qu'exercent ces redoutables machines. Voilà bien des intérêts contraires que la liberté développe, et qui tous se heurtant dans leurs développemens, s'imposent des entraves réciproques qui pourraient bien prouver qu'en définitive le grand mot dont on fait tant de bruit n'est qu'une chimère.

Visitons un peu l'Espagne : c'est là, dit-on, le pays du despotisme ; là, on n'a pas même entendu prononcer le grand mot de liberté. On a bien essayé d'ériger quelque part une espèce de bizarre et ridicule fantôme, idole de théâtre qu'on appelait constitution, mais à laquelle la masse du peuple n'a rien compris absolument. On a voulu parodier pendant quelque tems la représentation nationale, et le jury dans cette bienheureuse Espagne si paresseuse, et si attachée à ses vieilles lois, à ses vieux péchés. Mais la masse du peuple a répudié cette parodie, elle a senti que tout ce qui est d'imitation est misérable malgré les efforts des manipulateurs de constitution ; la voilà toujours endormie, à genoux devant ses reliques, allant à la messe, frôlant la guitare, respectueuse pour les saints un peu plus que pour le bon Dieu ; et mangeant gaîment son pain blanc comme neige, et les fruits délicieux de ses belles plaines, de ses rians vergers. Ne croyez pas en effet que l'Espagne soit représentée par ceux qui se battent pour ou contre Don Carlos. Non, non, son vrai symbole, c'est le muletier riant, brillant, amoureux, fanatique, chantant la seguedille, et s'étendant à l'ombre des liéges verts de ses montagnes. Il danse le fandango, assiste à la course de taureaux, applaudit le matador, ne sait pas qu'il y a un gouvernement, ne paie pas de taxe, et jouit du soleil. Pauvre être ignorant et stupide, que tous les économistes regardent

en pitié, tu ne sais pas ce que c'est qu'une dette nationale de 800,000,000 liv. st., tu vis dans un abject esclavage, tout le monde nous le dit au moins ; et tu ne connais ni agens de police, ni douaniers, ni tumultes électoraux ; tu n'as pas de *Magasin pittoresque*, et ton cigare t'intéresse bien plus que ton journal. Je ne jurerais pas que tu sois bien fort en mathématiques, en algèbre et en géométrie ; mais ce qui me paraît prouvé, c'est que tu es mille fois plus heureux que nous. Malheur à toi si tu changes ta liberté réelle, ta liberté du bon sens contre cette liberté tracassière, imparfaite, coûteuse, hargneuse, intolérante, qui est notre partage.

Je vais en France : le duc de Fitz-James m'assure que le duc de Bordeaux, en quittant la France, a emporté toute espérance de liberté avec lui ; M. Guizot n'est pas du même avis, comme l'on pense bien, et les républicains reportent tout simplement la liberté à l'époque de Robespierre. La liberté en France, c'est une multitude de pouvoirs dont le conflit est éternel, bruyant, scandaleux, inévitable. Rue Jacob, vous trouverez une petite coterie fort activement occupée à rendre au monde sa liberté perdue ; pour premier article de foi, ces messieurs croient qu'ils sont les souverains juges de cette liberté si vantée et si mal définie, vous vous doutez bien que j'ai été leur demander les renseignemens que je désirais. Marat, selon eux, était le seul homme qui eût bien compris la liberté. Moi, insensé que j'étais, l'idée de Marat et celle de massacre, d'absurdité, de démence étaient associées dans mon esprit. Je voyais de longs ruisseaux de sang baigner la statue du médecin genevois, et il me semblait qu'aller chercher la liberté dans les doctrines d'un homme qui punissait de l'échafaud une pensée, un regard, un geste, c'était un étrange voyage de découverte.

Eh bien ! me dis-je, passons l'Atlantique : les Américains doivent être plus avancés que tous les autres dans la science des gouvernemens libres : ils ne sont pas les premiers-nés de la liberté comme se nomment les Suisses. Derniers venus, ils doivent savoir mieux que nous de quels élémens se composent cette liberté, le *summum bonum* des peuples : marchons donc vers l'Amérique, elle entend mieux ces choses-là que nous. D'abord les citoyens ont la liberté de fumer, de mâcher, et de chiquer devant moi, ce que je déteste; ils crachent sur tous les meubles, ce que je n'aime pas davantage. Dans leurs auberges, j'ai la liberté de m'asseoir à table à trois heures et demie et d'y rester jusqu'à quatre, mais si par malheur j'arrive à quatre heures et demie, la table est desservie; Jack, le domestique nègre, se promène avec sa bonne amie ; la cuisinière est au sermon, et la maîtresse a emporté les clefs de l'office : s'il m'arrive de lancer une petite critique bien polie contre les mœurs américaines, on me tourne le dos, on me regarde avec ironie, on me témoigne de toute manière le mépris que j'inspire. En Géorgie la liberté consiste à acheter des hommes comme on achète des poules, et à les engraisser pour les revendre. A New-York, ayez bien soin de régler votre vie : ne touchez pas du piano le dimanche, montrez-vous exact observateur du sabbat et des fêtes religieuses, ou vos voisins vous marqueront du sceau de l'anathème, et vous ne pourrez pas sortir sans que les petits enfans vous montrent au doigt. Un jour, étant assis à table d'hôte à Philadelphie, je remarquai avec douleur qu'un pauvre homme se trouvait tout-à-fait isolé des autres convives, qu'on ne lui versait pas à boire, que toutes les chaises se reculaient pour ne pas toucher la sienne, qu'il était obligé de se servir timidement sans que personne l'aidât. Je demandai à mon voisin quel pouvait

être le motif de cette réprobation universelle : « C'est me dit-il, l'arrière-petit-fils d'une négresse, et quoique ses père, grand-père et aïeul, fussent des blancs, nul parmi nous ne veut se rapprocher de cette race abhorrée. »

Peut-être, pensai-je, ces blancs qui écrasent les noirs sont-ils du moins libres entre eux. Lisons, pour nous instruire, la vie du président John Adams, l'ami de Washington, l'orgueil des fédéralistes, j'y apprendrai de quelle manière ce gouvernement républicain administre la liberté. La première anecdote que j'y rencontrai n'était pas encourageante : Timothée Pickering avait été l'ami intime et l'auxiliaire fidèle de John Adams. C'était Timothée qui avait surtout contribué à son élection ; Adams, en récompense, l'avait fait secrétaire d'état, mais Pickering était détesté par le parti contraire, dont la force augmenta bientôt, et qui dirigea contre lui le feu de ses batteries ; John Adams eut peur, et sacrifia Pickering, son ancien collègue, son ami le plus dévoué. Par une belle matinée du mois de mai, Timothée, qui était fort tranquillement occupé à classer ses papiers et ceux de l'état, reçut de son ancien ami la lettre suivante, que je transcris ici mot pour mot :

Monsieur,

Comme il me semble nécessaire d'introduire quelques changemens dans la distribution des services, j'ai l'honneur de faire savoir au secrétaire d'état actuel qu'il peut donner sa démission s'il le juge convenable. Je désire qu'il nomme lui-même le jour où cette démission sera donnée et acceptée. Il est nécessaire que la réponse me parvienne avant lundi matin, afin que je puisse envoyer au sénat le message qui nomme le nouveau secrétaire.

Je suis avec estime, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

JOHN ADAMS.

Et si ce bon Timothée, m'écriai-je, ne veut pas donner sa démission! sans doute on ne la lui arrachera pas: l'Amérique, c'est le berceau de la liberté; on ne chasse pas un fonctionnaire public sans motif, sans prétexte: cela est impossible. Apparemment Timothée pensa comme moi, car il répondit en ces termes à John Adams :

« Après avoir mûrement réfléchi aux ouvertures que vous avez bien voulu me faire, je ne crois pas qu'il soit de mon devoir de donner ma démission. »

Une heure après, la réplique du président fut remise à son adresse :

Monsieur,

« Divers motifs et diverses considérations essentielles à l'administration du gouvernement exigent qu'une mutation ait lieu dans les services de l'état; je vous préviens que vous n'êtes plus secrétaire d'état. »

Signé : JOHN ADAMS,
Président des États-Unis.

Quel est le monarque, quel est l'autocrate qui trouverait une façon plus expéditive de se défaire d'un ministre? notez que ce pauvre Timothée avait rempli ses fonctions pendant cinq ans à la satisfaction générale. John Adams le sacrifiait tout simplement à ses ennemis, et cette petite bassesse républicaine ne lui servit à rien, car ses ennemis eux-mêmes ne tardèrent pas à le chasser de la présidence. Au milieu de tout cela, je ne vois pas du tout de liberté, mais seulement les intrigues et l'égoïsme de John Adams qui exile Timothée, et les caprices du peuple qui exile John à son tour : exemple qui ébranla un peu mes idées sur la liberté républicaine. Depuis cette époque, je suis resté en paix, et je n'ai plus fait de pélerinage en quête de la LIBERTÉ.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mœurs et habitudes du Tapir. — On a cru pendant long-tems que le tapir ne se trouvait que dans les contrées méridionales du Nouveau-Monde, et Buffon lui-même a partagé cette erreur ; mais des découvertes récentes viennent de démontrer la fausseté de cette opinion, car dans des fouilles faites depuis peu en Allemagne, en France et en Italie, on a trouvé plusieurs squelettes fossiles appartenant à cette espèce de quadrupède, et l'on voit même aujourd'hui dans la Péninsule de Malacca et à Sumatra des tapirs vivans et parfaitement semblables à ceux qui habitent l'Amérique. C'est la même conformation intérieure et extérieure : la même flexibilité et la même longueur de la trompe ; leurs oreilles sont presque rondes et bordées de blanc ; leur peau ferme, épaisse et recouverte d'un poil très-court ; leurs jambes basses et vigoureuses ; leurs pieds de devant divisés en quatre orteils, et ceux de derrière en trois ; ils ont aussi des dents molaires, des dents incisives et deux dents canines larges et aiguës ; ils ne diffèrent en un mot des tapirs américains que par la couleur de la peau. Le tapir hindou n'est pas bai foncé ; la couleur de sa robe présente une particularité assez remarquable : la trompe, la tête, le cou, les jambes de devant et de derrière et le dessous du ventre sont noirs, mais le dos est d'un blanc sale, ou d'un blanc grisâtre si tranchant que l'on croirait de loin qu'il est revêtu d'une cou-

verture blanche qui ne laisse entrevoir que les cuisses et les épaules ; mais le blanc se rembrunit avec l'âge, et les deux couleurs finissent par se confondre. Dans toutes les descriptions que les voyageurs ont données du tapir des deux pays, on représente ce quadrupède comme un animal fort docile, et qui éprouve même d'assez vives sympathies pour l'homme ; on a beaucoup vanté son intelligence, sa fidélité et son attachement pour ses maîtres. Le major Farquhar garda chez lui pendant quelque tems un tapir d'une beauté parfaite ; c'était un mâle, il était doux comme un agneau, et familier comme un chien ; il ne se nourrissait que de végétaux, et venait pendant les repas demander par des caresses quelques morceaux de pain ou de gâteau.

Au Bengale, Sir Stamford Raffles avait élevé un tapir femelle qui était extrêmement familier avec les personnes de la maison ainsi qu'avec les étrangers, et n'avait d'autre passion dominante que la nage. A Sumatra, M. Siddons de Bencoulen présenta à la Société asiatique un tapir bien élevé et très-doux ; il était très-docile, mais paresseux et lascif. Il aimait beaucoup à se faire gratter, et dès qu'il apercevait quelqu'un, il courait au devant de lui, et semblait solliciter ses caresses par mille contorsions. Il faisait ses délices de la nage, jouait, folâtrait dans les étangs, et passait un tems assez considérable à plonger et à nager entre deux eaux. Le major Farquhar et Sir Stamford Raffles ont eu le soin de nous transmettre les dimensions de leurs tapirs, que nous consignons ici :

	MALE.		FEMELLE.	
	Pieds.	Pouces.	Pieds.	Pouces.
Longueur de l'animal depuis la trompe jusqu'à la queue	6	10 1/2	8	1
Circonférence de l'animal	6	0	6	3
Hauteur des épaules	3	2	3	5
Hauteur des cuisses	3	4	3	9

Ce fut en 1772, au fort Malborough près de Bencoulen, qu'on reconnut pour la première fois l'existence du tapir à Sumatra. M. Whalfeldt, employé à la surveillance de la côte, fut frappé de la conformation de cet animal, et crut reconnaître en lui l'hippopotame, et en donna une description assez détaillée qu'il accompagna d'un dessin. Mais les naturalistes reconnurent aussitôt le tapir, et réformèrent le jugement de M. Whalfeldt. Plus tard, en 1805, Sir Stamford Raffles apprit à Penang que, sous le gouvernement de Sir Georges Leigth, les indigènes avaient reconnu l'existence d'un animal conformé comme l'éléphant, quoique beaucoup moins gros que lui : malheureusement, alors, il ne put pas s'assurer de la vérité. L'animal qu'on lui conduisait de Queda à Penang mourut en route, et les matelots ne concevant pas que l'on pût tirer un grand parti du cadavre le jetèrent à la mer. A sa seconde visite, sir Stamford Raffles fut plus heureux, et put se convaincre par lui-même que ce petit éléphant n'était autre chose qu'un tapir.

En 1818, la ménagerie de Calcutta possédait un tapir; c'était celui qu'avait envoyé le major Farquhar à la Société asiatique. Ce tapir servit de modèle au dessin que M. Diard envoya à Paris au mois de mars 1819, et que M. Cuvier publia, à cette même époque, dans son ouvrage sur les mammifères de la ménagerie de Paris. Au muséum de la compagnie des Indes-Orientales on y montre aujourd'hui un très-joli tapir empaillé qui lui fut envoyé, en 1820, par sir Stamford Raffles. Nous ne connaissons guère encore quelles sont les habitudes du tapir hindou; cependant tout porte à croire jusqu'à présent qu'elles sont absolument les mêmes que celles du tapir du Nouveau-Monde.

Le tapir américain n'habite que les contrées les plus

méridionales : la Guyane, le Brésil, le Paraguay; on peut même dire que c'est l'animal le plus répandu dans ces contrées. La conformation du tapir tient à la fois de celle de l'éléphant et du cochon; en sorte que l'on pourrait dire que la nature ne l'a créé que pour servir de transition entre les deux espèces. Il a une trompe comme l'éléphant, et s'en sert comme lui pour introduire les alimens dans sa bouche. Quoique plus courte, il peut cependant la plier avec facilité, et la mouvoir en tout sens. Comme l'hippopotame, il aime l'eau et se plaît dans les lacs et les rivières isolés. Il ne se nourrit que de rejetons et de fruits. Il fuit l'habitation des hommes, et choisit de préférence, pour sa demeure, les lieux secs et élevés; pendant la nuit, ou de grand matin, il sort de sa retraite et va dans les endroits humides et marécageux chercher sa nourriture. Il ne sort jamais de jour, à moins que le tems ne soit pluvieux. Il est presque amphibie, et nage avec la plus grande facilité, tandis qu'il marche sur terre avec beaucoup de peine et de lourdeur. Quoique doué d'une force très-grande, il ne s'en sert jamais que pour se défendre, et encore n'ose-t-il jamais l'employer contre l'homme. Le tapir se défend souvent avec avantage contre le tigre et l'ours. Lorsque ces animaux l'attaquent, il s'attache ordinairement à leur derrière, les blesse, et se retire ensuite dans les fourrés, d'où il lance contre ses adversaires des branches et des troncs d'arbres avec lesquels il les tue quelquefois.

La femelle ne produit qu'un petit, qu'elle élève avec le soin le plus assidu, et auquel elle apprend à nager. Il est des pays où l'on mange la chair du tapir, à Sumatra, par exemple; mais elle est d'un mauvais goût.

En 1828, le lieutenant Maw acheta à Para, dans le Brésil, un de ces jeunes animaux qu'il destinait au jardin de la Société Zoologique de Londres, mais on eut le mal-

heur de le perdre. C'eût été le premier tapir vivant que l'on aurait vu en Europe. Depuis, la Société l'a remplacé par un autre, très-beau, qui attire tous les jours un concours immense de curieux (1).

Variations de température observées dans les fleurs de différentes couleurs (2). — Sir W. Herschel a observé qu'un thermomètre très-délicat, placé dans le rayon violet du spectre solaire, indiquait une élévation de température de 2° au-dessus de l'air ambiant ; que le vert fournissait une élévation de 2,25°, et que le maximum de température du rayon rouge montait jusqu'à 4,58° Fahrenheit. M. Murrey, auteur d'un ouvrage estimé sur la physiologie des plantes, rapporte qu'en voulant vérifier ces faits par des expériences exactes, il découvrit, d'après le degré de calorique qui suit la formation d'une couleur particulière produite par la combinaison chimique de plusieurs substances différentes, que chaque couleur de la série prismatique développe, au moment de son évolution, une température particulière et toujours la même. Ces résultats démontrèrent que les substances colorées offraient pour le violet : 1° ; pour le bleu 1,5°, pour le jaune 2,5°, et pour le rouge 7,5°, au-dessus de la température moyenne des substances employées pour composer ces différentes couleurs.

Des expériences analogues, pratiquées avec le plus grand soin sur les parties différemment colorées des fleurs,

(1) L'administration du Jardin des Plantes de Paris avait fait récemment l'acquisition d'un tapir ; mais il est mort à Nantes depuis quelques jours.

(2) Voyez dans le 14e Numéro de cette troisième série (février 1834) la curieuse notice sur le dégagement du calorique observé dans les fleurs du *Caladium pinnatifidum*.

lui ont fourni aussi des résultats analogues ; d'où il a conclu que, sous l'influence des rayons solaires, chacune des couleurs particulières qui se trouvent dans le disque de la fleur a un degré différent de température qui est en rapport exact avec celle que présentent les mêmes couleurs du prisme.

Nous allons citer le passage suivant, où il rapporte lui-même ces expériences curieuses qui exigent autant d'habileté de la part de l'observateur que de finesse et de délicatesse dans les instrumens qu'il emploie.

« Je vais maintenant, dit-il, donner la température de différentes fleurs telle qu'elle a été fournie par un thermomètre d'une sensibilité exquise. A l'ombre, le *richardia œthiopica* était à 55° Fahrenheit ; le *rosa odorata* à 56°, et l'*amaryllis Johnson* à 56°. Dans un moment où l'atmosphère ambiant était à 54°, le *kerria Japonica* donnait 56°, et l'anémone double rouge 57,5°. Ces expériences démontrent une température spéciale pour chaque couleur particulière ; le tableau suivant, disposé dans l'ordre de la série prismatique, nous fournira encore une nouvelle preuve de ce que j'avance.

FLEURS BLANCHES.

TEMPÉRATURE de l'atmosphère.		TEMPÉRATURE de la fleur.
55	Marguerite	52,5°
60	Ronce	59,5°
58,5°	Nymphæa	57,5°
81	Narcisse..........	80,5°
66	Campanule semi-double............	67,5°

FLEURS JAUNES.

60°	Leontodon taroxacum...........	64
70	Tournesol........	73
82	Pavot jaune	85
82	Rose jaune.......	61

FLEURS BLEUES.

TEMPÉRATURE de l'atmosphère.		TEMPÉRATURE de la fleure.
54°	Clochettes.......	55°
70	Iris bleu.........	71
75	Gentianella	77
59,5°	Pied d'alouette	67

FLEURS ROUGES.

81	Pivoine double rouge	89
71	Adonis autumnalis..	72
54	Rose.............	58,5°
54	Lychnis chalcedonica	61

La température des fleurs blanches est différente de

celle de l'atmosphère, soit à l'ombre, soit au soleil, et il est probable qu'elles décomposent moins d'air que les fleurs d'une autre couleur. La température des fleurs est toujours plus élevée que celle de l'atmosphère, à l'exception de quelques fleurs blanches seulement. Le passage d'un nuage au-dessus du disque du soleil produit sur elles un effet très-remarquable. Dans cette circonstance, tandis que l'atmosphère est à 71°, la fleur de l'adonis n'était qu'à 72°.

Géographie.-Voyages.

Le capitaine Ross, ses voyages et ses découvertes. — Entrez aujourd'hui dans un salon de Londres, vous voyez circuler pesamment et se frayer passage au milieu des dentelles légères, des mousselines gracieuses de nos dames, quelque chose qui ressemble à un homme, qui est vêtu de noir, qui se mêle aux groupes des causeurs et des jeunes dandys, c'est *le lion* de la soirée; sa voix est forte et vibrante; il marche en épaulant; il heurte ses voisins et ses voisines; ses paroles rauques et gutturales semblent moins appartenir à ce monde qu'à je ne sais quelles régions antarctiques : c'est lui que les ladys questionnent; c'est à lui que l'on s'adresse. On fait cercle autour *du lion* qui éclipse les Tamburini et les Paganini.

O puissance de la mode et de la vogue! jusqu'à ce qu'un autre animal curieux vienne fixer l'attention de nos badauds, ce sera le capitaine Ross qui régnera sous les lambris de l'aristocratie anglaise; règne de courte durée, il est vrai, dans ce tems où tous les trônes sont fragiles. J'ai vu tour à tour un professeur polonais, un roi des îles Moluques, un savant français, un chasseur du Tyrol et un vieil Indien huilé, occuper le rang dont le capitaine

Ross vient de s'emparer aujourd'hui. Je les ai vus s'asseoir à la table de nos grands, monopoliser l'attention, attirer tous les regards et faire oublier lord Byron et Walter Scott, lady Jersey et mistriss Norton; la beauté de l'une et l'esprit de l'autre. Nous essayons d'être Athéniens, nous jouons lourdement ce rôle de légèreté, d'engouement et de passion qui ne nous convient guère. Il nous faut des admirations véhémentes à propos de rien, et de folles passions dont nous n'avons pas même la croyance.

On sait que le capitaine Ross a cherché deux fois le passage du nord-ouest à la découverte duquel le gouvernement anglais a sacrifié tant de trésors, et qu'il n'a pas réussi à trouver. Est-ce donc là son titre à la considération et à la gloire? Qui n'a pas lu son voyage à la baie de Baffing, vrai roman qui n'apprend rien à personne! Là, ce capitaine se vante d'avoir vu le pôle magnétique, comme si le pôle était une enseigne que l'on peut examiner à loisir et dessiner dans ses momens de récréation. Quant à ses découvertes, il a vu un grand lac qu'il a baptisé du nom d'une de nos femmes poètes, miss Landon, agréable compliment en vérité, association d'idées qui doit flatter la jeune poète. Ce lac est tout ce qu'il y a de plus glacé, de plus horrible, de plus désert au monde. Le capitaine a perdu un de ses vaisseaux au milieu des glaces; voilà encore un exploit digne d'être remarqué. Les amateurs de romans sombres trouveront dans son livre d'assez belles histoires; des mois entiers de ténèbres profondes; un léger sillon de lumière apparaissant à minuit et laissant deviner la lointaine présence du soleil à son zénith; des tribus entières qui ne connaissent ni le feu, ni l'eau; des indigènes assis pendant des mois entiers sur leurs lits de glaces, et attendant patiemment l'arrivée d'un veau marin, leur nourriture et leur espoir unique; de belles da-

mes du pays des Esquimaux, bien huilées, bien goudronnées, et passant leur vie à calfater tous leurs pores de peur que le froid ne s'y introduise; des maisons de glace à travers lesquelles les vents incivils trouvent moyen de se frayer passage; des élégies idylliques et des comparaisons nouvelles, de belles forêts ombreuses et des glaçons du pôle, enfin, beaucoup de poésie, de descriptions et de pages inutiles; mais rien qui puisse faire mieux comprendre aux voyageurs à venir l'impossibilité ou la possibilité de cette découverte et les moyens de l'accomplir. Que le capitaine Ross ait été chercher un lit de glace dans ces régions désolées, c'est très-bien et très-honorable sans doute, mais nous ne voyons pas quel avantage en ont pu retirer la géographie, l'astronomie, ou l'art nautique. Les journaux ont fait grand bruit de cette expédition merveilleuse. Les salons, par un phénomène d'acoustique qui se reproduit tous les jours, ont répété le bruit des journaux. On a plaint les longues souffrances du pauvre capitaine. Oh! si vous l'aviez vu en effet dans sa cabine bien chauffée, enveloppé de molleton et de flanelle, le menton perdu et englouti dans une vaste cravate de soie, les pieds voluptueusement placés sur la grille de la cheminée, l'œil assoupi et noyé dans une demi-ivresse nonchalante! Je l'ai vu, moi qui écris ces lignes. Un gigantesque verre de grog chargeait sa main. Tous les ustensiles du buveur se trouvaient auprès de lui: quelle noble guerre il faisait à la glace et à la tempête! quelle philosophique insouciance était la sienne! quel modèle de buveur bienheureux il offrait aux spectateurs! et quelle intérieure ironie devait le réjouir s'il pensait d'avance aux panégyriques éloquens des journalistes anglais, aux annonces fastueuses qui lui étaient réservées, et aux éloquentes descriptions des périls sans nombre affrontés par le célèbre successeur de Cook!

C'est ainsi que M. Ross et son expédition périlleuse sont jugés par un recueil qui tient plutôt à faire preuve d'esprit que de profondeur, et qui a plus de plaisir à lancer une épigramme qu'à propager des vérités utiles. Après cette esquisse spirituelle, mais injuste; nos lecteurs verront sans doute avec plaisir l'appréciation consciencieuse qu'un journal plus grave fait de ce navigateur et de ses travaux.

Le rapport présenté récemment à la Chambre des Communes par la commission chargée d'examiner les résultats de la dernière expédition du capitaine Ross dans la mer arctique, a révélé des faits si curieux, que le récit de quelques-unes des circonstances de cette étonnante expédition ne peut manquer d'exciter un vif intérêt. L'un de ses caractères les plus remarquables, indépendamment des résultats scientifiques, c'est l'excellent état sanitaire dont a joui l'équipage pendant toute la durée de l'expédition. Ainsi, sur les vingt-trois individus qui composaient cette réunion aventureuse, et qui passèrent quatre années dans leur entreprise au milieu des travaux les plus rudes et exposés à des privations presque sans exemple, trois seulement ont succombé pendant cet espace de tems; deux sont morts sans accident; un seul a péri victime de la rigueur du climat.

L'expédition, partie d'Angleterre au mois de mai 1829, se porta vers la baie du Prince-Régent aussi directement que possible. Elle atteignit le détroit en août, et entra bientôt dans un espace jusqu'alors inexploré. On se rappelle que c'est là que le capitaine Parry fut obligé de s'arrêter dans son dernier voyage, en 1824 et 1825, après avoir perdu l'un de ses vaisseaux, *la Furie,* sur la côte septentrionale de la baie qui a pris ce nom. Nous ne suivrons pas le capitaine Ross dans le golfe de Boothie; nous ne décrirons pas le continent, l'isthme et le grand nombre d'iles,

de rivières et de lacs qu'il a découverts ; nous dirons seulement quelques-unes des particularités les plus importantes qui ont signalé cette expédition.

Le premier hiver passé dans le port *Heureux* fut d'une douceur remarquable, comparativement aux deux que nos navigateurs passèrent dans les ports de Shériff et de la Victoire, où ils eurent à lutter contre les privations les plus pénibles et la température la plus rigoureuse. En janvier 1831, le thermomètre centigrade descendit plusieurs fois à 60° 1/2 au-dessous de zéro, et celui de Fahrenheit marqua plusieurs fois 92° au-dessous du point de congélation. La rigueur de l'hiver de 1830 à 1831 fut telle, que le thermomètre de Farenheit se trouvait fréquemment à 80° et même à 84° au-dessous de zéro.

Ils furent obligés d'abandonner leur navire dans la dernière station que nous avons indiquée, et résolurent alors, comme dernière ressource, et comme le seul moyen de passer encore une autre année dans ces régions, d'aller à la recherche de l'endroit où *la Furie* avait fait naufrage, entre le 70° et le 74° de latitude, en marchant continuellement pendant plus de deux cents milles sur la glace ou sur la neige glacée. Cette distance de deux cents milles fut parcourue dans les circonstances les plus pénibles, et au milieu des privations les plus extraordinaires. Cependant, grâce à l'économie la plus sévère et aux précautions les mieux entendues, ils atteignirent à tems l'objet de leur recherche. La manière dont ils bivouaquaient sur cette plaine de glace mérite d'être signalée. L'équipage, composé alors de vingt-un hommes, marchait divisé en trois compagnies de sept hommes chacune, sous le commandement d'un officier. Tous les soirs on creusait dans la neige trois fosses assez grandes pour contenir sept hommes. Chacun d'eux était pourvu d'une couverture de laine double ;

le soir il s'enveloppait avec cette espèce de manteau, et se plaçait avec ses six compagnons dans la fosse où, bien qu'ils fussent couchés sur la neige glacée, cependant soutenus par la chaleur qu'ils se prêtaient mutuellement, ils pouvaient jouir encore de quelques heures de sommeil dans une situation assez tolérable. Ces couvertures étaient disposées de manière à ne pas permettre qu'aucun de leurs membres pût en sortir pendant la nuit, et leur visage était revêtu d'un masque fourré.

Le froid fut quelquefois, pendant ce voyage, de 32° centigrades au-dessous de zéro, aussi les souffrances de l'équipage furent horribles. Le jour où ils arrivèrent à la baie de *la Furie*, ils avaient, malgré l'économie avec laquelle ils faisaient leur distribution, partagé le reste de leurs provisions. On conçoit à quel état affreux ils auraient été réduits si, après une course aussi longue et aussi pénible, ils n'avaient pas trouvé les provisions qu'ils y venaient chercher, et dont ils éprouvaient un besoin si pressant.

C'est à l'énergie et au courage du capitaine Ross que l'équipage dut son salut dans cette occasion. Prenant avec lui deux hommes des plus robustes, il s'avança vers l'endroit où l'on présumait que devaient se trouver les provisions laissées par le capitaine Parry. « Je pris les devans, dit-il lui-même dans son rapport, pour connaître si ces provisions y étaient ou non, car si tout l'équipage y fût arrivé, il n'eût rien trouvé; la plupart, et même probablement la totalité des hommes qui le composaient, étaient voués à une mort certaine. » Il est impossible de ne pas reconnaître que c'est à son activité infatigable et à son expérience que l'on doit attribuer le succès de cette dernière expédition. Il n'y a pas un autre homme, nous pensons, qui ait acquis une connaissance aussi exacte des

mers arctiques et polaires. Il a fait maintenant six voyages dans les contrées du nord et du nord-est, et il a passé quatorze étés et huit hivers dans ces régions inhospitalières.

Aussitôt après avoir atteint la baie de *la Furie,* le capitaine Ross et ses compagnons essayèrent de gagner le détroit de Lancastre dans l'espoir de rencontrer quelque vaisseau baleinier qui pût les tirer de la situation périlleuse dans laquelle ils se trouvaient; mais leur tentative fut infructueuse, les glaces ne furent pas rompues pendant tout cet été, et il ne leur restait plus d'autre chance de salut que de prendre les dispositions les plus favorables pour passer l'hiver sur les lieux. L'histoire de cet hivernage est sans exemple dans les annales de la navigation, car ceux qui se sont trouvés dans des circonstances analogues, après le naufrage de leurs navires, ont tous péri misérablement. On sait quel fut le sort de sir Hugh Willougby et de son équipage, et des Russes qui furent surpris par l'hiver au Spitzberg; ils succombèrent tous par la rigueur de la saison.

Parmi les moyens que le capitaine Ross et ses compagnons employèrent pour se défendre des accidens qu'ils avaient à redouter, on doit mettre en première ligne le soin qu'ils prirent d'établir un mode convenable de ventilation, et de protéger leur abri par une couche épaisse de neige glacée. L'habitation qu'ils construisirent avec des débris du navire *la Furie,* fut garnie en dehors d'une muraille de neige de quatre à sept pieds d'épaisseur, qui, après avoir été saturée d'eau lorsque la température était à 15° au-dessous de zéro, prit immédiatement la consistance de la glace. « Ainsi, dit le capitaine Ross, nous passâmes l'un des hivers les plus rigoureux qui aient été supportés par

des hommes, sous une véritable montagne de glace. » Il est impossible de ne pas reconnaître l'importance et l'efficacité d'un bon système de ventilation dans ces circonstances; par là on évite l'accumulation de la chaleur et de l'humidité, qui seraient si funestes au milieu d'une atmosphère si excessivement froide. Le passage suivant du récit de la troisième expédition du capitaine Parry ne peut laisser aucun doute sur ce point : « Le défaut d'une chaleur constamment uniforme, dit ce célèbre navigateur, détermine immédiatement la condensation de toute l'humidité fournie par la respiration et la cuisson des alimens, humidité qui se dépose sur les objets voisins les plus froids. Une température encore plus basse la convertit en glace; lorsque la chaleur est augmentée, cette glace se convertit en eau, puis de nouveau s'évapore et entretient ainsi l'atmosphère dans une humidité extrêmement nuisible. » Un autre préservatif très-important, c'est l'abstinence complète de toute liqueur spiritueuse ou de tout breuvage stimulant. Les matelots furent obligés d'observer cette tempérance pendant les quinze derniers mois, et le capitaine Ross paraît, avec raison, attribuer en partie la santé de son équipage à cette diète forcée.

Après avoir lutté pendant onze mois à Fury-Bench contre une existence si pénible, ils quittèrent à la fin cette station en juillet 1833, emportant avec eux trois malades qui ne pouvaient marcher, et arrivèrent à leur bateau au bout de huit jours. Ils ne purent cependant traverser le détroit du Prince-Régent avant le milieu du mois suivant. Enfin, après avoir suivi pendant long-tems les côtes de la baie, et en avoir traversé plusieurs autres, ils furent recueillis par l'*Isabelle* de Hull. A cette époque ils étaient réduits à la dernière extrémité, et leurs trois malades

auraient succombé avant quinze jours si le baleinier ne leur avait apporté un secours presque inattendu, car tout l'équipage était épuisé par la fatigue et la faim.

Tels sont les résultats généraux que nous offre l'histoire de cette expédition sous le rapport important des soins hygiéniques; expédition qui, nous ne devons point l'oublier, avait été presque entièrement défrayée par la munificence d'un simple particulier, et qui n'offrait aucune de ces commodités de luxe que réunissaient les expéditions antérieures commandées par le gouvernement. Ces résultats offriraient encore un intérêt bien plus vif si nous tenions compte ici des avantages qu'en ont retirés les autres sciences, et spécialement la géographie et la météorologie.

Statistique Médicale.

Recherches sur la durée moyenne de la vie chez les médecins. — La partie de la statistique médicale qui offre l'intérêt le plus vif, c'est sans contredit celle qui s'occupe des probabilités de la durée de l'existence. Ces sortes de recherches ne peuvent, il est vrai, lever complétement le voile qui couvre la limite de la vie de chaque individu, et satisfaire la curiosité que nous avons tous de savoir combien nous avons à vivre; cependant elles fournissent des résultats d'une grande importance, toutes les fois que l'on n'étudie la durée de la vie que d'une manière générale, ou qu'on ne l'établit que pour certaines époques.

Nous allons suivre le docteur Casper dans les recherches qu'il vient de publier sur ce sujet, et qui offrent d'autant plus d'intérêt qu'elles concernent l'une des classes de la société dont les travaux sont le plus exclusivement consacrés à prolonger l'existence de l'homme.

« Pendant plus de dix ans, dit ce célèbre professeur, j'ai consacré tous mes instans de loisir à des recherches de ce genre. J'ai étudié la plupart des circonstances qui contribuent à modifier la durée de la vie de l'homme, et celles particulièrement qui se rattachent à l'exercice des différentes professions. Déjà, depuis près de deux siècles, on a fait beaucoup de recherches de ce genre, et cependant le sujet a été à peine ébauché; car, à l'exception de l'ouvrage de M. Deparcieux, sur la durée de la vie chez les personnes des deux sexes vouées à la vie monastique, tous les autres travaux sont loin d'offrir les degrés d'authenticité que réclament ces sortes d'enquêtes.

» Bien que je ne puisse présenter pour le moment le résultat de mes recherches sur toutes les parties de ce sujet important, il en est cependant une portion qui m'offre un tel degré de certitude, que je ne puis hésiter à la publier : c'est celle où j'ai étudié les probabilités de la durée de la vie chez les médecins.

» On a fondé, depuis quelques années, un grand nombre d'établissemens qui sont intimement liés aux progrès de la civilisation, tels que les compagnies d'assurances sur la vie, les assurances mutuelles, etc., et l'institution fondée par le célèbre Huffeland pour assurer aux médecins une existence honorable dans leurs vieux jours; mais aucun de ces établissemens ne peut se soutenir pendant une longue période, à moins qu'il ne soit fondé sur des tables très-exactes de mortalité. C'est sous l'influence de cette idée que j'ai dressé le tableau suivant.

» Afin d'obtenir les points de comparaison les plus importans, j'ai recueilli six cent vingt-quatre cas de mort chez des médecins et des chirurgiens, la plupart allemands; mais toutefois j'ai eu soin de ne pas y comprendre les anatomistes, les vétérinaires, les naturalistes et les mé-

decins qui étaient exclusivement voués à la littérature. J'ai pris l'âge de vingt-trois ans pour mon point de départ, tant pour les médecins que pour les autres professions; mais si l'on préférait l'âge de vingt-quatre ou de vingt-cinq ans, les résultats n'en seraient nullement modifiés.

» La principale autorité que j'ai consultée pour m'assurer des dates des morts et des naissances, sont Ersch, dans son *Manuel de Littérature*, et Vorgt dans sa *Nécrologie*.

Ce tableau se compose de trois colonnes. La première indique l'âge auquel chacun des six cent vingt-quatre médecins est mort; la seconde, le nombre de ceux qui ont succombé à l'âge correspondant; enfin la troisième exprime le nombre d'années que l'on peut accorder à chaque période, c'est-à-dire la durée probable de la vie suivant la méthode de Halley. J'ai préféré cette dernière à la formule adoptée par Deparcieux, parce qu'elle conduit aux mêmes résultats, et qu'elle est moins compliquée. Il est inutile de dire que l'on ne peut tirer rien de positif de ce tableau pour la durée de la vie d'un individu en particulier; mais les conclusions générales, comme l'expérience l'a démontré, n'en sont pas moins extrêmement certaines.

Table de mortalité des médecins.

Age.	Nombre de morts dans chacune de ces périodes.	Durée probable de la vie.	Age.	Nombre de morts dans chacune de ces périodes.	Durée probable de la vie.
23	2	35,5	32	8	28,0
24	1	34,4	33	11	27,6
25	4	33,4	34	11	26,8
26	3	33,0	35	8	26,0
27	7	32,0	36	7	25,5
28	5	31,4	37	8	24,7
29	5	30,1	38	14	24,0
30	5	29,8	39	8	23,5
31	11	28,6	40	9	22,7

Age.	Nombre de morts dans chacune de ces périodes.	Durée probable de la vie.	Age.	Nombre de morts dans chacune de ces périodes.	Durée probable de la vie.
41	11	22,0	67	6	7,2
42	6	21,3	68	16	6,5
43	8	20,3	69	9	6,0
44	8	19,7	70	17	5,5
45	11	19,0	71	11	5,4
46	4	18,2	72	15	5,0
47	14	17,3	73	14	*Id.*
48	11	16,7	74	13	4,7
49	12	16,0	75	10	4,6
50	13	15,4	76	9	4,4
51	8	15,0	77	8	3,9
52	11	14,2	78	10	3,3
53	10	13,5	79	4	3,0
54	18	12,8	80	11	3,0
55	14	12,6	81	6	4,0
56	13	12,4	82	3	4,0
57	8	11,9	83	3	4,0
58	10	11,0	84	2	4,0
59	17	10,6	85	3	4,0
60	12	10,3	86	2	3,5
61	15	9,7	87	0	2,6
62	14	9,0	88	2	2,0
63	19	8,8	89	4	1,5
64	20	8,5	90	1	0,5
65	11	8,0	91	2	0,0
66	18	7,5	92	0	0,0

» Cette table met en évidence la brièveté de la carrière qu'ont à parcourir les hommes qui se livrent à la pratique de la médecine. Si nous supposons que la durée ordinaire de la vie soit de soixante-dix ans, nous reconnaissons que le quart de nos confrères atteint à peine cet âge, et que quinze seulement arrivent jusqu'à quatre-vingts ans. Quelle triste réflexion de penser que si dans la jeunesse on se livre avec activité à l'étude des sciences médicales et aux travaux de la pratique, dans l'espoir d'en recueillir les fruits dans un âge avancé, plus de la moitié des praticiens sont enlevés avant d'avoir atteint cette période! en sorte que c'est surtout à notre profession que sont applicables les remarques de Jean-

Paul (1). « La vie de l'homme, dit cet auteur, a été souvent comparée à celle des voyageurs et des pélerins, il nous semble plus naturel de la comparer à celle d'un aubergiste qui, constamment occupé de ses hôtes, les accompagne à leur arrivée et à leur départ, et qui, dans les rares instans d'un repos dont il ne profite pas, soupire après de nouveaux embarras, demandant de nouveaux travaux lorsqu'il est en repos, et du repos lorsqu'il est accablé par le travail, espérant toujours que le tems viendra où il pourra se reposer dans son fauteuil, tranquille et sans aucune inquiétude; mais en général, avant que ce tems arrive, il a commencé à jouir d'un repos éternel. »

» Il y a un petit nombre de points de comparaison entre la mortalité des médecins et celle de quelques autres professions qu'il est important de ne point omettre ici. Les théologiens sont ceux qui ont les plus belles chances d'une longue existence, et s'ils meurent plus lentement et jouissent d'une longévité plus prolongée que les autres, il en est tout autrement des médecins. Le tableau suivant fera connaître la différence qui existe sous ce rapport entre les deux professions.

AGE.	MORTS.	
	Médecins.	Théologiens.
De 23 à 32 ans	82	43
33 à 42	149	58
43 à 52	168	64
53 à 62	210	182
63 à 72	228	328
73 à 82	141	255
83 à 92	30	70
TOTAUX	1,000	1,000

» La liste suivante suffira pour faire connaître combien est plus courte la durée probable de la vie dans la carrière

(1) M. Ph. Chasles, l'un de nos collaborateurs, vient d'enrichir la littérature française d'une élégante traduction des œuvres de Jean-

médicale que dans les autres professions. Sur cent individus pris dans chaque classe, nous trouvons que le nombre de ceux qui ont atteint l'âge de soixante-dix ans a été de

Profession		Profession	
Théologiens,	43	Employés dans les petites places.	32
Agriculteurs.	40	Avocats.	29
Employés dans les hautes places.	35	Artistes.	28
Marchands.	35	Professeurs.	27
Militaires.	32	Médecins praticiens.	24

Mais à quelle cause doit-on attribuer la place inférieure qu'occupent les médecins dans l'échelle de la vitalité? Il serait inutile de les énumérer pour ceux qui connaissent l'étendue des travaux que nécessite la pratique de la médecine. Il n'y a peut-être pas de profession qui exige autant d'activité morale et physique et qui laisse aussi peu de repos et de tranquillité. Les médecins sont sans cesse exposés à des fatigues continuelles, à l'intempérie des saisons, aux veilles, à l'irrégularité du repos, aux affections morbides de tout genre, en un mot à des influences continuellement dangereuses, qui toutes tendent à saper les forces de la vie. »

Économie Sociale.

Des avantages de l'application de la vapeur aux divers travaux de l'agriculture. — On a toujours considéré avec raison la cherté du pain comme une calamité publique; et nous sommes d'accord avec tous les économistes sur la nécessité de fixer autant que possible à cette denrée un taux modéré et accessible aux classes pauvres. Mais parmi les moyens indiqués pour arriver à ce but, il

Paul. Ce travail, comme on sait, présentait des difficultés de plus d'un genre. La plume élégante et facile de M. Chasles les a toutes surmontées.

en est que nous ne croyons pas compatibles avec la prospérité du pays. Tel est celui qui consisterait à abolir la loi sur les grains, et à en permettre la libre importation. Le remède, selon nous, serait pire que le mal : pour soulager une partie de la population, on en ruinerait une autre. Jugeons-en par ce que nous voyons aujourd'hui. On ne peut pas dire que le prix des grains soit trop élevé en ce moment. Jamais peut-être il n'a été plus modéré, et cependant la détresse publique est au comble.

L'expérience l'a démontré : toutes les fois que le prix d'une denrée est tel que le producteur n'y trouve aucun bénéfice, la société tout entière est constituée en perte. Ce que nous venons de dire s'applique au commerce des céréales. Il est avéré que la classe agricole trouve à peine maintenant dans son travail des moyens d'existence. Comment donc se procurerait-elle les objets d'agrément ou de luxe dont la consommation entretient l'activité de nos manufactures?

Certes, personne plus que nous ne désire voir le peuple se procurer les objets de première nécessité à des prix proportionnés à ses facultés; mais nous pensons qu'on doit atteindre ce résultat par des moyens qui ne soient préjudiciables à aucune classe de la société, et nous n'en voyons qu'un seul possible; c'est qu'à l'exemple des autres industries, l'agriculture introduise l'économie dans ses moyens de production, et c'est à la vapeur à opérer cette révolution utile, comme elle en a déjà opéré une bien grande dans notre système de transports.

En effet, on ne peut nier qu'un des résultats du nouveau système de transports ne soit la réforme, progressive d'abord, puis enfin définitive, des chevaux de trait. En consultant les rapports faits au Parlement, nous voyons que le nombre des chevaux employés aux voitures publi-

ques, en 1832, était de 192,000. En y ajoutant tous les chevaux de trait occupés par le commerce, on peut en évaluer le nombre à 600,000. On a calculé que l'étendue de terre destinée à produire la nourriture d'un cheval équivalait à celle nécessaire pour la production des alimens de huit personnes. Le fait seul de la suppression de tous ces chevaux fournirait donc les moyens de nourrir avec le même espace de terre 4,800,000 individus de plus ; c'est-à-dire près d'un tiers de la population actuelle de la Grande-Bretagne.

Mais, dira-t-on, si vous considérez comme pernicieuse pour notre agriculture l'importation des 1,600,000 quarters qui composent la vingtième partie de notre production, que penser d'un système qui réduit d'un quart la consommation intérieure ? Ne ruinera-t-il pas les cultivateurs plus sûrement encore que ne le ferait le retrait de la loi sur les grains ? A cela nous répondrons qu'il ne faut pas considérer la question sous un point de vue aussi faux et aussi étroit.

En réduisant la consommation par le moyen que nous venons d'indiquer, on mettra fin à ce trafic immoral par lequel l'Irlande nous envoie les denrées qui, consommées sur son propre sol, nourriraient les hordes affamées de ses paysans. Cette exportation désastreuse, en même tems qu'elle épuise l'Irlande, double en Angleterre la taxe des pauvres, et ruine l'industrie agricole. En appliquant la vapeur aux procédés agricoles, l'Angleterre produirait assez, non seulement pour sa propre consommation, mais encore pour exporter ; et l'Irlande alors, maîtresse de développer son industrie, se livrerait à la production de denrées plus précieuses que celles qu'elle produit aujourd'hui.

Le principal avantage de la vapeur appliquée comme force locomotive à l'agriculture, consiste dans la diminu-

tion des frais de main-d'œuvre. Cette réduction serait tellement importante, que les prix de vente, quelque modérés qu'ils fussent, laisseraient encore un honnête bénéfice entre les mains du cultivateur. En effet, l'entretien et la nourriture des chevaux forment une grande partie des déboursés du fermier. Le docteur Colquhoun, dans un travail très-remarquable sur l'accroissement annuel de la propriété en Angleterre et en Irlande, en estimant chaque espèce de céréales à cinquante pour cent au dessous des mercuriales officielles, évalue la récolte annuelle des foins, paille, herbages, etc., à 89,200,000 livres, et il établit ainsi la consommation faite par les chevaux.

	Liv. st.
Herbages à 45 sch. chacun.................	4,058,000
Foin, à 6 liv............................	10,800,000
Paille, à 5 liv..........................	450,000
Fèves et pois, à.........................	2,640,666
Et en important à la consommation des chevaux une partie du grain qui produit annuellement	7,395,000
On aura.................	25,335,666
	(633,366,650 fr.)

Voilà donc près d'un quart de la production employée à entretenir un moyen de travail qu'on peut remplacer presque entièrement par la vapeur. Si l'on considère que dans ce calcul tout n'est qu'approximatif, et que le nombre de chevaux de trait tend chaque jour à s'accroître, on ne nous taxera pas d'exagération si nous portons leurs frais de nourriture à 30,000,000 livres (750,000,000 fr.) par année.

Il est donc évident, quelque exagération qu'on veuille mettre dans le calcul du coût des machines à établir, que leur substitution aux procédés actuellement en usage doit

apporter une économie énorme dans les frais d'exploitation. On a prétendu que l'application de la vapeur à l'agriculture offrait des obstacles insurmontables ; mais nous ne pensons pas qu'ils soient plus grands que ceux qu'on a eu à vaincre pour introduire cet agent dans les autres branches de l'industrie. Il a fallu surmonter bien d'autres difficultés pour maîtriser, à l'aide de la vapeur, les courans impétueux de l'Océan Atlantique. Si notre génie national nous portait vers les perfectionnemens agricoles comme vers les entreprises commerciales, il y a long-tems qu'on ne parlerait plus des obstacles dont on veut nous effrayer. D'ailleurs, il faudra bien qu'ils disparaissent, dès que la nécessité le commandera. Une fois les chevaux de voiture supprimés, les chevaux de charrue ne tarderont pas à l'être.

Les difficultés que prévoient certains cultivateurs à préjugés, n'existent point aux yeux des mécaniciens instruits. Nous nous sommes entretenus avec quelques-uns ; nous avons examiné les modèles établis dans leurs ateliers, et nous avons acquis la conviction que, dès qu'on le voudra sérieusement, on réalisera une amélioration qui doit avoir une si grande influence sur les destinées de l'Angleterre. Nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant des inventions qui auraient pour résultat de rendre les procédés agricoles moins coûteux, par la substitution de la vapeur à la force animale.

Statistique.

Situation de la Nouvelle-Galles du Sud, et avantages qu'offre ce pays aux émigrans. — Le gouvernement anglais vient de prendre, dans l'intérêt de ses

colonies de la mer du Sud, une mesure à laquelle nous nous empressons d'applaudir. Il a décidé que les fonds destinés cette année à encourager l'émigration dans l'Australie seraient exclusivement attribués à des personnes appartenant à la classe agricole, et l'on doit accorder, en 1834, le passage gratuit à soixante familles exerçant les professions de jardiniers, laboureurs, bergers, etc. Elles partiront sous la surveillance d'un pasteur de l'église d'Écosse. A leur arrivée, les chefs de famille trouveront, dans le district d'Illawara, des lots de terre de dimensions diverses, dont ils auront la faculté de rembourser le prix d'année en année; ou bien, si le titre de propriétaire ne flatte point leur ambition, ils afferment facilement, et avec plus d'avantage encore, une portion des vastes propriétés déjà défrichées dans d'autres districts.

Les spéculateurs et les capitaux ne manquent point à la colonie : ce qu'il lui faut surtout, et ce qu'elle n'a jamais eu, c'est une population agricole, sage, honnête et laborieuse. On voit souvent, il est vrai, des condamnés libérés ou graciés se livrer pour leur compte à l'agriculture. Ordinairement, le maître qu'ils ont servi leur donne à bail une petite ferme; mais la plupart du tems le naturel vicieux de ces hommes rend inutiles toutes les dispositions bienveillantes qu'on prend à leur égard. Souvent, au bout de la première année, le nouveau fermier quitte son maître en lui enlevant ses avances : ou, s'il conserve la ferme, elle devient bientôt un lieu de recel pour tout ce qui se vole dans les environs. Souvent même, lorsqu'il s'est livré sérieusement au travail, et qu'une récolte abondante l'a payé de ses soins, sa vertu trouve un écueil dans un de ces momens de débauche si fréquens en Australie; il perd en un instant le fruit de ses longs et pénibles tra-

vaux, et retombe, avec sa famille, dans le vice et dans la misère.

De semblables scènes se renouvellent fréquemment, et ôtent aux principaux propriétaires le désir de louer leurs terres. Ils sont donc obligés de faire valoir par eux-mêmes, et souvent de laisser en friche des districts fertiles placés à portée d'un cours d'eau qui faciliterait le transport de leurs produits aux marchés de la colonie. S'il arrivait d'Europe des agriculteurs en quantité suffisante, les propriétaires fonciers des districts d'Illawara, de Bathurst et de Hunters'river, certains de pouvoir compter sur leur bonne foi, s'empresseraient de contracter avec eux. Ils ne demanderaient pas mieux que de se débarrasser de la culture de leurs terres, pour consacrer tous leurs soins à l'amélioration de leurs troupeaux, qui leur offrent un bénéfice bien plus considérable.

Envisagée sous ce point de vue, l'émigration dans l'Australie présente des chances de succès presque assurées au cultivateur laborieux dont l'industrie est paralysée dans quelques parties trop populeuses de l'ancien monde, ainsi qu'à une foule de familles qu'un revenu borné tient en Europe dans un état de gène continuel. A la Nouvelle-Hollande, un capital bien placé ne tarde pas à rapporter 20 et jusqu'à 30 p. o/o par an. L'industrie trouve mille moyens de s'y exercer utilement. La nature y prodigue tout ce qui peut contribuer à l'aisance ou à l'agrément de la vie. Le charbon de terre abonde sur les côtes. La plaine de Bathurst, élevée de 2,100 pieds au-dessus du niveau de la mer, présente dans ses divers degrés d'élévation tous les genres de végétation connus dans un rayon de dix degrés de latitude. Cette partie du pays est considérée comme l'un des endroits les plus salubres du monde. Les bestiaux s'y multiplient d'une manière prodigieuse. On a

calculé qu'un troupeau composé de 670 brebis et de 40 béliers donnait, au bout de cinq ans, 5,464 têtes de bétail. Le prix d'achat et les frais d'entretien du troupeau peuvent s'évaluer à 1,865 liv. st. Son produit annuel sera la première année de 133 liv. st. ; la seconde de 114 liv. st. ; la troisième de 229 liv. st. ; la quatrième de 335 liv. st., et la cinquième de 582 liv. st. : au total, 1,393 liv. st. En ajoutant à cette somme celle de 3,925 liv. st., prix approximatif du troupeau ainsi accru, on verra que, dans un espace de cinq années, le bénéfice du propriétaire aura été de 3.454 liv. st. (86,350 fr.).

La population totale de la colonie peut aujourd'hui être évaluée à 65,000 ames. Dans ce nombre il y a 20,000 condamnés. Le reste se divise en trois classes. La première, aussi nombreuse maintenant que chacune des deux autres, est celle des émigrans libres. La seconde classe se compose des naturels libres, classe peu industrieuse ; mais quelquefois on trouve dans son sein des modèles d'intelligence et de vertus sociales. La troisième classe comprend les personnes venues dans la colonie sous le poids d'une condamnation, mais qui ont fait leur tems, ou qui ont mérité leur grâce pleine et entière en menant constamment une bonne conduite. L'expérience a prouvé que les membres de cette dernière classe, lorsqu'ils sont parvenus à se procurer un commencement de bien-être, identifient leurs intérêts avec ceux des autres habitans, et ne se montrent pas moins zélés qu'eux à appuyer le gouvernement et à maintenir le bon ordre.

La capitale de la colonie renferme près d'un tiers de la population. En 1825, le nombre de ses habitans s'élevait à 10,774. En 1828, le recensement fait par le général Darling n'offrit qu'un accroissement peu considérable dans le nombre des émigrans ; mais dans les premiers mois de

1833, il est arrivé dans cette colonie 3,000 de ces derniers. Sidney compte en ce moment 18,000 habitans. Cette ville, en raison de l'heureux choix de sa situation, est destinée à prendre bientôt une grande importance commerciale. Jusqu'ici les monumens qu'elle renferme n'offrent rien de remarquable sous le rapport de l'art; mais chaque jour on voit s'élever des édifices de toute espèce, des églises protestantes, des chapelles catholiques, des hôpitaux, des tribunaux, des colléges, etc., et les architectes commencent à déployer un peu de goût dans leurs constructions. Les vides qui existaient primitivement entre les divers quartiers, commencent à se remplir d'habitations particulières. Les loyers sont pourtant toujours élevés; une maison dans le genre du presbytère d'un ecclésiastique écossais revient à 100 liv. st. (2,500 fr.) par an.

Sidney renferme tous les genres d'industrie nécessaires aux besoins de la vie, les boutiques en tout genre y sont nombreuses et bien assorties. Le jeudi de chaque semaine, il s'y tient un marché où les colons envoient vendre par leurs domestiques, ou viennent vendre eux-mêmes les productions du pays. Le marché aux bestiaux, où se vendent les chevaux, le menu bétail, les porcs et le fourrage, se tient dans un vaste local à l'extrémité sud de la ville. Le grand marché est placé dans le voisinage du port: on construit pour cet objet un édifice vaste et commode qui, tout en procurant au gouvernement un revenu considérable, doit contribuer à la fois à l'embellissement de la ville et à la commodité des étrangers. On trouve à Sidney, à des prix modérés et en qualités supérieures, des grains et des volailles de toute espèce, ainsi que tous les fruits connus dans les deux hémisphères. Les métairies des environs y envoient chaque jour leur lait; et les laitières australiennes réveillent le matin les habitans

de Sidney par des intonations aiguës empruntées aux laitières de Londres.

La capitale de l'Australie est le centre d'un commerce considérable, qui compte parmi ses branches principales la pêche de la baleine. Le port seul de Sidney emploie tous les ans pour cet objet environ cinquante navires de divers tonnages. Ces vaisseaux trouvent dans la colonie tout ce qui est nécessaire à leur approvisionnement; leurs instrumens de pêche, et surtout leurs cordages, sortent des ateliers de la ville. A Town-Fold-Bay, des négocians de Sidney ont formé des établissemens pour la pêche de la baleine. C'est là que se fond sur place l'huile commune employée dans le commerce. L'espace de mer sur lequel les vaisseaux australiens vont chercher les cétacées, comprend tout l'Océan-Pacifique occidental, depuis le port Jackson jusqu'à la mer du Japon.

Mais l'objet le plus important du commerce de la colonie, et celui dont la mère-patrie retire le plus d'avantages, c'est l'article des laines; leur supériorité reconnue tient à l'influence du climat. La préparation qu'on leur fait subir est bien simple : on les lave comme d'habitude, sur le dos de l'animal, dans une eau courante; la tonte achevée, on les assortit, on en forme des balles qu'on transporte à Sidney, puis on les expédie en Angleterre. La quantité exportée en 1832 s'est élevée à 1.515,156 liv. et sa valeur approximative à 73,560 liv. st. (1.839,000 fr.). En 1833, l'exportation a été la même que l'année précédente; mais l'article avait pris une telle faveur, que le prix de la livre est monté de 1 s. 11 d., à 2 s. 9 d.

Après avoir fait connaître à nos compatriotes les avantages que peut leur offrir l'émigration, nous croyons devoir leur indiquer les conditions nécessaires pour en tirer convenablement parti. L'habitant de la Grande-Bretagne

qui a l'intention de passer en Australie, doit se familiariser d'abord avec l'usage de la hache, de la scie et du ciseau; il fera bien de travailler quelque tems chez un charpentier, et d'apprendre à faire lui-même des chaises, des portes, des tables, etc. Une fois arrivé à sa destination, les talens manuels lui seront plus utiles que toutes les spéculations de la théorie. Il ne doit pas perdre de vue que plus il pourra faire par lui-même, plus il s'épargnera des chagrins dans l'exécution de ses projets. Lorsqu'un émigrant arrive en Australie, il est d'usage, de lui donner un nombre de condamnés proportionné à ses besoins. Mais les services que rendent ces hommes sont bien compensés par les ennuis de tout genre qu'ils occasionent; et le colon obligé d'employer des aides aussi importuns n'aspire bientôt qu'au moment où il pourra les congédier.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU NEUVIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







